


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE
POUR
ET
CONTRE.

LE

POUR ET CONTRE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

D'UN GOÛT NOUVEAU.

Dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public, en matiere de Sciences, &c.

TOME II.

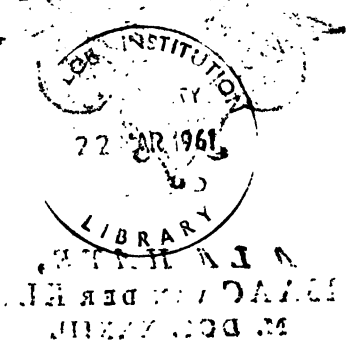
...... Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso. *Horat.*



A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
M. DCC. XXXIII.

AVIS AU LECTEUR.

Comme on pourroit s'imaginer, que la feuille seroit discontinuée après ce premier Volume, *contenant les* Tomes I. & II; *On a jugé à propos d'avertir le Public, que ce petit Ouvrage periodique paroîtra dans la suite comme par le passé, c'est-à-dire, regulierement deux fois par semaine; & que certaines ressources, dont on a été privé ci-devant, vont rendre la feuille pour l'avenir plus intéressante que jamais.*



LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XXXVIII.

.....Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso. *Horat.*

J'Ai besoin aujourd'hui de plus de précaution que jamais, pour me renfermer dans les bornes que je me suis préscrites. *J'ai à marcher sur des cendres trompeuses*; où pour peu que la pesanteur de mes pas soit inégale, je cours risque de sentir *le feu qui est caché sous leur surface*, & d'être arrêté dans ma course. Je me rappelle mon Titre, ma Devise, les promesses que j'ai faites au Public, & tout ce qui peut me servir de préservatif contre le danger de blesser la bienséance en révélant des véritez délicates, ou d'altérer la vérité à force de ménagemens & de soins pour l'adoucir. Avec des intentions si droites, je me flatte de n'offenser personne, (*a*) & j'annonce en commençant cette feuille un récit des plus agréables & des plus intéressans.

Tout le monde a lû dans les Nouvelles publiques la mort funeste du jeune *Prince de J.*... On étoit fort éloigné à *Londres* de s'imaginer qu'elle eût le moindre rapport avec l'*histoire de la jeune Italienne*; qui a déja fait la matiere de quelques Articles dans les feuilles précédentes. J'ai rapporté [illegible] son
[illegible]

(*a*) La précaution la plus sûre, sera de ne nommer personne, & de passer légérement sur les circonstances délicates.

son arrivée en *Angleterre*, & sa fuite. J'ai dit qu'on attendoit avec impatience le retour de plusieurs personnes qui ont couru sur ses pas, & que *Myladi*.... étoit dans une inquiétude extrême de l'absence de son fils. Enfin ce jeune Seigneur, avec l'Italienne & sa Nourrice, ont été arrêtez proche du *Rye*, petit Port à l'extrémité de la Province de *Kent*, où leur dessein étoit de s'embarquer pour passer en *France*, & de gagner de là l'*Italie*.

La cause d'un départ si secret & si précipité, n'est point l'amour dans *Mylord*..... ce n'est qu'une généreuse & loüable compassion. Dans la *jeune Italienne*, qui est connuë à présent sous le nom de *Donna Maria*, c'est l'infortune du *Prince J*... à laquelle elle croit avoir contribué innocemment par un excès de tendresse, & qu'elle se reproche comme un crime. Rien ne peut donner une idée de son desespoir, depuis qu'elle a lû ce funeste Article dans la Gazette. Elle a eu la force d'en cacher les marques à tout le monde, excepté à *Mylord*.... qu'elle a des raisons particulieres d'estimer. Nous les ferons connoître avant la fin de ce récit ; mais il est surprenant que cette jeune personne, dont l'humeur & les manieres étoient, dit-on, d'une douceur charmante, ne paroisse animée aujourd'hui que du désir de la vengeance, & qu'elle soit résoluë, pour se satisfaire, de passer sur toutes les raisons qui devroient lui faire craindre de retourner en *Italie*. Voici son histoire. Elle n'en fait plus mystere depuis la mort de son Amant.

Histoire de Donna Maria.

Sa naissance est noble, sans être des plus illustres. Aiant perdu son Pere & sa Mere dès son enfance, elle demeura sous la conduite d'une Tan-

te assez jeune, qui prit soin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zéle & de tendresse. Elle parvint à l'âge de *quatorze* ou *quinze ans*, sans que rien n'eût alteré son répos & son innocence. mais l'amour vint empoisonner sa vie, dans une campagne solitaire d'où elle n'étoit jamais sortie. Le *Prince J*... la trouva aimable. Il s'attacha fort assidûément à la voir. Le voisinage d'une de ses Terres lui en procuroit la facilité tous les jours. Elle s'accoûtuma à recevoir ses soins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'est que l'amour. Elle ignore elle-même quelles étoient les vûës du *Prince*, & s'il pensoit à l'épouser. Quoique d'un rang fort inférieur au sien, elle est d'un sang noble, & sa fortune n'étoit pas méprisable. Mais elle se livroit au penchant de son cœur, sans s'occuper de ces réflexions, lorsqu'elle se trouva exposée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa Tante, qui avoit vêcu jusqu'alors dans la même solitude qu'elle, prît plaisir à voir souvent le *Prince* dans sa maison. Loin de s'allarmer pour l'interêt de *Donna Maria*, elle contribua par ses civilitez à rendre ses visites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que simple goût pour l'amusement & la compagnie; mais l'air complaisant du *Prince*, qui se croioit interessé à la ménager, lui fit naître la pensée qu'il n'étoit pas sans quelqu'inclination pour elle, & que celle qu'il marquoit pour sa Niéce étoit un voile dont il couvroit ses véritables sentimens. Elle se trouvoit encore dans une certaine jeunesse, avec quelque beauté, & un fond inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout à la fois possession d'elle, & firent un progrès presqu'égal dans son esprit & dans son cœur.

Le *Prince* & *Donna Maria* ne s'en apperçûrent pas tout d'un coup. Mais aux premiéres marques qu'ils en eurent, ils ne regarderent point cet incident comme un mal à rédouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre, étoit de se voir plus librement. Ils se flatterent quelque tems de cette opinion; jusqu'à ce qu'étant un peu fatiguez de sa présence continuelle, le *Prince* résolût de concert avec son Amante, de la traiter plus froidement, pour se délivrer de son importunité. Ce fût le signal de leur ruine. Elle sentît aisément cette différence; & s'imaginant que sa Niéce pouvoit être sa Rivale, elle conçût pour elle une haine furieuse. Cependant pour garder quelques mésures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manieres. La crainte d'offenser le *Prince* lui fit conduire ses desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toûjours capable. Elle prît le parti de marier *Donna Maria* à un jeune homme du voisinage, qui avoit déja marqué de l'affection pour elle; elle regla sécrétement toutes les conditions de ce mariage, & elle n'en avertit sa Niéce que la veille du jour marqué pour l'exécution.

Le Respect de *Donna Maria* pour une Tante qui lui tenoit lieu de Pere & de Mere, la jetta dans un extrême embarras. Malheureusement le *Prince* étoit à *Rome* pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine, & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture, pour rendre le succès de ses vûës plus certain. Cependant l'amour trompa sa prévoiance. Il inspira assez de fermeté à *Donna Maria* pour se défendre. Elle prît pour prétexte sa grande jeunesse & l'aversion qu'elle avoit pour le mariage. La jalousie de sa Rivale, plus éclairée que jamais, se convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les

pre-

premiers fruits ; & par un horrible excès de malignité, cette indigne Tante introduisit elle-même pendant la nuit dans la chambre de sa Niéce, le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'Epouse.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette nécessité, pour appaiser l'éclat d'une si étrange avanture ; ou du moins de la deshonorer dans l'esprit du *Prince*. Elle prît soin de répandre elle-même ce qui s'étoit passé, en cachant avec une adresse cruëlle, que sa Niéce s'étoit tirée heureusement des mains du Ravisseur. Le *Prince*, qui révint quelques jours après, n'eût besoin que d'un moment d'entretien avec sa Maîtresse pour se convaincre de sa fidelité & de son innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de sa Tante ne faisoit que rédoubler ; & pour la venger de l'insulte qu'elle avoit reçûë, il fit maltraiter par ses domestiques le jeune homme qui avoit eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui dévint plus chere après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser, mais que ne pouvant esperer l'aveu du *Prince son pere*, il n'y avoit point d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en sécrèt, jusqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y consentit avec joie. Ils s'occuperent des moiens de hâter leur bonheur & n'aiant mis dans leurs interêts que des amis fidéles ; il sembloit que rien n'étoit capable de les traverser.

Cependant leur Ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur sécret. La haine qu'elle portoit à sa Niéce ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque même de la sienne. Elle disposa d'abord le jeune homme qu'elle avoit voulu lui faire épouser, à exécuter

toutes ses volontez. Il avoit deux motifs au lieu d'un; son ressentiment contre le *Prince*, dont il avoit été maltraité, & sa passion pour *Donna Maria*, qu'il se flattoit toûjours de vaincre par sa constance. On se garda bien de lui faire connoître qu'il étoit question de nuire à sa Maîtresse. Il se laissa persuader qu'on vouloit le rendre heureux, & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moiens qu'on lui offroit. Comment se seroit-il défié d'une femme qui lui avoit rendu le service que j'ai rapporté? Il entra dans toutes ses vûës. Elle lui recommanda de se rendre à *Rome*, un jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa Niéce. Elle la prît effectivement avec elle, sous prétexte d'y achêter quelques bijoux. Elle la conduisit chez divers Marchands, pour faire traîner le tems en longueur, & lorsqu'elle vît la nuit arrivée, elle réprit avec elle le chemin de sa Terre dans son Equipage. Trois hommes qu'elle avoit apostez sur la route arrêterent le Carosse dans un endroit écarté; ils les volerent toutes deux avec des ménaces feintes, & se saisissant de *Donna Maria*, qu'ils régardoient, disoient-ils, comme la plus belle partie de leur proie, ils ordonnerent brusquement à sa Tante de se rendre seule à sa maison.

On peut juger quelle fût la fraïeur & la consternation de cette jeune personne, lorsqu'elle se vit au milieu de trois Voleurs, dans l'obscurité de la nuit, & sans espoir même que ses cris, qui étoient son unique ressource, pussent être entendus. La perte de son honneur & de sa vie lui parût inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernieres extrémitez, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui sembloit s'approcher. Elle crût l'avoir attiré par ses cris. Il fût à elle dans un instant. C'étoit le jeune homme, qui agissoit de concert avec sa Tante. Il feignit de ne la pas reconnoître; mais s'addressant aux trois hommes qui s'étoient

sai-

saisis d'elle, il les exhorta à traiter une personne de son sexe avec plus d'humanité. Il ajoûta, que si leur profession étoit de voler, il leur offroit volontairement sa bourse, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette malheureuse Demoiselle. Ils lui réfuserent nettement cette faveur. Elle qui le réconnût à la voix, se jetta aussi-tôt à genoux pour implorer son sécours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit *Donna Maria*. Vous, s'écria-t-il avec une admiration contrefaite; ô Ciel! que vous rendrai-je pour un tel bienfait? Ensuite s'addressant aux Voleurs: Messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette Demoiselle en sécret. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle; & lui aiant fait considérer que son honneur & peut-être sa vie étoient perdus sans ressource: La rencontre que j'ai faite de vos Ravisseurs, ajoûta-t-il, est un miracle du Ciel, en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois Scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelque horrible que cette proposition dût paroître à *Donna Maria*, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte, si elle demeuroit entre les mains de trois hommes, & l'esperance du moins de se défendre plus facilement lorsqu'elle n'en auroit à combattre qu'un seul, lui arracherent une promesse à laquelle sa volonté avoit peu de part. Son Libérateur, qui ne lui paroissoit pas un monstre moins détestable que les trois autres, continua de traiter avec eux dans sa présence, pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendoit, & les congédia après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Elle demeura seu-

ſeule avec lui: Il la preſſa d'exécuter ſa promeſſe. Danger plus rédoutable que celui dont elle ſe croioit délivrée. Il n'y avoit en effet que le Ciel qui pût la ſecourir. Il veilloit ſur elle. Elle confeſſe aujourd'hui, malgré le deſeſpoir où elle ſe trouve; que c'eſt la plus grande faveur qu'elle ait jamais reçûë de ſa bonté. Mais je remets à une autre feüille la fin de ce récit, qui en eſt la partie la plus intéreſſante.

* * * *

LOGOGRYPHE.

Enfant d'un dangereux loiſir,
Le moment où je nais fait voir quelqu'avantage;
Mais d'un heureux rétour le tacite langage,
Condamne en peu de tems un coupable plaiſir.

Je ſçais pour plaire en me faiſant connoître,
Emprunter à mon gré la riante couleur
D'un chimerique Bien, d'un eſpoir trop flateur;
Au monde ſans ces traits oſerois-je paroître?

Tel en me pratiquant, las d'être criminel,
Veut en ſoi réformer un âctuel uſage,
Qui toûjours de l'Etre éternel
Bleſſe la Majeſté par un ſanglant outrage.

De ſon état la triſteſſe & l'horreur,
Font, ou qu'il le déteſte, ou bien il l'appréhende;
Veut-il calmer la céleſte fureur?
Qu'il me tranſpoſe, alors je ſuis ce qu'il demande.

L. H. D.

* * * *

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XXXIX.

. . . . . *Incedo per ignes*
Suppositos cineri doloso. Horat.

J'Avois promis dans une de mes feüilles précédentes la traduction du Discours que prononça le *P. Courayer* lorsqu'il fut reçu Docteur à *Oxford*; mais des raisons légitimes m'empêchent de remplir ma promesse à cet égard.

NOUVELLE COLONIE EN AMERIQUE.

Pendant que cette illustre Académie fait ainsi des proselytes, d'autres *Anglois* s'efforcent d'un autre côté d'étendre les bornes de leur domination & la connoissance de leur Religion. Non contens du grand nombre de Colonies qu'ils ont déja formées dans l'*Amerique*, ils ont entrepris d'en former une nouvelle, à la quelle ils donnent le nom de *Georgie*. Le Roi, le Parlement, & toute la Nation, contribuent avec autant de de liberalité que d'empressement au succez de l'entreprise. *M. Oglethorpe*, qui en est comme le Chef, a renoncé aux douceurs de sa patrie pour aller habiter un Païs désert & inculte, qu'il espere de rendre aussi fertile que les meilleures contrées de l'*Europe*. Il est déja parti de *Londres* plusieurs Vaisseaux chargez d'hommes & de femmes pour peupler les bords de la Rivière de *Savannah*, d'Ouvriers & d'instrumens pour les cultiver, d'armes pour les défendre, & de présens pour adoucir les Sauvages, qui paroissent adroits & belliqueux dans cette vaste partie du Continent. Toutes les nouvelles qu'on en a reçûes jusqu'à présent, sont favorables. La derniere *Lettre de M. d'Ogle-*

d'Oglethorpe mérite la peine que je vais prendre d'en traduire une partie. Elle est datée du 20. du mois de Juin dernier.

Après avoir rendu compte des premieres circonstances de son établissement, il fait le *caractere des Sauvages*, ses voisins. Dans plusieurs conversations ajoute-t-il, que j'ai euës avec leurs Chefs, j'ai remarqué qu'il ne nous manque que de sçavoir un peu mieux leur langue pour leur expliquer les *mysteres de notre Religion*; car pour la *Morale* ils la comprennent déja, & ils la goûtent merveilleusement. Elle s'accorde avec un grand nombre de leurs principes. Ils abhorrent l'*adultère*, & ils n'approuvent point la *pluralité des femmes*. Le *vol* n'est point connû parmi eux. Le *meurtre* y est regardé comme un *crime abominable*, excepté néanmoins lorsqu'il est question d'un *ennemi*; car il passe alors pour une *action vertueuse & nécessaire*. Ils appellent la *vengeance*, *honneur*, & ils n'ont point d'autre terme pour l'exprimer. Comme il n'y a point de *Justice reglée* parmi eux, c'est un usage établi, que celui qui reçoit une injure, ôte la vie à celui qui l'offense; autant, disent-ils, pour l'empêcher de retomber dans la même faute, que pour le punir de l'avoir commise : mais ils ne regardent proprement comme une injure que le meurtre & l'adultere. C'est le plus proche parent du mort qui est obligé de le venger, sans quoi il passe toute sa vie pour infame.

Le seul pouvoir de *leur Roi* consiste dans le droit d'exhorter. Il assemble, lorsqu'il est besoin, les *Capitaines* & les *Vieillards*, pour leur représenter ce qu'il croit convenable aux circonstances présentes. Ils ont la liberté de proposer leur opinion, & ils raisonnent ensemble avec beaucoup de tranquillité, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à s'accorder. Ces conférences durent quelquefois deux jours, sans

qu'il

qu'il y naiſſe jamais la moindre querelle ni le moindre trouble. Si les ſentimens ne s'accordent point, l'aſſemblée ſe rompt, & chacun prend le parti qui lui convient le mieux; mais il eſt rare qu'ils en viennent à cette extrêmité; leurs réſolutions ſont preſque toûjours unanimes, & lorſqu'elles ſont une fois formées, ils aſſemblent leur jeuneſſe à laquelle ils en confient l'exécution avec la plus forte & la plus vive éloquence.

J'avouë que ce qui m'a paru le plus admirable dans des *Sauvages* qui n'ont point d'autres lumières que celles de la nature, eſt cette force extraordinaire qu'ils ſçavent mettre dans le tour de leurs penſées & de leurs expreſſions. En ſuppléant quelque choſe à l'ignorance des Interprètes, j'ai trouvé dans pluſieurs de leurs diſcours toutes les beautez qu'on admire dans les *meilleurs Ecrits des Grecs & des Latins*. Ils emploient un grand nombre de *comparaiſons* & de *métaphores*. Leurs *comparaiſons* m'ont frappé d'étonnement par leur *force* & leur *juſteſſe*. C'étoit pour moi des idées toutes nouvelles. Les Chefs ſont plus *laconiques*, lorſqu'ils s'entretiennent entr'eux. Ils ont pour regle qu'il faut s'adreſſer à la *raiſon*, lorſqu'on parle à des *perſonnes âgées*; & qu'avec de *jeunes gens*, il faut parler aux *paſſions*. Voici quelques exemples de leur *éloquence figurée*. Leur Roi *Tomochichi*, dans la premiere converſation que j'eus avec lui, m'offrit une peau de Buffle, au-dedans de laquelle étoient repréſentez une *tête* & des *plumes d'Aigle*. „ Voici un petit préſent, me dit-il, que je vous prie d'accepter. „ L'*Aigle* marque la *vîteſſe* & le *Buffle* la *force*. Les „ *Anglois* ſont promts comme l'*Aigle* & *forts* comme le *Buffle*. Auſſi promts que l'un, ils ont traverſé les mers pour venir à nous du bout de l'univers; & auſſi forts que l'autre, ils ne trouvent „ rien qui leur puiſſe réſiſter. Les *plumes de l'Aigle*,

„ ajoûta-t-il, ſont *douces*, & ſignifient l'*Amour*. La „ *peau du Buffle* eſt chaude; elle ſignifie *Protection*. „ Nous eſperons par conſéquent que vous ſerez „ notre ami, & que vous protegerez nos petites „ familles.

Sur quelque bruit de guerre qui s'étoit répandu, un *Indien* fût envoié vers moi. S'étant préſenté à l'Audiance d'un air un peu conſterné, je lui dis pour l'encourager: *Parlez librement, vous n'avez rien à craindre*. Ces quatre mots lui firent lever fièrement la tête. Il répondit: „ Je parle toûjours librement. „ Pourquoi ſerois-je timide? Je ſuis au milieu de „ mes amis; & je n'ai jamais connû la crainte au „ milieu même de mes ennemis.

Tomochichi m'aiant rendu une ſeconde viſite, ſes gens ſe mêlerent avec les miens, qui leur firent boire quelque liqueur; & dans l'yvreſſe où ils étoient preſque tous, il arriva qu'un *Sauvage* fût maltraité par un *Anglois*. Je donnai ordre que l'*Anglois* fût lié à un canon jusqu'à ce que ſa raiſon fût revenuë, & qu'il fût alors foüetté ſevèrement. *Tomochichi* me demanda grace pour lui; mais je ne la promis qu'à condition que l'*Indien offenſé* me la demandât auſſi. Quoique preſſé par ſon Roi, celui-ci inſiſtoit à vouloir être vengé. Enfin *Tomochichi* lui dit: O *Fonſeka* (c'étoit ſon nom) un „ *Anglois* vous a battû étant yvre; s'il eſt foüetté „ pour cette action, tous les *Anglois* auront droit „ d'exiger, que tous les *Indiens* qui les maltraiteront dans l'yvreſſe ſoient foüettez à leur tour. „ Quand vous êtes yvre, vous êtes querelleur; & „ vous ſçavez bien que vous aimez à vous enyvrer, mais que vous n'aimez pas à être foüetté. *Fonſeka* demeura ſans replique après ce diſcours; & me demanda le pardon de l'*Anglois*. Je ne l'eus pas plûtôt accordé, qu'il courût avec *Tomochichi*, pour lui ôter ſes liens. Leur deſſein

étoit

étoit de faire connoître que j'accordois cette faveur à leur considération.

L'Auteur de cette Lettre, aussi zélé pour sa *Religion* que pour *l'honneur du nom Anglois*, a obtenu par des sollicitations pressantes, qu'on fit partir de *Londres* quelques sçavans Ministres, avec des appointemens proportionnez au travail de leur mission, pour former une Eglise réguliere dans la *Georgie*, & pour prêcher l'*Evangile* aux *Sauvages voisins*. Les *Anglois* se proposent d'élever dans ce païs-là des *Vers à soie*, & l'on est persuadé qu'ils y réüssiront mieux qu'ils n'ont fait du côté du *Nord* à la *pêche des Baleines*, que la *Compagnie du Sud* est obligée aujourd'hui d'abandonner entièrement.

BIBLIOTHEQUE COTTONIENNE.

Les *Gens de Lettres* préféreront à tous ces projets, celui dont on a fait la proposition au dernier Parlement. La *Bibliothèque Cottonienne*, célebre par ses Manuscrits & par le choix de ses Livres, aiant souffert un dommage considérable dans l'*incendie de l'Hôtel d'Ashbürnham*, *M. Winningthon* Chef du Commité qui avoit été établi pour prendre connoissance de cette perte, a fait son rapport à la *Chambre des Communes*; & sur son exposition, la Chambre a supplié le Roi de veiller avec sa sagesse & sa bonté ordinaire, à la conservation d'un dépôt si précieux au Public. Elle a tracé le Plan de tout ce qui paroît nécessaire pour rétablir la *Bibliothéque* dans tout son lustre, & elle s'est engagée de fournir à tous les frais de l'exécution. Les *appointemens des Bibliothéquaires* seront augmentez. Le bâtiment sera embelli. On mettra un *nouvel ordre* dans les Livres & les Manuscrits. Le détail de ces Articles est expliqué avec beaucoup de sagesse, & toute l'Addresse est concûe dans les termes les plus honorables du monde pour les Sciences & pour

les Sçavans. Sans juger témérairement, on peut croire qu'il entre ici un peu d'*émulation*, & que les *Anglois* prennent exemple de la magnificence avec laquelle on vient de loger les Muſes dans la *Bibliothéque du Roi de France*.

Reflexions sur les Anglois.

C'eſt un avantage pour l'*Angleterre*, qu'on ne s'y faſſe point un deshonneur de recevoir des autres Nations ce qu'elles ont d'agréable ou d'utile, & qu'on n'y regarde point en un mot l'imitation comme une baſſeſſe. Par cette diſpoſition d'eſprit, les *Anglois* ſont parvenus à réünir dans leur Iſle tout ce que le monde entier a de plus parfait. S'il eſt queſtion de *plaiſir*, ils tirent leurs *Muſiciens d'Italie*, leurs *Danſeurs de France*; & de même pour tout ce qui eſt *ſolide & ſérieux*. Leur *langue* même, qui peut paſſer aujourd'hui pour *une des plus belles de l'Europe*, ne doit ſa perfection qu'à celles de leurs voiſins, dont elle eſt véritablement un mélange. Si leurs *Ouvrages d'eſprit* brillent de mille beautez qui leur ſont propres, les Etrangers n'y en apperçoivent pas moins qu'ils peuvent juſtement reclamer. *On bâtit en Angleterre à l'Italienne. On forme les Jardins à la Françoiſe.* On ſuit dans l'habillement tantôt la méthode d'un Païs, tantôt celle d'un autre. Enfin, ce Peuple induſtrieux tire profit detout. La *comparaiſon de l'Abeille* ſemble faite pour lui.

Il eſt vrai néanmoins que par rapport aux *Ouvrages d'eſprit*, les *voiſins de l'Angleterre* pourroient deſirer, que ce qu'elle emprunte d'eux fût pris avec un peu plus de ménagement, & emploïé, ſi j'oſe le dire, avec des marques un peu plus claires de reconnoiſſance. Je touche un article délicat; mais la vérité m'oblige de déclarer, que j'ai vû bien des *Auteurs Anglois ſe parer des dépoüilles de*

la France, & oublier d'avertir leurs Compatriotes que les richesses qu'ils leur offroient ne venoient pas de leur Isle. Il me seroit aisé d'entrer là-dessus dans un détail curieux; mais la matiere mérite d'être traitée dans un Ouvrage plus important que cette Feuille. C'est un présent que je promets au Public. On sera surpris d'apprendre, que non seulement les *meilleurs Ecrivains d'Angleterre* se sont fait quelquefois honneur du *travail des François*, sans faire semblant de leur avoir obligation; mais qu'*un grand nombre de bons Livres, traduits du François en Anglois, passent à Londres pour l'ouvrage des Traducteurs*, par ce que les *Titres* sont *déguisez*, ou qu'il n'y paroît rien qui fasse connoître que c'est une *Traduction*.

LE CHÊNE ET LE LIERRE.

FABLE.

PRES d'un Chêne orgueilleux, dont la tête chenuë,
Sembloit se perdre dans la Nuë,
Un Lierre languissoit, par terre humilié;
Quoi, dit-il, on me foule au pié,
Et je rampe dans la poussière,
Tandis qu'un Chêne audacieux,
Menace les Cieux,
De sa Tête altière!
Mais ne pourrois-je donc m'élever comme lui?
Le Lierre ambitieux, ainsi parle & raisonne;
Pour atteindre à ce Chêne, il faut dès aujourd'hui,
Que je m'attache à sa personne,
(Une forte Protection,
Aide bien à l'ambition.)
Le Lierre se cramponne au Chêne qu'il embrasse,
Dans ses Rameaux il s'entrelasse,

Et voiant que bien-tôt il égale en hauteur,
Son puissant Protecteur,
Le superbe applaudit à sa noble entreprise;
Il n'est rien tel, dit-il, que vouloir s'élever;
Mais il ne prévoit pas l'instant fatal de crise,
Dont toute sa grandeur ne pourra le sauver.

Le Vieux Chêne que la Coignée,
Avoit épargné jusqu'alors,
De ses pareils enfin, subit la destinée.
La Hache qui détruit les Arbres les plus forts
Le coupe jusqu'à la racine,
Et le Chêne du Lierre entraîne la ruine.

Ce dernier eût paré le coup qui l'a frappé,
S'il eût sçû que *des Grands épouser la fortune*,
Dans leur chûte, avec eux commune,
C'est vouloir être enveloppé.

PESSELIER.

Le mot du dernier *Logogryphe* est CRIME qui *par Anagramme* fait, *Merci.*

* * * *

Ce feuillet LE POUR ET CONTRE, continuë à paroître régulierement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell.* à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XL.

.... Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso. *Horat.*

QUOIQUE mon dessein ne soit pas de toucher en aucune maniere aux *affaires de Politique*, je crois pouvoir rapporter quelques *anecdotes curieuses du tems de la fondation du Roiaume de Pologne*, d'autant plus; que je traiterai ce sujet en simple *Historien.*

Leck, *Prince Esclavon*, est le *Fondateur de la Monarchie de Pologne*, qui commença par l'établissement que fit ce Prince sur les bords de la *Vistule* l'an 550. Ce ne fut toutefois qu'en 999. que la *Pologne* fut érigée en Roiaume par *Othon III. Empereur d'Allemagne*, & *Boleslas* surnommé *Chabril* en fut le *premier Roi.* Jusqu'à lui tous ceux qui avoient gouverné ce païs, n'avoient pris que le titre de *Prince* ou de *Duc.* Le *Roi Stanislas* est le *trente-cinquiéme Roi de Pologne*, & depuis *Leck* premier Prince & Fondateur de cette Monarchie jusqu'à *Boleslas* premier Roi, il y a eu au moins *quinze Princes ou Ducs*; car l'Histoire en est assez défectueuse, pour qu'on ait lieu de croire que l'on n'a pas les noms de tous. C'est le Testament de *Leck* qui a rendu la Couronne *élective* chez les *Polonois*. *Leck* ordonna que sans avoir égard aux Princes de son Sang, on lui donnât pour Successeur celui de toute la Nation qui mériteroit mieux de remplir sa place. Cependant les *Polonois* choisirent toûjours leurs Maîtres dans la Famille de *Leck* tant qu'elle subsista. Entre les Princes qui ont gouverné la *Pologne*, il y a une *Princesse* qui a mérité l'admi-

l'admiration de son siécle. C'est *Vanda* petite niéce de *Leck*, fille de *Gracus I.* troisiéme Roi de *Pologne*.

Cette Princesse élevée au Trône de *Pologne* après la mort de son Pere & de ses Freres, se fit adorer de ses Sujets, & admirer de ses Voisins. Rien n'étoit plus élevé, ni plus pur que sa vertu; rien n'étoit plus parfait, ni plus touchant que sa beauté. Parmi un grand nombre de Princes que l'amour fit ses esclaves. *Ritagore* se flatta des plus douces esperances. Le voisinage de ses Etats, ses grandes richesses, l'ancienneté de sa Maison, que des Historiens ont fait remonter jusqu'à *Tuiscon* fils de *Gomer* & petit-fils de *Japhet*: mais plus que tout, ses soins, ses assiduitez, ses respects, lui firent esperer d'obtenir le cœur & la main de la Princesse. Cependant tout ce qu'il fit ne servit qu'à le convaincre que *Vanda* étoit plus capable de donner de l'amour que d'en prendre. Elle refusa constamment l'alliance qu'il lui proposoit avec tous les avantages que sa maison y pouvoit souhaiter, & les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore sans considerer qu'elle n'écoutoit les vœux de personne, attribua à mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour que cette Princesse avoit pour sa liberté. Desesperé toutefois il se retira dans ses Etats, d'où il écrivit à *Vanda* la Lettre suivante.

Lettre de Ritagore à Vanda.

Vôtre vertu & vôtre beauté m'avoient fait vôtre adorateur; vos mépris, Madame, & mon amour, me font vôtre ennemi. J'arme pour ravager vos Etats, & vous faire voir dans la désolation de vos Provinces la fureur de mon desespoir. Je vous en avertis pour que vous vous y prépariez. Si je péris, je meurs vôtre victime. Si je triomphe, vôtre vainqueur sera pourtant toûjours vôtre esclave.

RITAGORE.

Van-

Vanda reçût cette Lettre avec beaucoup de surprise & de chagrin; l'image de la guerre l'effraïa par l'amour qu'elle avoit pour ses Peuples; cependant sa vertu n'en fût point intimidée: elle répondit ainsi à *Ritagore*.

Réponse de Vanda *à* Ritagore.

Je suis très-fâchée de voir un Prince que j'estimois, prendre des résolutions qui me forceront au mépris dont il m'accuse. Je le remercie pourtant de m'avertir de ses pernicieux desseins. J'irai m'y opposer, & je le préviendrois même, si je ne voulois lui donner le tems de se repentir. Qu'il songe que si je triomphe, il aura la honte d'être vaincu par une fille, & que s'il est vainqueur il n'en sera pas plus le maître du cœur de

VANDA.

Cette Lettre ne calma point les fureurs de *Ritagore*, il marcha contre la *Pologne*; & *Vanda* à la tête de ses Troupes alla au-devant de lui. Il se donna deux sanglans combats en fort peu de tems, où, *Vanda* le sabre à la main anima si bien ses soldats par sa voix & par son exemple, que *Ritagore* fût battu, & mis en fuite. Honteux de son crime & de sa défaite, ce Prince se donna la mort; la vie ne pouvoit plus être pour lui qu'accompagnée d'une ignominie aussi affreuse que la gloire de *Vanda* étoit éclatante: mais ce qu'il y a de cruël, & qu'on ne peut rapporter qu'avec douleur, c'est que cette grande Princesse fût, après ses victoires, se précipiter dans la *Vistule*, où elle se noïa pour remercier les Dieux par le sacrifice de sa vie, de la virginité qu'ils lui avoient conservée, & qu'elle leur avoit voüée.

Tantum Relligio potuit suadere malorum.

Il faut remarquer que les *Polonois* étoient alors

 plon-

plongez dans les ténebres du *Paganisme*. Mais si *Vanda* a fait tant d'honneur à son sexe, & au Trône de *Pologne*, en réünissant en elle les vertus des deux sexes, & si son amour pour sa virginité priva ses Etats desolez de la posterité d'une si grande Princesse, le desir d'avoir des enfans, & celui d'épouser une belle Reine, furent au contraire les moiens dont le Ciel se servit pour répandre en *Pologne* & en *Lithuanie* les lumières du *Christianisme*.

Miesko dernier Duc de Pologne, prit *sept femmes*, dans l'esperance de se faire une nombreuse posterité. Il étoit Païen, il ne pût avoir la *benediction du juste*. Loin de voir autour de sa table (*a*) une troupe d'enfans y paroître comme les tendres rejettons de l'Olivier, il n'y voioit que des femmes, qui, privées de la grace de la fécondité, ne pouvoient devenir meres. Cette privation causoit à *Miesko* une mélancolie extrême. Quelques *Chrétiens* en prirent occasion de lui promettre des enfans, s'il vouloit embrasser le *Christianisme* avec ses Sujets. Cette promesse fût un argument dont le cœur du Prince fût touché. Il promit de se faire *Chrétien* s'il pouvoit obtenir du Ciel une faveur si grande, & jugeant bien, que puisque c'étoit par la Religion que cette grace pouvoit s'obtenir, cela ne pouvoit se faire par l'entremise d'une femme païenne ; il fit demander en mariage *Dambrourka fille de Boleslas Roi de Bohème, Prince Chrétien*, le même qui avoit inhumainement massacré *Wenceslas* son propre frere. La *Princesse de Bohème* fût accordée à *Miesko* ; mais à condition qu'il se feroit bâtiser lui & ses peuples. Il accepta la condition, & reçût avec tous ceux de sa Nation le Bâteme l'an 965.

Si les *Polonois* ont été ainsi convertis à la croian-

ce

(*a*) *Sicut novella olivarum, in circuitu mensa tua.*

ce de l'*Evangile*, c'est aussi par le mariage d'*Hedwige* Princesse de *Pologne* & d'*Hongrie*, que *Jagellon* embrassa le *Christianisme*, & le fit embrasser à tous les peuples de *Lithuanie*, qu'il unit & incorpora dès lors pour toujours au Roiaume de *Pologne*, de même que la *Samogitie* & la *Russie* l'an 1386. *quatre-cent vingt-un ans* après la conversion de la *Pologne*. On voit par-là que les femmes sont capables de faire des choses merveilleuses, & de contribuer aux plus grandes, & même aux plus saintes.

DIVERTISSEMENS DES ANGLOIS.

Comme on ne s'attend point dans cette Feüille à une suite de récits bien liez, après l'incursion que je viens de faire en *Pologne*; mes Lecteurs voudront bien me permettre de revenir en *Angleterre*, où l'on se prépare à voir la *course des Chevaux*, divertissement que les Anglois aiment fort. Les principaux Seigneurs ont soin de faire élever des *Coursiers* uniquement pour ces sortes de parties; & lorsqu'on les met en œuvre, ils donnent lieu à des gageures très considerables. Au reste, les *Courses* ont toujours leur *prix* comme elles ont leurs *loix*, ce qu'on a soin de faire publier lorsqu'on indique le tems & le lieu d'une *Course*. Le Roi donne tous les ans au moins une *bourse de cent guinées* pour servir de prix aux *Courses de Newmarket*; lieu que ces divertissemens ont rendu célebre. Les Villes, ou les Communautez, ou un nombre de Souscrivans, quelquefois même un Particulier, font aussi les sommes nécessaires pour faire le *Prix d'une Course*. Ce *Prix* au lieu d'une *bourse* est converti quelquefois en une *Jatte d'argent de vingt-cinq ou trente guinées*, pour faire du *Ponch*, ou en une *Tasse*, ou en une *Selle* & une *Bride* pour le Cheval qui a le mieux couru, & un *Foüet* pour le second.

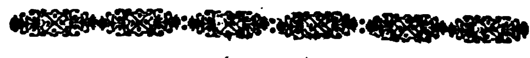
Aux

Aux *Courses des Femmes*, on en voit se disputer la gloire de mériter une *Juppe*, ou une *Chemise*, qui est le *prix de leur Course*, & dont elles vont boire la valeur dans le Cabaret voisin. Elles courent avec un simple cotillon de basin, & leur chemise fermée au colet par une épingle. Celles qui doivent courir sont pesées auparavant, & par des poids ajoûtez, on égale leur pesanteur naturelle. On en use de même à l'égard de ceux qui montent des Chevaux de course: mais comme ce n'est pas le plus ou le moins de poids qui fait qu'on court plus vîte ou plus lentement, & que la force des muscles est la principale cause de la vîtesse d'une course; on n'a rien pû déterminer à ce sujet.

Les *Loix pour la Course des Chevaux* fixent la *grandeur du Cheval* & le *poids qu'il doit porter*. On égale ce poids avec du plomb, qu'on met ou sur la selle, ou dans les poches de celui qui pese le moins. Ces Loix fixent aussi le nombre de tours que le Cheval doit faire, le tems où il doit être remis dans des écuries marquées pour cet effet, & l'argent qu'on doit donner pour son entrée, ce qui se proportionne aux Prix indiquez, & ce qui double quand on ne le remet point à un certain jour à l'écurie d'où il doit partir pour la Course. En vertu de ces Loix, on peut exclure des Chevaux d'une certaine réputation; des Chevaux, par exemple, tels que ceux qui auront couru pour des Prix d'une telle valeur, ne pourront être admis à la Course qu'on indique; on peut même marquer que le *Cheval victorieux* sera donné pour une telle somme d'argent, ordinairement *soixante guinées*, à ceux qui ont souscrit pour faire le prix de la Course.

Le nom des *Coursiers victorieux* est publié dans les *Nouvelles publiques*, & souvent même le nom des Chevaux qu'ils ont vaincus quand ils sont en quel-

quelque réputation. Il est vrai qu'on marque aussi le nom de ceux à qui ils appartiennent. Lorsqu'il y a de pareils divertissemens dans une Province, non seulement toute la *Gentry* (*a*) de la Province, mais la plûpart de celle des Provinces voisines, y viennent en foule. Ce ne sont que Festins, que Bals, & que Concerts.



IMITATION DE LA XXII.

ODE D'HORACE, LIV. I.

Integer vitæ, &c.

LOin celui qui dans le vice,
A passé ses plus beaux jours,
Celui qui de l'injustice,
A pratiqué les détours;
Les *Cyclopes* effroiables,
Dans leurs antres rédoutables,
Pour lui forgent mille traits,
Qu'il arme sa main perfide,
D'un Javelot homicide,
Pour s'assûrer ses forfaits.

Celui qui de l'innocence,
Suivit toujours le sentier,
N'a besoin pour sa deffense,
De Dard ni de Bouclier;
Sa vertu lui sert d'*Egide*,
La sage *Pallas* son guide,
Toujours le conduit au Port;
Et d'une main salutaire,

La

(*a*) C'est ainsi qu'on appelle en *Anglois* ceux qui vivent à la campagne, à peu près comme en *France* les *Gentilshommes*. De sorte qu'il y en a qui croient, qu'il faudroit traduire *en François* ce mot de *Gentry* par celui de *Noblesse*. Mais il y auroit beaucoup de remarques à faire sur ce sujet.

La sagesse qui l'éclaire,
L'arrache aux coups de la mort.

Sans armes, seul & tranquille,
Je m'égarois dans le Bois ;
Je chantois ; l'*Echo* docile,
Rendoit les sons de ma voix,
Que vois-je ? En ce lieu sauvage,
Un Loup guidé par sa rage,
Porte par tout la terreur ;
Pour moi l'esperance est vaine,
Où fuir ? Ma perte est certaine,
Dieux, prévenez mon malheur !

Prodige ! heureuse méprise !
Il retourne sur ses pas ;
Est-ce une vaine surprise,
Pour m'arracher au trépas ?
Pallas vient sur une nuë,
Je me rassûre à sa vûë,
Mortel, fidéle à mes Loix,
Dit-elle : C'est *le seul Sage*,
Qui triomphe de la rage
Des Loups, habitans des Bois.

Loin la terreur au tein pâle,
J'affronte tous les révers,
Que la fureur Infernale,
Prépare pour moi des fers,
Que l'air gronde sur ma tête,
Je méprise la tempête ;
Que la Mer ouvre son sein ;
Au milieu de cet Abîme.
Un cœur exemt de tout crime.
Est ferme comme l'Airain.

P. D. C.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLI.

Ipsa quidem virtus sibimet pulcherrima merces,
Dulce tamen venit ad Manes, cum gloria vitæ
Durat apud superos, nec edunt oblivia laudem.
Sil. Ital. L. 13. *v.* 663.

L*A Vie des Héros*, dit *M. de la Bruyere* dans ses Caracteres, *a enrichi l'Histoire, & l'Histoire a embelli les Actions des Héros; Ainsi, je ne sçais qui sont plus rédevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiere, ou ces grands Hommes à leurs Historiens?* S'il est vrai, que la Gloire est inséparable de la Vertu, & qu'elle la suit par tout comme son ombre, ainsi que *Ciceron* (*a*) & *Seneque* (*b*) l'attestent, il n'y a pas de difficulté à résoudre le doute de *M. de la Bruyere*, & l'on peut dire hardiment, que l'Histoire a beaucoup plus d'obligation aux Héros, que ceux-ci n'en ont à leurs Historiens. En effet la Vertu se suffit à elle-même; Et la satisfaction de l'avoir pratiquée est une ample recompense pour une Ame bien née. Quelque doux qu'il soit à un Héros d'entendre la Rénommée publier son Nom & ses Exploits par tout l'Univers; Quelque plaisir qu'il ressente de voir ses Actions couronnées de l'*Immortalité*: Sa valeur cesse-t-elle d'éxister faute d'Ecrivains qui l'encensent? L'éclat augmente-t-il le prix de ses expeditions? Les Eloges ajoutent-ils un dégré à l'intrépidité de son cou-

rage?

(*a*) *Virtutem necessariò gloria, etiamsi tu id non agas, consequitur.* Tusc. qu. 1. 38.

(*b*) *Gloria umbra virtutis est etiam invitos comitabitur.* *Epist.* 79.

rage ? Mon deſſein n'eſt pourtant pas de conclure de tout ceci, que les *Hommes Illuſtres* qui ſe ſont diſtinguez dans le monde, & principalement le *Héros Guerriers*, ne doivent abſolument rien à leurs Hiſtoriens. Je ſçais qu'ils leur ſont redévables de ce qu'ils ont tranſmis la Memoire de leur glorieuſe Vie à la Poſterité; Je n'ignore pas que ſans le ſécours de l'Hiſtoire, les Lauriers des anciens *Héros Grecs & Romains* n'auroient plus cette même vigueur qu'ils ont conſervée en dépit des Siécles: Mais qu'il me ſoit du moins permis de croire, que les Héros ſe paſſent plus aiſement des Hiſtoriens, que ceux-ci des Héros. Quoi qu'il en ſoit, il importe au Public, que les *Actions des grands Hommes* ne ſoient pas enſevelies dans l'oubli; Et ceux qui travaillent à les conſacrer à l'immortalité d'une maniere qui réponde à la Dignité du ſujet, méritent ſans doute eux-mêmes une place dans le *Temple de Memoire*. *M. Dumont*, à qui principalement les Politiques ont obligation de pluſieurs beaux Ouvrages, en a fait entr' autres un magnifique pour éterniſer le Nom d'un Prince, qui par ſa conduite & par ſon courage a delivré plus d'une fois la *Chrétienté* du Joug que les *Infidéles* alloient lui impoſer. Tous mes Lecteurs concevront ſans peine, que c'eſt du *Prince Eugene de Savoye* que je parle. Cet Héros toûjours vainqueur a fourni à notre Siécle la plus belle matiere qui fût jamais, pour exercer la plume des habiles Ecrivains; Et *M. Dumont* ne pouvoit gueres choiſir un plus digne ſujet pour exciter l'émulation & en même tems l'admiration des Siécles à venir. Il avoit pris d'entre les *Victoires* de ces Prince, dix des plus mémorables, dont il avoit fait la Déſcription. Chacune de ces *Batailles* étoit précedée d'une *planche*, ſur le devant de laquelle on voioit une Idée de la *mêlée des Combattans*, & en perſpective la *diſpoſition générale du Terrain & des attaques*. L'Invention, le Deſſein, l'Ordonnance & l'exe-

l'exécution sur le Cuivre sont de *M. Huchtenburg*, Peintre en Batailles, & ne laissent rien à désirer aux Connoisseurs. La *vüe de Cavalier* (*a*) qui paroît la plus convénable pour représenter ces sortes de choses, a été observée dans toutes les planches. Au chef de chaque page où commence le récit d'une nouvelle Action, il se trouva une grande *Vignette* renfermant le *Plan de la Bataille en petit*. Cet Ouvrage fût publié en forme d'Atlas, & trouva un très grand débit dans l'état que je viens de le décrire. Mais comme il ne contenoit point une Histoire suivie & parfaite de la Vie du Héros, *M. R....* résolût d'y ajoûter un *supplement*.

Pour cet effet il réprit de plus haut l'*Histoire du Prince Eugene*, & rémontant à son origine, il s'attacha particulierement aux circonstances de sa Vie jusqu'à la *Bataille de Zenta en Hongrie*, où *M. Dumont* avoit commencé. Ce *supplement* qui porte en tête le *Portrait du Prince*, est enrichi tant pour l'intelligence de l'Histoire que pour l'ornement de l'Ouvrage, de *sept belles planches*, outre une *Carte d'Hongrie*, & fait avec la nouvelle Préface de l'Editeur 55 pages d'impression. Après ce *supplement* vient l'*Ouvrage de M. Dumont*, auquel *M. R....* n'a rien changé ni ajouté, *hormis quatre Cartes Géographiques* répresentant le *Théatre de la Guerre en Italie, en Allemagne & en Flandres*, & les *Plans exacts des* 10 *Batailles en grand*, en y laissant néanmoins les *Vignettes* qui se trouvoient dans la première édition. Ce volume fait 199 pages d'impression.

Cependant comme avec tout cela l'*Histoire du Prince Eugène* restoit imparfaite & defectueuse, *M. R....* ne s'en tint pas là, mais rencherissant sur l'Original, il y ajoûta un *second Volume*, où l'ordre historique a été exactement suivi *depuis les deux Trai-* tez

(*a*) C'est un terme de l'Art, qui désigne, qu'on doit se figurer de voir la Bataille de dessus un Cheval, ou de quelque petite hauteur, qui ne seroit qu'à 50 pas du prémier feu.

tez de Partage & la mort du Roi d'Espagne Charles II. jusqu'a la Paix de Rastadt, qui fût le doux fruit des ses longs & glorieux travaux: Et vû qu'il étoit impossible de parler de plusieurs Actions éclatantes, où le vaillant Prince recueillit des Lauriers immortels, sans faire mention de *deux autres grands Capitaines*, qui en partagerent avec lui la gloire, je veux dire, de *Mylord Duc de Marlborough*, & de *feu le Prince d'Orange & de Nassau*, *M. R.*... en prît occasion de faire en même tems *leur Histoire* pour autant qu'ils eurent part aux expeditions de la derniere Guerre, & d'en illustrer le Titre de l'Ouvrage (*a*). Je ne m'étendrai pas sur son mérite, puisqu'il est déja suffisamment reconnu du Public par le débit qui s'en est fait; J'ajouterai seulement pour finir cet article, que le *second Volume* qui contient 336 pages d'impression est orné des *Cartes Topographiques* necessaires, & de 55 belles planches, représentant des *Plans de Batailles & de Villes*, *forcemens de Lignes*, *Siéges* &, & qu'en général rien n'a été épargné pour rendre *l'Ouvrage* également curieux & récommendable.

La Gloire qu'on acquiert dans le *métier des Armes*, quoiqu'elle conduise à l'*Immortalité*, n'est pas le seul chemin pour y arriver. Il y en a d'autres moins dangereux & *plus sûrs*. Je dis, *plus sûrs*, parce que la Victoire ne dépend pas toûjours de la Prudence d'un Général, qui peut être déconcertée par mille incidens imprévûs: Au lieu que la Gloire qu'on peut acquerir dans les autres genres de vie n'est pas sujette à des contretems aussi facheux & irremèdiables

que

(*a*) Voici le Titre complet: *Histoire Militaire du Prince Eugene de Savoye; du Prince & Duc de Marlborough, & du Prince de Nassau-Frise; Où l'on trouve un détail des principales Actions de la derniere Guerre; & des Batailles & siéges commandez par ces trois Generaux; Enrichie des Plans nécessaires. Tom. I. II. par M. Dumont, Baron de Carelscroon, Historiographe de S. M. Imperiale, augmentée d'un supplement par M. Rousset. A la Haye, chez Isaac van der Kloot. 1729. Format d'Atlas.* On le trouve aussi en Hollandois chez le même Libraire.

que ceux qui surviennent à la Guerre: Sans vouloir établir aucun paralléle, les Sciences & les Arts ouvrent une vaste carriere à ceux qui veulent se distinguer. *M. de la Bruyere* a beau dire, (*a*) *qu'on vient trop tard depuis plus de sept-mille ans qu'il y a des Hommes, & qui pensent.* Sa proposition ne doit effraïer personne. Il reste toujours de la matiere pour exercer les Génies qui s'élevent au dessus du commun. Je pourrois m'étendre beaucoup sur ce chapitre pour démontrer, combien *les Sciences & les Arts ont été perfectionnez* depuis que *M. de la Bruyere* a écrit; combien on a fait de *nouvelles découvertes* dont il n'y a pas la moindre trace chez les Anciens; & enfin combien il reste encore de *choses à sçavoir*, qui ne sont pas au dessus des forces de l'esprit humain. Mais je remets à une autre occasion tout ce que je pourrois dire là-dessus, pour ne parler à présent que de l'*Immortalité* accordée à un Homme celébre dans sa Profession; je veux dire, à *M. Baron, fameux Comédien François.* l'Hommage qu'on rend à sa memoire mérite ici une petite place. Les *Parisiens*, pour retracer plus souvent à leur esprit le plaisir qu'ils recevoient en le voiant sur le Théatre, s'empressent d'orner leurs Maisons d'une *Estampe* qui paroit depuis peu, & qui représente le buste de cet Illustre Acteur, avec ces vers au bas:

> EURIPIDE & SOPHOCLE *en France,*
> *Avoient l'un & l'autre un Rival;*
> *Sans* BARON, *dont ici l'on voit la ressemblance,*
> ROSCIUS *restoit sans égal.*

On n'avoit pourtant pas attendu jusqu'après sa mort pour témoigner l'estime qu'on avoit pour ses rares talens, vû que ses *Portraits* qui se trouvent dans les Galeries & Cabinets de Peintures font voir, que de son vivant on a déja rendu justice à son mérite. Puis-

(*a*) Chap. I. de ses *Caractéres*, tout au commencement.

Puiſque nous voici ſur le chapitre des *Comédiens* diſons un mot de la *Décoration du Théatre Italien à Fontainebleau* lorſqu'on y repréſenta le *Temple du Goût*, *Comédie*, dont nous avons parlé dans une de nos feuilles précedentes. La *Reine* en a été ſi ſatisfaite, auſſi bien que de l'exécution de la Piece, qu'elle en a fait aſſûrer la Troupe par le *Duc de Gévres*. Cette Décoration formoit ſur le devant un *Plan quarré*, & le *Sanctuaire* où étoit l'*Autel*, un *Plan octogone*. Les *Colomnes* feintes de *Marbre verd*, étoient révêtuës juſques au delà du tiers de la Hauteur, de *Palmiers* & *Lauriers* alternativement, & d'autres étoient chargées de grandes *Armures en Cartouche*, où étoient des *Trophées d'Inſtrumens de tous les Arts*. Sur le devant, à la droite & à la gauche du Théatre étoient placez *Marot* & *la Fontaine*, enſuite *Rabelais* & *Momus*, *Molière* & *Thalie* qui lui préſente un Laurier. Vers le *Sanctuaire* on voioit *Racine* & *Corneille*, couronnez par *Melpomène*. Au côté opposé étoient les *trois Muſes Françoiſes Mad. De Villedieu*, *M. des Houlieres*, & *Mad. Dacier*. Autour de l'Autel étoient repréſentez, *Anacreon*, *Virgile*, *Horace* & *Homere*. Toutes ces figures étoient peintes en *Marbre blanc*, ſur des Piédeſtaux de *Marbre de Sarrancolin*.

ARTICLE DE LITTERATURE.

M. Nicolas Tindall, qui a traduit en Anglois l'*Hiſtoire de Rapin* (*a*) y a ajouté de belles *Remarques Hiſtoriques & Critiques*, qu'on s'eſt hâté de traduire en François à cauſe de leur utilité. *Mrs. Goſſe & Neaulme Libraires à la Haye* en ont fait les fraix. Pour tirer de la lecture de ces *Remarques* tout l'avantage qu'elles promettent, il faut avoir ſous les yeux l'Ouvrage *de M. Rapin*, auquel elles ſervent de ſupplement en pluſieurs endroits, & qu'el-

(*a*) Voiez *Pour & Contre* Tom. I. N. XII. p. 101. & N. XXIV. p. 195.

qu'elles corrigent en d'autres. *M. Tindall* paroît avoir une grande connoissance des anciens usages de son Païs, & en avoir lû avec soin les Historiens. Il les cite tous. Quand ils ne s'accordent pas dans la narration des mêmes faits, il en prend des circonstances des Noms omis; Il réleve un assez grand nombre de méprises plus ou moins considérables; Quelquefois même il ajoute des *Actes* que *M. Rapin* n'avoit pas vûs. A la suite de cet ouvrage, qui se vend en *deux Volumes in* 4. on trouve l'*Abregé Historique des Actes publics d'Angleterre de Thomas Rymer par M. Rapin*, avec des *Notes de M. Etienne Wattley* qui n'avoient point encore parû.

On a distribué à Paris au commencement de ce mois les *quatre premiers Volumes* d'un Ouvrage en 12, intitulé *Histoire des Empires & des Républiques dépuis le Deluge jusqu'à J. C.* L'Auteur y debrouille avec assez de netteté tous ces siécles obscurs. Il y fait voir la liaison de l'*Histoire sainte* avec la *profane*, c'est à dire, celle *d'Egypte* & *d'Asie*, & assûre le Public qu'il répand sur les *Livres saints*, dépuis le *Pentateuque* jusqu'aux *Prophétes* inclusivement, une lumiére qu'ils n'avoient pas encore. L'*Histoire Grecque* commence avec la *Mythologie*, sçavoir, par *Aimon*, *Urane*, *Saturne*, *Jupiter* & toute sa Famille, dont on fixe le tems. Ensuite viennent les *Roiaumes d'Argos*, *de Mycéne*, *de Lacédémone*, *de Thébes* & *d'Athénes*, chacun en particulier. On y voit toute la *Fable* expliquée & soûtenuë par l'*Histoire*; la *conformité des Poëtes & des Historiens*; le tems précis de chaque évenement; Une *Chronologie* conduite sur les Monumens les plus authentiques de l'Antiquité; l'*année courante* au haut de chaque page, & en bas toutes les sources où l'on a puisé. Le *premier Volume* contient un *Discours préliminaire*, & l'*Histoire des anciens Egyptiens* dont la *Chronologie* est poussée jusqu'au tems d'*Abraham* par l'arrangement des *Dynasties*. Le *second* comprend l'*Histoire des Assyriens*, *des Babiloniens*

&

& des *Medes* avec une *Dissertation sur les Prophetes.* Le *troisiéme* & le *quatriéme* renferment l'*Histoire Grecque*, & finissent à la *Guerre de Peloponese*. Tous les *six mois* on donnera encore *deux Volumes* jusques à la concurrence de *dix*. L'Auteur y joint *deux grandes Cartes Chronologiques*, où l'on voit, siécle par siécle, l'origine, le progrès, l'étenduë, les revolutions & la décadence de toutes les Monarchies parallelement sous la même ligne horizontale, dans la même année & conjointement avec l'Epoque du Peuple de Dieu, qui regle & conduit toutes les autres.

ENIGME.

Entre tout ce qui doit vous être nécessaire,
Si je n'ai pas le premier rang,
J'y tiens un des premiers, & suis dépositaire,
A la vie, à la mort, du petit & du grand.
On connoît mon usage aux quatre coins du Monde;
Et quoique je serve aux Mortels,
Mon service s'étend jusques sur les Autels.
Ce que je suis, provient d'une coëffure blonde;
Et l'on voit quelquefois le fatal instrument
Du superbe *Ixion*, par un doux mouvement
Aider à qui l'arrache; Et le secours de l'onde
Y contribuë également.

M. D. F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLII.

Stet quicunque volet potens
Aulæ culmine lubrico:
Me dulcis saturet quies.

Seneca.

IL est assez ordinaire d'entendre faire l'*Eloge d'une vie tranquille & privée*; Mais combien peu y en a-t-il qui parlent sincèrement? On voit tous les jours, que ceux même qui semblent prendre avec le plus de chaleur la défense de cet heureux état, forment secretement des desseins, dont l'execution les prive de toutes les douceurs de la Vie. Tel est le sort de l'Homme: Il connoît ce qu'il doit faire pour vivre heureux; Il l'approuve même; Mais il n'en suit pas moins son penchant (*a*) qui l'entraine dans les embarras dont la fortune des Grands est pour l'ordinaire accompagnée. Si tout le monde envisageoit les grandeurs humaines dans le même point de vûë comme *Suatocope Roi de Bohème & de Moravie*, il n'y en auroit pas beaucoup qui voudroient partager les *faveurs de l'aveugle Déesse*, au prix de leur repos.

Ce Prince, dont le fameux *Æneas Sylvius* (*b*) nous rapporte l'Histoire, se voiant vaincu par l'Empereur *Arnulphe*, se retira clandestinement dans un vaste desert, où étant descendu de son cheval, il quit-

(*a*) .... *Video meliora, proboque Deteriora sequor.*
Ovid: Metamorph. VII. v. 20.

(*b*) *Historia Bohemiæ*. Cap. 85.

quitta ses armes & toutes les autres marques qui pouvoient le faire distinguer d'avec le commun des Hommes. Il s'enfonca dans ce séjour inhabité, & vecût des fruits & des racines qu'il y trouva. Au bout de quelque tems il y rencontra trois autres Solitaires, auxquels il se joignit, sans leur declarer pourtant rien touchant son état, qu'il tint caché jusqu'au moment de sa mort; Mais sentant approcher son heure derniere, il se fit connoître à eux en ces termes: *Je ne vous ai rien dit jusqu'à présent de mon état, & vous avez vecû dans une parfaite ignorance de ce que je pouvois être. Apprenez donc que je suis* Suatocope; *autrefois* Roi de Bohème & de Moravie, *& que la perte d'une bataille est le motif qui m'a porté à faire rétraite chez vous. Je meurs à présent après avoir éprouvé la différence qu'il y a entre la Vie des Princes & celle des Particuliers. Quelque brillantes que soient les* Cours *des Rois, elles n'ont rien de préferable au repos qu'on trouve dans la solitude. Le tranquille sommeil n'y est jamais interrompû par de funestes accidens & la douceur qu'on y goûte s'étend jusques sur les racines qu'on mange & l'eau que l'on boit: Au lieu que les soins & les dangers changent en amertume tout ce qu'il y a de plus délicat dans les Cours. J'ai vecû véritablement heureux tout le tems que j'ai été avec vous; mais les années que j'ai passées dans la Roiauté ont été plûtôt une espece de mort, qu'une véritable vie.* Ces sentimens nous rappellent l'*Epitaphe* (*a*) *d'un ancien Général Romain*, qui aiant passé la plus grande partie de sa vie à l'Armée & à la Cour de l'Empereur *Adrien*, mourût sept ans après qu'il se fût retiré du Service.

Il ne conviendroit gueres à notre feuille d'y faire le dénombrement de tant d'autres qui ont rendu témoi-

(*a*) Cette Epitaphe est rapportée par *Dion* dans la *Vie d'Adrien*. La voici: SIMILIS *hic jacet, cujus ætas quidem multorum annorum fuit, septem tamen duntaxat annis vixit.*

moignage de cette Vérité ; Ainsi je me borne aux deux exemples que je viens d'alleguer, pour rendre compte à mes Lecteurs d'un *Homme extraordinaire*, qui se trouve actuellement dans la *Hollande Septentrionale*, où il s'attire la curiosité de tous les environs. C'est un *Solitaire d'une nouvelle espece*. Il y a déja quelque tems qu'il arriva dans une Ville de ladite Province, & y loüa une petite maison écartée sur les remparts. L'aiant meublée à son goût, il y vit tranquillement sans compagnie ni domestiques, faisant tout lui-même & ne frequentant ni ne recevant personne, que ceux que la curiosité améne. Il s'est procuré une petite Barque à deux rames, dans laquelle il prend plaisir à faire le tour de la Ville, quand le tems est beau. On l'y voit assis les après-midis sous un Pavillon qu'il y a pratiqué, aiant devant lui une table couverte d'un Tapis, & prenant le Thé, sans s'embarasser des spectateurs. De retour chez lui, il allûme vers le soir un grand nombre de chandeles, posées sur des lustres, qui répandent dans sa chambre une clarté qui le dispute à celle du jour. Au reste il paroît toûjours content & il reçoit avec politesse ceux qui le viennent voir. Il est propre dans ses habits ; il en a même qui sont garnis d'or ou d'argent. Tout ce qu'il achette est paié exactement, & l'on s'aperçoit à tous égards, que c'est un Homme qui a un grand usage du monde, quoiqu'il semble y avoir rénoncé en quelque maniere : Son état précedent, sa Patrie, son véritable nom de famille, & les motifs de sa rétraite, sont autant d'Enigmes dont il refuse l'explication à tous ceux qui l'interrogent sur ce chapitre. Il doit même avoir répondû à des personnes de la premiere distinction qui le pressoient là-dessus : *Je paie ce que je dois, je ne fais mal à personne ; voilà tout ce qu'on est en droit d'éxiger de moi*. Si dans la suite nous apprenons quelques nouvelles particularitez à

cet égard qui méritent d'être ſçûës nous en ferons part à nos Lecteurs. Le Caractere de notre Solitaire, comme l'on voit, n'eſt pas celui d'un *facheux. Socrate*, ni d'un *Myſantrope* qui ne s'accommode de rien, mais plûtôt celui d'un *Philoſophe acceſſible.* Le tems nous fera voir peut-être, ſi ce caractere eſt *naturel* ou *forcé.*

OUVRAGES D'ESPRIT.

On a publié depuis quelques mois à *Londres* le *ſecond Volume du Recueil d'Experiences Statiques ſur la ſéve des Végétaux, par M. Etienne Hales, Membre de la Société Roiale* (*a*). Le *premier Volume*, qui parût, il y a environ 5 ans, s'eſt ſi bien vendû, qu'on a été obligé d'en venir à une *ſeconde Edition*, qui eſt en tout ſemblable à la prémiere, *M. Hales* aiant mieux aimé joindre à ſon *ſecond Volume* en forme d'*Appendix* les *changemens* & les *Additions* qu'il vouloit faire au *prémier*, que de mettre ceux qui l'avoient déja dans la néceſſité de l'acheter une ſeconde fois.

Les *Poëſies d'Anacreon* (*b*) viennent auſſi d'être imprimées à *Londres* en *vers latins.* Le Traducteur n'a pas jugé à propos d'y mettre ſon nom. Tout ce qu'on en ſçait, c'eſt que l'Editeur dit dans la Préface, que c'eſt l'*Ouvrage d'un jeune Etudiant d'Ox-*

(*a*) Voici le Titre en Anglois: *ſtatical Eſſays: containing Vegetable ſtaticks; or an account of ſome ſtatical Experiments on the ſap of Vegetables: Being an Eſſay towards a Natural Hiſtory of Vegetation of uſe to thoſe who are curious in the culture and improvement of Gardening &c Alſo a ſpecimen of an attempt to analyſe the air, by a great variety of Chimico-ſtatical Experiments, which were read at ſeveral Meetings before the Royal Society.*

(*b*) ἈΝΑΚΡΈΟΝΤΟΣ ΤΗΙΌΥ ΜΈΛΗ

Anacreontis Tejü Carmina, accuratè edita, cum notis perpetuis & verſione latina, numeris Elegiacis paraphraſticè expreſſa. Accedunt eiuſdem ut perhibentur fragmenta; & Poetria Sapphus quæ ſuperſunt. Londini apud Lawton Gilliver in plateâ dictâ Fleet-ſtreet. 1733. 8.

d'Oxford, qui l'a revû & corrigé depuis avec beaucoup de soin. Dans cette même Préface on desapprouve les *Traductions en Prose des Poëtes*, par une comparaison très mal choisie & odieuse, dont la conséquence se dément tous les jours : Car quoiqu'une *Traduction en Prose* puisse être sêche, elle procure pourtant au Lecteur l'*intelligence de l'Original*; Au lieu qu'une *traduction en vers* n'est jamais si fidéle, qu'elle ne s'écarte quelquefois de la pensée de l'Auteur. La *troisiéme Ode* (la même que *la Fontaine* a traduite en *vers François* dans ses *Contes*) en fournit une preuve. La traduction litterale de *Henri Etienne* porte : *Gratulare o hospes, ecce fulvus meus quidem mihi arcus, at cor tibi dolebit.* Ce que notre Traducteur a paraphrasé ainsi.

Hospes ait mecum lætare : hæc omnia tuta,
Haud nervus pluviâ læditur udus aquâ :
At te (proh pudor & scelus) improba læsit arundo ;
,, *Quam vellem hospitii non violasse fidem !*

Dans l'*Ode onziéme Anacreon* dit, selon *Henri Etienne* : *Certò scio decere senem hoc magis vacare amoribus jocisque, quò mors magis propinquat.* Voici comment l'Auteur Anglois l'a rendû.

Hoc scio, me debere senem præsentibus uti,
Gaudiaque in toto rapta fovere sinu ;
Quò propior suprema dies accedit, & affert
Lugubrem pompam, funereasque faces.
,, *Sic ibo Manes Baccho exhilaratus ad imos ;*
,, *Nec petet Elysias lætior umbra plagas.*

Je remets au jugement des Lecteurs si le *Poëte Grec* a été fidélement suivi dans ces deux endroits, & si sa pensée a été exactement renduë ? j'ajouterai seulement que les *guillemets* qui se trouvent au commencement des vers, marquent ce que le Traducteur reconnoît y avoir fourré du sien.

On distribuë à *Paris* un Livre en trois Volumes in 12. intitulé *l'Empire des Cherifs en Afrique*, où l'on trouve sa *déscription Géographique & Historique*, avec une *fidéle Relation de la prise d'Oran par les*

 ar-

armes de Philippe V. Roi d'Espagne, & un *abregé de la Vie du Marquis de Santa Cruz*, Gouverneur de ladite Ville depuis sa prise. L'Ouvrage est embelli par un *Plan très exact de la Ville d'Oran* & par une *Carte Géographique de l'Empire des Cherifs*.

PARTICULARITEZ TOUCHANT LES TARTARES CALMUQUES

Ils sont tous Cavaliers, & peuvent monter, à ce qu'on dit, à 200000 *Combattans*. Ils ne sçavent presque ce que c'est que les Armes à feu, mais ils sont très adroits à tirer de l'Arc, & 1000 *Calmuques* peuvent faire tête à trois ou 4000 *Tartares de Crimée*. Ils ont beaucoup de l'*air des Négres d'Afrique*, mais leurs nez sont encore *plus camus*, & leurs *yeux à la Chinoise* ne sont pas si ouverts de la moitié.

Pour être, selon eux, d'une beauté parfaite, il ne faut avoir *presque rien qui ressemble à un nez*, les *yeux* ne doivent être *ouverts que de la largeur d'une paille*, & le *teint* doit être *de couleur de cuivre*.

Ils sont originairement *Mogols*; & quoiqu'ils disent eux mêmes, qu'ils sont un reste de l'*Armée Macédonienne* qu'*Alexandre le Grand* laissa sur les bords du *Volga*, leur langage & leur Ecriture, qui sont un *mauvais Mogol*, prouvent clairement leur origine. Ils ont de plus la même Réligion, & sont fort dévots. Dès qu'ils cessent de parler, on les voit occupez à dire leurs *Chapelets*, qu'ils portent toûjours pendus à leur col. Ils les parcourent avec une extrême vitesse, puisque la formule de leur priere ne consiste qu'en ces deux paroles mysterieuses, *Ommani*, *Babmebunc*; ce qui signifie *une belle fleur*, & *une Pierre lumineuse qui ne tire sa clarté que d'elle même*; mais de tems en tems ils prennent un *grain de Chapelet plus grand* qui sert à des *Prieres plus longues*.

Il y a parmi eux plusieurs *sectes différentes*: Quelques

ques uns adorent des *Idoles*; D'autres la *peau d'un Liévre* Car ils prétendent, qu'anciennement pendant tout le tems d'une grande famine, 40000 Personnes avojent été nourries de la chair d'*un seul animal de cette espece*. Ils traitent leurs *Morts* de quatre manieres différentes suivant les *quatre Elemens*. Ils *brûlent* les uns; ils jettent les autres *dans l'eau*; ils en *enterrent* quelques-uns; & il y en a qu'ils exposent *à l'air*. Ils n'ont presque *aucune Idée de compassion*, car si leurs femmes, leurs Peres ou leurs Meres tombent malades ou vieillissent, ils les laissent mourir de faim.

Leurs *tentes* sont mieux imaginées que celles des *Européens* civilisez, & garantissent mieux du froid. Elles sont faites d'une *espece de feutre*, beaucoup plus épais que celui dont on fait les chapeaux; Mais elles sont si pésantes, que la plus commune fait la charge d'un *Dromadaire*.

Les *Calmuques* ont un *usage singulier en fait d'Hospitalité*. Quand un Etranger vient chez eux, la marque la plus ordinaire de leur distinction, c'est de lui donner à choisir entre leurs femmes ou leurs filles, pour passer la nuit avec celle qu'il trouve le plus à son grè. Les femmes sont habillées de même que les Hommes, de sorte qu'il est aisé de s'y méprendre.

Ils n'ont d'autre richesse que leur Bétail. Leurs Chevaux ne sont pas beaux, mais d'une vigueur surprenante, vû qu'ils font 20 ou 25 lieuës par jour sans se fatiguer. Cependant il est difficile de domter leur férocité naturelle.

VERS A UNE DEMOISELLE.

O toi qui d'*Apollon* éprouvant les faveurs,
Voles d'un pas léger au sommet du *Parnasse*,
Et vas bien-tôt parmi les *doctes Sœurs*
Occuper une illustre place:
F..., c'est à toi qu'aujourd'hui
S'addresse une Muse naissante;
Elle a besoin de ton appui,
Pour faire un choix qui la contente.

S'il

S'il faut pour t'engager à répondre à mes vœux,
Rélever les beautez que l'avare nature,
  Par un caprice aimable & merveilleux,
  Fait briller sur toi sans mesure;
Dépeindre cet Esprit dont le puissant éclat,
Egale de M.. l'air noble & délicat,
Et donne à tes appas une grace nouvelle,
Malgré moi je renonce à mon nouveau projet:
  Non, le pinceau le plus parfait,
  Fût-ce celui du grand *Apelle*,
Ne sçauroit approcher d'un si charmant modéle.
Mais sensible aux désirs d'un jeune ambitieux,
Tu pourras lui prêter une main secourable,
  Ou lui défendre un Art capricieux,
  Qui jour & nuit le tourmente & l'accable.
Je sens qu'une fureur en idée agréable,
  M'engage à vivre sous les Loix
  De la céleste *Poësie*;
Et cette Passion depuis plus de six Mois
M'empêche de goûter les douceurs de la Vie;
En vain à la raison je veux avoir recours,
  Pour écarter loin de moi cette envie,
Elle fuit, la Cruëlle, & m'évite toujours.
Hélas! chaque moment voit augmenter ma peine;
  Sur tout depuis qu'animant leurs travaux,
Tes Favoris ont sçû terrasser leurs Rivaux
  Sur la *Garonne* & sur la *Seine*,
Ton Amitié leur vaut seule les plus beaux prix,
  Malgré que de malins Esprits
Disent, que le premier reçoit son influence
  De quelque *Apollon de Provence*.
F...., tu vois quel est mon embarras,
  Daigne conduire un jeune téméraire;
  Explique lui ce qu'il doit faire,
  Et guide ses timides pas.
  Ah! si mes vers peuvent te plaire,
Et me donner un rang parmi tes Favoris,
  Je ne vois rien au dessus de ce prix.

M. P. A. H. R.

Le mot de la derniere Enigme est LA TOILE.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLIII.

Ipse decor recti, facti si prœmia desint,
Non movet, & gratis pœnitet esse probum.
Ovid. de Pont. II. El. 3.

TOUT comme dans la *Société civile* il faut des *peines* & des *récompenses*, pour tenir en bride les *Méchans*, & pour encourager les *Bons*: De même cette Justice est-elle nécessaire dans la *République des Lettres*. Pour mieux l'établir les *Protecteurs des Sciences* ont jugé à propos de fonder des *Prix Académiques*, dont *l'utilité* (*a*) se manifeste tous les jours de plus en plus. Plusieurs inventions qui leur doivent leur origine, & d'autres qui leur sont rédévables de leur perfection, ne laissent aucun lieu d'en douter; Et l'on peut régarder ces sortes de fondations comme une Semence qui fait germer l'Emulation dans les Ames, & ne manque jamais de produire d'excellens fruits. Quel beau Spectacle, qu'une multitude de Sçavans qui se disputent vivement la Palme! Quel avantage pour le Public! Quantité de beaux Ouvrages, & même de Chefs-d'œuvre; un grand nombre de Pensées fines & délicates; mille conjectures sur des matières interessantes, qui réveillent l'attention de tous les Gens de Lettres, & qui leur font souvent découvrir par d'exactes récherches les véritez les plus importantes; Tout cela, dis-je, n'est dû pour la

(*a*) On trouvera sur la fin de cette feuille une belle *Ode* sur ce sujet. Cette Piece, dont l'Auteur s'apelle *M. d'Ardene*, a remporté le dernier *Prix de Poësie de l'Académie de Marseille*.

la plûpart qu'aux établissemens honorables & avantageux en faveur du *vrai mérite*. Il est sûr pourtant, qu'avant que l'on n'eût encore songé à fonder des *prix* de la nature de ceux dont nous parlons, beaucoup de belles choses ont été tirées de l'abyme de l'obscurité; Mais si l'on en excepte celles que le *hazard* a mises au jour: Quel autre motif a pû animer les *Inventeurs*, à surmonter une infinité d'obstacles, si ce ne fût le *désir de se distinguer*, & un *avant-goût de la Gloire* qu'ils alloient acquerir? Ce que je dis ici des *Sciences*, se rapporte aussi aux *Arts*, qui se trouvent associées aux premières dans plusieurs *Académies*, principalement en *France*. Les Combats qui s'y livrent tous les ans en différens endroits & sur divers sujets, encouragent également les *Vainqueurs* & les *Vaincus*. Les *premiers*, fiers de leur Victoire, ne songent qu'à augmenter leurs trophées, qui consistent ordinairement en une *Médaille d'or*: Tandis que les *derniers*, pleins d'une noble envie, & moins éblouis par l'éclat du précieux métal, qu'avides de la Gloire qui y est attachée, font tous les efforts imaginables, pour vaincre à leur tour. Loin d'être rebutez par la défaite, leur ardeur en redouble. Un nouvel essai peut couronner leurs vœux. C'est ainsi que les *Sciences* & les *Arts* trouvent leur accroissement; Et il seroit à souhaiter que toutes les Nations imitassent le *zèle des François* à cet égard.

L'Académie Roiale des Belles, Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux vient de donner le Signal pour un nouveau Combat, par un *Programme* qu'elle a fait publier. Elle promet un *Prix* à celui qui expliquera avec le plus de probabilité, *la Dureté, la Molesse, & la Fluidité des Corps*. Que de *Physiciens* en campagne pour s'enlever reciproquement la Victoire!

J'ajou-

J'ajouterai ici en faveur des *Amateurs de la Peinture*, que *M. J. Du Mont le Romain*, *de l'Académie Roiale de Peinture & Sculpture à Paris*, vient d'achever un Tableau de 11 pieds de haut, sur 8 de large, que les curieux vont voir avec satisfaction. Ce Tableau dont les figures ont 6 pieds de proportion représente la *Vocation de Simon-Pierre & d'André son frere*. Le Peintre a pris le moment que ces deux Apôtres se donnent à J. C; Et pour suivre l'*Evangile* plus à la Lettre, il y a représenté une Barque, dans laquelle on voit *Zébédée* avec ses deux fils *S. Jaques* & *S. Jean*, qui raccommodent leurs filets. Il a ingénieusement enrichi l'ordonnance de ces six personnages, qui font de son sujet, d'un *Groupe*, composé de deux Hommes, d'une femme & d'une petite fille, qui rendent sa composition extrêmement agréable quoique fort simple.

NOUVEL ETABLISSEMENT.

Le *Goût général* qu'on a aujourd'hui pour la *Musique* augmente encore tous les jours. On a établi depuis peu à *Nîmes* une *Académie de Musique*, à l'exemple de la plus grande partie des autres Villes de *France*, où les *Musiciens* & *Joüeurs d'Instrumens* de l'un & de l'autre Sexe sont fort bien reçûs & recompensez selon leurs talens & leur capacité. Il ne faut pas s'en étonner, s'il est *naturel* d'aimer la *Musique*. Et encore moins, s'il est vrai, qu'elle contribuë à la *santé du Corps & de l'Esprit*, qu'elle aide la circulation, purifie le sang, dissipe les Vapeurs, & facilite la transpiration. Il est certain que la *manie de Saül* s'appaisoit au son de la *Harpe de David*, & que le venin de la *Tarantule* se dissipe au son d'un *certain air* composé pour cet usage; mais d'en vouloir faire, pour ainsi dire, une *Médecine universelle*, c'est à mon avis, pousser les

choſes plus loin qu'elles ne peuvent aller. Pour ſe détromper ſur cet article, on n'a qu'à faire attention à des Perſonnes qui aiment paſſionnement la *Muſique*. On les verra dans une *profonde rêverie* quand ils entendent bien chanter ou jouër des Inſtrumens. *Imperialis* raconte même, que *Juſte Lipſe* avoit une ſi forte *averſion pour la Muſique* que la plus belle *Symphonie* lui cauſoit une *Mélancolie* extrême. Nous convenons volontiers que cet effet n'eſt pas général, mais qu'on nous paſſe auſſi, que *quant à l'Eſprit*, la *Muſique* y peut operer, mais que pour les *maux du corps*, il faut quelque choſe de plus ſolide que le ſimple ſon des inſtrumens ou une belle voix.

NOUVELLES LITTERAIRES.

On vient d'imprimer à *Londres* (*a*) tous les *Ouvrages de Médecine de feu M. Friend* Prémier Médecin de la Reine d'*Angleterre* & Membre de la *Société Roiale*, en un Volume *in folio*. *M. Wigan* Docteur en Médecine, qui en eſt l'Editeur, y a ajouté la Vie de ce fameux Médecin, qui eſt fort belle.

La *Géographie de Varenius* a auſſi été réimprimée dépuis peu, avec les *additions* & les *Changemens* du *Chevalier Newton*, & de *Mrs. Jurin* & *Dugdale*, en 2 Volumes in 8. Cet Ouvrage qui étoit un Mélange de *Géographie*, de *Géometrie*, d'*Aſtronomie*, de *Phyſique* & de *Méchanique* ſuivant la *Philoſophie Cartéſienne*, a été révû, corrigé, & augmenté ſelon les *principes de Newton*.

On propoſe d'imprimer par Souſcription un *Recueil des Offices publics de l'Egliſe Grecque* en *Grec* & en *Anglois* ſur deux Colomnes. *M. Caſſano*, Chapelain de l'Ambaſſadeur de *Ruſſie* à *Londres* en aura

(*a*) Chez *Guil. Innys* & *R. Manby*.

aura la Direction. Cet Ouvrage qui fera un Volume in 4. d'environ 50. à 60. feuilles, contiendra les *services du Matin & du soir*, les *Liturgies de S. Chrysostome & de S. Basile*, de même que celle des *Præsanctificatorum*; Les *Offices du Bâtême & des Mariages*, sçavoir du prémier & du second, ceux *du Dimanche, de la Pentecôte, & de l'Epiphanie*; Avec les *Litanies*, les *Hymnes* & les *Pseaumes*, chacun à sa place.

Les *quatre derniers Volumes du Recueil des Memoires de l'Académie Roiale des Sciences de Paris, depuis* 1666 *jusqu'en* 1699 ont parû depuis la fin du mois passé. Les deux prémiers de ces quatre Volumes contiennent l'*Histoire de l'Académie pendant le tems mentionné*, avec une *Liste générale de tous les Académiciens jusqu'à présent*, & un *Catalogue de leurs Ouvrages*; Le troisième renferme des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux* avec 68. planches en taille douce; Et dans le dernier on trouve un *Traité d'Analyse par M. de Lagny*.

Il y a actuellement sous presse une *suite de l'Histoire naturelle des Animaux*, qui n'a jamais parû. Les Planches pour cet ouvrage ont été gravées sur les *desseins originaux* de *M. Perrault*, fournis par l'*Académie*. On achève pareillement de faire graver toutes les *Machines* ou *Inventions* qui ont été approuvées par l'*Académie Roiale des Sciences de Paris*, depuis son Etablissement jusqu'à présent. Ce Recueil sera accompagné des *Descriptions nécessaires* pour l'intelligence des figures.

L'UTILITE' DES PRIX ACADEMIQUES.

ODE.

ELIDE, jadis si chantée
Non, je ne puis goûter tes Jeux;
Leur Pompe a beau m'être vantée,
Qu'est-ce qu'un Prix souvent douteux? Dans

Dans un tourbillon (*a*) de poussière
Un *Char* vole dans la Carrière
Plus promt que l'œil du Spectateur;
A ses côtez suit la Victoire;
Qui va-t-elle couvrir de gloire,
Des Coursiers ou du Conducteur?

Quels objets surprenans m'attirent?
Des *Rivaux* courent (*b*) s'embrasser!
Ah Ciel! j'en vois (*c*) qui ne respirent
Que le sang qu'ils comptent verser;
Il coule: Quelle *Barbarie*!
La Nature émûë, attendrie,
En frémit, m'arrache à ces lieux.
A ces spectacles tu présides,
Alecton; des Jeux Homicides
Sont dignes d'amuser tes yeux.

Nos combats sont bien plus tranquiles,
Minerve en dicta le projet;
Nobles, interessans, utiles,
L'Esprit en est l'ame & l'objet.
A le former nos Jeux aspirent,
Ils nous enflamment, nous inspirent,
Chaque instant hâte les succés.
La Regle instruit; l'Exemple pique;
L'Esprit au loin se communique;
Tout se ressent de ses progrés.

Je te conçois, heureux prodige!
Un seul Prix arme cent Rivaux.
C'est le point fixe qui dirige
Leur ambition, leurs travaux.
Tous animez par l'Esperance,
Un d'entre eux plus hardi s'élance,
Touche au but, se fait couronner.
Ces Emules, qu'on voit paroître,
Suivent de prés le Char du maître,
Mais ne sont là que pour l'orner.

Calmez vous, Troupe impatiente,
Vos efforts ne sont pas déçus.
Non, le Triomphe que je chante,
Sert le Vainqueur, & les Vaincus.

Tel

(*a*) Course des Chariots.
(*b*) La Lutte.
(*c*) Les Gladiateurs.

Tel que ce *Géant* (*a*) formidable,
Qui dévenoit plus rédoutable
Chaque fois qu'il fût terrassé ;
Mes chûtes même m'affermissent.
Sur l'aréne, à mes pieds frémissent
Ceux par qui je fus renversé.

Heureuse à jamais la Contrée
Qu'illustrent de tels Combattans !
L'Jgnorance fuit éplorée
Du milieu de ses Habitans.
La Gloire avec fierté l'en chasse,
Un sçavoir brillant la remplace ;
Que le Génie est différent !
Où l'on rougissoit de s'instruire,
Un Espoir flatteur n'a qu'à luire,
On y rougit d'être ignorant.

L'*Eloquence* & la *Poësie*,
Nos Jeux les ravirent aux Cieux.
D'un noble feu l'ame saisie,
Nous parlons la Langue des Dieux.
Mais j'admire d'*autres merveilles*, (*b*)
Nul *Sécret* n'échape à nos veilles,
Les Voiles tombent devant nous.
Prodige obscur, hardi systême,
Tout s'arrange, l'*Olympe* même
De nos lumières est jaloux.

O vous, de qui l'intelligence
Eût les succès les plus brillans,
Nos Couronnes sont la semence
Qui fit éclore vos talens,
C'est l'aiguillon qui les anime.
Que ne peut la soif & l'Estime ?
L'Univers lui doit sa splendeur.
Héros, Guerriers, ou Pacifiques,
Arts utiles & magnifiques ;
Cette soif fit votre grandeur.

Quels changemens vois-je paroître !
L'Esprit orné polit les mœurs.
La lumière vient-elle à croître ?
Les Vertus germent dans les cœurs.

La

(*a*) *Anthée*, vaincû par *Hercule*.
(*b*) Différentes Académies, qui par le Prix qu'elles distribuent, prefectionnent les sciences les plus utiles.

La nuit sombre de l'Jgnorance
Des Vices accroît la licence,
Elle enfante l'égarement.
A l'aide de nos exercices,
Et de l'Jgnorance & des Vices
Nous triomphons également.

Villars, de qui la Terre entière
Admire & vante la Valeur,
Qui domtant ton ardeur guerrière,
Sçûs calmer l'*Europe* en fureur;
Tu voulus pour combler ta gloire (*a*)
Aux *doctes filles de Mémoire*
Prêter un appui généreux;
Les dons faits à ces Immortelles,
Tu les rends immortels comme elles,
Ton nom ne peut durer moins qu'eux.

L'*Académie de Marseille* a fait declarer par son Secretaire à *M. d'Ardene* Auteur de cette *Ode*, qui remporta aussi les *Prix de Prose & de Poësie* en 1731. de vouloir bien ne plus travailler pour ces Prix.

(*a*) *M. le Maréchal-Général*, *Duc de Villars*, vient de fonder *à perpetuité* le Prix qu'il fournissoit tous les ans à l'*Académie de Marseille*, dont il est *Protecteur*.

Ce feuillet LE POUR ET CONTRE, continuë à paroître régulierement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Jsaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell.* à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLIV.

Multa fidem promissa levant, ubi plenius æquo
Laudat venales, qui vult extrudere, merces.
Horat. L. II. Epist. 2.

DANS une des feuilles précédentes (*a*) il a été parlé de la *Méthode des souscriptions*, que les Libraires, & sur tout ceux de *Londres* ont trouvée si commodé, que la plûpart des Livres, & même les Ouvrages les plus considérables s'y impriment de cette maniere. Les *deux Editions Angloises du Dictionaire de Bayle* qui se font à la fois, & qui paroissent *par brochures*, méritent que nous en instruisions un peu en détail nos Lecteurs.

La *prémière* n'est qu'une *réimpression d'une Traduction Angloise* assez mauvaise, qui parût il y a quelques années, & qui l'est dévenuë davantage par plusieurs changemens qu'on s'est avisé de faire dans le stile. Cela ne l'empèche pourtant point de trouver des Achetteurs à *un Chelling* par Brochure de *huit feuilles* chacune, *tous les quinze jours*. On en est déja à la *quinziéme* brochure ou environ.

La *seconde*, est une *nouvelle Traduction* qui se fait par une *Societé de Gens de Lettres*, qui promettent de traduire aussi toutes les *citations Grecques*, *Latines*, *Espagnoles & Jtaliennes* répanduës dans cet Ouvrage; Mais ce qui doit interesser plus que le reste les Etrangers, c'est que les Editeurs s'engagent

(*a*) Voiez *Pour & Contre* Tom. I. N. XII. p. 99. & 100.

gent de faire des *Additions considérables* à plusieurs Articles, & d'y ajouter même des *Articles tout nouveaux*, qui seront placez dans leur rang. On ne sçauroit mieux faire connoître leur dessein, qu'en donnant ici une *traduction de l'endroit de leur Projet* où ils en parlent en ces termes:

„ Comme *M. Bayle* ne s'étoit pas proposé de „ faire un *Dictionaire universel*, & qu'il a seulement „ choisi les Articles qui avoient le plus de „ rapport à ses Vûës, ou pour lesquels il avoit „ des matériaux tout prêts; Le Public auroit été plus „ satisfait encore, si son Ouvrage eût été plus étendu. „ Et comme par cette raison il n'a rien dit „ d'un grand nombre de *Personnes Illustres* par leur „ Rang, par leurs Dignitez, ou par leur Sçavoir, „ nous avons tâché de suppléer à cette omission, „ *insérant* dans le *Dictionaire de M. Bayle* des Articles „ qui les regardent, outre que nous en avons „ aussi *amplifié* & *perfectionné* d'autres, lorsque cela „ nous a paru nécessaire. En agissant ainsi, notre „ vûë a été de rendre cet Ouvrage *curieux* & „ *instructif*, plûtôt que de le grossir; Et voilà pourquoi „ nous en avons *rétranché* tout ce qui apartient „ à la *Géographie*, comme y étant absolument „ étranger.

„ Nous avons pris des *autres Dictionaires Historiques* „ toutes les particularitez que nous avons „ crû pouvoir contribuer à perfectionner notre „ Plan: Cependant nous ne les avons par copiées „ servilement; Nous en avons non-seulement *corrigé les erreurs*, „ mais encore fait des *Additions* „ considérables aux Articles que nous avons extraits. „ Les Lecteurs trouveront aussi un *grand* „ *nombre de nouveaux Articles* que nous avons tirez „ avec soin des *Auteurs originaux*, & fort souvent „ en suivant la Méthode de *M. Bayle*, c'est-à-dire „ avec des *Notes Critiques* &c. placées sous le Texte, „ ce qui rendra l'Ouvrage moins gros. „ Les

„ Les *Editeurs François du Dictionaire de Morery*,
„ paiez par les Libraires de *Paris*, ont pris plus
„ de soin de le grossir, que de le rendre utile au Pu-
„ blic. Pour nous, nous ne ferons entrer dans le no-
„ tre, que des choses que nous croirons *essentielles*.
„ Ces Messieurs, qui avoient promis un *Dictio-
„ naire Historique universel*, se sont trop bornez
„ à la *Nation Françoise*. De là vient qu'on y trou-
„ ve tant d'Articles sur la *Généalogie des Familles
„ de France*, & qu'on en trouve si peu par rap-
„ port aux autres Païs, sur tout par rapport à la
„ *Grande Bretagne* & à l'*Irlande*. Ainsi nous avons
„ entrepris de *suppléer* à ce qui manquoit de ce
„ côté-là, avec toute la briéveté dont notre Plan
„ est susceptible, & nous avons particulièrement
„ tâché de rendre justice, autant que cela dépend
„ de nous, aux *Grands Hommes* de notre propre
„ Païs. &c.

„ L'*Histoire Orientale* est un vaste champ qui four-
„ nit des faits fort *curieux* & fort *extraordinaires*;
„ Le *Génie*, le *tour d'esprit*, les *manières* & les *coû-
„ tumes* des divers Peuples dont elle parle, diffé-
„ rent si fort des *Européens*, qu'une idée de leurs
„ *Personages les plus célèbres* ne peut que faire
„ plaisir à un Lecteur curieux & intelligent. Cela
„ nous fait esperer, que les Articles que nous
„ fournirons là-dessus, seront bien reçûs du Pub-
„ lic; D'autant plus que nous n'avons pas simple-
„ ment eu récours à la *Bibliothèque d'Herbelot*, &
„ à d'autres Ouvrages écrits à ce sujet dans les
„ *langues Européennes*, mais que nous avons de
„ plus consulté des Auteurs & des *Manuscrits O-
„ rientaux* „.

Voilà ce que les *Editeurs* en disent eux-mêmes. Si l'éxecution répond aux promesses, il est certain, que le *Bayle Anglois*, surpassera infiniment le *Bayle François*, & que probablement on ne tardera

pas d'en faire une *nouvelle Edition* en cette dernière langue, où toutes les augmentations faites en *Angleterre* se trouveront inserées. L'Ouvrage entier contiendra *six Volumes in folio.* A en juger par les *cinq prémières Brochures*, de *vingt feuilles* chacune, qui en ont déja parû, & dont on publie *une tous les Mois*, à raison de *trois Chellings & demi*, on ne peut que souhaiter aux Membres de cette sçavante société assez de Vie & de santé, pour mettre à fin un si utile Projet.

Les *principaux Ouvrages* qu'on imprime par souscription & dont nous n'avons pas encore fait mention, sont: l'*Histoire du monde par le Chevalier Gautier Raleigh*; l'*Histoire moderne par M. Salmon*; l'*Histoire Romaine par les P. P. Catrou & Rouillé*, *traduite en Anglois*; Les *Acta Regia avec des Remarques & des Additions*; Les *Cérémonies Réligieuses de toutes les Nations*, *avec des Notes Historiques*, & enfin l'*Histoire des Papes.*

On propose d'imprimer par la *même voie* le *second Volume de l'Histoire du tems du feu Docteur Burnet*, Evêque de *Salisbury*. On l'attend avec impatience. *M. Thomas Burnet*, fils de l'Auteur, y joindra la vie de son Pere.

Entre les Livres les plus rémarquables qui sont sortis de dessous la Presse, il y en a un intitulé (*a*) *Les Vies des Poëtes Latins*, contenant une *Histoire Critique de leurs Ouvrages*, avec des citations des passages qui peuvent le plus servir à prouver la beauté de leur Génie, ou leurs défauts. On y a joint une *Table Chronologique*, accommodée aux Années avant & après N. S. où sont marquez les tems

(*a*) *The Lives of the Roman Poëts* &c. par *Louis Crusius*, ci-devant Membre du Collège de *S. Jean* à *Cambridge*, à *Londres* 2 Volumes in 4. pour *G. Innys*; *R. Manby*; *J. Clarke*; *B. Motte*; & *J. Nourse.*

tems dans lesquels ils ont fleuri & publié leurs Ouvrages, & les principaux evenemens qui s'y rapportent. Le tout précédé d'une *Introduction sur l'origine & les progrès de la Poësie* en général, & d'un Essai sur la *Poësie Dramatique* en particulier.

La *Nouvelle Edition de l'Histoire d'Ecosse par Buchanan* paroît depuis quelques mois en *deux Volumes in* 8. Elle est fort belle, & enrichie d'un grand nombre de figures très bien dessinées.

Quoique le Titre de l'*Histoire Littéraire de France*, que nous avons donné ci devant (*a*) dans toute son étenduë, pourroit suffire pour en donner une grande Idée, quelques traits que nous rapporterons de ce Livre, & particulièrement du *prémier Volume*, feront mieux connoître le mérite de l'Ouvrage. Ce n'est pas un Extrait que nous en promettons, puisque cela nous conduiroit au dela des bornes de nôtre feuille.

Nos sçavans Auteurs après avoir décrit l'*Etat de la République des Lettres dans les Gaules* avant & durant le tems des *Druïdes*, sous le nom desquels on comprenoit tous les *Gens de Lettres des Gaules*, exposent, comment les Sciences des *Grecs* s'y introduisirent par le Canal des *Marseillois*, *Grecs*, *Phocéens* d'origine. Ils n'oublient rien de tout ce qui se trouve dans divers Auteurs anciens sur cette célèbre Colonie, par rapport aux *Sçiences*, aux *Exercices Académiques*, à la *Politesse* & aux *grands Hommes* qui ont brillé dans *Marseille sçavante*. Son *Gouvernement Politique* non moins admirable que son *Académie*, n'est pas omis dans cette Histoire. *Ciceron*, disent nos Auteurs l'estimoit si fort, qu'il doutoit si *Marseille* n'étoit pas préférable, non seulement à toute la *Gréce*, mais encore à toutes les

(*a*) *Pour & Contre* T. I. N. XXIII. p. 191.

les autres Nations de l'Univers. Aussi les *Marseillois* mériterent le Titre d'*Amis* & *d'Alliez du Peuple Romain*, & *Marseille* fût appellée la *Sœur de Rome*.

Par les diverses *Colonies des Marseillois* dans les *Gaules*, ils y répandirent le *goût des Lettres*. Cela fit succéder aux *Ecoles des Druïdes*, des *Académies*, où à l'exemple de *Marseille*, on entretenoit des Professeurs pour toutes sortes de Sciences. Le détail de la Litterature & des divers Sçavans dans les principales villes Gauloises doit être lû dans le Livre même, à cause de la richesse de la matiére.

En examinant les *Révolutions des différentes langues* qu'on a parlées successivement dans les *Gaules*; nos Historiens reviennent à *Marseille*, ne doutant point, que le *Grec* n'ait été long-tems la *langue vulgaire* des *Marseillois*. Ce qu'ils disent ensuite de la *Langue Gauloise* ou *Celtique* est d'une erudition peu commune. Ils finissent ce sujet par les mots suivans: ,, *De* cette *Langue Gauloise*, jointe ,, à la *Grecque*, à la *Latine*, & à celle *des Francs*, ,, s'est formé notre *Langue Françoise*, qui à l'aide ,, de quelques accroissemens qu'elle a reçûs des ,, Langues de nos Voisins, a pris la consistance où ,, elle est présentement.

Enfin nos Auteurs remarquent, que les *Gaulois lettrez* sçachant que le *Barreau* étoit la Porte la plus ordinaire qui conduisoit aux Charges distinguées, & que l'*Eloquence* étoit le moien d'y briller, ils s'attacherent en même tems à cultiver le Droit & l'art de bien parler. Ainsi les Sçavans aimerent mieux servir leur Patrie & le Public de vive voix, que par Ecrit; Et si quelques-uns d'entre eux ont laissé des Ouvrages de leur façon, la longueur & le malheur des tems en ont privé la Posterité, ils nous ont même envié non seulement la connoissance de presque tous ces grands Hom-

Hommes, mais aussi jusqu'à leurs Noms & jusqu'aux moindres traits de leur Histoire.

Cette *Remarque* a parû nécessaire à l'égard de quelques Lecteurs, qui pourroient s'étonner du *petit nombre des Gaulois Sçavans*, dont il est fait mention dans cet Ouvrage, pour les tems qui ont précédé la Naissance de J. C. On y trouve cependant les Eloges Historiques de *Pitheas*, Philosophe, Astronome & Géographe, d'*Euthymenes*, Historien & Géographe, d'*Eratosthénes*, Philosophe & Historien; de *Lucius-Plotius*, Rhéteur; de *Marcus-Antonius-Gnipho*, Professeur d'Eloquence & des Belles Lettres; de *Valerius-Cato*, Poëte & Grammairien; de *Roscius*, excellent Comédien; de *Divitiac*, Philosophe; de *C. Valerius-Procillus*, Ambassadeur & Favori de *Jules-César*; de *Telon* & *Gyardes*, Astronomes; de *Cornelius-Gallus*, Poëte, de *Publ. Terentius-Varro*, Historien & Poëte; de *Trogue-Pompée*, Historien &c.

Voilà à peu près en racourci les principales choses traitées dans la *prémière Partie du Tome prémier* qui a parû. Nous pourrons rendre compte sommairement dans quelqu'une de nos feuilles suivantes de la *seconde Partie* de cette Histoire, qui comprend les *quatre prémiers Siécles du Christianisme*. Mais avant que nous finissions, n'oublions pas de dire, que nos Historiens sur la fin d'une Préface qu'on ne doit pas se dispenser de lire, supplient les Sçavans de leur faire connoître les fautes qui ont pû leur échaper dans un Ouvrage de si longue haleine, & de les aider en leur communiquant de nouvelles lumières, & en leur faisant part des Richesses littéraires qui leur manquent.

LOGOGRYPHE.

Huit lettres composent mon nom ;
J'éxiste au Village à la Ville,

Et

Et si je suis à l'Homme très utile
J'en souffre plus encore en certaine saison.
Qu'on ôte de cet *huit* la *queuë* & sa *voisine*,
Aussi loin qu'on le puisse on voit mon origine:
Par conséquent je suis fort vieux;
Mais comme on est pour ma Vieillesse
Sans égard, sans pitié, qu'on me foule & me presse,
Sans *Médée* on me voit rénaître en certains lieux.
Si l'on prend mes *trois chefs*, la *sixième* & *dernière*,
Au milieu des forêts on voit ma tête altière;
Jadis les *Mirmidons* sortirent de mon sein.
Rétranchez ma *seconde* avec la *quatrième*,
Ensemble la *cinquième* avec la *pénultième*,
Des autres parts se forme un répas tout divin.
Qu'on prenne la *troisième* & les *trois de la queüe*,
Je m'offre d'abord à la vûë
Grand Prince, & le joüet d'une Divinité;
Malgré le sort cruël, mes hauts faits & ma gloire,
Ecrits au Temple de Memoire,
Passeront à jamais à la Posterité.
Faites que la *cinquième* aux *deux chefs* soit unie,
Avec la *sixième* & *la fin*;
J'éxiste d'abord dans l'*Asie*,
Et fais sortir dans l'an trois moissons de mon sein.
Qu'on mette au *dernier mot* ma *quatrième* lettre,
Au lieu de ses *deux Chefs*, je déviens alors traître,
En trompant l'ennemi contre qui je suis fait.
Si de ces *quatre*, *trois*, sans *pénultième*, on laisse,
Lorsque de ma prison à me prendre on s'empresse,
On me mange, & le *Vieux* est de moi satisfait.

M. *l'Abbé* R. C. *d'A.*

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1733.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLV.

Fervida quod subtile exsardunt vina palatum.

Le goût le plus fin s'émousse à force de boire des vins trop violens. Horat. Serm. L. 2. Sat. 8.

LE *bel-esprit* étouffera tôt ou tard le *bon-esprit*, me disoit l'autre jour un homme judicieux & éclairé. Nous commençons à avoir le *goût usé*: un Vin de *Bourgogne* vieux & velouté, est aujourd'hui pour bien de gens comme de l'eau; il leur faut des liqueurs fortes & brûlantes, de la *Barbade*, de l'*Usquebak*, du *Pitrepite*. Les Auteurs du *siécle d'Auguste* ou de *Loüis XIV*. semblent insipides à quelques uns. Ce que les autres nomment *jargon*, *afféterie*, ils l'appellent *stile fin & délicat*; c'est du *neuf*, c'est du *grand beau*.

Il faut avoüer qu'on a aujourd'hui bien de l'esprit, & qu'on n'a jamais été si éclairé. Mais je crains qu'à force de cultiver l'*Art*, on n'oublie la *Nature*, & que notre esprit trop subtilisé ne viénne enfin à s'évaporer. La *Métaphysique* nous aiguise; mais si elle nous aiguise trop, c'est-à-dire, si tout notre exercice consiste à chercher & à façonner des idées toujours plus subtiles, que deviendra à la fin le *pauvre esprit humain?* Trop rafiné, il s'épuisera; fin & délicat, mais mince & foible, il regrettera, mais trop tard, la *solidité de nos Ancêtres*.

Reflexions sur la Poesie.

Ces réflexions me viennent à l'occasion d'un

Livre nouveau imprimé à *la Haye* chez *Rogissart*, intitulé : *Réflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, sur la Fable, sur l'Elegie, sur la Satyre, sur l'Ode, & sur les autres petits Poëmes, comme Sonnet, Rondeau, Madrigal, &c. Suivies de trois Lettres sur la décadence du goût en France. Par M. R. D. S. M.* A Dieu ne plaise, que je pense que cet Ouvrage extrêmement ingénieux, soit capable d'*émousser le goût*. On a beau dire que ce sont des *Réflexions abstraites en stile de ruelle*, que c'est un *petit badinage métaphysique sur la Poësie*; que le stile de ce Livre, qui paroît *familier* en un certain sens, & même *simple & naïf*, est d'un *familier étudié*, d'une *naïveté affectée*, & d'une *simplicité précieuse*; pour moi je ne suis point si rigoureux, & je passe la *subtilité* & l'*affectation* (s'il y en a) en faveur du *bon*, du *solide* & du *vrai*. C'est une *Poëtique ingénieuse & vraiment philosophique*: si elle paroît un peu *superficielle*, c'est que l'Auteur, *distillateur habile*, ne s'est attaché qu'à la *quintessence* des choses, dont par le moien d'un excellent *alambic*, il a sçû résoudre les principes, en écartant toutes les parties terrestres & *hétérogènes*.

La *premiére Partie* de ce Livre avoit déja paru à *Paris* il y a quelques années, avec un *Avertissement*, où l'Auteur déclaroit d'avance à son Lecteur, que dans son Ouvrage *il ne raisonneroit point*. Il a jugé à propos de supprimer cet aveu singulier dans la nouvelle édition: il n'a pas eu tort. L'Auteur a dû croire, ce me semble, qu'il raisonnoit, ou du moins ne pas empêcher le Lecteur de le croire. Quoiqu'il en soit, il nous redonne encore ce petit morceau *sur la Poësie en général*, tel qu'on l'a déja vû. *Je ne sçais pas*, dit-il, *si on en a été content; je fais néanmoins comme si on l'avoit été.* En vérité ce doute fait honneur à *la politesse du Li-*

brai-

braire & à la *modestie de l'Auteur*: car on a vû quelquefois des Ecrivains s'applaudir, dans des Préfaces, du succez de certains Ouvrages fort méprisez du Public.

On retrouve dans ce morceau, un peu retouché & augmenté, les mêmes *paradoxes littéraires*. La *Poësie* y est toujours représentée comme *plaisir d'habitude & de convention*; d'où l'on peut conclure, ce me semble, que ceux qui les prémiers se sont avisez de faire des *Vers* dans le monde, ont couru grand risque d'être sifflez de leurs contemporains; puisque la convention n'étoit pas encore faite alors, & que l'habitude ne pouvoit pas encore être formée. Il faut que ces *prémiers Poëtes* aient eu bien du courage ou bien du bonheur. Comment ont-ils pû s'imaginer qu'avec des *breves* & des *longues*, & avec un *langage mesuré* & en cadence, ils feroient plaisir aux autres? & ces *Barbares* qui ont inventé la *rime*, qui leur a fait deviner, que ce refrain, ce retour de sons, feroit fortune? Il seroit bien à souhaiter que M. R. nous voulût éclaircir cela. C'est une *habitude*, selon lui, comme celle de *prendre du Caffé*, & d'y trouver du plaisir. Mais si la *sensation agréable* ne vient que de l'*habitude* & de la *convention*, que de fruits doivent être jaloux de sa fortune! Il faudra dire aussi que le plaisir que donne le Vin, part du même principe; & qu'on ne le trouve agréable que parce que *c'est la mode d'en boire*, car il y a des gens qui n'aiment point le *Vin*, comme il y en a qui n'aiment point les *Vers*. Mais voilà une mode bien constante & bien durable; comment les hommes, qui sont si légers & si volages, ne s'en sont-ils pas encore dégoûtez? Pourquoi aime-t-on toujours les Vers, quand on a de l'*oreille* & du *goût*? & pourquoi n'y a-t il que les *petits esprits* & les *mauvais Poëtes*, qui trouvent cet Art *méprisable*?

 Au-

Autre *paradoxe* : *Les ſentimens demandent un ſtile coupé.* „ Lorſqu'on a des ſentimens à peindre, „ dit-il, il n'y a que *l'harmonie du ſtile coupé* qui „ puiſſe bien les exprimer. Il nous cite à ce propos un petit *morceau d'Opera.* L'Auteur n'a eu garde de citer le *quatriéme Livre de l'Enëide*, ni aucun endroit de *Racine*: *l'harmonie du ſtile coupé* n'y auroit pas trouvé ſon compte. Cependant il veut qu'une idée ſoit contenuë dans un certain eſpace, & *cet eſpace*, dit-il, ne doit être ni trop long, ni trop court: *car qu'arrivera-t-il s'il eſt trop court? Souvent l'eſprit s'en plaindra.* Il en donne la raiſon. *C'eſt parce qu'il aime l'exercice.* Effectivement, quand une penſée eſt exprimée avec *trop de préciſion*, elle devient *obſcure*, & alors il n'y a point d'exercice pour l'eſprit. Mais lorſque tout eſt clair & développé, c'eſt alors que l'eſprit du Lectèur s'exerce: voilà ce que le Public ne ſçavoit point encore.

Puis-je oublier cet autre *paradoxe* conçû en ces termes : „ Cet *Orateur* qui vous remuë & qui „ vous agite, ce *Philoſophe* qui vous ſubjugue, „ qui vous enleve, avec quoi penſez-vous qu'il „ faſſe cela? Croiez-vous que ce ſoit ſimplement „ avec de la *Proſe*? Eh quoi? cette *Proſe* n'eſt- „ elle pas de la *Poëſie*? .... Qu'étoit donc à „ votre avis le *Pere Mallebranche*, lorſque maî- „ triſé par ſa verve, il étaloit des *figures auda-* „ *cieuſes*; lorſque livré tout entier à la *Poëſie*, il „ alloit juſques dans ſon ſein puiſer les princi- „ pes les plus abſtraits? *Mallebranche Poëte! Mallebranche* maîtriſé par la verve, & puiſant dans le ſein de la Poëſie les principes les plus abſtraits! Les *Mallebranchiſtes* (s'il y en a encore quelque part) ſeront-ils contens de cet éloge de leur Maître? En vérité ſi *Platon* avoit prévû qu'un *grand Platoniſte* devoit être un jour un *grand Poëte*, il n'au-

n'auroit pas banni les Poëtes de sa *République*. Sur ce pied tous les *grands. Orateurs* seront à plus forte raison de *grands Poëtes*, & tous les *Poëtes distinguez* seront des *Orateurs* & des *Philosophes*. Il n'y a qu'à convenir des termes. Tout passe entre les beaux esprits. Le noir peut s'appeller blanc, & le blanc s'appeller noir.

Malgré cela, je ne puis m'empêcher de reconnoître que ce prémier morceau du Livre de *M. R.* est très-ingénieux. La *réflexion* que l'Auteur a ajoûtée à la fin, sur le *systême absurde de M. D. L. M. touchant la Poësie*, est excellente & sans replique. Il est bien triste que ce grand génie ait fini sa carriere par un Ouvrage qui fait si peu d'honneur à son jugement, & qui fait croire à quelques-uns, qu'il n'étoit pas aussi *bon esprit* qu'on se l'imaginoit.

Voici maintenant ce qu'il y a de nouveau dans le Livre dont il s'agit. 1. *Réflexions sur l'Eglogue*, dont voici le début. „ C'est une de mes folies que „ l'*Eglogue*: les Prez, les Bois m'entraînent; tout „ ce qui porte un caractere de *Bergerie* m'enchante; je m'y livre comme un enfant, & je crois „ qu'on me séduiroit avec le *murmure d'une Fontaine*.

M. R. ne veut point que l'*esprit délicat & galant* brille dans les *Eglogues*. „ Nous ne voulons „ point, dit-il, à travers le *masque du Berger*, ré„ connoitre un *Pédant*, ou un *homme de Cour*. Ce qu'il dit à ce sujet est très-ingénieux, & très-finement exprimé. Après tout, si l'on convient de ce principe incontestable, qu'il faut que des *Bergers* dans une *Eglogue* aient de l'esprit; s'ils ne doivent pas être des *Pastres grossiers & brutaux*, comme dans *Théocrite*, ni des *Mercénaires* & des *Paisans*, comme dans *Virgile*; s'il faut leur donner des *sentimens* & un *amour délicat*; & si ces Bergers doivent mériter d'être écoutez lorsqu'ils en parlent,

 sur

sur quoi sera fondé ce reproche qu'on fait à *M. de F.* d'avoir fait ses *Bergers trop ingénieux* ? Puisqu'il est nécessaire de leur donner de l'esprit, comme on en convient, sera-ce un si grand mal de leur en donner beaucoup ? Pourquoi ces *hommes d'esprit*, qu'on suppose cultiver uniquement l'*Art d'aimer*, & qui dans leur oisiveté ne s'occupent que des agrémens de cette passion, ne seroient-ils pas aussi délicats en amour que les *habitans des Villes*, qui étant occupez de mille autres choses doivent être supposez *plus neufs* & *moins sçavans en amour* que ces Bergers ? Je conclus delà qu'il y a un peu d'injustice dans la censure que *M. R.* fait des *Pastorales de M. de F.* Ce qu'il y a de plus injuste, c'est qu'il semble préférer aux *Bucoliques* de ce célèbre Auteur une *petite Eglogue d'un Inconnu*, dont le fond est bon, mais qui ne l'emporte en rien sur celles qu'il rabaisse. Il regne dans cette *Eglogue* un *stile de Tragédie & d'Elegie* qui me déplaît.

Le métier des Bergers, dit *M. R.* *est de sentir de toutes leurs forces*. Si cela est, ils doivent à force de sentir, avoir bien *rafiné sur les sentimens*: n'est-ce pas là dequoi justifier le *genre des Pastorales de M. de F.*

Au reste, la *Critique de M. R.* est assaisonnée de *sel* & de *politesse*. „ On a, dit-il, si peu l'occa„ sion de critiquer *M. de F.* qu'il ne faut pas la „ manquer quand on l'a trouvée.

Après avoir parlé de l'*Eglogue*, *M. R.* parle de la *Fable*, & toujours avec esprit à son ordinaire. L'aversion qu'il témoigne pour les *Fables où l'on emploie des Etres moraux ou métaphysiques*, n'est pas sans fondement. J'avouë que ces *Etres* n'ont pas le mérite des *Etres animez*; mais après tout, *quelques petites Fables de cette espece* ne sont pas absolument méprisables. Ce sont toujours des *Allégories*

ingénieuses. Telle est à mon gré la *Fable du Jugement, de la Mémoire & de l'Imagination* : c'est un genre à part, qu'il ne faut point mettre en parallelle avec les *Apologues ordinaires*, mais qui peut avoir son sel.

Je voudrois aussi faire une classe à part pour les *Etres physiques inanimez*, tels que la *Lime de la Fontaine*, & pour les *Plantes*, dont l'ame n'est que *végétative*, & qui peuvent, sans choquer, être supposez penser, raisonner & parler comme nous. Mettons donc dans la *prémiere Classe*, les *Animaux*; dans la *seconde*, les *Plantes*; dans la *troisième*, les *Etres matériels absolument inanimez*; & dans la *quatrième*, les *Etres moraux & métaphysiques*.

Mais à propos de *Plantes*; je ne sçais pourquoi il plaît à *M. R.* de les appeller des *Corps organisez*. „ Les *Plantes*, dit-il, ont dequoi fixer mon imagination, & même je les aime mieux que les „ *Etres purement materiels*; parce que *les Plantes* „ *étant des Corps organisez*, je leur sens une espèce „ de rapport avec moi, & ce *rapport* fait que je „ me prête un peu plus volontiers à leurs discours, „ qu'à ceux qu'on fait tenir aux *Etres destituez tout-à-fait d'organisation*. J'avois toujours crû que les *organes* étoient les *Sens*; je n'ai jamais ouï dire, les *organes d'un Arbre*.

Le *Traité de l'Elegie* est court, mais sensé, & profond dans sa briéveté. L'Auteur se déclare encore, dans ce genre contre l'esprit qu'on s'efforce d'y mettre. „ Jaloux de montrer de l'esprit, dit-il, même quand il est ridicule d'en avoir, ils „ font rafiner leurs *Héroïnes* sur la tendresse: ce „ sont des *Raisonneuses*, des especes de *Métaphysiciennes*, qui mettent leur ame au net avec une „ finesse & une précision qui impatientent. L'Auteur fait ensuite sentir toutes les beautez d'une *Elegie de Mr. des Houlieres*, qui pourtant est une

vraie

vraie *Eglogue* comme celle de *Corydon*, ainsi qu'elle est fort bien intitulée dans le *Recueil de ses Poësies*. „ Tout dans cette Elegie, dit-il, respire l'amour; „ & quel amour ? Un amour tendre, délicat: non „ un amour forcené & furieux, tel qu'on nous le „ peint dans ces *vilains petits Poëmes* qu'on appelle „ *Elegies*. Ces *vilains petits Poëmes* sont heureusement fort rares aujourd'hui. Je ne sçais quel Auteur s'est avisé néanmoins de faire imprimer il y a quelques années à *Paris* de ces sortes d'*Elegies*, où un amour tres-écolier & très-plat se lamentoit de la plus mauvaise grace du monde, & hurloit fort désagréablement.

Le mot du dernier *Logogryphe* est CHEMINE'E, dans lequel on trouve *Chemin*, *Chêne*, *Cene*, *Enée*, *Chine*, *Mine*, en enfin *Mie* de pain.

EPIGRAMME.

Un mien Ami me disoit l'autre jour,
Que pour Vertu se sentoit de l'amour.
Lors je lui dis: Va-t'en voir *Marguerite*;
Te paroîtra si rare son mérite,
Que pour Vertu la prendras sûrement;
Mais quand auras declaré ton tourment,
Seras surpris, & diras en toi-même:
A la Vertu bien ressemble vraiment,
Fors en un point; car Vertu quiert qu'on l'aime:
Elle au rebours ne peut souffrir d'Amant.

T. d. C.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT;

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLVI.

Veritas quando dulcis est, parcit: quando amara, curat.

August. in Epist. ad Romul.

POUR dire encore un mot ou deux du *Livre de M. R...* dont j'ai parlé en dernier lieu:

C'est bien dommage que les *Réflexions sur la Satyre* soient si peu étenduës. Qu'on en juge par cet endroit, que je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il est judicieux & bien tourné.

„ Supposons, par exemple, que *cinq ou six Particuliers* se liguassent aujourd'hui, pour introduire le *mauvais goût*; croiez-vous que ce fût manquer à la *charité* que de les combattre ? Selon tous les *mauvais Auteurs*, c'est manquer à tout; c'est être *Ennemi de la Societé*, c'est être *malhonnête homme*. „ Je dis moi, continuë *M. R.* que „ la *Charité* elle-même ordonneroit en pareil cas qu'on les punît. Quant à ce que vous m'objectez, qu'il y a des *voiez douces* pour les corriger, en vérité je n'en sçais point; & je meurs de peur qu'il n'en soit des *mauvais Auteurs*, comme des *fripons*, & qu'on ne les multiplie les uns & les autres, en ne les punissant pas. Sérieusement, combien avons-nous aujourd'hui de *Pelletiers* & de *Cotins*, dont la réputation en fait journellement éclore d'autres ? Combien de jeunes gens suent pour devenir *mauvais*, & que pourtant la nature avoit faits pour être *supportables*, & qui le deviendroient peut-être effectivement, si l'on prenoit la liberté de leur dire, que *la posterité manquera quelque jour de respect à ces Mes-*

„ *sieurs, qu'ils se donnent tant de peine d'imiter?* Si „ l'on pouvoit venir à bout de leur bien persua„ der que ces *petits Illustres* qu'ils honorent, réüs„ sissent à la vérité à se faire une *petite fortune*, „ qu'ils ne s'entendent pas mal à s'attirer une *cer*„ *taine considération*; mais qu'ils sont & seront tou„ jours de *mauvais Auteurs*, parce qu'ils s'écar„ tent de la *Nature*; & que rien n'est beau que ce „ qui est d'après elle. Enfin, Monsieur, songez„ y; vous verrez qu'*un peu de Satyre ne nous feroit* „ *pas de mal*. Ne me grondez pas, je vous defens „ les *personnalitez*, &c.

Ces *dernières paroles* étoient un *correctif nécessaire*. En effet, rien n'est plus honteux que d'attaquer la *personne des Auteurs*, en écrivant au sujet de *leurs Ouvrages*. Ceux qui ont eu recours à cet *indigne procedé* en ont toujours été punis par l'*horreur* que le Public a euë pour eux; *horreur* qui égale celle qu'il a pour les *Assassins*.

Mais en voilà assez sur le *Livre de M. R.* J'ai, ce me semble, par rapport à cet Ouvrage évité le *reproche, qu'on a fait justement aux feüilles précédentes*, d'être souvent *peu conformes au Titre* qu'elles portent. Ici l'on voit assez bien *le Pour & le Contre*. On est résolu d'en user desormais de la même maniere à l'égard de toutes les choses dont on parlera. On a pris les mesures nécessaires pour être mieux fourni de tous les *Livres nouveaux*, surtout de ceux de *France*, dont la disette a fait qu'on s'est jetté quelquefois dans des *digressions nullement littéraires*, tandis que l'*amour de la varieté* faisoit dire bien des choses sans suite & sans liaison. Le Public aura desormais de notre part un travail plus régulier & plus suivi.

MÉDAILLE DE LOUIS XII.

On sçait que *Loüis XII.* fit frapper cette *fameuse Médaille*, *Perdam Babylonis nomen*. Le *Pere Hardoüin* prétend que cette Médaille fut frappée

non

non contre *Rome*, mais contre le *Grand-Caire* (*a*). Ses preuves sont: Que cette Médaille a été frappée à *Naples*; ce qui est visible, selon lui, par la Légende *Ludovicus Francorum, Regniq. Neapolitani Rex*: Que *Loüis XII.* prit *Naples* en 1501; qu'il prit alors le titre de *Roi de France & de Naples*; qu'il ne porta ce titre que jusqu'à l'année 1503: Qu'étant dans le dessein, lorsqu'il prit *Naples*, d'attaquer les *Infidéles*, il fit frapper la Médaille dans cette vûë: Enfin, que ne s'étant broüillé que neuf ans après avec le *Pape Jules*, on ne peut raisonnablement appliquer la *Légende* à leurs démêlez.

Le systême du *P. H.* tombe de lui-même, si la Médaille a été frappée beaucoup plus tard qu'il la prétend. Or il est certain par le témoignage de *Luckius* (*b*) que l'année de sa datte est 1512. c'est-à-dire, l'année même où la haine de *Loüis* & de *Jules* éclata avec plus de fureur. Le *P. Hardoüin* ne connoissoit apparemment que la *Médaille en or* qui est dans le Cabinet du Roi; mais il y en eût une autre toute semblable frappée *en Cuivre* sur laquelle l'année 1512. se trouve marquée. Elle ne différe qu'en cela de la prémière, & en ce qu'elle est un peu plus grande. *Luckius* l'a publiée dans son Ouvrage. Comme son témoignage ne peut être rejetté avec raison, il semble qu'il ne doit rester là-dessus aucune difficulté.

Cependant il s'en présente une. L'usage de marquer sur la Monnoie & sur les Médailles l'année de leur fabrication, n'a commencé que sous le regne de *Henri II.* en 1549; d'où l'on peut conclure, que la *Médaille de Luckius* n'a été frappée que longtems après l'événement. Qui sçait, si elle n'est pas l'ouvrage des Protestans?

On peut répondre à cette *Objection*, 1. que cette *seconde Médaille* n'a pû être frappée que peu

de

(*a*) V. le *Journal des Sçavans* 1705. où est l'explication de cette Médaille par le *P. Hardoüin.*

(*b*) *Joan. Luckii Sylloge Numismatum.*

de tems après la prémière, parce que *M. de Thou* dans le *prémier Livre de son Histoire* la cite; ce qu'il n'auroit pas fait (lui qui étoit si bien instruit des affaires de son siécle) si c'eût été une Médaille frappée après coup, par une supercherie insigne, laquelle n'eût pas manqué de faire alors un grand bruit dans le monde. 2. Il est faux qu'avant *Henri II.* on ne marquoit point sur les Médailles l'année de la fabrication. En général cela est vrai; mais on a quelques exemples contraires. 3. Il est faux que lorsque *Loüis XII.* eût perdu *Naples*, il cessa de porter le titre de *Roi de Naples*. Il ne renonça pas alors à ses droits, étant aussi irrité contre *Ferdinand Roi de Castille & d'Arragon*, que contre le *Pape Jules*.

Cependant comme la Médaille a été frappée à *Naples*, selon le témoignage de *M. de Thou* même, dans la *prémière édition de son Histoire* (*a*) j'avoüe qu'elle est encore un problême. Cet Historien ajoûte d'ailleurs qu'il y avoit au revers les *Armes de Naples & de Sicile*; or dans celle de *Luckius*, ce sont les *Armes de France*. Cela ne feroit-il pas croire qu'elle auroit été fabriquée à l'imitation de l'autre, qui ne regardoit, que l'*Empire Ottoman*; & que les *Protestans* l'ont appliquée à la *puissance de Rome*? C'est ce que je n'ose décider. Je me contente d'avoir rapporté les raisons de part & d'autre.

On a imprimé depuis peu à *Amsterdam* un Ouvrage en *deux Volumes in 8.* intitulé: *Entretiens historiques & critiques de Philarque & de Polidore, sur diverses matières de Littérature sacrée*. Ce sont plusieurs *Questions* par rapport à l'*Ecriture sainte* & à l'*Histoire Ecclesiastique*, dont la plûpart sont *plus curieuses qu'utiles*. Qui pourroit croire que des Sçavans eussent sué volontiers, pour tâcher de sçavoir, par

(*a*) Cela a été corrigé depuis dans les Editions postérieures.

par quelle saison de l'année le monde a commencé? Durant combien de tems *Adam* & *Eve* demeurerent dans l'état d'innocence: où *Adam* a été inhumé: quel étoit son sçavoir: de quelle taille il étoit: s'il y avoit dans le *Paradis terrestre* des Plantes vénimeuses: si ce *Paradis* subsiste encore: en quoi consiste le sçavoir des Démons: si *Esaü* est sauvé: quelle marque avoit *Caïn* pour être reconnu des autres hommes: si *Salomon* étoit Magicien, &c. L'érudition d'un homme qui sçauroit résoudre toutes ces Questions seroit-elle digne d'envie? Ce sont néanmoins des Questions pareilles qui sont traitées dans le Livre dont il s'agit. Mais la raison ne nous dit-elle pas qu'outre que ces connoissances ne nous seroient d'aucune utilité, pour nous former *l'esprit & le cœur*, il nous est d'ailleurs impossible de les acquerir, puisque le *pour & le contre* sur ces matieres est également enveloppé de ténèbres. Réservons donc le peu d'espace que nous avons à vivre, pour des études capables de nous éclairer sur nos devoirs, & de nous rendre meilleurs.

On a publié depuis peu à *Londres* une *Collection des Pieces diverses de M. Jean Toland, avec quelques Mémoires touchant sa vie & ses Ecrits en* 2. *Volumes in* 8. Le *premier Volume* contient 1. un *Traité de la Religion & des Sciences des anciens Celtes*, de leurs *Druïdes*, ou *Prêtres*, de leurs *Devins* de leurs *Medecins*, de leurs *Bardes*. On y parle aussi des *anciens Poëtes Bretons*, *Ibernois & Ecossois*, avec l'*Histoire d'Abaris Prêtre du Soleil*. 2. Une *Dissertation sur le Livre de* Jordano Bruño, *au sujet des Mondes infinis & innombrables*. 3. Un *Catalogue des Livres, dont les Peres ont fait mention, & qui ont été attribuez à J. C. aux Apôtres*, &c. 4. *Plan d'une Histoire secrette de la Mer du Sud*. 5. *Idées d'une Banque nationale & autres Pieces*.

Le *second Volume* renferme, 1. Une *Lettre con-*

chant l'éducation que les Romains donnoient à leurs Enfans. 2. Une *Dissertation pour prouver que l'Histoire de la mort d'Atilius Regulus, Consul Romain, est une Fable.* 3. Plusieurs *Lettres de Pline traduites en Anglois.* 4. Une *nouvelle Description d'Epsom.* 5. La *Constitution primitive de l'Eglise Chrétienne*, avec un Discours sur les principales contestations au sujet du gouvernement de l'Eglise, qui partagent aujourd'hui le monde Chrétien. 6. Quelques *Mémoires touchant l'état des affaires d'Angleterre dans les années* 1711. *&c.* 1714. 7. *Le Médecin sans Médecins.* 8. Différentes *Lettres de l'Auteur* avec quelques-unes qui lui ont été écrites; & quelques *Pieces curieuses trouvées parmi ses Papiers.*

M. Jean Kelly a traduit & ajusté au *Théatre Anglois* la *Comédie du Philosophe marié* de M. des Touches, & elle a été jouée avec succès sur le Théâtre Roial *in Coven-Garden.*

On souscrit pour les *Voiages du Docteur Engelbert Kempfer en Moscovie, en Perse, & aux Indes Orientales*, traduits sur les Manuscrits originaux de la Bibliothéque du *Docteur Hans Sloane*, par *Mortimer.* On va mettre cet Ouvrage incessamment sous la Presse; la plus grande partie des Planches est déja gravée. On promet qu'il paroîtra au mois de Février prochain.

ODE

CONTRE LE DUEL

A M. DU BOURG, *Comte de* SAINT POLGUE.

QUELLE grande & vaste matière?
Quels transports viennent m'effraier?
Je marche dans une carrière,
Qu'il est dangéreux de fraier.
Faux point d'honneur, Tyran des ames;
Des Guerriers, maximes infames,

Nous

Nous captiverez-vous toujours?
Contre des fureurs *Germaniques* (a)
Des Rois les Arrêts authentiques,
Ne feront-ils d'aucun fecours?

A quel Démon fe livre l'homme?
Une telle corruption,
Inconnuë à l'*ancienne Rome*,
Des enfers fût l'invention.
Quoi! le plus terrible courage,
Se change en la funefte rage,
D'aller enfanglanter fes mains?
Tout cede à la fureur Guerrière,
La Vertu devient meurtrière,
Et rend les hommes inhumains.

Pour paroître à l'honneur fenfible,
L'on engage ce même honneur;
Le courage n'eft inflexible;
Que pour caufer notre malheur.
Cent fois nous vîmes dans nos Plaines
Revivre les morts inhumaines
Des indignes *Gladiateurs*.
Quel revers! La noble fageffe,
Que jadis admira la *Grece*,
Ne trouve plus d'Imitateurs.

Envain le devoir nous rapelle,
Envain veut-il nous arrêter;
A fa voix, notre cœur rebelle,
Ne veut pas même l'écouter;
La paffion toujours plus forte,
Sur la foible raifon l'emporte;
Nous n'afpirons qu'à nous venger;
Nul refpect ne peut nous diftraire;
Je vois dans le fang de fon frere,
Un frere inhumain fe plonger.

Vas

(a) *Le Duel eft venu d'Allemagne où il étoit beaucoup pratiqué.*

Va, fui, truëlle barbarie;
Cesse d'infecter l'Univers;
De la terre à jamais bannie,
Rentre dans le fond des Enfers.
Mais quels progres fait ce délire,
Bien-tôt sous son funeste Empire,
Il enchaine tous les *François*,
Qui l'eût dit? Qu'un peuple si sage,
Feroit lui-même aussi naufrage,
Et subiroit de telles Loix?

Mais comment, malheureuse *France*,
Tirer tes Enfans de l'erreur?
Avec le lait, dès leur enfance,
Ils ont succé cette fureur.
Je vois ta fougueuse Jeunesse,
Trop jalouse de sa Noblesse,
Suivre l'impétueux torrent;
Le plus sage en est la Victime:
Et si l'on se refuse au crime,
On croit n'être plus innocent.

Toi, qu'éveille le bruit des armes,
DU BOURG, pour qui les Champs de *Mars*
Ont déja d'invincibles charmes;
Toi, qui veux braver les hazards:
Que ton courage héréditaire,
D'une valeur imaginaire
N'autorise jamais la Loi.
Verse ton sang pour ta Patrie;
Et que chaque instant de ta vie,
Ne soit consacré qu'à ton Roi.

J. JAVARY.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLVII.

Non si quid turbida Roma
Elevet, accedas.

Ne méprisez pas tout ce que Rome méprise.
Perf. Sat. 1.

LORSQUE le *Public* s'accorde à mépriser un Auteur en géneral, ou un Ouvrage en particulier, ce jugement passe toujours pour *infaillible* & *irréformable*. Tous les célébres Auteurs nous ont donné cette maxime pour constante, & chacun y souscrit. Il feroit bon néanmoins de remarquer, que *ceux qui ont accredité cette maxime, avoient interêt à l'établir*. Mais si elle est si certaine, pourquoi les jugemens de ce Peuple infaillible ne sont-ils pas *invariables*? il arrive quelquesfois, je ne sçais pourquoi, qu'il méprise dans un tems, ce qu'il a estimé dans un autre, & que les mêmes Ouvrages qu'il a autrefois comblez d'éloges & admirez, tombent ensuite dans le plus parfait oubli. L'Auteur le plus estimé de ses contemporains peut-il après cela s'en faire accroire? Peut-il se répondre qu'il n'aura pas le sort de *Ronsard*, de *Maimbourg*, de *Varillas*, & d'un autre Auteur dont nous avons vû la réputation naître & mourir dans l'espace de vingt années?

Mais par la même raison un Ecrivain, sifflé par ceux de son tems, ne pourroit-il pas se flatter de voir un retour heureux; le Public devenu plus favorable à ses écrits, estimer, admirer même ce qu'il a d'abord condamné & rejetté? En vain un Auteur généralement méprisé de ses contemporains voudroit en appeller à la posterité; s'il présumoit de

de trouver dans l'avenir des Juges plus équitables à son gré, il se flatteroit d'un espoir chimérique. Il s'ensuit de là, que le Public, *faillible* quand il approuve, est *infaillible* quand il condamne; il n'est point alors permis d'en appeller; au moins l'appel ne seroit ni *dévolutif*, ni *suspensif*.

Ces *deux termes de Jurisprudence* qui viennent de m'échaper étonneront peut-être le Lecteur, qui ne s'attendoit pas à les voir ici. Il m'excusera, s'il fait réflexion, que j'ai la tête toute pleine de ces termes, & qu'ils me viennent de la lecture que j'ai faite depuis peu d'un Livre nouveau, imprimé à *Paris*, intitulé: *Causes célébres & interessantes, avec les Jugemens qui les ont décidées, recueillies par M... Avocat au Parlement.*

Rien n'est plus utile, ce me semble, pour ceux qui se consacrent au *Barreau* que la *lecture des Plaidoiers* ou des *Mémoires des célébres Avocats*. Mais comme il y en a une infinité, un Recueil de ces Ecrits seroit immense. Il faut donc se borner à un petit nombre, qui concernent les *Causes célébres*. Il y avoit longtems qu'on souhaitoit un Recueil de cette espéce. Mais il faloit qu'un homme d'esprit & d'ailleurs éclairé, se chargeât de ce soin; qu'il sçût faire avec une *élégante netteté* le plan des Causes; & avec une *justesse méthodique* l'extrait des Moiens de part & d'autre; qu'il ne rendît pas des Causes confuses & ennuieuses par le mauvais arrangement des *faits* & des *preuves*, & par des redites continuelles; qu'il eût enfin le talent ou la facilité d'être *court & précis*. On me mande que l'Auteur de l'Ouvrage dont il s'agit, est un Avocat plus connu par sa *Bibliothéque des Gens de Cour*, que par ses Plaidoiers.

Au reste cet Ouvrage est un choix de ces Causes *qui ont excité la curiosité universelle lorsqu'elles ont été [illegible]. Elles ont fait l'empressement du Public, le sujet de l'entretien des honnêtes Gens & du Peuple; Elles ont attiré la foule aux Audiences*, &

& ont laissé les Esprits en suspens, dans l'attente du jugement que les Magistrats devoient prononcer, & cette suspension les a occupez & interessez.

On en jugera par ce petit Extrait. Dans le *prémier Tome* on trouve d'abord l'*Histoire du faux Martin Guerre*, le plus impudent peut-être de tous les Imposteurs. C'est un *faux Amphitrion*, qui dispute au véritable son état. La seconde *Alcmene*. Epouse de celui-ci, étoit, suivant le Portrait qu'on en fait, plus belle que la prémiere. L'Histoire suivante est d'une *fille qui sauva la Vie à son Amant*. On juge que son Plaidoier éloquent & pathétique a dû attendrir ses Juges. La Cause du *Gueux de Vernon*, & de l'*Enfant reclamé par deux Meres*, sont deux sujets très propres à exercer l'*Eloquence des Avocats* & les *Lumières des Juges*. Toute une Ville veut remplacer par un *Gueux*, l'*enfant qu'une Bourgeoise aisée avoit perdu*. Un *Enfant de qualité*, enlevé au moment de sa Naissance, & dénué de tout ce qui pouvoit prouver son état, est conservé miraculeusement, pour ainsi dire, & vient se jetter entre les bras de sa mere *au bout de neuf ans*. Il a même le bonheur de prouver son état, quoique la mort avoit enlevé ceux qui le lui avoient ravi. N'oublions pas de dire, qu'après la Cause du Gueux de Vernon, il y a un *Plaidoier en faveur des Médecins*, qui peut les dédommager des *railleries de Molière*. L'*Histoire de la Marquise de Brinvilliers* est ensuite exposée avec toutes ses circonstances. Le *Caractère* de cette *célèbre Criminelle* est *prodigieux* & *horrible* tout à la fois. On traite incidemment une *question fort curieuse* sur la *Confession auriculaire*. Le *sort funeste du sieur d'Anglade* fait le sujet de la derniere Cause du prémier Tome. Il est difficile de refuser des larmes à la destinée de cet *Innocent condamné*, *malgré la Droiture & l'Intégrité des Juges*. Les *Jurisconsultes* trouveront une *question bien approfondie* sur les dommages & les Interêts dûs à l'*Innocence proscrite par un Jugement*.

Le *ſecond Tome* ne contient que *deux Cauſes.* La *prémière* eſt celle du *fameux Caille.* Un Parlement qui le déclare *Caille* dans ſon Jugement, & un autre qui le declare *P. Mege* dans le ſien, font voir, que la vraie déciſion étoit bien difficile à rencontrer. A la fin de cette Cauſe on trouve une *Lettre d'une Dame*, qui fait voir par le Jugement qu'elle porte, juſqu'où peut aller le Bon-ſens d'une femme d'eſprit. Le *ſort tragique d'Urbain Grandier* accuſé de *Magie*, eſt le ſujet de la *ſeconde Cauſe.* Une Cabale puiſſante, un grand Miniſtre & des Juges ſupérieurs, mirent ce *Grandier* au rang des *Magiciens.* Des *Réligieuſes* ſe donnerent pour *poſſédées* de la façon de *Grandier*: Elles firent illuſion aux Gens *crédules*, imposerent ſilence aux *Incrédules*, & conduiſirent la Piéce juſqu'a ſon denoüement, c'eſt à dire, juſqu'à la mort violente de celui qu'elles faiſoient paſſer pour *Magicien.*

On voit que l'Auteur entreprend une vaſte Carrière; s'il peut la fournir, ſa courſe durera longtems, puiſqu'il parcourt tous les Tribunaux de la *France*, les regardant tous comme étant de la compétence de ſon Projet.

Après avoir parcouru ce Livre, je me ſuis remis avec un grand plaiſir à la lecture de celui de *M. R.* Je n'ai pas encore dit tout ce que j'en puis dire. Je l'avois quitté à l'endroit des *Réflexions ſur l'Ode.* Si on l'en croit, le *ſublime d'une penſée* vient de l'*orgueïl* que cette penſée réveille en nous. C'eſt notre orgueïl qui prête à ces ſortes de penſées la plus grande partie de leur beauté; comme dans le *moi* de *Médée*, & dans le *qu'il mourût* du vieil *Horace.* D'où il ſuit qu'un homme bien modeſte & bien humble, devroit trouver *plat* & *commun* ce que nous appellons *ſublime.* Au moins ce ſublime ne devroit faire aucune impreſſion ſur lui. Mais eſt-il bien vrai qu'en liſant cet endroit de *Corneille*, nous nous mettions à la place d'*Horace*, que nous nous trouvions *animez de la même grandeur*, pour me ſervir des ter-

termes de l'Auteur, & que nous nous enorgueil-lissions tacitement d'un courage, que nous n'avions pas le bonheur de nous connoître encore? Si cela est, on devroit bien faire lire souvent de pareils traits à ceux qui passent pour n'être pas fort braves. Je m'imagine qu'à force de se mettre à la place des Héros, ils le deviendroient eux mêmes; ils se défieroient moins de leur valeur, & viendroient enfin à se trouver un courage *qu'ils n'avoient pas le bonheur de connoître.*

Ainsi tous ces *beaux sentimens*, si on l'en croit, nous les devons à notre orgueïl. Encore une fois, soions *raisonnables* & *humbles*, il n'y aura plus de *sublime*, que pour les gens *d'un orgueïl sot & ridicule*. Au reste, l'idée de *M. R.* par rapport au sublime n'est pas neuve; elle est prise de *M. Nicole*, & elle se trouve réfutée dans la *Maniere de penser* du *P. Bouhours*. On est étonné de voir réparoitre ici un *paradoxe usé*, & l'Auteur prendre la peine d'orner son Livre d'une idée commune, & assez peu solide.

Ce n'est pas seulement l'*orgueïl*, c'est quelquefois l'*impieté*, dit l'Auteur, qui nous fait trouver du sublime dans une pensée, comme dans ce Vers:

Grand Dieu! rends-nous le jour & combats contre nous.

Le genre humain, qui goûte une *pensée si gascone*, est charmé, dit-il, de voir son Maître appellé en duël par un Mortel. Nous sommes, (ce sont ses termes,) *d'étranges animaux*, nez tous avec un fond de religion, nous ne laissons pas malgré cela d'être un peu impies; *& ce fond d'impieté que la Religion endort quelquefois, se réveille toujours avec plaisir.* L'Auteur paroît confondre ainsi tous les hommes avec quelques Particuliers qui n'ont malheureusement aucun principe de religion, qui au moins n'y sont point affermis, & qui n'ont par rapport à ses dogmes & à ses devoirs que de foibles lueurs, que l'orgueïl de leur

esprit & la corruption de leur cœur éteignent aisément. C'est ce qu'il appelle une *impieté endormie par la Religion.* Mais n'est-ce pas plutôt la Religion que l'impieté endort par ses sophismes & par les douceurs criminelles d'une vie libre qu'elle autorise ?

L'examen du *sublime* conduit à celui de l'*Ode*, où l'Auteur ne dit rien qu'on ne sçache, si ce n'est *qu'il aime Horace à la folie.* Faut-il s'étonner qu'il refuse absolument d'appeller *Odes* de *petits Poëmes didactiques*, où tout sent le *théorême* & le *corollaire*, où une *fade analyse* mene toujours comme par la main une *file d'analyses plus fades* encore. On sent assez quelles Odes il a eu en vûë. Il ne fait pas plus de grace à certaines *Odes anacréontiques*, qu'il désigne sous le nom de *vilaines petites Chansons*, où tout est taillé en *Epigramme.* Enfin, il se plaint que nous faisons trop de cas du *maniere* & du *sec*, & qu'il nous manque souvent cette belle chaleur, au moien de laquelle on passe à la posterité.

J'omets, comme choses fort communes ce qu'il dit du *Sonnet*, du *Rondeau*, du *Madrigal*, &c. Voici quelque chose qui n'est pas commun. Les *Cantates*, selon lui, ont beaucoup d'agrément lorsqu'elles sont parées des graces de la *Musique*; mais *c'est une pitié*, ajoûte-t-il, que de les voir *toutes nuës & renduës à la Poësie.* On est presque toujours honteux d'avoir été séduit par de *petits Poëmes fades, secs & décharnez.* Les interruptions faites au Récit le blessent; *dès que la Musique se retire, elles deviennent la plus cruelle chose du monde. Rien ne nous impatiente plus qu'un récit qu'on nous coupe dans le vif; & ce tour nous est joüé sans misericorde trois fois dans la Cantate.*

Mais 1. ce que *M. R.* condamne ici dans la *Cantate*, il doit le condamner aussi dans les *Opera*, où l'on voit *des interruptions faites au Récit*, par les *Sentences*, les *Ariettes*, les *Airs de mouvement*,

 dont

dont ils sont coupez très-fréquemment, sans quoi ces Récits seroient ennuieux & insupportables. C'est donc une grande pitié pour *M. R.* de voir un *Opera tout nud sans Musique!* Quelle cruelle chose pour lui que les *paroles d'un Opera!*

2. Plusieurs personnes pensent au contraire, que loin que ces interruptions soient un défaut, elles sont une espece de beauté, même en Poësie. La *Cantate* est un *genre d'Ode*, genre nouveau, dont les *Italiens* ont créé l'idée, portée depuis à sa perfection par *M. Rousseau*, qui le premier a fait passer ces Odes dans notre Langue. Ce que l'Auteur appelle des *interruptions*, sont des *suspensions agréables*, qui font un bon effet. Ce sont ou des *Sentences vives*, ou des *Maximes galantes* ou des *Images rapides*, ou des *Sentimens tendres & touchans*, & toujours des *ornemens*, même pour la Poësie. Et sans ces ornemens, que seroit-ce que le *Poëme de la Cantate*, qu'une *Fable séche en stile épique?*

Enfin, sans qu'il soit nécessaire de raisonner davantage sur ce point, je demande, si les *Cantates de M. Rousseau* ne plaisent pas à tout le monde, indépendemment de la Musique? Y a-t-il quelqu'un, hors *M. R.* à qui elles semblent de *petits Poëmes fades & secs*, & à qui elle fassent *pitié?*

Dans les *trois Lettres de M. R. sur la naissance, le progrés & la décadence du goût*, il y a du *vrai* & du *neuf*; mais le *vrai* a paru *trivial* à plusieurs, & le *neuf* un peu *chimérique*. Qui croira, par exemple, que l'ignorance des siécles qui se sont écoulez depuis le *regne d'Auguste* jusqu'à celui de *François I.* ait été necessaire au retablissement du *bon-goût*, gâté par *Ovide*, par *Pline* & par *Séneque*; en sorte que cette ignorance ait été pour l'esprit humain *comme le grand remede*? Dira-t-on qu'il y avoit dans le *dixiéme siécle*, par exemple, où le goût étoit si mauvais, plus de disposition à devenir tels que nous sommes aujourd'hui, qu'il n'y

en

en avoit dans le *siécle de Trajan*? Les *sotises*, les *préjugez ridicules*, la *grossiéreté*, le *goût des pointes* & des *misérables allusions*; tout cela nous préparoit-il à la *renaissance des Lettres & du bon goût*? Tout cela a-t-il pû servir de *grand remede* à l'esprit humain pour le purifier? J'aimerois autant qu'on me dit sérieusement, que pour guérir un homme d'une foiblesse, il avoit été nécessaire de lui couper les jambes, les bras & la tête.

Dans la *seconde Lettre M. R.* s'éleve de toutes ses forces contre ce qui sent l'*affectation*, & qui s'éloigne de la nature. Mais le *familier ingénieux*, le *trivial orné*, le *paradoxal filé*, le *faux masqué en vraisemblable*, le *badin ennobli*, le *subtil simplifié*, tout cela ne se trouve-t-il pas dans son Ouvrage?

Au reste, je ne sçais pas sur quoi se fonde l'Auteur, lorsqu'il prétend, que le *goût est aujourd'hui corrompu*. On a peut-être essaié de le corrompre, mais il est encore aussi sain qu'il l'a jamais été. On est en garde contre le *faux bel-esprit*; on hait l'*affecté* & le *précieux*; on cherche & l'on prise le *beau naturel*. Les bons Livres du *siécle de Louis XIV* sont toûjours lûs; ceux du notre, où l'on court après l'Esprit, sont peut-être lûs aussi, & avec trop de plaisir, parceque l'Esprit en fait toujours: Mais on ne laisse par de les condamner, & l'on se contente de dire, que *leurs Auteurs ont beaucoup d'Esprit*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLVIII.

Nihil est, quod non expugnet pertinax opera, & intenta ac diligens cura.

Senec. Epist. 50.

QUAND on voit des Auteurs promettre au Public des *Ouvrages d'un travail immense*, & former des projets qui exigent des *connoissances d'une prodigieuse étendue*, on a d'abord de la peine à se persuader qu'ils tiendront leur parole, & qu'ils viendront à bout de leur dessein. Lorsque, par exemple, le fameux *Bayle* annonça autre-fois, qu'il s'engageoit dans cette vaste carrière de *compilations historiques*, qu'on admire aujourd'hui dans son *Dictionaire*, on se défia du succès de son entreprise, & on ne crût point qu'il lui fût possible d'accomplir ce qu'il promettoit (a). Il en est ainsi de tous ces Ouvrages, qui paroissent *au-dessus des forces de l'humanité*, & peu convenables à la courte durée de la vie. Il est certain pourtant qu'il y a des hommes *laborieux à l'excès*, & d'un courage surprenant, que ces *grandes entreprises littéraires* n'effraient point : & ce qui nous confond, c'est qu'ils en viennent à bout. Sans chercher d'autres exemples, celui de *Bayle* est assez frappant, pour me dispenser de citer un *Baronius*, un *de Thou*, un *Codwott*, & plusieurs autres, qui ont entrepris de ces sortes d'Ouvrages, dont la seule idée fait frémir la paresse humaine, & qui néanmoins les ont heureusement achevez.

Ne

(a) Voyez la *Préface du Dict. de Bayle*.

Ne pourroit-on pas mettre au rang de ces *travaux surprenans*, par rapport à l'*immensité des recherches & des compilations*, le Livre dont le commencement vient d'éclore à *Paris* & dont il a été parlé ci-devant (*a*). Lorsqu'on verra ce grand Ouvrage achevé, pourra-t-on s'empêcher de s'écrier: Quel abyme d'érudition & de sçavoir! Qu'on en juge dès aujourd'hui, par ce que les Auteur promettént dès le frontispice. Je conseillerois à un homme qui auroit la présomption de se croire fort sçavant, de lire seulement la *liste des Auteurs Gaulois* dont il est parlé dans la *prémière Partie du prémier Tome*. Pourroit-il s'empêcher de dire comme *Socrate*. Que sçais-je? Quelle vaste érudition! Où sont aujourd'hui, je ne dis pas en *France* & en *Angleterre*, où l'on ne se pique en général que de *bel esprit*, de *Philosophie* & de *Littérature choisie*; mais en *Dannemarc* & en *Allemagne*, où l'on se fait gloire de sçavoir bien des choses, qu'on n'a pas honte d'ignorer ailleurs; où sont, dis-je, aujourd'hui ceux qui ont entendu parler de *Marcus-Antonius Gnipho*, & de plusieurs autres semblables? En vérité, ils sont bien rédévables à ceux qui les ont ainsi tirez de l'oubli, où ils étoient ensevelis depuis tant de siécles.

Mais je me trompe: les Auteurs de cette *Histoire Littéraire de la France*, n'ont pas eu intention de ne parler que de ceux qui le méritoient. Ce choix les eût trop embarassez. *Tous les Ecrivains* y ont leur place, parce qu'ils ont été *Ecrivains*: ainsi l'on fait revivre *quinze ou seize siécles après leur mort*, bien des Ecrivains qui étoient peut-être *morts de leur vivant*. Mais c'est la *méthode de tous les Bibliothéquaires*. Il suffit même qu'il soit dit quelque part, que tel *Gaulois* ou tel *François* a écrit quelque

(*a*) Voiez *Pour & Contre* N. XLIV. pag. 53 & suiv.

que chose, pour qu'on lui accorde ici un rang dans la Liste, & qu'on en fasse mention dans le corps de l'Ouvrage. Avoir été simplement *homme de Lettres*, ou même avoir *haï & persecuté les Sciences*, (comme l'Empereur *Caracalla*) est un titre pour avoir un *article a part*, & un *digne éloge*, ou un *juste blâme*.

Comme la *Comédie* forme un genre dans les *Belles Lettres*, on ne sera pas étonné de voir ici au *rang des Ecrivains* ceux qui auroient composé des *Comédies*. Mais comme les *anciens Gaulois* n'avoient pas apparemment le génie fort *comique*, on ne cite dans le Livre dont il s'agit, aucuns Auteurs *Dramatiques* nez dans la *Gaule*. Pour y suppléer, on a fait un article exprès pour un *fameux Comédien*, né dans la *Gaule Narbonoise*; c'est le *célébre Roscius* dont les Anciens ont tant parlé. Tout ce qu'ils en ont dit est ici compilé avec soin. Sans examiner si la vie d'un *Comédien de profession*, dont nous n'avons aucun Ouvrage, figure bien avec celle de plusieurs *Orateurs*, *Philosophes*, *Historiens* & *Peres de l'Eglise*, j'avouë que c'est ce que j'ai lû avec plus de plaisir: je n'ai pû en même tems m'empêcher de faire des vœux pour que la profession dont il s'agit fût en honneur comme elle étoit à *Rome*, du moins par rapport à *Roscius*. A qui tient-il? Le *Théâtre François*, (non pas le *Théâtre Anglois* & le *Théâtre Italien*, qui sont souvent des *écoles de licence*) est aussi épuré pour le moins que le *Théâtre des Romains*. Quoiqu'il en soit; Voici ce que je m'imagine qu'on sera bien aise de sçavoir, au sujet de l'*illustre Roscius*: C'est un personnage bien digne d'être connû.

La nature, disent nos modernes Auteurs, l'avoit orné de *toutes les qualitez imaginables pour le Théâtre*: cependant ils avoüent, qu'il avoit *les yeux un peu de travers*, & *la vûë difforme*; ce qui néan-

moins ne diminuoit rien de *sa bonne grace*. Il se trouva à *Rome* en même tems qu'*Esope*, cet autre Acteur si fameux. *Roscius* étoit pour le *Comique*, & *Esope* pour le *Tragique*. On sçait ce Vers d'*Horace*, en parlant de ces deux Acteurs.

Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit. (a)

Lorsque *Roscius* paroissait sur le Théâtre, c'étoit toujours avec un air & une grace qui charmoient les spectateurs. C'est à ce *Comédien*, comme au modele de quiconque parle en public, que *Ciceron* renvoie son Orateur. (b) *Qui doute*, dit-il, *qu'un Orateur n'ait besoin d'imiter le geste, le port & la bonne grace de Roscius?* Il faut qu'il sçache comme lui, ajoûte-t-il ailleurs, s'attirer de fréquens applaudissemens, exciter l'admiration, faire rire & faire pleurer, lorsqu'il veut. N'en déplaise à *Ciceron*, il me semble que si un Orateur sacré ou profane declamoit aujourd'hui *en Comédien*, il seroit sûrement sifflé. Le plus parfait Comédien n'est point un modele pour un Orateur. Apparemment que le goût de déclamation au Théâtre & au Bareau étoit chez les Romains bien différent du nôtre.

Roscius étoit d'ailleurs, selon *Ciceron* & les autres Auteurs qui ont parlé de lui, un parfaitement honnête homme; un homme d'honneur & de probité; ce qui est fort remarquable. La République, selon *Pline*, lui faisoit une pension annuelle, qui alloit environ à *soixante mille livres, monnoie de France*. On dit qu'il composa un petit Ecrit, qui étoit le *paralelle de l'Eloquence du Geste, avec l'Eloquence de la Parole*, ou la *comparaison du Comédien avec l'Orateur*. Voilà sans dou-

(a) Horat. Lib. 2. Epist. I.
(b) De Orator. Lib. I. n. 20 & 25.

toute ce qui lui a mérité place dans l'*Histoire Littéraire* dont il s'agit.

Nos Auteurs en ont aussi donné une aux Empereurs *Claude*, *Caracalla*, *Carus*, *Numerien*; *Constantin le jeune*, *Gratien* & *Valentinien II* &c. Mais je ne vois pas que ces *Césars* aient mérité un tel honneur, à titre d'*hommes de Lettres & d'Ecrivains*. L'*Histoire des hérésies & des Conciles* entre aussi dans le plan de l'Ouvrage, avec toute l'*Histoire Ecclésiastique*. Ce sera bien autre chose, quand les Auteurs seront parvenus aux *derniers siécles*. Quelle foule de *Scolastiques*, de *Casuistes*, de *Sermonnaires* & d'*Auteurs Ascétiques*! Que d'Ecrivains oubliez reparoîtront! Cependant si l'on continue sur le même ton, il faudra nécessairement faire mention de tous ces *Scriblings*, pour me servir d'un terme *Anglois*, que je ne puis rendre en *François* par un mot propre. Ce ne sera pas la faute des Auteurs de cette *Histoire Littéraire*; c'est le malheur d'une si vaste entreprise.

Qu'il me soit permis de dire ici avec ingénuité & avec tout le respect que je dois à ces Sçavans du premier ordre, qu'en leur place, 1. je n'aurois parlé que de ceux qui ont laissé des Ouvrages à la posterité, & non de ceux qui n'ont été qu'*Amateurs des Belles Lettres*, qui n'ont rien écrit, ou dont il ne reste aucun monument; si ce n'est quelques Auteurs célébres dans l'antiquité, dont les Ouvrages ont été malheureusement perdus. 2. J'aurois mis à l'écart les *Peres*, les *Auteurs Ecclésiastiques*, les *Hérétiques*, les *Controversistes*, & surtout les *Conciles*; ces matières sont épuisées, & à moins d'être extrêmement diffus, nos Auteurs ne pourront donner sur cela que des abregez assez inutiles. 3. Je me serois étudié à faire un choix des choses qui concernent les Ecrivains dont j'aurois parlé, sans m'embarasser d'une infinité de citations.

Après

Après tout, quoiqu'on ait ſuivi dans l'Ouvrage dont il s'agit, un autre plan, je ne puis m'empêcher de rendre juſtice aux Auteurs, & d'avoüer qu'il y a une *erudition infinie*, fruit d'une lecture prodigieuſe, qui mérite d'autant plus de loüanges, qu'on porte aujourd'hui trop loin le mépris de ces ſortes de recherches.

Il eſt vrai que la plûpart des *Auteurs modernes*, dans la crainte de paſſer pour *Copiſtes*, tâchent de s'ouvrir des routes nouvelles, & de ſe former une maniere d'écrire qui ſoit à eux. Ont-ils tort ? *M. de V.* s'attache beaucoup dans ſes *Tragédies* à *peindre*; il eſt *ſententieux* & *nerveux*, & ſon *ſtile* eſt toujours *pompeux* & *magnifique*. C'eſt là ſon *génie particulier*, & cette façon d'écrire lui eſt propre, comme la *tendreſſe* & la *belle nature* l'étoit à *Racine*. Dira-t-on pour cela, que le goût eſt corrompu, parce qu'on lit avec avidité tout ce qui vient de ce *Poëte illuſtre*? Ceux qui l'admirent le plus à certains égards, ſçavent ce qui lui manque; mais croient devoir lui rendre juſtice ſur ce qu'il poſſede, & ils lui accordent un des plus grands talens qui aient encore paru. Qui eſt-ce qui ne fait pas des vœux, pour que ce rare eſprit *choiſiſſe & diſpoſe mieux ſes Sujets*, pour qu'il les *travaille avec plus de ſoin*, & les produiſe au grand jour *avec plus de lenteur & de précaution*?

Lorſqu'on a applaudi le *Badinage*, par exemple, *Comédie nouvelle en vers, & en un Acte*, on a rendu juſtice à l'Auteur ſur l'eſprit qui brille dans cette Piece; *eſprit* qui eſt pourtant plus *dans l'expreſſion* que *dans les choſes*: mais j'apprens qu'on n'en a pas tellement été ébloüi, qu'on n'ait unanimement décidé, que les *bienſéances* & *certains égards dûs à la ſocieté*, étoient bleſſez par des *plaiſanteries malignes & indécentes*. On a trouvé auſſi que le génie de ces ſortes de *Pieces découſuës*, *ſans nœud*

nœud & sans dénoüement, n'avoit pas un grand mérite, parce qu'elles ressemblent plus a une *Pasquinade* qu'à une *Comedie*. Qu'on dise aprés cela que *le goût du siécle est corrompu*.

N'a-t-on pas encore rendu justice tout récemment au *Recueïl des Poësies diverses de M....* Y a-t-il quelqu'un qui ait pû lire son *Triomphe des Melotbilettes*, &c. On ne peut nier qu'il n'y ait de l'*esprit* & de la *chaleur dans ses Contes*. Mais y trouve-t-on la moindre adresse pour glisser légerement, comme fait *la Fontaine*, sur les endroits qui révoltent la pudeur.

Castum decet esse Poëtam.

C'est au contraire sur ces endroits que l'Auteur s'étend & s'appesantit. C'est sur les *objets obscénes* que son pinceau s'exerce le plus. Par-là il a pretendu plaire; mais à qui?

On m'a envoié depuis peu le Livre intitulé; *Histoire de l'Empire des Cherifs en Afrique*; Ce Livre renferme des choses curieuses tirées de l'*Histoire de M. de Thou* & de *Marmol*, *Historien d'Afrique*. L'abregé de la *Vie de M. de Santa-Cruz*, qui est à la fin, est un morceau digne d'être lû. Ce Seigneur Espagnol, qu'on a vû Ambassadeur en *France*, & qui depuis fût fait Gouverneur d'*Oran*, lorsque la Ville eût été prise, a été tué malheureusement dans une sortie, comme tout le monde le sçait. Il vivra éternellement par son fameux ouvrage des *Réflexions Politiques & Militaires*, dont *dix Volumes in-quarto* ont paru à *Turin*, & le *onziéme* à *Paris*. Il finissoit le *douziéme* quand il eût ordre de se rendre à *Alicante*. Le *treiziéme* qui regarde les *Vivres*, est une traduction du *Parfait Munitionaire des Armées*, donné au commencement de ce siécle par *M. Nodot*. Cette traduction est d'*un des Pages du Marquis de Santa-Cruz*, qui en

la

la corrigeant l'avoit adoptée pour *troisiéme volume de son Ouvrage*, qui devoit en contenir *vingt*, où toutes les parties de la guerre auroient été traitées. On dit, que cet Ouvrage se traduit en *François*, & sera imprimé en *Hollande*.

Les *Oeuvres de M. Thomas Chubb*, dont quelques Ecrits ont été traduits en *François*, & imprimez en *Hollande*, viennent de paroitre en *un Volume in quarto*.

On ne sera point étonné qu'on ait traduit en *Anglois* le *Sethos de M. l'Abbé Terrasson*, si l'on fait attention, que pour peu qu'il y ait de sçavoir, ou d'idées singuliéres dans un *Ouvrage François*, il y a toûjours à *Londres* des plumes toutes prêtes pour l'habiller *à l'Angloise*. Au reste il y a dans *Sethos* des choses estimables, qui méritent d'être lûës par d'autres personnes que ces gens oisifs & curieux, qui lisent indifféremment tout ce qu'on imprime de nouveau.

Ce feuillet LE POUR ET CONTRE, continuë à paroitre régulierement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell*. à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XLIX.

Sapientia prima est,
Stultitiâ caruisse.

Le prémier dégré de la sagesse, est d'être exemt de folie. Horat. Sat.

SI l'on veut bien faire réflexion, qu'un *talent supérieur*, & un *génie rare*, ont toujours pour principe une *imagination très-vive*; on sera moins surpris de voir quelquefois de *grands esprits* être *très-foux* à certains égards. Combien de Philosophes sublimes ont donné dans des travers pitoiables, ont avancé des propositions extravagantes, & ont confirmé admirablement ce que dit *Ciceron* avec vérité : *Qu'il n'y a point d'opinion si absurde, ni de système si insensé, qui ne puisse être imaginé & soûtenu par quelque Philosophe?*

Les *Sçavans de profession* sont encore plus sujets à ces écarts. J'appelle ici *Sçavans de profession*, ceux qui passent leur vie à recueillir des faits & des noms propres, & dont l'esprit s'épuise sur d'*antiques minuties*; ce qui les rend dédaigneux pour ceux qui les environnent; parce que n'étant que leurs contemporains, ils ne méritent pas de partager leurs égards, qu'ils réservent pour les seuls Anciens.

Les hommes de ce caractere, enorgueillis par la connoissance qu'ils ont acquise de plusieurs *Langues Européennes* & *Asiatiques*, anciennes & modernes, enrichis des dépouilles d'un million d'Auteurs

obſcurs, auxquels ils immolent tous les jours leur ſommeil, leur ſanté, les douceurs, & peut-être les devoirs de la ſocieté, accoûtumez enfin à ne faire uſage que de leur opulente mémoire; ces hommes, dis-je, ſe croient de bonne foi au-deſſus de tous ceux qui n'ont point ſuivi la même route.

Or ſi ces *Sçavans* (je parle uniquement de ceux dont le jugement eſt d'ailleurs, peu ſolide) s'aviſent d'enfanter des opinions, & de forger des ſyſtêmes, le *bon ſens* eſt toujours la choſe à laquelle ils ont le moins d'égard, dans la maniere de les appuier & de les défendre. C'eſt bien pis encore, s'ils ont l'imagination vive à un certain dégré: alors foulant aux pieds toutes les *regles de la Critique*, heurtant de front la *vraiſemblance* & la *raiſon*, ils propoſent & étalent hardiment les ſyſtêmes les plus abſurdes. Pour les ſoûtenir, ils s'inſcrivent en faux contre les Actes les plus autentiques; ils bravent les autoritez les plus reſpectables; ils donnent le démenti à toute l'antiquité; ils traitent d'*apocryphe* tout ce qui ne leur eſt pas favorable, & préferent enfin à l'évidence même, leurs ſubtiles & vaines conjectures.

Je pourrois citer ici pluſieurs Sçavans de ce caractere, qui ont exiſté. Mais à cette occaſion, je me contenterai de parler d'un *Ouvrage poſthume* attribué à un des plus fameux hommes de notre ſiécle, en tout genre de littérature; eſtimé & admiré même de toute l'*Europe* pour ſa *vaſte & profonde erudition*. Cet Ouvrage nouvellement imprimé en *Hollande* eſt intitulé: *Joannis Harduini é Societate Jeſu Opera varia.* On aſſûre que l'Auteur joignoit à un *ſçavoir éminent*, & à un *eſprit ſubtil*, une *ſincére pieté*, un *zéle ardent pour la Religion*, une *pureté de mœurs* admirable, & même une *humilité profonde*, malgré le caractere de ſes Ecrits, quelquefois amers.

D'un

D'un autre côté, on ſçait qu'on attribuë à cet homme célèbre les *paradoxes* les plus ſinguliers & les plus inſoûtenables, par rapport aux *Ouvrages de l'Antiquité*: paradoxes qu'il a déſavoüez publiquement par une *rétractation formelle* (*a*). Or ce ſont ces mêmes paradoxes, étouffez autrefois par l'Auteur, à qui on les attribuoit, qu'un homme, toujours zélé pour les Ouvrages poſthumes, vient de publier. Je ne m'arrêterai point à expoſer ici toutes ces *opinions bizarres*, qui ont autrefois étonné le *Monde ſçavant*. Je ne parlerai point du *Traité* qui ſe trouve dans ce Recuëil, & qui eſt intitulé *Athei detecti*. Je craindrois de bleſſer mon Lecteur, même par la ſimple expoſition des *imaginations extravagantes* qu'il renferme. Je me bornerai donc à faire mention ici du Traité intitulé: *Pſeudo-Virgilius*, ou *le faux Virgile*.

Peu de perſonnes ignorent que le ſçavant *P. H.* . . . a prétendu que l'*Eneïde* n'étoit point un Ouvrage de *Virgile*, Auteur ſeulement, ſelon lui, des *Bucoliques* & des *Géorgiques*. Il croioit auſſi qu'*Horace* n'étoit Auteur que des *Satyres* & des *Epîtres*, & non des *Odes* & du Livre des *Epodes*, non plus que de l'*Art Poëtique*. Quoiqu'on ſe perſuadât aiſément que ce Sçavant avoit des raiſons pour appuier une opinion ſi étrange, on ignoroit néanmoins ces raiſons en détail. Les voici telles qu'on les trouve dans le Recuëil dont il s'agit. Je me flatte que le Public ſera bien aiſe de ſçavoir enfin ſur quoi eſt fondé cet *étonnant paradoxe* (*b*).

1°. Les *Géorgiques* ne furent achevées que l'an 735. de *Rome*, ſelon l'Auteur. *Virgile* s'étoit engagé

(*a*) Dans le *Journal de Trévoux*.

(*b*) On ne s'amuſera point ici à réfuter en détail ces preuves, qui tombent d'elles mêmes, par leur foibleſſe, & qui ſont plus capables de faire rire, que d'impoſer.

gagé dans le *troisiéme Livre*, à chanter les *loüanges d'Auguste* : mais par malheur *Virgile* mourût cette même année 735. selon *Servius* ou *Donat*, au moins en 740. selon *Pline*. En suppofant que *Virgile* n'est mort qu'en 740. est-il croiable qu'en *cinq années* il ait pû composer l'*Enéïde* dans l'état où ce Poëme est, & qu'en même tems il n'ait point songé à accomplir ce qu'il avoit promis à *Auguste* dans ses *Géorgiques* ? (a)

2°. *Horace* écrivant, selon le même Auteur, en l'année 735. la *prémiére Epître du second Livre*, (comme le fait voir l'allusion qui y est à certaines actions d'*Auguste*) il fait sentir que *Virgile* avoit des obligations à l'Empereur. En ce cas, *Virgile* se seroit-il amusé à composer l'*Eneïde* au lieu de célébrer son bienfaiteur ?

3°. Lorsqu'*Horace* écrivit la *dixiéme Satyre du Livre I.* *Virgile* n'avoit encore composé que ses *Bucoliques*. Cela est manifeste par ce Vers :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

Virgile n'avoit donc composé alors que ses *Eglogues*. S'il avoit publié d'autres Vers, & surtout des *Vers épiques*, *Horace* se seroit-il contenté de lui attribuër le *molle atque facetum* ?

4°. *Virgile* dit dans les *Géorgiques* que *Tithonus* conduisit les *Troyens* en *Italie*. Dans l'*Eneïde* au contraire ils sont conduits par *Enée* : de plus, *Virgile* rejette la *Métempsicose* dans les *Géorgiques*, & il l'admet dans l'*Eneïde*.

5°. Comment se peut-il que *Pline*, qui a plusieurs fois cité les *Eglogues* & les *Géorgiques*, n'ait jamais cité l'*Eneïde*, lorsqu'il en avoit l'occasion ?

Ce

(a) *L'Enéïde* est un Poëme dont le but paroît être de flatter *Auguste*, qui y est peint sous le nom d'*Enée*.

Ce Poëme n'existoit donc pas du tems de *Pline*, c'est-à-dire, longtems apres la mort du véritable *Virgile*.

6°. *Pline* dit, qu'*Auguste* défendit d'avoir aucun égard à la derniere volonté de *Virgile*, qui avoit ordonné par son Testament de brûler ses Vers, *ejus Carmina*. Or le terme de *Carmina* ne sçauroit convenir à l'*Eneïde*. Si *Pline* eût entendu ce Poëme, il auroit dit *Carmen*, & non pas *Carmina*. Comme les *Bucoliques* avoient été publiées, *Virgile* auroit ordonné vainement de les brûler. Par ce *Carmina*, il s'agit donc des *Géorgiques* que *Virgile* vouloit supprimer. (*a*)

Voilà à quoi se réduisent les preuves de l'Auteur. C'est à ces *raisonnemens chimériques* qu'il sacrifie non-seulement la *Tradition* sur cet article, & le respect dû au *sentiment unanime de tous les siécles*, mais encore les *autoritez expresses d'Ovide*, de *Juvenal*, de *Stace*, de *Silius Italicus*, de *Martial*, de *Properce*, de *Quintilien*, d'*Asconius Pedianus*, de *Tacite*, au moins de l'Auteur du Dialogue *de Oratoribus*, & d'une foule d'autres Ecrivains Profanes & Ecclésiastiques. *Macrobe* a fait un *paralelle entre Virgile & Horace*, & *Servius* a commenté l'*Eneïde*, ainsi que les *Bucoliques* & les *Géorgiques*. Bagatelles que tout cela, répond l'Auteur. Si on l'en croit, tous ces Ecrivains qu'on prétend avoir parlé de l'*Eneïde*, qui l'ont commentée, loüée ou censurée, sont des *Ecrivains supposez & modernes*. Ils ne sont pas plus anciens que l'*Eneïde* même, composée, selon lui, vers l'an 1230. de J. C.

Mais pourquoi ce Poëme fût-il composé alors ? Vous l'allez voir. Il y eût dans le *treiziéme siécle*, selon lui, une *Société impie*, qui se proposa de prouver

(*a*) Comme si les *Géorgiques* n'étoient pas aussi bien un Poëme, (*carmen*) que l'*Eneïde*.

ver par une *Allégorie*, que tout ce qui arrive dans le monde de bien & de mal, étoit l'effet insurmontable d'une *destinée invincible* : c'est pour cela qu'il est dit souvent dans l'*Eneïde*, que *Jupiter lui-même est soûmis au Destin* (*a*). Ces hommes détestables, continuë-t-il, vouloient faire passer le *triomphe de l'Evangile*, comme *l'effet d'une fatalité*. Par cette raison, il étoit important pour eux de faire voir que la *seule destinée* & l'*enchainement des causes* avoient produit la *fondation de l'Empire Romain.*

Ils envelopperent donc sous des *noms feints*, & sous le voile de *certains faits fabuleux*, le *dogme impie de la destinée*, qu'ils vouloient accréditer. *Le faussaire* substitua le nom de *Troye* à celui de *Jerusalem.* Au lieu de dire expressément que les *Chrétiens* avoient porté leur *Religion* à *Rome*, & l'y avoient établie, il feignit adroitement qu'*Enée* avoit apporté en *Italie* les *Dieux de Troye*, après les avoir sauvez de sa Patrie embrasée. Au lieu de la *Synagogue éteinte*, le *faux Virgile* représenta *Turnus tué par Enée*, & *Amata* qui s'étrangle elle-même.

Ce ne sont la, ajoûte-t-il, que de *pures fictions*, sans aucune vérité. Car *Troye* fût prise par les *Grecs*, & non pas brulée. *Enée* ne conduisit jamais les *Troyens* en *Italie*; ce fut *Tithonus* qui y établit une *Colonie Troyenne*: Enfin tout le Poëme de *l'Eneïde* ne roule que sur des faussetez; par conséquent on n'y a eu en vûë qu'une *Allégorie pernicieuse.*

De plus, selon le même Auteur, ce Poëme est *contre toutes les regles.* L'action en est *double*; ce que l'exposition du sujet, qui est au commencement ne laisse point douteux. La *prémière action* concerne les voiages d'*Enée*, & la *seconde* ses combats dans le

(*a*) L'*Iliade d'Homère* est donc aussi un Ouvrage supposé: Car la *doctrine du destin* y est établie.

le *Latium*. La prémière est renfermée dans les *six prémiers Livres*, & la seconde dans les *six derniers*, à commencer au *trente septième Vers du Livre sept*, où le Poëte fait une nouvelle invocation addressée aux Muses. *Multum ille, & terris jactatus, & alto*, voilà la prémière action: *Multa quoque, bello passus* voilà la seconde. Au reste il n'est pas dit un mot dans les *six prémiers Livres* des *Héros*, qui brillent dans les *six derniers*.

Le Poëme, continuë-t-on, renferme une *double action d'une durée excessive*; celle de l'*Iliade* n'est que de *quarante-un jours*; celle de l'*Odyssée* n'est que de *quarante*; au lieu que l'action de l'*Enéïde* dure *un an*, & cependant elle ne fait par rapport au nombre des Vers, que la moitié de l'*Iliade*, ou de l'*Odyssée*.

Nul art dans l'*Enéïde*. Les *Divinitez* y paroissent *purement fabuleuses*, & non *allégoriques*, comme dans *Homére*. (a). La *ruine de Troye*, & les *avantures d'Enée*, jusqu'à son arrivée à *Carthage*, sont très-ennuïeuses. Les *amours de Didon* n'ont aucune liaison avec *l'action principale* du Poëme: le *faux Virgile* qui en est l'Auteur, a eu en vûë par cet *Episode* de flatter le *goût corrompu du treiziéme siécle*, qui vouloit de l'amour dans les *Romans*.

Ajoûtons, que l'on prétend encore que la *Latinité* & la *Versification* de l'*Enéïde* sont pitoiables. Ce sont, dit-on, des *mots forgez*, des *épithètes vuides de sens*, des *solécismes*, des *Barbarismes*, c'est-à-dire, des *Gallicismes* & des *Italicismes* sans fin; les *comparaisons* y sont *basses* & *sans justesse*: les *dialogues* n'y ont aucune décence. Plusieurs Vers n'y sont point achèvez, & renferment pourtant un

(a) Le P. H.... a publié un Livre dans le tems de la querelle de *M. de la Motte* avec *Madame Dacier*, sur les *Allégories d'Homére*.

un sens complet. On y voit de *frequentes invocations* qui tantôt s'addressent à *une Muse* & tantôt à *une autre*. Enfin, selon lui, le *faux Virgile* est un *Poëte impur*, ce qui paroît par la rencontre scandaleuse d'*Enée* & de *Didon* dans la caverne. Ensuite il examine en détail tous les *douze Livres de l'Enéide*, & exerce sa censure sur une infinité de Vers.

Après avoir lû ce morceau, on ne peut s'empêcher de plaindre l'Auteur. La *critique* qu'il fait de la *Latinité* de *l'Enéide* fait compassion, & donne à connoitre qu'il étoit *médiocre Humaniste*. Il critique, par exemple, ce commencement (*Arma Virumque cano.*) *Arma*, dit-il, ne signifie *en Latin* que les *Armes*, & non les *combats* (a) C'est, ajoute-t-il, comme si un *Poëte François* commençoit ainsi un Poëme : *Je chante les piques & les mousquets.*

ENIGME.

Je suis connu de tous, je ne connois personne,
Un élément subtil, fait voler de mes flancs,
Au gré de ma fureur, des Messagers brûlans;
Trop tard j'avertis ceux, sur qui je m'abandonne,
Je travaille aux plus beaux repas;
Dans les mains du beau sexe, on ne me trouve guere,
Par moi, les Grands font bonne chere;
Mais il en coute bien des pas

(a) Cependant Ovide dit : *Tityrus & segetes, Æneiaque arma legentur.*

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE. L.

Nemo mortalium omnibus horis sapit.
Plin. l. 7. c. 40.

LEs erreurs dont j'ai parlé dans ma derniére feuille sont trop *extraordinaires* pour ne pas ajouter ici le peu qui me reste à dire sur ce chapitre.

L'Auteur du *Pseudo-Virgilius* trouve encore dans l'*Eneïde* plusieurs *traits d'ignorance*. Il est faux, selon lui, qu'*Antenor* soit le *Fondateur de Padouë*; il est vrai qu'on y montre encore aujourd'hui son Tombeau; mais c'est un faux monument, parce qu'on y lit une Inscription en *caractéres Gothiques*: or ces *caractéres Gothiques* ne commencerent d'être en usage que sur la fin du Regne de *Saint Loüis*. Il est vrai, ajoute-t-il, que *Caton*, cité par *Pline*, rapporte que les *Vénétes* (dans le territoire desquels est la ville de *Padouë*) étoient originaires de *Troye*; mais il ne fait point mention d'*Antenor*. Ce n'est, selon l'Auteur, que depuis le *quatorziéme siécle* & depuis que l'*Enéïde* a paru, que les *Padoüans* se sont avisez de prendre *Antenor* pour leur Fondateur. Mais *Tite-Live* & *Denys d'Halicarnasse* parlent d'*Antenor* comme du *Fondateur de Padoüe*. Qu'importe à l'Auteur? Il en est quitte pour dire, que ces deux Ecrivains sont modernes & supposez.

Il est dit dans l'*Enéïde* que la *Maison d'Assaracus* subjuguera *Phtie* & *Mycénes*, & regnera sur *Argos*. *Lucius Mummius*, dit-on, *Quinctius Flami-*

nius & *Æmilius Paulus*, qui firent des Conquêtes dans la *Gréce*, n'étoient point *de la Maison d'Assaracus*; & de plus ils ne se rendirent maîtres ni de *Phtie*, ni de *Mycénes*, ni d'*Argos*. Quel a été le but du *Faussaire* en cet endroit, demande l'Auteur ? ç'a été de faire allusion à ce qui étoit arrivé l'an 1204. que les *Francs* se rendirent maîtres de *Constantinople* & donnerent au *Marquis de Montferrat* la *Thessalie*, où *Phtie* est située, & le *Peloponnese*, qui renferme les Villes d'*Argos* & de *Mycénes*. (a)

A l'égard de l'*episode de Didon*, il est fondé, selon l'Auteur, sur une *Medaille de Tyr* mal expliquée, & sur laquelle on lit ce mot, ΔΕΙΔΩΝ. Il ne s'agit point ici, dit-il, de la Reine *Didon* C'est que le *faux Virgile* ne sçavoit pas comme ce grand Médailliste, Inventeur des interprétations par les lettres initiales, qui ΔΕΙΔΩΝ est l'abrégé de cette phrase. ΔΕΙ μᾶν Δέμιν Ὥρα Νέους, c'est-à-dire, *il est tems de bâtir de nouvelles maisons*: ce qui, selon lui, signifioit, que les *Parthes* & les *Arabes* aiant détruit la ville de *Tyr* (sous l'*Empereur Sévere*) *Antonin*, fils de *Soemiade* y avoit envoié une nouvelle Colonie pour la rétablir.

Mais voici, selon l'Auteur, une *grande absurdité* de l'*Enéide*. On prédit à *Enée* qu'il bâtira une Ville dans l'endroit où il rencontrera une Laie avec trente petits. Cela est impossible, dit-il, parce que les Truies ne font jamais à la fois plus de vingt Cochons; & sur cela il cite l'autorité de *Pline*. Je pourrois encore rapporter plusieurs autres traits semblables de la critique de l'Auteur, mais je crains d'ennuier les Lecteurs.

On trouve dans ce même Recueil une autre *Dis-*

ser-

(a) L'Auteur auroit-il prétendu que ce *Marquis* descendoit d'*Assaracus* ?

sertation pour prouver que *ni les Odes, ni les Epodes, ni l'Art Poëtique ne sont point d'Horace.* Les raisons qu'on apporte, pour prouver ce *paradoxe*, sont de la même force que celles qu'on vient de voir par rapport à l'*Eneïde*. Je me contenterai d'exposer en peu de mots ce qu'on oppose au témoignage d'*Horace* même. Ce Poëte dit dans la dix-neuviéme Epître du premier Livre :

> *Parios ego primus ïambos*
> *Ostendi Latio, numeros animosque secutus*
> *Archilochi. . . .*

J'ai le prémier fait voir en Italie des Vers Iambes, & j'ai tâché d'imiter l'harmonie & la chaleur des Vers d'Archiloque. Puis il ajoute, que personne avant lui n'avoit fait en Latin des *Vers Lyriques* de cette sorte.

> *Tunc ego, non alio dictum priùs ore, Latinis*
> *Vulgavi Fidicen.*

Que répond à cela l'Auteur ? Cela signifie dit-il, qu'*Horace* a imité le goût d'*Archiloque*, de *Sapho* & d'*Alcée*. D'ailleurs ces Poëtes, selon lui, n'ont jamais écrit qu'en *Vers Héxamétres*. Les Vers, appellez *Jambes*, *Saphiques* & *Alcaïques*, sont des inventions du *quatorziéme siécle*, & le mot *Jambe* ne signifie autre chose qu'un *Poëme satyrique & mordant*. N'est-il pas bien glorieux pour l'érudition de raisonner ainsi ?

On sçait ce que répondit un jour *M. Despréaux* à une personne, qui l'entretenoit de ce systême par rapport à *Virgile* & à *Horace*. *Les Ecrivains du treiziéme & du quatorziéme siécle*, dit-il, *qui ont composé de si beaux Ouvrages dans des siécles si barbares, étoient bien sots ou bien humbles, de cacher ainsi leurs noms & d'emprunter ceux des Anciens pour se déguiser.* Voilà toute la réponse que méri-

tent, selon moi, de pareilles imaginations. Aussi je ne crois pas que personne soit jamais d'humeur de les réfuter sérieusement, encore moins de les adopter.

On me dit derniérement six beaux Vers de *M. Prior*, le *la Fontaine Anglois*, sur *l'immortalité de l'ame*. Je les placerai ici en faveur de ceux qui entendent cette Langue, & je ne les traduirai point, persuadé que les beaux Vers traduits en prose perdent beaucoup.

When mortal man resigns his transient breath,
The body only i give o'er to death:
The parts dissolv'd and broken frame i mourn;
What came from earth, i see to earth return.
The immaterial part th' atherial soul
Nor can change vanquish, nor can death controul.

ARTICLE DE LITTERATURE.

Le *fameux Manuscrit Alexandrin*, qui est le plus précieux ornement de la Bibliothéque d'*Oxford*, renferme la *Version grécque des Septante*. Il est plus conforme aux *Hexaples d'Origéne*, que le *Manuscrit du Vatican*. Il contient encore d'autres Pieces qui concernent en particulier l'*Eglise d'Alexandrie*. Les Manuscrits qui passent pour les plus anciens, ne portent pas plus de marques d'antiquité. La configuration des lettres de celui-ci prouve qu'il a au moins *mille ans*. On le trouve beaucoup plus exact, surtout par rapport aux *Livres historiques de la Bible*, que le *Manuscrit du Vatican*. Tout ce qui étoit dans les prémiers Exemplaires des *Septante* s'y trouve, & il n'y manque que ce qui n'y étoit point. Enfin, il s'accorde parfaitement avec les citations des *anciens Auteurs Ecclésiastiques*. Tous les Livres qu'il contient, ou ont été traduits sur l'*Hébreu*, ou

ont

ont été écrits originairement en *Grec*, & approuvez par le Sénat d'*Alexandrie*. Cette remarque est tirée des *Dissertations critiques* de *M. Breitinger*, imprimées à *Zurich* conjointement avec la Version des *Septante* copiée & corrigée par *M. Grabe*, en 1731. in 4°. 4. volumes. Le *Manuscrit Alexandrin* a été autrefois donné au Public par *Lambert Bos*. On prétend que cette édition a été trop précipitée. Celle de *M. Grabe* est beaucoup plus exacte. Au reste l'Editeur avouë lui-même que le *Manuscrit Alexandrin* est plein de fautes. On prétend qu'il a été écrit par une Religieuse nommée *Thécle*, dont parle *S. Grégoire de Nazianze*; c'est peut-être la cause de son inéxactitude. Mais, suivant l'Editeur, c'est que le Manuscrit est selon le *dialecte d'Alexandrie*.

Tout le monde sçait que *M. l'Abbé de Saint Pierre* a publié jusqu'ici, soit en particulier, soit dans divers Journaux, plusieurs Ouvrages qui témoignent également la fécondité de son esprit, & son zéle pour le bien public. Ce zéle très-loüable a produit une infinité de *spéculations singuliéres*, & de *projets*, dont quelques-uns seroient peut-être, à plusieurs égards, d'un avantage réel pour la société, s'ils n'étoient malheureusement combattus par les *opinions vulgaires*, par les *préjugez des Nations*, par les *usages établis* depuis longtems, & plus encore par le grand principe que *les innovations ne se doivent jamais faire qu'avec beaucoup de précaution.* Quoiqu'il en soit, voici *deux volumes nouveaux de ses œuvres*, imprimez à *Rotterdam* en 1733. Les matieres qui composent ces deux volumes (*quatriéme & cinquiéme*) & qui sont toutes politiques en un sens, paroissent encore plus curieuses que les trois tomes précédens.

Le *quatriéme tome* contient, 1°. Un projet pour *rendre les chemins praticables en hiver*. 2°. Un pro-

 jet

jet pour *renfermer & faire subsister les mendians*. 3°. Un projet pour *rendre l'Académie Françoise plus utile* qu'elle n'est. 4°. Un projet pour des *Rentes en banque*. 5°. Un projet pour *établir des Annalistes de l'Etat*. 6°. Un projet pour *établir & multiplier des Colleges de Filles*. 7°. *L'Explication Physique d'une apparition* qui a fait du bruit en *France*. 8°. Des *Dissertations* sur l'*avantage des Conférences Politiques*, sur les *moiens d'agrandir les Villes capitales*, & sur l'*utilité des dénombremens*. 9°. Des *Observations pour ceux qui écrivent les Vies des Hommes illustres*.

Le *cinquiéme Tome* contient une *Dissertation contre le Mahometisme*, un projet pour *perfectionner la Medecine*, un autre pour *perfectionner la vie claustrale*, un autre pour *faire cesser les disputes des Théologiens*, un autre pour *augmenter & faire fleurir davantage le commerce en France*; un autre enfin pour *établir des Conférences de Physique*.

Un homme moins zélé & moins courageux que *M. l'Abbé de Saint Pierre*, voiant que de tant de projets qu'il a formez & publiez jusqu'ici, il n'y en a pas encore eu un seul qu'on ait été tenté d'essaier, se seroit peut-être dégoûté d'en enfanter de nouveaux ou au moins d'en faire part au Public. Mais il a crû apparemment que le *préjugé public* pourroit disparoître un jour, & faire place à la *raison*, & qu'enfin son *travail philosophique & politique*, seroit assez récompensé, si un seul de ses projets avoit lieu dans quelques siécles.

On connoît depuis longtems en *Angleterre* l'*Essai sur les Erreurs populaires* du Chevalier *Thomas Brown* Docteur en Médecine. C'est l'examen de plusieurs opinions reçûës comme vraies, qui sont néanmoins, ou fausses, ou douteuses. Cet Ouvrage, dont on a déja fait plusieurs éditions, vient d'être traduit en François, & imprimé à *Amsterdam*. Il est fait mention dans ce Livre d'un grand nom-

nombre d'*opinions populaires*, qui ne sont guères accréditées en *France*, & dont la réfutation par conséquent y sembleroit assez inutile. Personne n'y croit, par exemple, que le *cristal* soit de la *glace* ou de la *neige condensée* par le tems. On est persuadé communément, que c'est un *corps minéral* de la nature des *pierres*. Personne n'y ajoûte foi à la *fable du Tombeau de Mahomet* suspendu entre deux Aimans, ni à celle de plusieurs *Statuës suspenduës* pareillement, dont quelques anciens Auteurs font mention. *Dioscoride* a eu beau dire qu'une pierre d'Aiman, placée sous le chevet d'une femme adultere, lui causera infailliblement des inquiétudes, qui la forceront de sortir du lit de son mari; cela n'est pas plus crû que ce qu'assûre *Cardan*, qu'une blessure faite avec une épée aimantée ne cause aucune douleur. Qui est-ce qui croit encore, que deux aiguilles touchées du même Aiman, & placées dans le centre de deux cercles, autour desquels l'alphabeth seroit écrit, quelqu'espace qu'il y ait entre elles, dès qu'on tournera l'une des deux vers quelque lettre, l'autre tournera aussi vers la même lettre de son cercle? Il faut avoüer que cela seroit fort commode, si cela étoit vrai. Par ce moien deux personnes éloignées pourroient s'entretenir ensemble. Mais encore une fois, ce n'est point là une *opinion populaire*, au moins en *France*. Il en est ainsi de plusieurs autres erreurs que *M. Brown* prend la peine de combattre; comme est encore la croiance que *le Cigne chante* bien. On sçait que cet oiseau ne forme que des sons rauques, & que s'il chante, ce n'est que parmi les Poëtes. Mais d'où vient que ceux-ci ont attribué au Cigne un chant si mélodieux? c'est ce qu'il est bien difficile de deviner.

M. Brown met aussi au nombre des opinions vulgaires qu'il s'efforce de détruire, l'idée

que *les Cigognes ne s'établissent que dans les païs dont le gouvernement est républicain*. Mais bien loin que ce soit là une *opinion populaire*, je crois que le peuple au contraire seroit bien étonné d'apprendre, que quelqu'un eût eu cette pensée bizarre. Il faut avoüer cependant que *M. Brown* entend par *erreurs populaires*, non précisément des *erreurs répanduës dans le peuple*, mais des *erreurs enseignées par un certain nombre de Sçavans*, & que son Ouvrage peut être utile à beaucoup d'égards.

On vient d'imprimer à *Londres* quatre *Comédies de Mylord George Granville Landsdown*, si connu à *Paris*, où il a fait un long séjour, & d'où il est revenu en *Angleterre* depuis trois ou quatre ans. Ces Comédies sont, 1. *l'Amour héroïque*. 2. *le Juif de Venise*. 3. *les Femmes galantes*. 4. *les Enchanteurs Bretons*.

Le mot de la *derniére Enigme* est le FUSIL.

EPITAPHE D'UN AVARE.

Ci gît l'Avocat Pancrace,
Homme expert en paperace,
De qui la plume vorace
Mangea jusqu'à la béface,
Cliens & toute leur race.
Passans pleurez sa disgrace,
Maintenant froid comme glace,
Le Bourreau fait la grimace,
De ce qu'un Curé tenace
A pour loger sa carcasse
Vendu trop cher cette place.

M. d. F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LI.

Homine imperito nunquam quidquam injustius,
Qui, nisi quod ipse facit, nil rectum putat.

Terent. Adelph. Act. 1. Sc. 2.

C'EST de tout tems qu'on a fait la Guerre aux Livres, comme aux Hommes & aux Sciences. Mais jamais elle n'a été plus cruëlle que dans ces siécles barbares, où l'*Ignorance* & la *Présomtion* sa fidéle Compagne, assises sur le *Trône de la Raison* présidoient au jugement qu'on faisoit subir à tout ce qui avoit le moindre *air de nouveauté*, en quelque matiére que ce fût. La *Vérité* presque étouffée sous un fatras de Mensonges, n'osoit plus paroître; La *Raison* réclamoit vainement son ancien Droit; on étoit sourd à ses Cris. Quelle pitié, de voir dans ces tems malheureux des *Hommes Illustres*, accusez de *Magie*, d'*Imposture* & des *crimes les plus noirs*, uniquement pour avoir fait, dit, ou écrit des choses qui *surpassoient les lumiéres de ceux qui s'étoient érigez en Juges!* L'Histoire fournit là-dessus des particularitez que la posterité plus éclairée a eu de la peine à croire. Mais faut-il s'en étonner, puisqu'alors la *stupidité* étoit arrivée au plus haut faite où elle pouvoit jamais atteindre?

Il y a, à mon gré, beaucoup plus de sujet d'étonnement dans le procedé de *certains Critiques modernes*, qui se donnent les airs de parler d'un ton magistral & décisif du mérite d'un Ouvrage, dont

ſouvent ils connoiſſent à peine le Titre. Qui de mes Lecteurs pourroit s'imaginer, que dans un ſiécle ſi éclairé que le nôtre, dans un Païs que les Sciences ſemblent avoir choiſi pour demeure, parmi une foule de Sçavans du prémier ordre, un *Auteur périodique* ait oſé lever la tête, pour donner le dementi à la voix publique, en des termes, qui marquent ſon ignorance & ſon peu de jugement, pour ne rien dire de plus? Qui, dis-je, pourroit croire, qu'un *petit Ecrivain François* qui ne fait que paroître ſur la ſcene auroit eu la hardieſſe de débuter par un Compliment auſſi outrageant, que celui de charger des caractéres les plus odieux un Ouvrage généralement applaudi, & d'en prendre occaſion de peindre *tous les Auteurs d'Hollande* avec les couleurs les plus noires? Le *Scribbler François* (pour me ſervir de ce terme) trompé par le lieu de l'impreſſion, ignore ſans doute, qu'un de ſes *Compatriotes*, qui eſt actuellement à *Paris*, eſt l'Auteur de l'Ouvrage en queſtion. Il le ſçauroit s'il avoit lû la *belle lettre qui ſe trouve à la tête du troiſiéme Volume de l'Hiſtoire des Papes*, dont il s'efforce en vain de flétrir le mérite par les expreſſions les plus offenſantes. Il auroit auſſi appris, que le ſçavant Auteur qu'il attaque, connoiſſant parfaitement les *Devoirs d'un fidéle Hiſtorien* (*a*), n'a rien avancé que ſur des preuves bien ſolides; qu'il a entre les mains de quoi confondre ſes Adverſaires; & que comme un autre *Paulus Æmilius Sanctorius* (*b*), il a eu le cou-

(*a*) *Nam quis neſcit, primam eſſe Hiſtoria legem, ne quid falſi dicere audeat; deinde ne quid veri non audeat.*

(*b*) Ce grand Homme étoit *Archevêque d'Urbin*, & avoit écrit en *Latin* l'*Hiſtoire de ſon ſiécle*, ſelon le génie de *Tacite*. Il ne reſte que des fragmens de cette Hiſtoire. Le *Pape Paul V.* lui demandant un jour, ce qu'il avoit dit de lui: Il répondit: *qu'il n'avoit dit que la vérité. Belle & généreuſe reponſe*, s'écrie là-deſſus un Ecrivain moderne, *que tous les gens qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire des Grands, devroient avoir devant les yeux.*

courage de dire la verité en des endroits sur lesquels des Ecrivains moins sincéres n'auroient fait que passer legérement.

Il est vrai, que peu de gens ont la force & tout ensemble l'humilité de se retracter de bonne foi, & de quitter les préjugez qu'ils ont suivi à l'aveugle: aussi n'entreprendrai-je point de ramener notre *Censeur*, puisqu'apres tout il en fera de sa *Critique* & de toutes les autres qu'on pourra faire à cet égard, comme de celle que firent les *Moines de S. Vannes* de la *nouvelle Bibliothéque Ecclésiastique* du célébre *M. du Pin*, à laquelle il auroit manqué quelque chose sans le sécours indirect de la censure de ces bons Réligieux. Mais pour détromper ceux, qui à l'exemple de notre *Scribbler*, pourroient avoir *jugé sur l'étiquette du sac*, je donnerai ici quelques *extraits de Lettres*, écrites à ce sujet par des *Personnes impartiales, sçavantes, & judicieuses* de divers endroits, à *M. Henri Scheurler Libraire à la Haye*, & Editeur de l'Ouvrage en question. Deux ou trois de ces glorieux témoignages suffiront, quoique j'en pourrois rapporter encore plusieurs autres, & même celui que la *Bibliothéque françoise* (*a*) en a rendû. Voici le prémier:

„ Tous les *honnêtes gens* vous sçauront gré, *Monsieur*, du soin que vous prenez de l'Edition de „ cet Ouvrage, & il me paroît par la lecture que „ j'en ai faite, que l'*Auteur est consommé dans l'Histoire Ecclésiastique*, & un *excellent Critique*, qui „ achevant cette Histoire comme elle est commencée, en recevra une *loüange immortelle*: n'y „ aiant point d'Eloge qu'il ne mérite pour l'*ardeur qu'il témoigne pour la verité*; Ecrivant avec „ *beaucoup d'ordre* & de *solidité*, & levant le mas-

„ que

(*a*) Voiez *Tome XVII.* 2. *Partie* & *Tome XVIII.* 1. & 2. *Partie*, où il y a des Extraits assez amples de cet Ouvrage.

„ que à bien des sortes de personnes, parmi lesquelles il s'en trouve grand nombre actuellement sur la scene, qu'il représente dans un naturel qui ne leur est pas avantageux, & dont il a à craindre le ressentiment. &c.

Un autre en parle en ces termes:

„ On tâche *mal-à-propos* de décrier l'*Histoire des Papes*, en disant avec aussi peu de vraisemblance, qu'il est de la façon de certaines gens peu capables de faire quelque chose de bon. Pour moi, qui l'ai lûë toute entiére, je vous déclare, *Monsieur*, que je ne connois personne en *Hollande* capable de rien faire de meilleur en ce genre. Il vous importe que le *mérite de l'Ouvrage* soit connû, puisque l'Auteur est obligé de se cacher &c.

Voici ce qu'un *Sçavant d'un Païs étranger* à ecrit sur ce même sujet à un Particulier à *la Haye*:

„ Passons à d'autres choses. Je parlerai de l'*Histoire des Papes*, qui a été imprimée depuis peu en *Hollande in quarto*, sans nom d'Auteur. Tout ce que l'on peut voir par la *lettre à l'Editeur*, qui sert de *Préface*, c'est que *l'Auteur est en France, Catholique Romain, mais très raisonnable & sincère*. Je ne sçais si c'est le même Auteur qui a fait un *Traité de l'autorité du Pape, en quatre petits Volumes*, mais ils me paroissent dans les mêmes sentimens. Les *Protestans* n'en diroient pas davantage, & ne pourroient pas vérifier tout ce qu'il avance, quisque ces Messieurs (en parlant des deux Auteurs susmentionnez) ont en main les preuves qui nous manquent. C'est un Livre qui m'attache; Je me ménage le plaisir de le lire pour ne pas en interrompre la Lecture, n'en aiant que deux Tomes. L'on nous promet que les autres suivront bientôt, & c'est là ce que j'espere très fortement &c.

En

En voilà, ce me semble, assez pour convaincre tout homme raisonnable de la *Bonté* & du *mérite de l'Ouvrage* mentionné. Au reste, les *injures grossiéres* que le *Détracteur François* vomit gratuitement contre les *Auteurs Hollandais*, sont un genre d'escrime, dont on voudra bien lui ceder toute la gloire, s'il y en a; D'autant plus, que d'aussi impertinentes expréssions que les siennes devront plûtôt exciter leur *mépris* que leur *colére*.

La *Vivacité naturelle des François* donne souvent lieu aux autres Nations d'admirer leur esprit jusques dans des Bagatelles. Ils en montrent entre autres beaucoup quand il s'agit de rendre ridicule quelque chose qui leur déplait; ou de turlupiner un personnage contre lequel ils sont prévenus: Ils ne cédent gueres en ce cas-là aux *Italiens* pour la *plaisanterie* & la *fine Satyre*. Je dirois même qu'ils y égalent presque les *Anglois*, hormis que le génie de ceux-ci étant plus profond & plus sérieux, leur Satyre en est plus sanglante, au lieu que celle des François tient pour l'ordinaire beaucoup du *genre polisson*. Nos Lecteurs en jugeront par un petit Fait tout recent qui vient d'arriver à *Paris*. *M. de M....* Auteur du *Poëme des Chats*, devoit être reçû à l'*Académie de Poësie & des Belles Lettres*. Le jour fixé pour la Cérémonie les *Académiciens* s'étant rendus à la grande Sale destinée pour cet usage, n'attendoient plus que l'arrivée de *M. de M....* qui selon la coûtume devoit haranguer l'Assemblée; lorsqu'un *gros Matou* s'échapa de la foule des Spectateurs, & traversa la Sale en miaulant. Les éclats de rire que cette avanture causa, rédoublerent par la reflexion, que celui qui devoit être aggregé ce jour là au Corps des Académiciens, étoit justement l'*Auteur du Poëme des Chats*. On eût beaucoup de peine à faire cesser les huées. Et ce fût

véritablement un bonheur pour *M. de M....* qui arriva peu de tems après, d'avoir tant tardé à venir, puisqu'il n'auroit pas manqué d'être extrêmement déconcerté, s'il avoit été présent à ce Spectacle. Il est apparent que l'intention de celui qui avoit apporté le Chat, étoit de le lacher au milieu de l'Harangue de *M. de M....*, pour lui faire par là un affront également sensible & éclatant.

Reflexions sur la lecture des Poetes.

Sur ce qui a été dit dans une des feuilles précédentes, qu'il y avoit des *regles pour lire les Poëtes*; Et qu'il y avoit peu de Poëtes qu'on ne pût lire, si on apportoit les précautions réquises, on demande, *sur quoi ce Sentiment est fondé?*

Pour y satisfaire autant qu'il est possible dans un Ouvrage périodique comme celui-ci : Il est d'abord facile de trouver le vrai Dieu dans les Poëtes, parce que c'est toujours aux *causes premiéres* qu'ils recourent, lorsqu'ils parlent des *effets de la nature*. S'il tonne, s'il pleut, c'est *Jupiter* qui pleut & qui tonne. Ils s'accordent en cela avec les *Livres Saints*. Dans ceux-ci le tonnere est la voix de Dieu irrité; s'il pleut, c'est Dieu qui fait pleuvoir; s'il tombe de la neige, c'est Dieu qui la donne, & ainsi du reste.

En second lieu, *Moïse* & *Daniel* furent très versez dans les *Sciences des Egyptiens & des Chaldéens*. Il ne nous est pas commandé de réjetter ce qu'il peut y avoir d'utile, de peur de nous engager dans ce qu'il y auroit de dangéreux. Au contraire les *Peres* veulent, *que nous volions l'Egypte avant que d'en sortir, & que nous lui enlevions*

ses Richesses dont elle ornoit les Temples de ses fausses Divinitez. Et lorsque l'*Empereur Julien* signala son *Apostasie* par différentes Loix, & qu'il défendit aux *Chrêtiens* de lire principalement les *Poëtes*, parce que, disoit-il, c'étoit aller directement contre la probité, que d'enseigner une chose, & d'en croire une autre: Toute l'Eglise s'éleva contre cette *persécution*; qui tendoit à arrêter le cours de ses Victoirès sur les Idolâtres. *Saint Augustin* lui-même n'a condamné que la *méthode païenne de lire les Poëtes*; Car dans le même endroit où il s'emporte contre le torrent de la coûtume, il insinuë, qu'en montant sur le bois de la Croix, on passe ce torrent, & qu'entre les épines mêmes on peut cueillir des Roses. Et s'il dit, en parlant d'*Homére*, qu'*il est séduisant*, il ne laisse pas de s'élever ailleurs contre la *Loi de Julien*. Il ne croioit donc pas la *lecture des Poëtes* si pernicieuse: Car enfin, il faut le concilier avec lui-même.

Si parmi les *Fables des Poëtes* il s'en trouve d'*impures*, on peut dire, qu'elles sont un *monument de l'infamie de l'Idolâtrie*, & la *confusion éternelle du Paganisme*. Semblables à cette *Statuë honteuse* que réserva *Théophile d'Alexandrie*, lorsqu'il pouvoit en conséquence de la permission qu'il avoit euë de l'*Empereur Théodose*, abattre & détruire toutes les Idoles avec leurs Temples:

Mais quoiqu'on puisse lire les Poëtes, il ne faut pas *s'y attacher avec passion*, ni *s'en faire des Dieux*, qui ne feront d'aucun sécours dans le grand combat que nous aurons à soûtenir en sortant de la Vie, comme le dit *Pierre de Blois*, dont voici le passage entier, qu'on s'est contenté d'indiquer cidevant: *Tullius, Lucanus, & Persius, isti sunt Dii vestri. Verear ne in extrema necessitatis articulo vobis improbrandò dicatur: Ubi sunt Dii tui in qui-*

bus

bus habebas fiduciam? surgant & opitulentur vobis & in necessitate vos protegant. On pourroit encore dire beaucoup sur cette matière ; Mais finissons en disant avec *la Fontaine*:

Bornons ici notre Carrière ;
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière ,
On n'en doit prendre que la fleur.

ENIGME.

Dans la fleur de mes jours, on me tenoit pour belle ;
L'éclat & la fraîcheur me donnoient des appas ;
Belle ou non, ce seroit une chose nouvelle,
Si dans le cours des ans je ne vieillissois pas.

Ce tems qui me vieillit, fait que je suis féconde ;
J'ai formé des enfans qui plairont en tous lieux ;
Je les retiens captifs dans ma Grotte profonde,
Pour les placer un jour à la Table des Dieux.

Je suis séche à vos yeux, cependant je suis bonne ;
J'ai le nom d'un Auteur d'un assez grand renom ;
Dans les fureurs de Mars on fait voler ce nom ;
Un Roiaume en est digne, & moi d'une Couronne.

Ce feuillet, LE POUR ET CONTRE, continue à paroître réguliérement tous les *Lundis & Jeudis* , & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell.* à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Néaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LII.

Hîc quos durus amor crudeli tabe peredit.
Ici sont les Victimes du cruël amour. Virgil. Æneïd. Liv. 2.

JE demande pardon au Lecteur curieux, qui s'est interessé pour l'*infortunée Dona Maria*, dont il est parlé dans la trente-huitiéme feüille, d'avoir si long-tems tardé à achever l'histoire de ses avantures. C'est une detre dont je vais m'acquitter envers lui. Je le prie de vouloir bien se rappeller la funeste situation où je l'ai laissée, entre les mains de trois Ravisseurs, ou plutôt à la direction d'un Amant qu'elle haïssoit.

Tandis que cet Amant, protegé par la Tante, sollicitoit vivement *Dona Maria* de se tirer d'un péril inévitable, en lui accordant la récompense que méritoit son amour & sa générosité, les trois scélerats qu'il avoit écartez à force d'argent, s'aviserent de revenir sur leurs pas dans le moment que *Dona Maria* hors d'elle-même alloit succomber aux desirs violens d'un homme d'autant plus à craindre, que cette seule occasion pouvoit le rendre heureux. Mais un des trois s'approchant de lui, mit fin à ses desirs. Il lui cassa la tête d'un coup de pistolet, & l'aiant dépouillé de ce qui lui restoit encore, ils mirent *Dona Maria* en croupe, & s'enfuirent à toute bride.

L'interêt avoit été le motif du retour imprévû des

des Assassins ; ils avoient jugé, que le jeune homme dont ils étoient connus, ne manqueroit pas de leur faire rendre & l'or & les bijoux qu'il leur avoit donnez pour la rançon de sa Maîtresse. Ils comptoient d'ailleurs de trouver sur lui une somme plus considérable que celle dont ils étoient déja possesseurs, & ils ne doutoient pas, qu'en forçant *Dona Maria* à les suivre, ils ne devinssent les maîtres d'une beauté, dont ils pourroient se défaire avantageusement.

Ils prirent donc avec elle le chemin de *Rome*, après avoir exigé de cette fille effraiée un serment qui les mettoit à couvert de ses dénonciations. Le péril qu'elle couroit, & l'horreur de celui dont elle venoit d'être délivrée, joint à un reste d'espérance, arracha d'elle autant de sermens qu'on lui en voulût faire prononcer. Les Conducteurs de *Dona Maria* la cacherent dans un quartier de *Rome*, en attendant l'occasion de la pouvoir montrer sans risque.

Leur intention étoit de l'accoûtumer peu-à-peu au crime, d'abord par la crainte, ensuite par l'appas du libertinage & du plaisir. Ils lui représenterent donc, *qu'étant entre leurs mains, ignorée de toute la terre, elle ne pouvoit mieux faire que d'acheter leur amitié par sa complaisance; que dépourvûë de tous biens, elle n'en devoit attendre desormais que de sa beauté; qu'elle ne risquoit rien d'ailleurs, ne pouvant raisonnablement croire, qu'elle pût dans la suite réparoître dans le monde avec bonheur.*

Ce discours desespetoit la triste *Dona Maria*; Maîtresse d'un *Prince aimable*, elle se voioit entre les mains de trois monstres, & à la veille de perir ou de succomber à l'infamie. Combien de fâcheuses réfléxions affligeoient alors son esprit ! En proie à la plus vive douleur, elle avoit encore

celle de penser, que son cher *Prince* souffroit autant qu'elle. Elle craignoit sur-tout que la jalousie de sa Tante ne donnât à cet *illustre Amant* des soupçons contre sa vertu; & jalouse à son tour, elle appréhendoit encore qu'un nouvel engagement, fruit de la calomnie, ne lui enlevât le coeur de celui qu'elle adoroit.

Cependant le *Prince* instruit par la Tante même de l'enlevement de *Dona Maria*, la cherchoit de toutes parts. Ses perquisitions inutiles l'accabloient de douleur, lorsqu'il apprit que le même jeune homme qu'il avoit fait autrefois maltraiter comme son Rival, avoit été trouvé mort dans un endroit écarté, & qu'on avoit trouvé aussi entre ses mains sanglantes une espece de voile qui apartenoit à *Dona Maria*. Des avis aussi certains lui apprirent en même tems, que cette jeune personne avoit été arrachée avec violence du carosse de sa *Tante*, sans que cette Dame exemte du péril, eût paru effraiée de celui de sa Niéce. Le *Prince* ne douta point alors qu'une nouvelle trahison de cette Rivale jalouse n'eût livré une seconde fois *Dona Maria* au jeune homme qui avoit perdu la vie. La mort de cet *Amant infortuné* étoit encore un nouveau sujet d'inquiétude pour le *Prince*; il craignoit, non sans fondement, qu'un autre Rival n'eût arraché la vie à celui-ci, & ne fût alors tranquille possesseur de sa Maitresse.

Dans l'agitation que lui causoient ces réflexions, il courût chez la *Tante*, à laquelle il reprocha de lui avoir caché les circonstances de l'enlevement de *Dona Maria*. Il lui prouva son crime, & la menaça de lui faire sentir les effets de son indignation. Elle fût d'abord effraiée de la colére du *Prince*; mais l'amour l'emporta sur la crainte, & persistant dans le dessein de deshonorer sa Niéce, elle dit d'un ton fâché, *que Son Altesse devoit bien*

moins regarder son silence, comme une conviction de son intelligence avec les Ravisseurs de sa Niéce, que comme une preuve du soin qu'elle prenoit de sa réputation. Le peu de résistance qu'elle a fait, ajoûta-t-elle, & la maniére dont ils en ont usé avec moi, tout cela fait assez voir, ce me semble, que je n'étois pas celle qui les avoit appellez. Votre amour, poursuivit-elle, vous a fait donner jusqu'ici une interprétation favorable à toutes les démarches de ma Niéce; mieux instruite & plus clairvoiante que vous sur son chapitre, je n'en ai pas toujours jugé si avantageusement; l'Amant, qui est mort pour elle, en étoit haï; son meurtrier en est peut-être adoré. Il est certain, qu'elle n'a point été assez sincére; que ne m'a donné-t-elle de ses nouvelles? En quelque endroit qu'on l'ait conduite, elle pouvoit, je crois, m'en instruire; les prisonniers d'Etat corrompent souvent leurs gardes; les captives de l'amour trompent encore mieux leurs surveillans.

Le *Prince*, qui n'avoit plus *Dona Maria* pour se soûtenir contre les discours empoisonneurs de sa *Tante*, se laissa prévenir l'esprit contre elle; il ne manquoit plus au désespoir de *Dona Maria*, que d'apprendre ce malheur. Il revint à *Rome* accablé de tristesse; l'idée d'une Maîtresse charmante se retraçoit si vivement à son imagination, qu'il entroit quelquefois dans une espece de fureur, surtout lorsqu'il songeoit que cette beauté, si tendrement aimée, ne lui avoit peut-être jamais montré que des déhors infidéles. Mais réfléchissant ensuite sur le caractére de *Dona Maria*, & sur celui de sa *Tante*, il se trouvoit disposé à justifier la prémiere, & à détester l'autre, comme la seule cause de leurs communs malheurs.

Cependant les trois Ravisseurs de *Dona Maria* la voiant toujours plongée dans une profonde tristesse,

craig-

craignirent que sa beauté ne s'écoulât avec ses larmes, & pour cette raison ils résolurent de se défaire d'elle. On aura peine à croire que trois hommes, du caractére de ces scélérats, aient pû ménager l'honneur d'une fille parfaitement belle, pendant près d'un mois entier qu'ils en furent les maîtres; mais *Dona Maria* assûre, qu'ils ne la sollicitérent jamais pour eux, & il est à présumer que l'amour du gain, ou peut-être une jalousie réciproque, fût ce qui mit sa pudeur à couvert.

Quoiqu'il en soit, un d'entr'eux, ami depuis longtems d'une *vieille femme*, lui découvrit le trésor qu'il avoit en sa possession. Elle ne manqua pas de lui faire aussitôt certaines offres honnêtes, dont les trois Associez furent satisfaits. Après avoir encore exigé des sermens terribles de *Dona Maria*, elle fût transferée avec tout le secret possible chez la *Vieille*; là sa vertu se vit dans un bien plus grand danger qu'elle n'avoit été entre les mains de ses premiers Maîtres.

La *Vieille* ne s'étonna point de la résistance opiniâtre de *Dona Maria*; elle comptoit beaucoup sur le tems, sur ses leçons, & plus encore sur la fragilité du sexe; *la vertu*, disoit-elle, *est un fardeau dont on est toujours pressé de se délivrer; les répugnances naissent des préjugez; le goût du plaisir est l'ouvrage de la nature, & il triomphe tôt ou tard.* Elle laissa donc quelque tems *Dona Maria* tranquille, ne voulant la conduire au vice que par des exemples vicieux.

Cependant le *Prince* étoit livré à une profonde mélancolie; rien ne pouvoit le distraire, & ses plus chers amis lui devenoient importuns. Un de ses confidens, nommé *Siroces*, (*a*) cherchoit sans cesse

(*a*) Ce nom est supposé; nous nous sommes engagez dès le commencement de cette histoire à taire les noms.

ſe de nouveaux remedes pour le guérir. *Vous êtes inquiet, mon Prince, ſur le ſort d'une Maîtreſſe que vous avez perduë*, lui dit-il; *mais cette perte eſt-elle irréparable? Il eſt d'autres beautez*, ajoûta-t-il, *que celle que vous regrettez; & ſi vous le voulez, je m'engage à vous en faire connoître une, capable de vous conſoler. Ne me flattez point d'une vaine eſperance*, répondit le Prince; *rien ne peut effacer de mon eſprit l'incomparable Objet.... Il n'eſt pas impoſſible de vous guérir*, interrompit *Siroces*, *s'il eſt impoſſible de réſiſter aux charmes de la perſonne dont je vous parle; elle eſt accomplie, & tous ceux qui l'ont vûë ont été également frappez de ſa vertu & de ſa beauté, que la douleur qui l'accable n'a point effacé.*

Quelle eſt la cauſe de cette douleur, demanda le Prince? *On l'ignore*, répondit *Siroces*; *je ſçais ſeulement qu'elle paroît déteſter la vie, & ſurtout le lieu où elle vit malgré elle; je me ſuis fait pendant quelques jours un devoir de la conſoler; m'écoutant à regret, elle ſembloit ſe vouloir cacher à elle-même qu'elle étoit obligée de m'entendre; ſollicitant ma générosité & baignée de ſes larmes, elle m'a conjuré de ne pas augmenter ſon infortune par des propoſitions qu'elle n'écoutoit qu'avec horreur. Je crois*, ajoûta-t-il, *vous faire entendre aſſez l'état fâcheux où elle ſe trouve, & le lieu où ſa deſtinée l'a conduite malgré elle; que ce lieu ne vous prévienne point, je la crois vertueuſe, & il y a quelque choſe d'extraordinaire dans ſa ſituation. Au reſte, je puis vous aſſûrer, que malgré ſa douleur, je n'ai jamais vû de beauté ſi touchante. Celle dont elle dépend ne la laiſſe parler ordinairement qu'à des perſonnes d'un rang diſtingué; vous pourrez la voir*, ajouta-t-il, *d'autant plus que je ſuis fort connu de celle chez qui elle demeure.*

Soit curioſité, ſoit qu'un preſſentiment ſecret déterminât le *Prince*, il conſentit à aller avec ſon Ami,

Ainsi; pour voir par lui-même si cette personne méritoit tant d'éloges & tant de compassion. La Maîtresse du logis, prévenue par *Sinoes*, conduisit le *Prince* dans l'Apartement où *Dona Maria* déploroit sans cesse sa fatale situation, & pensoit continuellement au *Prince* dont elle avoit été aimée.

Quelle joie pour elle de retrouver tout à coup ce cher Amant, qui lui coûtoit tant de larmes! mais que cette joie fût suivie d'une amére douleur, en considérant le lieu horrible qui les rassembloit, & les justes soupçons qui pouvoient naître à ce sujet dans l'esprit du *Prince*! Cette triste réflexion l'empêcha de répondre aux transports de son Amant; elle vouloit en quelque sorte le fuir, & cacher à ses yeux une Maîtresse qu'il avoit tout lieu de croire sans vertu. Mais le *Prince* étoit bien éloigné de penser ainsi; prévenu par ce que *Sinoes* lui avoit dit, il ne la soupçonna point, & ne fit que la plaindre.

Il tira d'elle avec beaucoup de peine, le récit de ce qui s'étoit passé depuis son enlevement; elle n'osoit avouer les terribles circonstances d'une avanture si extraordinaire & si épineuse, & ne doutant pas que son Amant ne l'abandonnât d'abord, elle fondoit en larmes.

Rassûrez-vous, lui dit-il, *votre malheur ne vous rend point coupable, & je suis pour vous dans les mêmes dispositions où j'ai toujours été. Je vais vous tirer d'un lieu si indigne de vous; mais comme il seroit presque aussi dangereux de demeurer avec moi, que de rester ici: il est à propos que vous retourniez chez votre Tante; il lui sera d'autant plus facile de supposer quelque motif à votre absence, que très peu de personnes sçavent votre enlevement; par ce moien vous serez à couvert des soupçons publics, & je pourrai sans répugnance vous recevoir de ses mains.*

Je me suis autrefois flattée de pouvoir être à vous, répondit *Dona Maria*; *mais je perds cet espoir avec*

raison; je ne suis point coupable, mais je parois l'être, c'en est assez; on répond des injustices du sort. Ma réputation a perdu cette prémière fleur, qu'enleve la calomnie & qui ne se retrouve jamais; il ne suffit point d'être sage, il faut encore le paroître, & l'on ne blâme les soupçons qu'autant qu'ils sont sans fondement; je ne puis me flatter d'être soupçonnée à tort. Les apparences sont contre moi, & je ne pourrois me plaindre avec raison de ceux qui me croiroient criminelle.

Voilà, ajouta-t-elle, *l'obstacle invincible qui va me séparer de vous; heureuse de pouvoir recevoir vos adieux & vous jurer un amour....* Les larmes étoufferent sa voix. Ce fût en vain que le *Prince* attendri lui protesta, que rien ne l'empêcheroit d'unir son sort avec le sien. Elle le pressa seulement de la tirer au plûtôt de la maison qu'elle habitoit: Ce qu'il fit avec assez de peine, par rapport à son Hôtesse, qu'il vint cependant à bout de satisfaire.

(*Le reste l'ordinaire prochain*)

Le mot de la *derniére Enigme* est GRENADE

Ce feuillet, LE POUR ET CONTRE, continue à paroitre réguliérement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van-Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell*. à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LIII.

Dolor ac voluptas invicem cedunt.

Senec. in Thyest.

CONTINUONS sans autre préambule l'Histoire de nos deux Amans infortunez.

Dona Maria, renduë à elle-même, se fit promtement conduire chez sa *Tante*, qui fort étonnée de son retour, la reçût avec beaucoup de froideur, & comme une fille dont elle abhorroit la conduite. Elle ne la laissa plus parler à qui que ce fût, & après s'être plainte à plusieurs personnes du dérangement prétendu de sa Niéce, elle confirma ses discours en la mettant dans un Couvent.

Le *Prince* apprend ce nouvel affront; il se déguise, il court au Couvent accompagné de plusieurs amis & d'un grand nombre de domestiques armez. Sans respect pour cet azile, il menace, il effraïe: On lui remet entre les mains cette fille si sage, si vertueuse, & néanmoins le sujet de tant d'avantures deshonorantes. Il ne voulût plus confier qu'à lui-même ce précieux dépôt, & malgré la résistance de *Dona Maria*, il la mit avec plusieurs femmes d'une sagesse reconnuë dans une Maison de campagne où elle pouvoit vivre à couvert des soupçons du Public & des persécutions de sa Tante. Il lui déclara même qu'il songeoit sérieusement à l'épouser, & qu'il ne différoit que pour mieux prendre ses mesures à l'égard de *son Pere le Prince de* ***

Le *jeune Prince* ne pût si bien cacher ses démarches, que *son Pere* ne le soupçonnât. Il le fit observer, & aiant appris qu'il se rendoit presque tous les jours dans une maison, habitée par plusieurs femmes, il ne s'informa pas plus exactement; il les fit toutes arrêter & conduire dans une de ces Maisons publiques destinées aux femmes perduës. Ainsi *Dona Maria*, toujours plus infortunée, habita successivement les lieux où l'on commet le crime & ceux où on le punit. Le *Prince* fût enfermé dans son apartement, où il se vit étroitement gardé. Son Pere avoit appris qu'il devoit épouser en secret cette *Dona Maria* arrêtée par ses ordres.

Moins chagrin de sa détention que de celle de sa Maîtresse, le *Prince* apprît avec douleur le lieu de sa retraite; Il admira la disposition bizarre d'une destinée, qui conduisoit la vertu même dans le séjour du vice. Impatient d'apprendre de ses nouvelles, il corrompit ses Gardes & chargea un d'entre eux d'une Lettre conçûë en ces termes:

Je suis cause du nouvel outrage que vous avez reçû; je ne puis le réparer qu'en vous donnant la main; c'est en vain que mon Pere s'efforce de me retenir, je rendrai justice à votre vertu.

Le Porteur de cette Lettre reçût une réponse toute contraire aux sentimens du *Prince*. *Dona Maria* ne vouloit point entendre parler de mariage: *Si j'ai malheureusement perdu ma réputation*, disoit-elle, *je veux au moins sauver l'honneur de mon Amant*. Elle tint parole, & aiant trouvé moien de se sauver de sa prison, elle se rendit chez une femme qui avoit été sa nourrice & qui étoit alors la seule personne du monde qui pût lui donner du secours. Cette femme étoit dépositaire de quelques pierreries qui lui avoient été autrefois confiées par la Mere de *Dona Maria* à l'insçû de sa Tante; elles en firent de l'argent, & s'étant toutes

deux déguiſées, elles quitterent l'*Italie* & ſe rendirent en *Angleterre*, azile des amours malheureux, comme des talens perſecutez.

Etrangére & inconnuë dans ce Roiaume floriſſant, *Dona Maria* cherchoit une retraite qui pût la ſouſtraire à tant de juſtes ſujets d'afflictions; elle vint à *Londres* où *Myladi* *** en prit ſoin, comme nous avons dit. Un jour qu'elle s'étoit aſſiſe à l'écart dans un Jardin public & qu'elle entretenoit ſa fidéle nourrice des malheurs qui avoient affligé ſa vie, elle fût entenduë par le *jeune Milord*. Ce Seigneur avoit été en *Italie* & il entendoit parfaitement la Langue de ce Païs; il écouta *Dona Maria* avec attention, & comme il étoit malheureux lui-même, il fût ſenſible à ſon infortune & le lui fit connoître. Après s'être excuſé ſur ſon indiſcrétion, il lui offrit ſes ſervices; & pour ne lui pas donner lieu de croire qu'il en exigeât quelque récompenſe, il ſe hâta de lui dire, que ſon cœur étoit engagé, & qu'une Maîtreſſe qu'il avoit en *Italie* le rendoit favorable à tout ce qui venoit de ce Païs-là. *Dona Maria* aiant reconnu beaucoup de ſincerité & de bonne foi dans l'*Anglois*, lia peu à peu avec lui une amitié ſi étroite, qu'elle auroit pû lui rendre la vie douce, ſi l'amitié pouvoit jamais conſoler de l'amour.

Mais ce qui acheva de l'accabler, fût la *mort de ſon cher Prince*, qu'elle apprit par les Nouvelles publiques. Il fût aſſaſſiné, après avoir obtenu depuis peu de ſon Pere la permiſſion de ſe promener dans *Rome*, & il expira en prononçant le nom de *Dona Maria*.

Cette belle perſonne reçût avis en même tems, que ſa *Tante* toujours plus injuſte & plus cruelle, continuoit de répandre ſur ſon chapitre des bruits également injurieux à ſon honneur & à la mémoire du Prince. Elle réſolût donc de repaſſer

 en

en *Italie*, & de déclarer elle-même avec sincerité jusqu'à la moindre circonstance de ses malheurs. *Mylord* *** lui rendit visite dans le moment qu'elle prenoit cette résolution. Elle lui en fit confidence, & ce jeune Seigneur qui supportoit avec peine l'absence de sa Maîtresse, sentant sa prémière ardeur se rallumer, résolût d'accompagner *Dona Maria* dans sa Patrie. Ils prirent des mesures pour leur départ, & ils alloient s'émbarquer, lorsque *Myladi* * * * * mere du *Mylord*, les fit arrêter l'un & l'autre à quelques lieuës du Port de *Ryk*. Si j'apprens dans la suite quelque nouvelle avanture de *Dona Maria*, née, à ce qu'il semble, pour les situations extraordinaires, j'aurai soin d'en instruire le Public avec une fidéle exactitude.

Il y a déja deux ans qu'on a annoncé à l'*Europe sçavante*, le travail d'une *Societé de Gens de Lettres de Londres*, qui ont formé le plan d'une *Histoire Universelle* depuis le commencement du monde jusqu'à présent. Le *prémier Volume* de cet Ouvrage a enfin paru, & il a été *traduit de l'Anglois en François*, & imprimé en *Hollande in*-4. contenant 630. pages. A la tête de l'Ouvrage est une Préface, où les Auteurs exposent les principes de la *Chronologie* qu'ils ont suivie, les motifs qui leur ont fait préférer le calcul du Texte *Samaritain*, & les raisons de leur nouvelle supputation. Ces Auteurs ne remontent point à la *création du monde*, comme tous les *Chronologistes*; ils commencent leur supputation au *Déluge*. Mais avant que d'entrer en matiére, ils donnent une *introduction*, qui contient les *sentimens des Anciens & des Modernes, sur l'origine du monde & sur la maniére dont il a été créé*. (*a*)

Je ne puis entrer dans aucun détail par rapport à ce Livre; Je dirai seulement, qu'il me paroit plu-

(*a*) Cette Introduction traduite en François a déja paru in 12.

plutôt une *Dissertation critique*, sur les faits les plus reculez, qu'une *Histoire Universelle*: Ce sont de *sçavantes discussions sur des points très-importans & quelquefois assez frivoles*. Les Auteurs se sont efforcez utilement de satisfaire l'esprit humain sur toutes les difficultez, que lui font naître l'*origine du monde*, telle qu'elle est racontée dans la Génése, la *situation du Paradis terrestre*, l'*universalité du déluge*, la *multiplication des hommes*, leur *dispersion*, la *fondation des Monarchies* & la *restauration des Arts* peu de siécles après l'époque de ce déluge. Les Sçavans, à qui nous sommes redevables de cette Histoire, mettent entre le déluge & la dispersion des hommes sur la terre, un intervalle beaucoup plus grand que celui qui paroît par le Texte Hébreu, & par la même raison ils reculent moins la fondation des Empires & l'invention ou la réstauration des Arts & des Sciences. Les *premiers Rois*, selon eux, n'ont été que des *Chefs de Peuplades*, & n'étoient Rois que d'une seule Ville & d'un seul canton, & non de plusieurs: la réunion forcée de plusieurs Républiques ou Etats en un seul corps etant un ouvrage, selon eux, qui a exigé un tems considérable, ils sont persuadez, que ceux qui placent l'origine de plusieurs grandes Monarchies deux ou trois siécles après le déluge, se trompent manifestement & se fondent sur un systême impossible. Ils avoüent néanmoins d'avance, qu'il y aura sans doute des *fautes dans leur Ouvrage*, car il n'en paroitra, disent-ils, de parfait, que l'année où l'on trouvera le mouvement perpetuël & la Pierre philosophale; Mais ils se flattent de n'avoir commis que des *fautes excusables*.

Après avoir lû les Préliminaires de ces Messieurs on peut dire avec vérité, *que personne ne sçait plus de choses sur l'introduction à l'Histoire, & que per-*

 sonne

sonne n'ait des idées moins nettes. Au reste les choses sont traitées dans l'ouvrage même avec une abondance de récherches & d'érudition qu'on avoit droit d'attendre d'une *habile Societé de gens de Lettres.* Mais ils se sont contentez de mettre sous les yeux du Lecteur un amas de faits, qui ne laissent rien à désirer sur la matiére que l'*ordre* & le *discernement.* Ils vont même plus loin. Ils rapportent avec diffusion les disputes & les sentimens de tous les Auteurs sur chaque point en particulier, & n'omettent rien de part & d'autre. Mais en *Ecrivains humbles & timides*, on ne les voit presque jamais prendre parti. Comme les *regles de la Critique* ne leur ont point appris à décider dans la diversité des opinions, ils doutent & hézitent sur tout, & laissent les autres dans la même incertitude, sauf aux Lecteurs sçavans & judicieux de débrouiller ce *Chaos* à leur fantaisie.

On a publié une *seconde édition des Révolutions de Perse, tirées des Mémoires du Pere Cousinski Procureur des Jésuites à Ispaham*, qui a vêcu trente ans en ce païs-là, qui a été emploié par l'*Evêque d'Ispaham* dans des négociations à la Cour du *Sophi* pour le *Roi de France*, & qui a connu particuliérement la plûpart des *Seigneurs Persans.* Ce Livre est une traduction de celui du *Pere du Cerceau*, imprimé à *Paris* il y a quelques années, & qui quoiqu'écrit avec négligence, a été lû avec beaucoup de plaisir.

Le *Spectacle de la nature*, qui a eu tant de succès à *Paris*, & dont on attend avec impatience le second Volume, a été traduit en *Anglois*, & a été goûté à *Londres.*

On a imprimé à *Altena* près de *Hambourg* un *Traité sur les Femmes sçavantes de Dannemarc*, intitulé: *Gynæceum Daniæ litteratum* par *M. Albert Thura*, le même qui a déja donné l'*idée de l'Histoire littéraire de Dannemarc.* En-

Entre les *nouvelles Inventions* qui peuvent être utiles au Public, doit être comptée celle, dont le *Sieur le Camus* doit faire l'essai à *Wolwich*, en présence des Commissaires de l'Amirauté de la *Grande Bretagne*. Ce sont deux rames, par le moien desquelles il prétend qu'un Vaisseau de Ligne, même du prémier rang, pourra révirer de bord, & faire trois quarts de lieuë par heure, dans un calme.

Ajoutons pour les *Amateurs des Beaux Arts*, que *M. Vivien, Peintre du Roi de France, & Conseiller de son Académie de Peinture & de Sculpture*, vient d'achever un *grand Tableau de la famille de feu l'Electeur de Baviere, Maximilien Emanuel.* Ce Tableau est traité *allégoriquement*, d'une maniere simple, avec beaucoup de sagesse & de noblesse. Un grand concours de monde va le voir, & les personnes de la prémiere qualité l'ont vû avec beaucoup d'applaudissement. Les plus habiles Maîtres loüent fort cet Ouvrage, & le régardent comme une chose *unique en son genre*: Ce qui fait beaucoup d'honneur au Peintre.

LOGOGRYPHE.

De l'état le plus vil & du plus respectable,
Je suis également la marque & le soutien.
Le plus adroit Chasseur, le plus infatigable,
Sans mon secours n'attrape rien.

Dans mon nom & dans ma figure,
On peut aisément découvrir
L'objet de maint & maint parjure,
Ce qui lava plus d'une injure,
Ce qui sert à proüver qu'un mortel doit faillir.

Ce qu'un habit paroît quand il vient à vieillir,
Est dans mon nom tout seul, avec un peu de peine,

On

On y voit le portrait du cœur d'une inhumaine.
Retournez-moi dans cet état,
Je deviens les plaisirs d'un sage Potentat ;

Mais quoique pour lui plein de charmes,
Je fais aux innocens répandre mille larmes;
Et dans ce même état, grand ennemi du Bal,
Aux plus fameux Danseurs, j'ai causé bien de mal.

Si d'une aimable fleur qu'on fuit & qu'on estime,
Vous composez un de mes noms,
Vous y trouvez avec la rime,
Le conseil qu'on donne aux Poltrons.

Enfin je présente une bête,
Dont le sort dépend du Lecteur;
Car si l'on me coupoit la tête,
J'irois bien-tôt à l'Ecorcheur.

M. D.

Ce feuillet, LE POUR ET CONTRE, continuë à paroître régulièrement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell*. à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Nèaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat. 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LIV.

Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, vocabula.

Plusieurs mots, qui ne sont pas d'usage, redevien-dront à la mode; & ceux qui sont d'usage aujourd'hui, deviendront surannez. Horat. de Art. Poet.

ON croit communément que la *Langue Françoise est bien plus parfaite aujourd'hui qu'elle n'étoit sous François I. & sous les Regnes suivans*; mais quel est le fondement de cette idée? *La Langue Françoise* a-t-elle aujourd'hui *plus de douceur* ou *plus d'énergie*? Non sans doute. Quelle douceur dans le *langage d'Amiot*, & des Ecrivains de son tems, qui s'appliquoient à bien écrire en François! Quelle force dans celui de *Montagne*! Qu'on mette les pensées de ces Auteurs en ce que nous appellons aujourd'hui *beau françois*, il est certain qu'elles perdront tout leur agrément, & toute leur beauté. Par rapport à la douceur, je citerai pour exemple le morceau rapporté dans une *Préface de Racine*; morceau que ce grand homme a trouvé si naïvement écrit, qu'il n'a osé lui prêter les *prétenduës graces du langage moderne*. Il s'agit du triste sort de *Monime*.

„ La pauvre Dame, depuis que le Roi l'eut „ épousée, avoit vécu en grande déplaisance, „ ne faisant continuellement autre chose que de „ plorer la malheureuse beauté de son corps, la- „ quelle au lieu d'un Mari lui avoit donné un

„ Maître ; & au lieu de compagnie conjugale, & „ que doit avoir une Dame d'honneur, lui avoit „ baillé une garde, & une garnison d'hommes „ barbares, qui la tenoient comme prisonniére „ loin du doux païs de la Gréce, en un lieu „ où elle n'avoit qu'un songe & une ombre de „ biens, & au contraire avoit réellement perdu „ les véritables, dont elle joüissoit au païs de sa „ naissance. Et quand l'Eunuque fût arrivé de- „ vers elle, & lui eût fait commandement de „ par le Roi, qu'elle eût à mourir, adonc elle „ s'arracha d'allentour de la tête son bandeau „ royal, & se le noüant à l'entour du col, s'en „ pendit. Mais le bandeau ne fût pas assez fort, „ & se rompit incontinent. Et lors elle se prit „ à dire : *O maudit, & malheureux tissu, ne me* „ *serviras-tu point au moins à ce triste service* ? En „ disant ces paroles, elle le jetta contre terre „ crachant dessus, & tendit la gorge à l'Eunuque.

Ces paroles, dit Racine, *ont une grace dans le vieux stile d'Amiot, que je ne crois point, pouvoir égaler dans notre Langue moderne.* N'est-ce pas là avoüer, que *notre langage n'approche point au moins pour les graces, du langage ancien* ? Il me seroit aisé, pour prouver la *douceur du stile*, que nous appellons *suranné*, de citer mille autres endroits tirez d'*Amiot*, & de quelques autres bons Ecrivains de son tems. A l'égard de l'*énergie*, je défie tous nos *meilleurs Auteurs modernes* de pouvoir rendre, dans le *stile d'aujourd'hui*, toute la force de ces paroles de *Montagne*. C'est une *réflexion morale au sujet de la Vengeance*.

„ Qu'est-ce qui fait en ce tems nos querelles „ toutes mortelles, & qu'au lieu que nos peres „ avoient quelque dégré de vengeance, nous com- „ mençons à ceste heure par le dernier : & ne „ se parle d'arrivée que de tuër ? Qu'est-ce, si „ ce n'est coüardise ? Chacun sent bien, qu'il y

„ a

„ a plus de braverie, & de desdain, à battre „ son ennemi, qu'à l'achever, & à le faire bouquer, qu'à le faire mourir; Davantage, que „ l'appetit de vengeance s'en assouvit, & contente mieux: car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soi. Voilà pourquoi nous n'attaquons „ pas une beste, où une pierre, quand elle nous „ blesse; d'autant qu'elles sont incapables de sentir notre revenche: Enfin tuër un homme, c'est „ le mettre à l'abri de notre offense. Et tout ainsi comme *Bias* crioit à un méchant homme, *je* „ *sçais que tôt ou tard tu en seras puni; mais je* „ *crains que je ne le voie pas*: & plaignoit les *Orchomeniens*, de ce que la pénitence que *Lycifcus* „ souffrit de la trahison contre eux commise, venoit en saison, qu'il n'y avoit personne de reste, „ de ceux qui en avoient esté interessez, & auxquels devoit toucher ceste pénitence, &c. Il „ s'en repentira, dirons-nous. Et pour lui avoir „ donné une pistolade en la tête, estimons-nous „ qu'il s'en repente? &c. Nous sommes à connillier, à troter, & à fuir les Officiers de la „ Justice, qui nous suivent, & lui est en repos. „ Le tuër, c'est une action plus de crainte que „ de braverie: de précaution, que de courage: „ de défense, que d'entreprinse. Il est apparent „ que nous quittons par-là, & la vraie fin de la „ vengeance, & le soin de notre réputation: nous „ craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous „ charge d'une pareille. Ce n'est pas contre lui, „ c'est pour toi, que tu t'en défais.

En quoi donc l'emporte aujourd'hui notre *langage moderne*, s'il est obligé de céder à l' *ancien*, par rapport à la *douceur* & à la *force*? Est-ce parce que les *mots d'aujourd'hui* valent mieux que les *mots d'autrefois*? Mais pourra-t-on jamais me faire croire, par exemple, que le mot *mais*, soit préférable par lui-même au mot *ains*; que *plusieurs*,

quoique, *rappeller dans sa mémoire*, *avoir coûtume*, *être étonné*, *&c.* soient de meilleurs termes que *moult*, *jaçoit que*, *se ramentevoir*, *souler*, *être ébahi*, *&c.* Le mot *dorénavant* vaut-il mieux que *meshuy*? & *il n'y a pas long-tems* est-il préférable à *naguéres*, ou *tuër* à *occire*, *&c.*

N'auroit-on point gâté la Langue Françoise en voulant la corriger, & la polir? Elle a perdu de sa *douceur* & de sa *force*, comme je l'ai montré. Outre cela on l'a appauvrie en bannissant je ne sçais combien de mots utiles, & même nécessaires. Par exemple, on a aboli les mots *icelui* & *icelle*, qui jettoient de la clarté dans le langage. Privez de ces termes, il ne nous reste plus que le Pronom *son*, *sa*, qui répond au *suus*, *sua* des Latins, & nous n'avons plus rien qui réponde à l'*ejus*. Cette disette est cause d'un embarras extraordinaire dans la construction des phrases, où le pronom *son* & *sa* est souvent *amphibologique*; en sorte qu'il faut quelquefois beaucoup d'attention pour ne se pas méprendre sur le sens.

Les *Ecrits de Montagne*, & plusieurs autres anciens Ouvrages, nous font voir, que *la Langue Françoise admettoit autrefois des figures hardies.* Aujourd'hui, devenuë *timide à l'excez*, elle glace l'Ecrivain, & morfond le Lecteur. Elle souffroit autrefois, même dans la *Prose*, quelques inversions, qui ne sont plus aujourd'hui de mise. Ce changement a produit dans le stile une *languissante uniformité*. On voit toutes les Phrases se terminer tantôt par des *Adverbes*, tantôt par des *monosyllabes*, & tantôt par de *froids Adjectifs*; ce qui est sans harmonie. On a banni une infinité de *mots dérivez du Latin*, que les Sçavans, du tems de la rénaissance des Sciences, avoient introduits dans le *langage vulgaire*. On trouve beaucoup de ces mots dans *Montagne* & dans *Rabelais* comme *Astuce*, *Fallace*, *&c.* Il y avoit aussi plusieurs *mots dérivez*

du Grec, comme *baller*, pour dire *danser*, qui vient de Βαλλίζειν, &c. Tous ces mots sont aujourd'hui ou *vieux*, ou *du stile bas*. On avoit mille *adjectifs utiles* qu'on a laissez perdre, comme *pourprin*, *marbrin*, *acerin*, pour dire de *pourpre*, de *marbre*, d'*acier*, *&c.* Nous avons perdu aussi presque tous les *diminutifs*, en sorte qu'au lieu d'un seul mot, il en faut emploier aujourd'hui deux ou trois. Il en est de même d'un grand nombre de *superlatifs*, qu'on a pareillement jugé à propos d'abroger.

Malgré tout ce que je viens de dire en faveur du *langage ancien*, il faut avoüer d'un autre côté, que la Langue Françoise s'est bien perfectionnée en un sens, parce que ceux qui la parlent & qui l'écrivent aujourd'hui, ont bien *plus de lumiéres & de goût qu'autrefois. L'enflure*, (comme dit avec raison *M. du Pré de Saint-Maur* dans le remerciement qu'il vient de faire à l'Académie Françoise) *l'affectation, les tours empruntez des Langues étrangeres, & les citations amenées en foule, pour faire briller un sçavoir inutile au sujet, passoient parmi nos Orateurs pour l'ame de l'éloquence. Nulle conduite dans les Ouvrages d'esprit, un monstrueux assemblage de Figures entassées sans choix, en offusquoit toute l'ordonnance.*

J'adopte cette *peinture fidéle de l'ancien stile*: Qu'il me soit néanmoins permis d'observer, que si notre *Langue moderne* approchoit davantage du *Grec* & du *Latin*, elle n'en seroit pas moins belle. Tout le monde convient, que les *Langues Italienne* & *Espagnole* l'emportent sur le *François*, par rapport à l'*harmonie* & à la *majesté*. C'est qu'elles tiennent plus de la *Langue Latine*, & qu'elles en ont adopté un plus grand nombre de tours.

Au reste, je ne crois pas pour cela que la Langue Françoise cede en rien à ces derniéres. Cependant j'ai vû plusieurs personnes qui mettoient la *Langue Italienne* fort au-dessus, par rapport à

la *douceur* & à l'*harmonie*. Pour en juger, il me prend envie de rapporter le *fragment d'une Lettre Italienne*, qu'on ne peut pas dire être mal écrite.

Signor mio, io dico da vero, ch'io non hò dismenticato, & mai non dismenticarò l'obligo il quale hò appresso il vostro fratello: e che come fin adesso hò fatto tutto quel ch'ò potuto per il negotio suo, non hò mancato dal mio dovere in officio nessuno: desidero ancora far tanto che sia sodisfatto, mostrandomi in ogni suo bisogno non manco pronto a servirlo, che son stato per il tempo passato.

Je crois que le Lecteur aura remarqué cette foule de mots placez de suite, dont la terminaison est semblable. Comme *tous les mots Italiens finissent par quelqu'une des cinq Voielles, & presque jamais par des Consonnes*, il est aisé de juger, que les mêmes finales doivent souvent se rencontrer de suite. Voici encore un *autre fragment* de même nature: *Io prego la Signoria vostra per la nostra vecchia, & intrinseca amicitia, & per quell' ancora che mi mostrava tutta la famiglia quando stava in casa vostra, che per questa volta sia contenta di farmi questa cortesia.*

LA TOURTERELLE.

IDILLE.

Le tems, aimable Tourterelle,
Qui triomphe à la fin de tout,
Ne pourra-t-il venir à bout
D'adoucir la peine cruëlle,
Dont à chaque instant votre cœur,
Sent renouveller la rigueur.
Si pour me dérober aux chaleurs excessives
Du chien enflammé de *Procris*,
Je me promene sur ces Rives,

Où *Zéphire* entretient par ses soufles chéris
Une fraîcheur toujours nouvelle;
Loin d'y goûter quelque douceur,
Un Echo, de votre douleur,
Interprète, hélas! trop fidelle,
En redisant vos tristes sons,
Sur mes plus doux plaisirs répand de noirs poisons.
De votre Compagne chérie,
Dessous la main de l'Oiseleur,
Tombant à vos côtez sans vie,
Vous dûtes plaindre le malheur.
Mais par les pleurs de tant d'années
A ses fâcheuses destinées
Vous n'avez que trop satisfait,
Et si dans les lieux qu'elle habite.
Elle ressent quelque régret,
C'est de voir le chagrin qui toujours vous agite.
Cessez donc de pousser d'inutiles soupirs,
Joüissez enfin des plaisirs,
Que vous présente la Nature;
Elle a paré pour vous ses Forêts de verdure,
Pour vous seule, cent & cent fleurs
Etalent à l'envi les plus riches couleurs.
Entendez le *Zéphir* volage,
Oubliant aujourd'hui son penchant naturel,
Vous promettre en son doux langage,
Un attachement éternel.
Vous-même à vous-même importune,
Si vous avez été si sensible aux malheurs,
Qu'a sur vous exercé la cruëlle Fortune,
Pourquoi refusez-vous de l'être à ses faveurs?
Laissez l'homme verser des larmes;
Lui seul a droit de s'affliger;
Chaque jour lui fait voir de nouvelles allarmes,
Rien ne peut l'en dédommager.
Des plus vives douleurs un affreux assemblage,
De sa condition est le triste appanage;
Il naît, & déja ses sanglots

Sem-

Semblent à sa première Aurore,
Par avance annoncer des maux,
Qu'il ne peut pas connoître encore.
Son infortune avec les ans
Insensiblement se déploie;
Les soins, les soucis dévorans
Ferment son cœur à toute joie.
De sa propre raison tiran impérieux
Il n'écoute que son caprice;
Et ne paroît ingénieux
Que pour se procurer quelque nouveau supplice.
A lui creuser son précipice
Plusieurs s'empressent avec lui.
L'un en tous lieux à force ouverte,
Conspire indignement sa perte;
Un autre fait semblant de lui servir d'appui;
Mais en secret il se prépare
A lui porter le coup barbare
Qu'il médite depuis long-tems.
Ainsi nous voions dans les champs
Un Loup avide de carnage
De la Brebis prendre l'image
Pour mieux exécuter ses desseins violens.
Heureuse Tourterelle en vos disgraces mêmes!
L'auteur de vos peines extrêmes
Fût de tout tems votre ennemi:
Nos maux, le plus souvent, nous viennent d'un ami;
Dans le tems même qu'il nous blesse,
Séduits par une vaine erreur;
Nous adorons la main traîtresse,
Qui nous a fait tomber dans le dernier malheur.

A. de la B.

Le dernier *Logogryphe* s'explique par *Crosse*. On y trouve: *Or*, *Sors*, *Os*, *Roc*, *Cor*, *Rose*, *Ose*, *Rosse*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LV.

Benè de Republica (*Litteratorum*) mereri, laudari, coli, diligi, gloriosum est.

Cicer. 1. *Philipp.*

PUISQUE j'ai parlé dans ma derniére d'un endroit du Discours récent de *M. du Pré de Saint-Maur* à l'Académie, je ne dois pas omettre de dire, que le Discours que fit *M. de Moncrif* à l'occasion de sa reception, a été fort applaudi. On a sur tout goûté l'*Eloge de M. le Comte de Clermont*, qu'il y fit entrer.

„ Je sçais, dit-il, qu'il est des objets d'admi-„ ration, qui bien loin de perdre à être exami-„ nez de prés, nous frappent au contraire plus vi-„ vement, & s'embellissent à mésure qu'on peut „ les distinguer & les connoître davantage. Le „ Prince à qui j'ai l'honneur d'être attaché, me le „ fait éprouver tous les jours: il semble par l'ha-„ bitude de l'approcher (& il est bien rare que de „ l'habitude, naissent des sujets d'Eloge,) il sem-„ ble, dis-je, qu'en lui l'éclat du rang ne soit „ que la récompénse des qualitez personelles. Si „ l'accueil dont il favorise manifestement le méri-„ te littéraire & les Arts; si la protection dont il „ m'honore, ont contribué à m'élever à la place „ où je me vois; quelle est ma joie de pou-„ voir me flatter, que mon assiduité à vos Assem-„ blées, mon zéle à profiter de vos lumiéres, „ me donneront lieu de justifier ses bontez, vos „ suffrages, & l'honneur dont je vais joüir par-„ mi vous!

L'Harangue de *M. du Pré* a paru digne de la

modestie & du goût de l'Orateur. „ Qu'aurai-„ je à produire, dit-il, pour justifier un choix „ qui m'est si glorieux ? Seroit-ce la foible *tra-„ duction du Chef d'œuvre de la Poësie Angloise ?* Je „ ne m'aveugle point assez pour croire ce prémier „ essai digne de vous. Quand vous avez jetté les „ yeux sur moi, sans doute vous vous êtes souve-„ nus de *M. de Valincourt*, & vous avez accor-„ dé au sang qui m'unissoit à lui, une place que „ vous n'aviez jusqu'à présent déférée qu'au mérite. „ Heureux, si j'acquerois dans vos entretiens cet „ aimable enjouëment d'esprit qu'il tenoit de la na-„ ture, & cette majestueuse simplicité de stile, „ qui donnoit de la force à ses discours, sans en „ écarter les graces !

La réponse de *M. de Boze*, si connû & si estimé dans la République des Lettres, fut extrêmement goûtée. Quelque peu étenduë qu'elle soit, on y trouve : *Numerus orationis, gravitas sententiarum, verborum copia.* L'éloquent Directeur ne passa pas sous silence l'*Eloge du Prince*, auquel *M. de Moncrif* est attaché. „ Les *Muses* seules, dit-il, sem-„ bloient le disputer aux *Graces*; un bruit de guer-„ re se fait entendre, & il vole à la *gloire*. Objet „ d'étonnement pour le vulgaire, qui croit que „ la *Gloire*, les *Graces*, les *Muses* sont autant de „ *rivales jalouses* de former séparément des Héros „ qui leur apartiennent en propre; au lieu qu'el-„ les y travaillent de concert dans le *sang de Con-„ dé*, & que la Religion même s'interesse au succès.

L'*Eloge de M. du Pré* devoit nécessairement ren-fermer l'*Eloge de l'élégante & incomparable traduc-tion du Paradis perdu.* „ Poëme, dit-il, que l'*An-„ gleterre* met au-dessus d'*Homère* & de *Virgile*, & „ que nous leur préférerions comme elle, si nous „ ne consultions que le choix, l'interêt, & la „ grandeur du sujet. „

Il finit par une pensée très-noble. „ Si nous „ nous appliquons, dit-il, à polir, à perfection-

„ ner le langage, ce n'est pas dans la seule vûë
„ de flatter l'oreille par des sons harmonieux, de
„ donner plus de justesse & de clarté à la Prose,
„ un vol plus hardi & moins temeraire à la Poësie;
„ c'est principalement pour rendre les preuves
„ de la vérité plus fortes & plus sensibles, les
„ images de la vertu plus respectables, & meriter
„ l'attention de la posterité, autant par la délica-
„ tesse du pinceau, que par l'importance & la
„ majesté du sujet.

„ Nous avons à lui apprendre, qu'il est des Peu-
„ ples assez heureux, pour n'admettre aucune dif-
„ férence entre l'amour de la patrie & la gloire
„ du Souverain : qu'il est des Ministres sages &
„ puissans, simples, affables & tranquilles, au
„ milieu du mouvement qu'ils donnent à l'Univers
„ entier; qu'il est des Rois magnanimes, qui sacri-
„ fient leurs plus grands interêts au repos & à la
„ tranquillité publique, & que rien n'arrête dès
„ qu'il faut venger la splendeur du Trône qu'on
„ offense, ou secourir des Alliez qu'on opprime;
„ des Rois, enfin, qui ne veulent être couron-
„ nez par les mains de la Victoire, qu'aprés l'avoir
„ été par celles de la Justice & de la Pieté.

ARTICLE LITTERAIRE ET CRITIQUE.

M. le Sage, si connu par un grand nombre d'Ouvrages amusans, écrits avec autant de *pureté* que de *précision* & d'*élégance*, vient de donner au Public un *petit Roman nouveau* de sa façon, intitulé: *Histoire d'Estevanille Gonzalez surnommé le Garçon de bonne humeur tirée de l'Espagnol*. Cet Ouvrage très-court est un peu dans le goût de *Guzman d'Alfarache*, de *Gil-Blas*, & autres Livres de cette espece. On y trouve plusieurs choses amusantes. De ce nombre est le trait que je vais rapporter. *Trois Marchands* chargez d'une somme de *dix-mille écus en or* viennent avec un Notaire, trouver un ami commun, nommé *Giannettino*. *Nous* [illegible]

si, lui disent-ils, pour être le dépositaire de cet argent, que nous voulons mettre sur un Vaisseau, quand nous en trouverons l'occasion. En attendant nous vous prions de le garder, & de vouloir bien vous engager par écrit à ne le délivrer à aucun de nous trois, que du consentement, & en présence des deux autres. Giannettino souscrit par complaisance à cet engagement : le Notaire dresse l'Acte, qui est aussitôt signé par lui, & par ses trois amis. Quelques jours après un des trois Associez vient au milieu de la nuit frapper à la porte de *Giannettino*: il commence par lui faire excuse de cette visite a une heure si induë : *Nous avons appris*, lui *dit-il*, *mes deux Associez & moi, qu'il doit incessamment arriver à Messine un Bâtiment Genois chargé de riches Marchandises. Il y a un profit considérable à faire :* il l'assûre que ses deux Associez & lui, ont résolu d'emploier à cet achat leur argent, & il le prie de lui remettre les dix-mille écus; qu'il est pressé de partir, & qu'il ne peut attendre. *Giannettino* se défend long-tems, & allégue son engagement; l'autre lui reproche sa défiance. *Giannettino*, qui le croit honnête homme, se laisse vaincre à la fin, & lui remet la somme. Le fripon prend la poste aussitôt, & s'enfuit.

Les deux autres Associez intentent d'abord un Procés à *Giannettino*, & veulent le rendre responsable du vol. L'affaire est portée devant le *Duc d'Ossone Viceroi de Sicile*, qui fait venir devant lui *Giannettino*, & les *deux Associez*. Ceux-ci plaident leur Cause. *Giannettino* n'a rien à répondre: il se contente de lever les épaules, & de baisser le menton sur sa poitrine. Le Duc prend alors la parole: *Giannettino*, dit-il, *demeure d'accord du fait, puisqu'il ne répond rien. Il est prêt sans doute a vous rendre les dix-mille écus; mais comme, suivant l'accord passé entre vous, il ne peut les délivrer qu'aux trois Associez présens, faites revenir à Palerme celui qui s'est enfui, & vous les toucherez aussi-tôt.*

Ce *Jugement burlesque du Duc d'Ossone*, fit rire tous ceux qui étoient présens, & ne déplût pas au malheureux *Giannettino*.

Je ne crois pas que *M. le Sage* ait prétendu nous donner ce Jugement comme un *Arrêt équitable*. Il est *plaisant*, & cela suffisoit, pour son Livre. Je trouve seulement une petite contradiction en cet endroit, si je ne me trompe. Ce *Duc d'Ossone* qui décide si cavalierement sur un Procés dont l'objet n'étoit pas médiocre, est d'ailleurs un homme d'une intégrité parfaite, & d'une justice austére. Il apprend qu'*Estevanille*, qui est son Page, a reçû *deux-cent pistoles* de *Giannettino*, qui par ce présent avoit voulu reconnoître les bons offices qu'*Estevanille* lui avoit rendus auprès de son Maître. Aussitôt il le chasse impitoiablement de chez lui, & est infléxible aux priéres de tous ceux qui s'emploient pour obtenir sa grace. Je suis persuadé que l'Auteur est trop galant homme pour se fâcher de cette observation, de peu d'importance au succez de son Ouvrage.

REMARQUES SUR LES CAROSSES.

Jean de Laval-Bois-Dauphin (*a*) a été le prémier en *France*, qui, sur la fin du regne de *François I.* se soit servi d'un Carosse à cause de son embonpoint, qui ne lui permettoit pas de monter à cheval. Sous le regne d'*Henri II.* il n'y en avoit à la Cour que deux, dont l'usage étoit venu d'*Italie*; l'un étoit pour la Reine, l'autre pour *Diane* fille naturelle du Roi. Dans la Ville, *Christophe de Thou* fût le prémier qui en eût un, après qu'il eût été nommé *prémier Président*: mais il ne s'en servoit jamais, ni pour aller au Palais, ni pour aller au Louvre, quand le Roi le mandoit. La *prémiére Présidente de Thou* n'alloit jamais par la Ville, qu'*en croupe derriére un Domestique*. Cependant plusieurs Dames de la Cour avoient alors des Ca-

(*a*) De la Maison de *Montmorenci*.

Caroffes ; mais la premiére Préfidente fuivoit toujours l'ancien ufage ; trouvant dans la nouvelle mode trop de *fafte* & de *molleffe*. Voiez les Mémoires de la Vie du Préfident de Thou (*a*) qui ajoûte, que le nombre s'en eft depuis ce tems-là tellement multiplié, qu'on peut dire, qu'il eft auffi grand que celui des *Gondoles à Venife*, & cela fans diftinction ni de qualité ni de rang. *On voit aujourd'hui* (ce font fes propres paroles) *les perfonnes du plus bas étage avoir des Caroffes, comme les perfonnes du rang le plus diftingué.* Le Caroffe eft néanmoins une *voiture ancienne* ; c'eft ce qui eft appellé *Carruca* dans les *Pandectes de Florence*.

Les *Hiftoriens Italiens* ont donné le nom de *Caroffa* à un *grand Etendard* attaché à une efpece de mât avec de groffes cordes fur un Chariot couvert d'étoffe d'écarlate & tiré par huit Bœufs : ces Bœufs étoient couverts de fatin blanc avec une croix rouge au milieu ; c'étoit le *principal Etendard de l'Armée*, qui étoit à la garde d'un Capitaine avec huit Trompettes & huit Soldats d'élite. On difoit tous les jours la Meffe auprès de ce Caroffe ; & on avoit tant de vénération pour cet Etendard, que perfonne n'ofoit prendre la fuite dans un combat tant qu'on le voioit debout. Quelques Auteurs en attribuent l'invention à *Heribert, Archevêque de Milan*, dans le *douziéme fiécle*. L'*Empereur Othon IV.* faifoit marcher un *Caroffe de cette efpece dans* fes Armées.

ORIGINE DU CORPS ELECTORAL.

L'*origine du Corps Electoral des Princes d'Allemagne* eft encore aujourd'hui un *problême parmi les Sçavans*. On a crû long-tems que ce fût l'*Empereur Othon III.* qui pour prévenir les troubles que l'Election des Empereurs pouvoit faire naître, réduifit le nombre des *Electeurs* à *fix* ; fçavoir, les *Evêques de Mayence, de Cologne & de Tréves, le Com-*

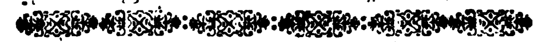
(*a*) Liv. 3.

Comte Palatin du Rhin, *le Duc de Saxe* & *le Marquis de Brandebourg*. Le *Duc de Bohéme*, qui ne portoit pas encore le titre de *Roi*, fût ajoûté à ce nombre; afin qu'en cas que les suffrages fussent également partagez, sa voix pût faire pancher la balance, & déterminât le choix. Mais l'opinion qui rapporte à *Othon III.* cet établissement, est mal fondée: En effet, la coûtume d'élire les Empereurs par les suffrages des Princes & des Députez des Villes, a subsisté long-tems après *Othon III.* D'ailleurs on ne trouve aucun Auteur Allemand contemporain, qui fasse mention des *sept Electeurs* par rapport à l'élection des *Successeurs d'Othon III.* jusqu'à l'année 1292. Tous ces Auteurs au contraire nous représentent les Diétes qui se tenoient pour l'élection des Empereurs, comme des Assemblées où se trouvoient *tous les Princes de l'Empire*, *Ecclésiastiques & Séculiers*.

La plûpart rapportent aujourd'hui cet établissement à la *Diéte de Francfort* tenue en 1273. dans laquelle *Rodolphe Comte d'Asbourg*, *tige de la Maison d'Autriche*, fût élû. Cette époque est fondée sur ce que quelques Auteurs Allemans de ce temslà, faisant mention des Princes qui élûrent *Rodolphe*, les appellent *Principes Electores*: mais cette preuve n'est pas solide, parce que des Auteurs anciens se servent de cette même expression, par rapport à un tems, où tout le monde convient que le nombre des Electeurs n'étoit pas encore reduit à sept. On peut donc croire plus vraisemblablement, suivant l'opinion d'un Moderne (*a*) que le *Septemvirat* n'a commencé qu'à l'élection d'*Adolphe de Nassau*, *successeur de Rodolphe*, parce que dans la Relation de la Diéte où il fût élû, les *sept Electeurs* sont nommez expressément. Mais comment cette institution a-t-elle pû se faire alors d'un commun accord, & comment tous les Princes de l'Empire ont-

(*a*) Bockelman *de Jure publico*.

ont-ils souffert tranquillement & sans murmurer, qu'on les dépouillât d'un droit général, pour le fixer à *sept Princes seulement*? C'est ce qu'on ne peut comprendre. Il faudra dire alors que *Rodolphe* fût l'*Auteur de l'institution du Septemvirat*; qu'il y fit consentir tous les Princes de l'Empire, & que cette nouvelle institution eût lieu pour la première fois à l'élection de son Successeur *Adolphe de Nassau*, en 1292.



A L'AUTEUR de l'Eloge de la Pauvreté.

RONDEAU.

A Votre avis ne point compter d'Ecus,
Etre réduit à quelques Carolus,
N'avoir souvent de quoi remplir sa Pance,
Vaut mieux que vivre au sein de l'opulence,
Et partager les faveurs de Plutus.

Pour m'en convaincre, il ne faut rien de plus;
Mais bien de gens suivant l'antique abus,
Préféreroient une honnête abondance;
A votre avis.

Peut-être même, en butte à leurs rebus,
Traiteroient-ils vos raisons de Bibus;
Pour votre Honneur forcez-les au silence,
Et par vertu, réduit à l'indigence,
Ramenez-les plus touchez que confus,
A votre avis.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE. LVI.

Nam te non alius belli tenet aptius artes.

Personne ne possede mieux que vous l'Art de la guerre. Tibull. I. 4.

S'Il l'on en croit Montagne, *l'honneur des Combats consiste en la jalousie du courage, non de la science. Dans mon enfance,* ajoûte-t-il, *la Noblesse fuyoit la réputation de bien escrimer, comme injurieuse, & se déroboit pour l'apprendre, comme métier de subtilité, dérogeant à la vraye & naïve vertu.* C'est pour cette raison que *le Tasse* prétend relever beaucoup la valeur des deux Guerriers qui combattoient l'un contre l'autre, sans emploier le secours de l'adresse. (*a*)

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion'costor, ne quì destrezza hà parte:
Non danno i colpi finti, hor pieni, hor scarsi;
Toglie l'ira ed il furor l'uso dell'arte.

Malgré ces *idées chimériques de la véritable valeur*, l'*escrime* est un Art qu'il n'est point du tout honteux de sçavoir & de pratiquer, & qui ne nuit point au courage. De deux Combattans également braves, celui qui possedera mieux cet Art, sera toujours victorieux.

On

(*a*) *Jerusalem délivrée*, ch. 12.

On peut dire la même chose par rapport à *la Guerre*. C'est un Art qu'il est très-avantageux d'étudier. La tête y fait plus que la main ; les Soldats les plus braves, s'ils sont mal conduits, seront toujours vaincus. On ne peut donc trop loüer le zéle de ceux, qui écrivent sur cette matiére.

Tout le monde connoît & estime l'Ouvrage du *Chevalier Folard* ; son *Systême militaire* a néanmoins trouvé des Contradicteurs. Plusieurs Lettres imprimées depuis peu semblent combattre avec succès les idées de cet habile Officier. Nous ne parlerons ici que de ce qui regarde la *Colonne*.

La *Colonne* est un *Corps d'Infanterie*, qui peut contenir depuis deux jusqu'à six Bataillons ; mais qui ne doit jamais passer ce dernier nombre. Pour former cette *Colonne*, on diminuë le nombre des files & l'on augmente celui des rangs, alors le front du Bataillon devient beaucoup plus étroit : mais aussi le Corps de la Colonne en est plus serré, & plus profond. En étrécissant de cette sorte les faces du Bataillon, les Officiers & les Sergens se trouvent à peu de distance les uns des autres : les Espontons, & les Hallebardes forment une barriére difficile à forcer.

La Colonne ainsi formée résiste à tous les efforts de la Cavalerie la mieux armée, & la mieux conduite ; la lueur des armes blanches qui se présentent d'abord, le bruit des coups, le feu, la fumée effraient du moins les Chevaux, qui dérangent en résistant à ceux qui les montent, l'ordre d'un Escadron le mieux discipliné. Quand même, dit le Critique, il se trouveroit un Cheval aussi intrépide, *ou pour mieux dire aussi bête* que le plus furieux Sanglier, il ne renverseroit non plus le Piquier appuié de tous côtez, que le Sanglier ne renverse son Chasseur *appuié contre rien*.

Le Censeur prétend que le *sabre du Cavalier*, qui est son arme la plus meurtriére, ne peut entrer en comparaison avec les *Piques*, les *Hallebardes*, & les *Baïonnettes* au bout du Fusil: Que quand même ce Cavalier, monté sur un Cheval animé, & vigoureux, renverseroit le prémier rang du Bataillon, il se trouveroit exposé à tout le feu des autres, & succomberoit nécessairement.

Sans avoir recours aux idées du *Chevalier Folard*, le nouvel Auteur prétend, que par l'arrangement ordinaire, la *Colonne*, ou le *Bataillon quarré*, est non-seulement en état de répousser la Cavalerie, mais l'Infanterie même disposée d'une autre façon. Il fait principalement consister la force de la Colonne, dans ce grand nombre de Piques & de Hallebardes qui se trouvent rassemblées à la tête, & il ne craint pas de dire que par cette disposition favorable son Bataillon est invincible; à moins qu'on ne lui oppose à la fois les deux armes; c'est-à-dire la *Cavalerie* & l'*Infanterie*. Il cite l'*exemple du Prince de Condé*, qui ne pût vaincre autrement ce brave *Corps d'Infanterie Espagnole*, qu'une méprise malheureuse fit périr entiérement à la *Bataille de Rocroy*.

Pour faire mieux sentir combien la Colonne pourroit se passer des changemens du *Chevalier Folard*, l'Auteur continuë de relevér les *avantages de l'ancien Systéme*: Il prétend que la Colonne ordinaire peut également combattre de pied ferme, & en raze campagne, ou en marchant dans un païs fourré, sans que les haies, ni les autres retranchemens que peut lui opposer l'Infanterie ennemie, soient capables de l'arrêter. Il tire de là une *conséquence peu favorable à la Cavalerie*, dont il prétend que le grand nombre est absolument inutile.

Il tombe ensuite plus à plomb sur le *nouveau*

Système du Chevalier Folard. Il soutient avec assez de vraisemblance, que ce *Réformateur*, en donnant trop d'étenduë au front de son Bataillon, en diminuë la profondeur ; par conséquent, le front bien moins soutenu qu'il ne l'est dans le prémier arrangement, est bien moins difficile à enfoncer. Il prétend aussi que la prémiére ligne étant extrêmement étenduë, les Officiers se trouvent éloignez les uns des autres ; le Soldat par conséquent en est moins animé ; les Piques, & les Hallebardes ne peuvent plus se soutenir, & les ordres du Commandant, qui se trouve ordinairement au centre, en sont moins bien suivis, parce qu'ils ne peuvent qu'à peine être entendus des deux extrêmitez d'une ligne aussi étenduë que celle du *Chevalier Folard.* Le Critique ne pousse pas plus loin ses preuves sur cet article : mais il promet de s'étendre davantage dans une autre Lettre sur la *Tactique*, dont nous parlerons dans la suite.

M. Bernard, Libraire d'Amsterdam, vient de publier *les Mémoires & Réflexions sur les principaux évenemens du Regne de Loüis XIV. & sur le caractere de ceux qui y ont eu la principale part, par feu le M. de L. F. nouvelle Edition enrichie de quelques Remarques.* Cet Ouvrage, très-connu, parût quelque tems après la mort de *Loüis XIV.* L'Auteur *à l'imitation de Salluste*, a placé, comme l'on sçait, à la tête de son Histoire, des *Réflexions Philosophiques*, qui occupent deux Chapitres. Quoique ce ne soit pas l'usage de nos Historiens modernes de débuter ainsi par un discours moral, celui-ci plaît par la maniere dont il est lié avec le reste de l'Ouvrage. Voici à peu près la substance de ce discours.

On remarque *trois principes des actions des hommes lorsqu'ils n'agissent point par les lumiéres de la*

Roi; l'*appetit naturel*; les *passions*; la *raison*. Ces trois principes généraux font qu'il y a trois sortes de vie. 1°. Celle des Peuples que nous appellons *Sauvages*, & *Barbares*, qui ne songent qu'à satisfaire leurs *appetits naturels* : vie communément plus innocente que la nôtre. 2°. Celle de *presque tout le monde* qui ne songe qu'à satisfaire ses *passions*. 3°. La vie de ceux, qui sous le titre de *Philosophes*, ou de *gens de bien*, prétendent par la *raison* reformer les deux autres; mais qui sont plus propres à critiquer le monde qu'à le corriger. On observe ensuite que ces *trois principales différences* sont non-seulement *dans la nature humaine en général*, mais encore *dans chaque homme en particulier*; ce qui cause souvent tant de varieté dans la vie du même homme, qui tantôt suit la nature, tantôt se livre aux passions, & tantôt donne tout à la raison & à la morale. . . . .

Le *temperament*, la *fortune*, & l'*habitude*, sont encore *trois autres principes*, mais moins généraux des actions humaines. 1°. Il y a des gens qui prétendent, que c'est au temperament qu'on doit attribuer toutes nos actions : S'il y avoit quelque fondement dans l'*Astrologie judiciaire*, ce ne pourroit être que par rapport à ce principe. 2°. On pense & on agit différemment dans la bonne & dans la mauvaise fortune, dans la richesse, & dans la pauvreté, d'où l'on peut conclure que *les personnes considérables par leur naissance*, *par leur rang*, *par leurs Emplois*, *sont*, *pour ainsi dire*, *des gens d'une autre nature que le commun des hommes*. Dans le fond il est difficile d'avoir quelque commerce avec eux sans s'en appercevoir. Ajoûtez à cela, que tout le monde prend ordinairement l'*esprit de son état*. Le Gentilhomme, le Bourgeois, le Laboureur, le Soldat, le Marchand, ont souvent des idées

différentes, par rapport au même objet. Bien plus, le Médecin, l'Architecte, le Poëte, & le Peintre, ont chacun l'*esprit particulier de leur Profession*, comme chaque espece de Religieux à celui de leur Ordre, en sorte qu'un aveugle de bon sens, qui les entendroit parler, ne pourroit s'y méprendre.

Mais n'y a-t-il pas dans le monde des hommes souples & flatteurs, de vils & fades approbateurs, qui n'ont rien de vrai, qui n'ont point de sentimens qui leur soient propres? Oui sans doute. *Cette espece d'hommes, qui n'ont point de caractere, ou plûtôt qui en ont plusieurs, est la plus méprisable de toutes, & celle dont on doit le plus se défier dans la Société.* . . . .

3. L'*habitude est un autre principe encore plus général, & plus certain des actions des hommes.* On peut presque dire que chaque homme fait toujours la même chose. C'est par le moien de l'habitude, que *l'éducation change les dispositions naturelles.*

Ces principes supposez, il est nécessaire non-seulement, que les hommes en détail se conduisent différemment; mais aussi que l'esprit & le caractere de tous les siécles soient différens entr'eux. Il seroit donc à souhaiter, que dans chaque siécle il y eût des *Observateurs desinteressez des usages & des actions de leurs Contemporains, des changemens qui arrivent dans leurs mœurs, & dans leur maniere de penser.* On pourroit acquerir par ce moien une experience de tous les siécles, dont les hommes d'un esprit supérieur pourroient profiter.

Les Historiens ne s'attachent qu'aux évenemens, & font peu de réflexions sur les mœurs; par des considérations différentes, ils suppriment la moitié de ce qu'ils pensent sur les hommes qu'ils peignent, sur tout, si ce sont des hommes morts depuis peu de tems. L'Histoire ne peut donc donner

ner cette experience, qu'on cherche, ni former un *tableau varié, & raisonné de la vie humaine.*

L'Auteur de ces *Mémoires* prétend avoir évité ce *défaut de la plûpart des Historiens*, en disant avec vérité, & avec une liberté prudente, tout ce qu'il pense de ceux qu'il a connus. C'est un détail dans lequel je n'entrerai point avec lui. Je me contenterai de dire que son Ouvrage, qu'il conduit *jusqu'à la Paix de Ryswick*, a mérité d'être lû de tout le monde, & que comme il étoit devenu rare, on a obligation à *M. Bernard* qui en a procuré une nouvelle édition.

On a eu jusqu'ici une idée fort desavantageuse de *Concini, Maréchal d'Ancre*, dont tout le monde sçait la fin malheureuse. *Il étoit*, dit l'Auteur, *honnête homme & libéral, à ce que j'ai oui dire à des gens de ce tems-là.* Sur quoi l'Éditeur remarque dans une Note, que *sa mémoire ne fût rendue odieuse, que pour justifier la maniere dont on l'avoit traité.* Cependant *Concini* avoit voulu perdre le *Prince de Condé*, les *Ducs de Bellegarde & d'Espernon.* Tous ensemble avec les *Ducs de Guise, de Mayenne* & *de Boüillon*, conspirerent contre ce Favori, qui n'avoit d'autre appui que la *Reine Mere.*

L'Auteur prétend, que c'est au *grand Gustave Roi de Suede* que la *France* fût, pour ainsi dire, rédévable des grands Capitaines qu'elle eût dans le siécle passé. Le *Vicomte de Turenne* avoit appris l'art de la Guerre du *Duc de Weimar*, un des Généraux de *Gustave*; Le *Maréchal de Gassion*, qui avoit aussi servi sous *Gustave*, contribua beaucoup à perfectionner le génie admirable, que le *Prince de Condé* avoit pour la Guerre. Voilà tout ce que je rapporterai de cet Ouvrage. L'Editeur dans ses Notes fixe l'époque de quelques évenemens, & éclaircit certaines choses, qui ne sont dites qu'en passant dans le Texte.

MA-

MADRIGAL ANGLOIS.

Bellinda, see from you der flow'rs
The Bee flys Loader to its cell,
Can you perceive What it devours?
Are they Impaired in shew or smell!
So, When from you i stole a kiss
Sweeter than their ambrosiant dew,
Why are you angry at mi bliss?
What is at all impoverishd you?

„ Voiez voler cette Abeille, chargée du butin „ des fleurs : Remarquez vous sur ces fleurs les „ moindres traces de son larcin? N'ont-elles pas „ toujours la même odeur? Charmante *Belinde*, „ le baiser que j'ai cueilli sur vos lévres, ne doit „ pas vous fâcher: mon bonheur ne vous a rien „ coûté.

REPONSE.

au Rondeau de la derniére feuille.

A mon avis, rouler sur les Ecus,
A prix d'honneur gagner des Carolus,
Six fois par jour, pouvoir remplir sa pance,
Sont des biens faux qu'apprête l'opulence,
Aux favoris de l'aveugle Plutus.
Pour vous guerir, s'il ne faut rien de plus,
C'est qu'avez vû le dangéreux abus
De ceux qui vont préférant l'abondance
A mon avis.
Défiez-vous de leurs subtils rebus;
Leurs vains conseils valent moins que Bibus
Le tems saura les forcer au silence.
Lors, par état, réduits à l'indigence,
Ils reviendront de leur erreur confus
A mon avis.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LVII.

Juvat immemorata ferentem
Jngenuis oculiſque legi, manibuſque teneri.
Horat. Lib. 1. Ep. 19.

LE Public eſt informé du grand *Ouvrage du P. du Halde Jeſuite, au ſujet de la Chine en 4. vol. in folio.* A en juger par le *Proſpectus* publié l'année derniére, on peut dire qu'il n'a rien encore paru ſur cette matiére, qui approche de ce qu'on nous a promis. Que de recherches ſçavantes, que d'obſervations curieuſes, ſur la religion, ſur les mœurs, ſur les uſages & ſur la Littérature des Chinois! On nous a annoncé une *Hiſtoire & une déſcription parfaite de la Chine*, en ſorte que ce vaſte Païs avec ſes dépendances, nous ſera deſormais auſſi connu que l'*Europe*, dont il égale preſque l'étenduë. Ce Livre contiendra une infinité de *Cartes*, qui donneront en détail la *Chine* entiére, une grande partie de la *Tartarie ſoumiſe à l'Empereur de la Chine*; le *Tibet* & la *Corée*, vaſtes païs, dont on n'avoit qu'une connoiſſance très-imparfaite. Pluſieurs Jeſuites de la Chine, depuis 1708. juſqu'en 1717. ſe ſont occupez à lever le plan de ce grand Empire, par la *méthode des Triangles*, comme la plus préciſe pour déterminer la poſition des lieux; & le tout a été vérifié par la hauteur méridienne du Soleil, & par celle des Etoiles polaires. Les Cartes, qui ſont de *M. d'Anville Géographe du Roi de France* ſont d'une élégance & d'une juſteſſe admirables.

On commence, dit-on, à mettre sous Presse cet important Ouvrage. L'Avis qui paroît nouvellement, nous apprend qu'on n'épargne rien pour la beauté de l'édition & des Gravûres; que le papier est du grand Raisin, & qu'on a fait fondre exprès des Caracteres; que la gravûre des Cartes, & des Figures, est des meilleurs Maîtres; & qu'afin qu'il ne manque rien, on fera enluminer les Cartes générales. On ajoûte, à ce qu'on a publié jusqu'ici, qu'afin de faire connoître le *goût des Chinois pour le Théatre*, cet Ouvrage contiendra la *Traduction d'une de leurs Tragédies.*

Tout le monde connoît *la Géometrie Pratique de M. Clermont*, Ouvrage qui a eu jusqu'ici un grand cours. On a jugé à propos d'en donner une *troisiéme édition, corrigée & augmentée*, & on y a joint un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé: *l'Arithmetique Pratique de l'Ingenieur & de l'Officier.* Ce Livre in 4. est aujourd'hui de saison.

Il est étonnant que nous n'aions encore aucune bonne *Histoire de l'Isle de Corse* en François; de là vient le peu de connoissance que nous avons des mœurs, & des usages de ses habitans: à peine même connoissons-nous son étenduë. Peu de personnes ont lû *Giovanni, della Grossa, Antonio Monteggiani, Marc-Antonio Ciccaldi*, & *Anton-Piero Philippini, Historiens Corses*, qui sont les seuls qui ont écrit l'Histoire de leur Païs. Cette Isle a environ *cent soixante milles d'Italie en longueur*, & *soixante-dix en largeur.* Il y a beaucoup de bois & de montagnes; ce qui n'empêche pas qu'il n'y croisse beaucoup de bled & de vin. Il ne s'y trouve *point de loups*, non plus qu'en *Angleterre.* La *Langue Corse* est un *mélange de Grec, d'Italien, & de François.* Les Peuples y sont fort ignorans & fort paresseux. Le vol est tres-commun parmi eux, & les faux Témoins n'y sont pas rares: Ils sont féroces, extrêmement vindicatifs, & superstitieux à l'excès. On dit même

que

que l'ancienne coûtume des Païens de consulter les entrailles des animaux, se conserve encore parmi eux.

La *Religion Chrétienne* fleurit néanmoins dans ce Païs, où il y a cinq Evêques & beaucoup de Curez, de Prêtres & de Moines. Les Genois, depuis long-tems Souverains de cette Isle, leurs envoient tous les deux ans un Gouverneur. Douze Corses naturels fixent chaque année le prix des denrées. La Nation envoie annuellement un certain nombre de Députez à *Genes*, dont deux sont chargez de l'Administration générale, & ont sous eux douze Syndics. Lorsque le Gouverneur sort de Charge, la *République de Génes* envoie dans l'Isle deux Sénateurs, pour examiner quelle a été sa conduite.

L'*Isle de Corse* fut d'abord soumise aux *Etrusques*, depuis aux *Carthaginois*, & ensuite aux *Romains*. Les *Maures* s'en étant emparez y établirent le *Mahometisme*. Sous le regne de *Charlemagne*, elle fut envahie par des *Barons Romains de la Maison Colonne*. Dans la suite, les *Papes*, les *Pisans*, les *Rois d'Arragon*, & les *Rois de France*, s'en emparerent tour à tour. Le *Traité de Cambrai* en assûra enfin la possession aux Génois qui en avoient acheté plusieurs parties. Tant de Princes, qui se sont disputez la Souveraineté de cette Isle, y ont fait naître beaucoup d'évenemens. Les *Colonnes* cesserent de la gouverner en qualité de Comtes, *vers le milieu du quinziéme* siécle; les *Fregoses de Genes* leur succederent, & eurent pour Successeurs la *Maison della Rocca*, celle *da Leca*, les *Ornano*, *Héritiers de la Maison da Leca*, & enfin le fameux *San-Pietro*, qui *vers le milieu du seiziéme siécle* épousa la derniére Hértiére de la Maison d'*Ornano*.

San-Pietro s'attacha à la *France*, à laquelle il rendit de grands services sous le regne de *Henri II*. Il s'étoit proposé de chasser, par le moien des François, les *Turcs* & les *Génois* de l'*Isle de Corse*.

Il n'y a point de maux qu'il ne fit à ces derniers. Il n'omit rien en *France*, à *Alger*, à *Constantinople*, pour leur susciter des ennemis. Il remporta sur eux plusieurs victoires, & périt en 1567. les armes à la main en défendant sa patrie.

Le *Président de Thou* rapporte un trait horrible de ce fameux Capitaine. Pendant son séjour à *Constantinople*, *Vannina d'Ornano*, sa femme, étoit à *Marseille*, où il l'avoit confiée à la garde d'un de ses amis ; les *Génois* engagerent *Vannina* à venir demeurer à *Génes*, persuadez que *San-Pietro*, qui l'aimoit tendrement, leur accorderoit tout pour recouvrer son Epouse. *Vannina*, flattée par les promesses des *Genois*, envoia à *Genes* la plus grande partie de ses meubles, & partit elle-même secretement pour se rendre en cette Ville. Mais l'ami de *San-Pietro* aiant été averti de sa fuite, s'embarqua aussitôt, la poursuivit, la réprit, & la conduisit à *Aix en Provence*. *San-Pietro* informé de cette nouvelle, à *Alger* où il étoit alors, s'embarqua aussitôt & se rendit à *Aix*. L'aiant conduite à *Marseille*, il lui dit le chapeau bas, en lui témoignant le profond respect qu'il avoit pour sa haute naissance, qu'elle avoit commis un crime qui méritoit la mort. *Vannina*, pour toute grace, pria son Mari de la lui donner lui-même. *San-Pietro* lui ôta une de ses jarretieres, avec laquelle il l'étrangla.

Alphonse d'Ornano, son fils, servit en *France*, où il épousa *Marguerite de Frassan*, & mérita le Bâton de Maréchal sous *Henri IV*.

Tout le monde sçait la *révolte des Corses en* 1729. & les Nouvelles publiques nous ont appris ce qu'ils ont fait durant cette Guerre, & de quelle maniere l'Empereur a fourni des secours aux Genois pour leur aider à soumettre ces Insulaires. On assûre que cette affaire a coûté à la République *plus de trente millions*. On sçait aussi qu'elle n'est pas encore finie.

LE TRIOMPHE
DE L'AMOUR.
Dans le combat d'Atalante avec Hippoméne.

Vous, de qui la beauté touchante,
Enchaîne & captive les cœurs,
Quittez, trop aimable Atalante,
Ou vos attraits, ou vos rigueurs.
Cessez de prendre pour victimes
Des amans qui n'ont d'autres crimes,
Que l'amour dont ils sont épris;
De cet amour est-on le maître?
Vous-même vous le faites naître,
Et votre haine en est le prix!

Songez, qu'envain vous êtes belle,
Si rien ne sçauroit vous toucher;
Que les doux plaisirs suivent celle
Que l'Hymen a sçû s'attacher.
Tant de soins joints à tant d'allarmes,
Tant de maux causez par vos charmes,
Méritoient bien un sort plus doux;
Est-il effort que l'on n'essaïe;
La mort n'a rien qui nous effraïe,
Dans l'espoir d'être aimez de vous.

En ces mots un essain fidéle,
D'Amans pénétrez de douleur,
Oserent à cette cruëlle,
Peindre leur flâme & leur malheur.
Hélas! quelle fût leur ressource!
Il falloit la vaincre à la course,
Pour fléchir son cœur inhumain;

Et si l'on perdoit la victoire,
On devoit (pourra-t-on le croire?)
Se voir d'un Dard percer le sein.

On croit que le bien qu'on souhaitte,
N'est point au dessus du pouvoir;
Tous d'une victoire complette,
Conçoivent l'agréable espoir.
Le sort leur paroissoit propice,
Ils ne voioient le précipice,
Que sous les plus belles couleurs,
D'accord l'Amour & la Fortune,
Avoient d'une ardeur non commune,
Parsemé l'abîme de fleurs.

*Non tels que ces Rois, dont l'*Elide
Aime à vanter les vains Lauriers;
Le prix d'une course rapide,
Se devoit seul à leurs coursiers.
*Ni pareils aux vangeurs d'*Héléne,
Qu'on vît sur la rive Troïenne,
Affronter les fureurs de Mars;
Il leur falloit une victoire,
Dont chacun remportât la gloire,
Et seul essuiât les hazards.

Enfin le jour préscrit arrive,
Quils devoient ou vaincre ou mourir,
Des amours la troupe attentive,
Sçût à ce spectacle accourir.
Atalante *insensible & fiére,*
S'avance & court dans la carriére;
Adraste *le premier l'y suit,*
Restant dans la Lice après elle,
Sur l'heure il est par la cruëlle,
Plongé dans l'éternelle nuit.

Tous semblent se faire un mérite,

D'être

D'être par elle mis à mort,
Ciel! que j'en vois mourir de suite!
Tous ont déja ce triste sort.
O que l'amour est rédoutable!
Malgré ce massacre effroiable,
Son empire est-il moins puissant?
Hyppoméne, *fils de* Neptune,
Vient encor tenter la Fortune,
Si rigoureuse à chaque Amant.

D'abord la Princesse à sa vuë,
Prend de plus tendres sentimens,
Sa fierté tombe, elle est émuë,
Le trouble saisit tous ses sens:
Une naissante & vive flâme,
Se glisse en secret dans son ame,
Elle sent attendrir son cœur,
En faveur du seul Hyppoméne,
Un penchant violent l'entraîne,
A désirer qu'il soit vainqueur.

Ou vas-tu, Prince? lui dit-elle,
C'est trop peu ménager tes jours;
Songe, dans l'ardeur de ton zéle,
Que c'est à la mort que tu cours;
Malgré ta témeraire envie,
Je veux prendre soin de ta vie,
Va, cesse de vouloir périr;
Envain; ce Héros intrépide,
Regarde la belle homicide,
Et compte pour rien de mourir.

Ils courent à perte d'haleine,
Mais les plus amoureux transports
Troublent le cœur de l'inhumaine,
Et lui font blâmer ses efforts.
Elle tremble que sa vitesse
N'ôte à l'objet de sa tendresse;

Les

Les moiens de fuïr le trépas,
L'amour approuve ſes allarmes,
Et lui fait trouver mille charmes,
A modérer un peu ſes pas.

Les trois Pommes d'or que préſente,
Et jette Hyppoméne *en courant,*
*Viennent au ſecours d'*Atalante,
Seconder ſon tendre penchant.
Joignant la ruſe à ſa ſurpriſe,
Elle affecte d'en être épriſe,
Et pour tarder s'en fait un jeu;
Hyppoméne *couvert de gloire,*
Ne trouve plus par ſa victoire,
Aucun obſtacle à ſon beau feu.

Après ce combat mémorable
L'on oüit ces mots dans les airs:
Que l'Amour ce vainqueur aimable,
Triomphe de tout l'Univers.
En vain une Belle infléxible,
Veille ſur ſon cœur inſenſible,
Un ſeul trait peut la deſarmer.
Pour mille Amans elle eſt ſévére;
Mais qu'un ſeul ait l'art de lui plaire,
Elle ſçaura bien-tôt aimer.

D. M.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE. LVIII.

Multos castra juvant, & lituo tubæ
Permixtus sonitus, bellaque matribus
Detestata. *Horat. Od. l.* 1.

On définit avec raison la Guerre, un *différent entre les Souverains, qui ne se peut terminer par la Justice, & qu'on est obligé de vuider par la force.* C'est ce qui établit la supériorité d'une Nation belliqueuse sur une autre qui l'est moins. Le différent se terminera toujours à son avantage. Un Auteur moderne (*a*) a prétendu avoir trouvé le moien de prévenir toutes les guerres, par l'érection d'un *Sénat politique.* Avant de former ce projet, dont l'idée est d'ailleurs très-loüable, il a fallu commencer par supposer pour membres de ce Tribunal, des *hommes d'une vertu incorruptible, & incapables d'être ébranlez par aucune vûë humaine*; des hommes tout à la fois *infiniment vertueux*, & *infiniment éclairez*; des Dieux; non des hommes. Je ne parle point des autres difficultez. Ce Tribunal, comme il est aisé de le sentir, seroit supérieur à tous les Potentats les plus grands. Or quel est le Souverain qui voudroit s'y soumettre, & perdre la prérogative de ne dépendre que de Dieu seul? Le plus grand Roi n'auroit pas plus de puissance pour faire exécuter ses volontez, que le plus petit Prince. S'il avoit tort, & s'il n'avoit pas assez d'équité & de modération pour

se

(*a*) L'Abbé de S. Pierre dans son *Projet de Paix perpétuelle.*

se rendre justice lui-même, comment voudroit-on que ce Prince puissant se soumît au Jugement de quelques Particuliers? Les moiens que l'Auteur a imaginez pour rémédier à cet inconvenient sont absolument impratiquables; parce que moiennant certains avantages, que le Potentat qui auroit perdu son Procez offriroit à quelqu'autre Puissance, il sçauroit bien la mettre dans ses interêts, & braver ainsi les efforts de tous les autres.

Il faut donc conclure que la Guerre est un mal sans rémede, & qu'il est des circonstances où l'on ne peut s'en garantir. L'homme est tellement constitué, que *la societé civile même exige quelquefois la Guerre, pour jouïr ensuite du bonheur de la Paix.*

Doit-on s'étonner après cela, que la Profession la plus distinguée & la plus brillante, soit celle des *Gens de guerre*? Ce sont eux qui décident les grandes affaires. Les *Magistrats*, qui composent les plus *augustes Tribunaux*, ne jugent, pour ainsi dire, que des bagatelles, en comparaison. Car qu'est-ce que les différens des Particuliers au prix de ceux qui s'élevent entre les Souverains? Comment dira-t-on après cela, *cedant Arma Togæ*?

Mais d'un autre côté, cet homme de guerre, dont le bras est en un certain sens l'Arbitre des querelles des Princes, est soumis à toutes les Loix de son Païs, & par conséquent au Magistrat, qui en est le *dépositaire*. S'il a un différent à vuider pour ses interêts particuliers, c'est un homme foible & sans armes, qui a besoin d'un défenseur. Sans ce secours, dont il ne peut se passer, il est battu, maltraité, vaincu, par des hommes desarmez, ou plutôt, qui n'ont que la justice pour armes. En ce sens, on peut dire, *cedant Arma Togæ*. C'est ainsi que tous les hommes ont tour à tour des avantages les uns sur les autres.

La Guerre étant au nombre des *besoins de l'hom-*

me, il en a fait un Art, & un *Art des plus nobles.* C'est à ceux qui s'y distinguent, qu'apartient la supériorité de la gloire sur la terre. La gloire que procure la sagesse, la science, le bel esprit, l'éloquence, approche-t-elle de celle d'un Général qui a gagné plusieurs Batailles ? J'avoue néanmoins que dans le *Métier des Lettres*, il y a quelque chose qui en tient un peu ; c'est la gloire d'un *Ecrivain Polémique*, qui confond & terrasse ses Adversaires, qui écrase les mauvais Auteurs accréditez, & met leurs Ouvrages en poudre: mais les ennemis vindicatifs, que ces sortes de victoires lui attirent, le font souvent repentir de ses triomphes.

Il ne m'apartient pas de donner de moi-même cette gloire au belliqueux *Adversaire du Chevalier Folard*, le *Vegéce de nôtre siécle.* On a vû dans la Feüille précédente le précis de la *premiére Lettre.* L'Auteur prétend dans la séconde, que *M. Folard* s'est fort trompé, lorsqu'il a prétendu que la Cavalerie étoit presqu'inutile à la guerre. L'*Infanterie*, ce sont les paroles du Chevalier Folard, *pourroit fort bien se passer de la Cavalerie*, *& n'aller pas moins son train.* Cela est bien contraire à ce que dit le fameux *Montecuculi*: „ Que „ l'expérience lui avoit appris, que lorsque les ai- „ les de la Cavalerie sont rompuës, l'Infanterie „ est aisément enveloppée, & n'a plus le moien „ & le cœur de se défendre; qu'ainsi aiant perdu „ courage, elle met bas les armes, & demande „ quartier.

La Cavalerie, dit le Censeur, est absolument nécessaire pour les marches, pour les campemens, pour les partis, pour les convois, & pour les combats. Si l'on est vainqueur, sans Cavalerie on ne peut poursuivre l'ennemi: si l'on est vaincu, la Cavalerie ennemie achevera la déroute. D'ailleurs une Armée sans Cavalerie est aisément

 enve-

enveloppée en rase campagne, se trouvant hors d'état de faire par tout une égale défense.

Les forces naturelles de la Cavalerie consistent dans la pésanteur & l'impétuosité de son choc, & dans la célérité de ses mouvemens. Celles de l'Infanterie consistent dans ses armes & dans la fermeté qu'elle acquiert par ses évolutions La Cavalerie par ses mouvemens peut toujours attaquer l'Infanterie, & la rompre, pour peu qu'elle fasse quelque fausse démarche. Au contraire l'Infanterie ne peut jamais joindre la Cavalerie, à moins que celle-ci ne le veüille; ni lui faire aucun mal, quand même elle seroit en desordre, pourvû qu'elle soit à la distance de trois cens pas; or il lui est très-aisé de s'y mettre. Ainsi la Cavalerie peut esperer de battre l'Infanterie; au lieu que l'Infanterie ne peut jamais se flatter de battre la Cavalerie, à moins qu'elle ne soit aidée de la Cavalerie même.

De cette force supérieure de la Cavalerie, il s'ensuit qu'elle ne doit point être séparée de l'Infanterie, comme il se pratique mal à propos dans les combats, selon l'Auteur. La Cavalerie est d'ordinaire partagée, & jettée sur les ailes, & l'Infanterie est placée au centre. Or si l'une des deux aîles de là Cavalerie est attaquée par la Cavalerie ennemie, & vient à plier, alors la bataille est nécessairement perdue, parce que l'ennemi ne manquera pas de faire couler des Escadrons par derriére, pour aller donner sur l'autre aile, & prendra en même tems l'Infanterie en flanc. Par conséquent c'est principalement de la Cavalerie, que le succez d'une bataille en rase campagne dépend. Voilà ce que l'Auteur fait voir fort au long contre le *Chevalier Folard*. Il en conclut, qu'il faut mêler les deux armes, c'est-à-dire, l'Infanterie & la Cavalerie, en sorte que l'Infanterie jettée sur les ailes soutienne la Cavalerie, en tirant sur les Escadrons ennemis; & que la Cavalerie à son tour soutienne l'Infanterie, en empêchant la Cavale-

valerie ennemie de l'attaquer en flanc. On trouve sur tout cela, ainsi que plusieurs autres points militaires, de tres-curieuses observations, auxquelles je renvoie les *Enfans de Mars*.

Ceux d'Apollon seront sans doute bien aisé que je parle d'autre chose.

Un *Docteur Allemand*, nommé *M. Heuman*, a publié nouvellement *un Volume in quarto*, pour prouver une chose très curieuse & très interessante. Que les Lecteurs en jugent. Cet homme profond s'est attaché à faire voir, que *Denys le Jeune, Tiran de Sicile, ne se fit point Maître d'Ecole après avoir été détrône*. Voici ses Preuves. 1°. Les anciens Auteurs qui ont rapporté ce fait, n'en ont parlé que sur un oüi dire. 2°. *Diodore de Sicile* qui devoit bien le sçavoir, n'en fait point mention. 3°. *Plutarque* n'en parle point non plus, lui qui dit tant de choses de ce Tiran. 4°. *Cornelius Nepos* dit, que les *Corinthiens* par récommoissance des bienfaits qu'ils avoient reçûs de *Denys*, le soulagerent dans sa disgrace, & pourvûrent à tous ses besoins. 5. Ni *Suidas* ni *Démetrius de Phalere* n'ont rien dit de cet état misérable de *Denys*, & n'ont point substitué de ferule à son Sceptre. 6. *Trogus* & *Justin*, qui ont écrit les prémiers cette circonstance du malheur de *Denys*; sont des Historiens qui méritent peu de créance. Comment donc cette fable a-t-elle eu cours ? Les Grecs, dit l'Auteur, qui haïssoient beaucoup les Tirans, se plaisoient à leur imputer tout ce qui pouvoit tendre à les rendre odieux & méprisables. De plus, on a confondu, ajoûte-t-il. *Denys le Tiran* avec un certain *Denys Maître d'Ecole*, qui vivoit à peu près en ce tems-là.

Je ferai ici par rapport au terme de *Tiran*, une remarque, qui est, que ce mot ne signifioit pas originairement un *Usurpateur*, un *Souverain injuste*, un *Prince cruel & oppresseur de ses peuples*. Parmi les *sept Sages de la Grece*, il y a eu des Princes appellez par les Grecs & les Latins *Tiranni*. *Cléobule*

 étoit

étoit *Tiran de Lynde*, *Pittacus* l'étoit de *Lesbos*, *Thrasibule* de *Milet*, *Périandre* de *Corinthe* & *Pisistrate* d'*Athénes*. Ce mot étoit donc autrefois *synonime à celui de Roi*. Il convenoit même proprement à ceux, qui étoient révêtus de l'autorité souveraine dans un Etat originairement libre. *Strabon* dit, que les *Princes du Bosphore* & *de Sicyone* étoient des *hommes justes*, & néanmoins il les appelle Tirans de ces Contrées. On trouve même dans *Pausanias* un *Aristodéme Tiran d'Arcadie*, surnommé pour sa vertu *l'homme de bien*.

A propos des *sept Sages* dont je viens de parler, croira-t-on que le nom de *Poëte* & celui de *Sage*, étoient autrefois synonimes? Les *Poëtes alors* étoient *Physiciens*, *Mathématiciens*, *Astronomes*, *Métaphysiciens*, *Théologiens*, *Historiens*, *Législateurs*, *Jurisconsultes*; ils étoient tout. Il est certain que *les sept Sages de la Grece étoient tous Poëtes*. On remarque néanmoins que de leur tems *Pharëide* transporta à la Prose tout ce qui étoit auparavant attaché à la Poësie. Il est certain qu'on commença d'abord à écrire en Vers, & que ce ne fût que long-tems après qu'on s'avisa d'écrire en Prose.

Tout le monde connoît le *Temple des Muses de l'Abbé de Marolles*. C'est un Ouvrage que les *amateurs de la Gravûre* ont toujours recherché. Car pour les *Sçavans*, ils n'ont jamais fait beaucoup de cas de ce Livre. Voici une nouvelle édition qu'on vient d'en faire en *Hollande* avec beaucoup de changemens. On a retouché les anciennes Figures, & on en a retranché plusieurs médiocres, à la place desquelles on en a mis *de la main de feu Bernard Picard*. On l'a de plus orné d'Explications plus étendues que celles de l'*Abbé de Marolles*, avec de sçavantes Remarques. Le Livre est intitulé: *Tableaux du Temple des Muses tirez du Cabinet de M. Favereau Conseiller du Roi en la Cour des Aides, & gravez en taille-douce par les meilleurs Maîtres de son tems, pour représenter les Vices &*

les Vertus sur les plus illustres Fables de l'Antiquité: Avec les Descriptions, Remarques & Annotations composées par M. Michel de Marolles Abbé de Villeloin.

J'ajouterai ici une *petite Piéce de Vers Anglois* fort joliment tournez avec la traduction en faveur de ceux qui n'entendent point assez cette Langue. Elle est addressée *à une Demoiselle assise devant son Miroir*, ainsi que le porte le Titre Anglois.

TO A LADY
Sitting before her glass.

I

So smooth and clear the fountain was
In which his face Narcissus *spy'd,*
When gazing in that liquid glass,
He for himself despair'd and dy'd:
Nor, Chloris, *can you safer see*
Your own perfections here, than he!

II

The Lark before the mirror plays,
Which some deceitful swain has set,
Pleas'd with her self she fondly stays
To die deluded in the net:
Love may such frauds for you prepare,
Your self the captive, and the snare.

III

But Chloris, *whilst you there review*
Those graces opening in their bloom,
Think how disease and age pursue,
Your riper glories to consume:
Then sighing you will wish your glass
Cou'd show to Chloris *what she was.*

IV

Let pride no more give nature law,
But free the Youth your Power enslaves:
Her Form, like yours, bright Cynthia's *saw:*
Reflected on the Chrystal Waves,
Yet priz'd not all her Charms above
The Pleasure of Endymion's Love.

No

V

No longer let your Glass supply
Too just an Emblem of your Breast;
Where oft to my deluded Eye
Love's Image has appear'd impress'd;
But play'd so lightly on your Mind;
It left no Lasting Print behind.

„ Le jeune *Narcisse*, en voiant son Image dans „ l'eau pure d'une Fontaine, fût épris de ses pro- „ pres charmes, & mourût d'amour. *Cloris*, êtes- „ vous plus en sûreté ? Vôtre beauté pour- „ roit bien vous procurer le même sort.

„ L'Aloüette, qui aime à badiner devant un Mi- „ roir qu'on lui présente, & qui s'y regarde avec „ complaisance, tombe dans le piége que l'Oise- „ leur lui a tendu. L'Amour vous en dresse un pa- „ reil. Mais il veut que vous soiez sa captive, pour „ lui servir ensuite de piége.

„ Lorsque vous contemplez ces graces naissan- „ tes, & ces brillans attraits, qui ne font que „ d'éclore, songez que le tems les fera un jour „ disparoitre. Alors vous soupirerez, en voiant „ dans votre Miroir une autre *Cloris*.

„ Que l'orgueil cesse de maîtriser la Nature. „ Laissez agir l'instinct de la jeunesse. La chaste „ *Diane*, qui étoit aussi belle que vous, après „ s'être regardée souvent dans les eaux des Fon- „ taines, préféra le plaisir d'être aimée d'*Endy-* „ *mion* à celui que lui donnoit la vûe de ses „ charmes.

„ Jusqu'à quand voulez-vous que votre Cœur „ ressemble à votre Miroir ? Mes yeux ont crû „ quelquefois appercevoir de l'amour dans votre „ cœur : Ce n'étoit qu'une image passagére, dont „ il n'est resté aucune empreinte.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LIX.

Quomodo ergo Dea fortuna aliquando bona eſt, aliquando mala? An forte, quando mala eſt, Dea non eſt? ſed in malignum Dæmonem repente convertitur?

Aug. de Civit. Dei l. 4. c. 18.

IL a paru l'année derniére à *Paris* un petit *Traité ſur la Fortune*, où il y a des réflexions fort ſenſées, mais où il me paroît que l'Auteur n'a pas touché le *point eſſentiel*, c'eſt-à-dire, la vraie *définition de ce qu'on appelle hazard.* On voit tous les jours dans le monde, dit-il, des perſonnes dire ſérieuſement, que ſi la fortune n'eſt favorable, on ne vient à bout de rien; qu'un tel Général eſt habile, mais qu'il n'eſt pas heureux; qu'un autre ne l'emporte ſur lui, que parce qu'il a plus de bonheur. Ces expreſſions priſes dans un *ſens littéral*, ont, ſelon l'Auteur, quelque choſe de ſi peu ſenſé, que l'on a peine à croire que des gens raiſonnables puiſſent s'en ſervir.

Il eſt certain qu'*on attribuë à la Fortune beaucoup d'évenemens qui dépendent réellement de la bonne ou mauvaiſe conduite des hommes.* Mais en même tems on ne peut diſconvenir, qu'*il ne nous arrive ſouvent des choſes qui ne dépendent aucunement de nous.* Or quand ces choſes nous ſont avantageuſes, on dit avec raiſon que nous ſommes heureux; & ſi c'eſt le contraire, que nous ſommes malheureux. Un

Soldat est tué dans un combat d'un coup de canon; est-ce sa faute? L'Auteur peut-il prétendre, que cet évenement a dépendu d'autre chose que du *hazard*? S'il n'a eu en vûë que de faire voir, que *le hazard n'est point un être réel*, & que *ce qu'on appelle Fortune n'est pas une Déesse qui préside aux actions de la vie*, il me semble que cela ne valoit pas la peine de faire un *Traité*. Car qui est-ce qui ignore que rien n'arrive dans le monde, que suivant un *ordre établi dans la nature*, & suivant les *regles du mouvement*?

Mais cela supposé, quelle idée devons-nous avoir de la *fortune* & du *hazard*? Quand nous disons qu'une telle chose est arrivée par hazard; qu'un tel homme a réussi par bonheur, ou que tel autre a eu du malheur, nous sçavons bien que nous ne disons point une impertinence. Les sages s'expriment sur cela comme le peuple. La différence qu'il y a, c'est que le peuple n'a point une *idée claire* de ce qu'il appelle *bonheur* & *malheur*, & qu'il est souvent à ce sujet un peu *superstitieux*. 1. Il appelle souvent bonheur ou malheur, tout ce qui est avantageux ou contraire, quoiqu'il connoisse distinctement la *cause physique ou morale* de ces effets. 2. Il suppose presque toujours une espece de *fatalité* dans les choses de la vie, ce qui est *une pure chimère*. 3. Il juge de l'avenir par le passé; & il se figure qu'un homme qui a été malheureux jusqu'alors, est malheureux de sa nature, & le sera toujours. Il va même jusqu'à s'imaginer que cet homme malheureux est capable de *porter malheur aux autres*. Par ce même principe, il attribue du bonheur ou du malheur à des *êtres inanimez*, à certains *signes*, à certains *jours*, &c. & c'est en cela qu'est la *superstition*.

Les sages qui ont une *idée juste de ce qu'on appelle fortune & hazard*, rejettent ces opinions vulgaires. Il ne s'agit donc que de définir clairement

ce qu'il faut entendre par ces deux termes. *La fortune ou le hazard est la cause inconnuë, & dépourvuë d'intelligence, d'un évenement qu'on n'a pû prévoir.* Voilà à quoi se réduit cette *puissante aveugle*, qui gouverne le monde ; cette *fatalité*, cette *destinée* : termes vagues & pompeux, qu'on a si souvent à la bouche. Mais pourquoi, dira-t-on, cet homme est-il toujours heureux & cet autre toujours malheureux? Pourquoi y a-t-il des jours, & quelquefois des semaines & des mois, où le malheur nous poursuit au jeu avec tant de constance & d'opiniâtreté? Quelquefois c'est tout le contraire. Il y a donc des têms & des hommes, auxquels le malheur est attaché ; & ce malheur n'est point une cause naturelle. Il semble qu'un *Génie partial* se déclare tantôt en notre faveur & tantôt contre nous; Si c'étoit une cause purement physique, n'y auroit-il pas plus d'*égalité?* Tel est le fondement de l'*erreur populaire*, qui a autrefois érigé la Fortune en Déesse, & de cet usage, qui fait qu'encore aujourd'hui nous la personifions dans les *Ouvrages d'éloquence & de Poësie*, & même dans le *stile historique*.

Pour répondre à l'*objection* qu'on vient de voir, il suffit de se rappeller la *définition du hazard*. C'est une *cause inconnuë*; par conséquent elle ne dépend point de nous. L'effet de cette cause nous est connu; mais nous ne l'avons pû prévoir. Cette cause est *dépourvuë d'intelligence*, comme on l'a dit. C'est ce qui fait la *bizarrerie du Hazard*. Si le bonheur ou le malheur étoient également distribuez, on en pourroit inférer qu'ils seroient produits par quelque *cause seconde*, *douée d'intelligence*.

Vous me direz, le *beau tems*, la *pluie*, le *vent*, sont donc des *effets du hazard*: car ils sont les *effets imprévûs d'une cause inconnuë & dépourvuë d'intelligence*. Je répons, que quoiqu'il n'arrive rien dans le monde que par un *ordre général de la Providence*; on peut dire néanmoins à la rigueur,

que tout ce qui n'eſt pas reglé & déterminé, comme le *cours des Aſtres*, l'*ordre des Saiſons*, &c. eſt *hazard*. C'eſt en vertu des *regles du mouvement*, & de la *combinaiſon de quelques cauſes phyſiques qu'on ne connoît point*, qu'il fait aujourd'hui beau tems, ou mauvais tems: n'eſt-ce pas la même choſe au jeu? Tout ce qui s'y paſſe, n'eſt-ce pas *ſelon les regles du mouvement* & par des *combinaiſons des cauſes naturelles*?

TRAIT DE SEVERITE'

On regarde ordinairement comme un *trait de férocité* le jugement ſévére des *Dictateurs Manlius & Papyrius*. Or il y a dans l'Hiſtoire moderne l'exemple d'une pareille ſévérité, de la part de l'*Empereur Charles V*. Comme ce trait eſt peu connu, je ne ferai point difficulté de le rapporter ici, tel que je l'ai lû dans l'*Hiſtoire du Duc d'Albe*. Dans le tems de la Guerre de *Charles V.* contre les *Proteſtans d'Allemagne*, un *Allemand de l'Armée Proteſtante*, d'une taille, & d'une vigueur extraordinaire, s'avançoit tous les jours entre les deux Camps, armé d'une Hallebarde, & défioit au combat le plus brave des Imperiaux. *Charles V.* fit défenſe à tous les ſiens d'accepter le défi, dans la crainte apparemment, que ſi quelqu'un de ſes Soldats avoit le deſſous, les autres n'en tiraſſent un mauvais augure pour le ſuccès de la guerre. Cependant, comme ce fanfaron ne ceſſoit point de renouveller ſon défi & ſes injures, un ſimple *Fantaſſin Eſpagnol*, nommé *Tomaya*, ne pouvant les ſupporter, paſſa le retranchement, & attaqua ſi heureuſement le *nouveau Goliath*, que l'aiant renverſé d'un coup à la gorge, il n'eût pas de peine enſuite à lui couper la tête avec ſa propre épée. Il la porta toute ſanglante aux piés de l'Empereur, & lui demanda pardon d'avoir contrevenu à ſes ordres. On fût bien étonné que ce

Prince, sans nul égard pour sa valeur, & n'envisageant que les mauvais effets que sa desobéïssance pourroit produire, le condamna à être *passé par les Armes.* Tous les Officiers, les Princes Etrangers qui étoient dans l'Armée, le Légat même, s'emploierent inutilement pour obtenir sa grace. Ce *généreux Soldat* fût le seul qui dédaigna de la demander. Lorsque sa Sentence eût été prononcée, il marcha de bonne grace au supplice: il montroit seulement à ses Compagnons la tête de son Ennemi, qu'il tenoit encore dans ses mains. On lui bandoit déja les yeux, lorsque les Espagnols, qui étoient au nombre de neuf-mille dans le Camp, abandonnerent leurs postes, & courant séditieusement vers l'Empereur, le menaçerent des dernieres extrêmitez s'il ne pardonnoit à un si brave homme. *Charles* vit bien qu'il falloit ceder, & il s'y prit assez adroitement. *On a raison*, dit-il, *de se soulever contre moi, puisque j'ai manqué moi-même à la discipline militaire, en réprenant une autorité que j'ai confiée au* Duç d'Albe, *lorsque je l'ai nommé Général de mon Armée. C'est à lui à disposer souverainement de la vie & de la mort de ses Soldats, & je réconnois que je n'en ai plus le droit, puisque je me le suis ôté.* Le Duc qui entendit parfaitement ce que cela signifioit, se hâta d'envoier le pardon à *Tomayo.*

On lit dans l'*Histoire de Malthe, de M. l'Abbé de Vertot*, un trait encore plus remarquable, qui a beaucoup de rapport à celui-ci; mais comme ce Livre est entre les mains de tout le monde, j'y renvoie le Lecteur. Il y verra un *Chevalier* desobéïr au *Grand-Maître*, pour délivrer l'Isle d'un Dragon, qui y faisoit de terribles ravages, & combattre ce monstre avec un courage digne d'admiration, & une adresse surprenante. Pour récompense le Chevalier est d'abord dégradé; mais apres qu'on eût satisfait à ce qu'exigeoit la disci-
 pli-

pline militaire, il est comblé d'honneurs, comme le *Liberateur de l'Isle*.

Les Ouvrages qui sont sortis de la plume, ou pour mieux dire de la tête de *M. de Voltaire* ont toujours interessé la curiosité du Public. Ce grand homme, comme l'on sçait, a eu le sort de tous les Esprits supérieurs qui tachent de se distinguer du commun; c'est-à-dire, qu'il s'est fait des *Partisans* & des *Adversaires*. Ces derniers l'ont d'autant moins ménagé, que *M. de Voltaire* se croiant au dessus de leurs efforts n'a pas balancé de les attaquer en plusieurs endroits de ses Ecrits. Ils ont tâché de prendre leur révanche à l'occasion d'une nouvelle production du génie fécond de cet Illustre Auteur. Voici ce qu'une *personne Inconnuë* m'écrit là-dessus:

Le 18 Janvier dernier les *Comédiens François à Paris* donnerent la *premiére représentation d'une nouvelle Tragédie du célébre Voltaire*; Ce Poëte, qui au jugements des beaux Esprits de *France* ne produit rien que de parfait, témoin son *Temple du Goût*, & son *Roman de Charles XII.* La *nouvelle Tragédie* est intitulée *Adelaide*: Elle est tirée de l'*Histoire moderne.* Cette Piéce tant prônée & tant attenduë n'a pas fait fortune ce jour-là; quoique les Acteurs & les Actrices eussent tous parfaitement bien joüé. Le *Rolle de Coucy* a fait crier, que la Piece étoit *tousse toussé.* La Scene se passe à *Lile en Flandre*, & l'on tire un *coup de Canon*, ce qui a fait crier tout haut par un plaisant, *Ha! le beau coup de Théâtre!* Il faut pourtant avoüer, qu'il y a de *beaux endroits* dans cette Piéce, des *descriptions bien frappées*, & des *vers admirables*: Mais il y avoit plus d'une Cabale contre l'Auteur, qui en a tant maltraitez dans son *Temple du goût*, qu'il n'auroit jamais dû publier, ou en faire, si non une Oeuvre posthume, au moins le dernier de ses Ouvrages.

Le

Le 27 suivant on a donné une *seconde représentation* de cette Piéce révûë & corrigée par l'Auteur, pendant la violence de la fiévre qu'il avoit, aiant fait attendre pour cela son Confesseur plus de deux heures entiéres. Il n'y avoit pas moins de monde que la prémiére fois, quoiqu'on eût tiercé les places, excepté le Parterre. La Piece a été mieux goûtée, & l'on y a trouvé de *grands sentimens* dans *Vendôme*, qui fait sur lui un généreux effort pour sacrifier son amour en faveur de son frere *Nemours*, quoique celui-ci ait voulu le tuer. C'est le denoüement qui n'est pas neuf, mais qui est bien frappé. *Le Rôle de Coucy* caractérise au mieux un *véritable Ami*, *honnête homme*. Il est favori & Ami de *Vendôme*, à qui il manque de fidelité pour l'empêcher de tuer son frere. On devoit donner le 30 la troisiéme représentation de cette Tragédie, si l'Auteur ne la retire pas. Il est à l'extrêmité, & on lui a administré les Sacremens à cette condition. Sa maladie vient d'un long épuisement de travail, & d'autres choses. Les *Beaux-esprits Parisiens* pleurent d'avance la perte que feroit la *République des Lettres* par la mort de cet Auteur, qui a commencé plusieurs beaux Ouvrages, comme 1. *la Vie du Czar Pierre I*, dont il auroit sans doute fait un superbe Roman, qui l'eût bien emporté sur celui de *Charles XII*; 2, *La Vie de Louis XIV*, & quelques *Piéces de Théatre pour la Comédie françoise & pour l'Opera*, dont on seroit frustré. Heureusement son *Samson* est achevé, & *Rameau* le met en Musique. &c.

Voilà de quoi j'ai crû devoir faire part au Lecteur curieux. Cette même lettre contient encore quelques remarques fort judicieuses, mais outre qu'elles roulent sur des matiéres qui n'entrent point dans le *Plan de notre feuille*, j'ai de bonnes raisons fondées sur l'experience qui m'empêchent d'en faire usage. Au reste je serois bien aise de sçavoir

voir

voir si *M. de Voltaire* en corrigeant son *Adelaïde*, a aussi rétranché le *coup de Canon*? Il semble du moins qu'il auroit dû le faire, pour ne pas blesser la *delicatesse de l'action du Théatre François.*

LOGOGRYPHE

MOn tout avec cinq piés fleurit,
Porte sa graine & puis périt.
D'abord je présente une Ville:
Un, quatre & cinq, chose pour boire utile:
Lors ôtant mon dernier lambeau,
On ne trouve en moi que de l'eau.
Si quatre & trois suivent ma tête,
On n'y trouve plus qu'une bête,

L. M. T.

Ce feuillet, LE POUR ET CONTRE, continuë à paroitre réguliérement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloo*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell*. à Aarnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Viiles chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LX.

Nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit.
Vir. Æneid. 6.

SI les Livres remplis de faits singuliers, & de traits surprenans, sont dignes de l'attention du Public, on peut dire que de tous les Livres nouveaux il n'y en a aucun qui mérite plus d'être lû que l'Ouvrage du *P. du Cerceau*, intitulé: *Conjuration de Nicolas Gabrini dit Rienzi Tiran de Rome en* 1347. Ce Livre, qui paroît depuis quelque tems, offre aux yeux du Lecteur les *révolutions les plus extraordinaires, & les plus intéressantes. Gabrini*, homme de la lie du peuple, né dans un quartier de *Rome* appellé *la Riole*, est le Héros dont il s'agit. Il racheta d'abord la bassesse de sa naissance par une grande ardeur pour les Lettres, preuve de l'élévation de son esprit, & de la noblesse de son ame. Il étonna ses Maîtres par la rapidité de ses progrès, comme il étonna depuis le monde entier par le succès de ses hautes entreprises. Cependant, si l'on en croit l'Auteur, dans le portrait qu'il trace d'abord de cet homme admirable, *Gabrini n'avoit qu'une montre de sagesse & de gravité, & il lui échapoit souvent des traits qui le faisoient passer pour un fou. Sa fierté dégéneroit en extravagance pitoiable. Sa pieté n'étoit qu'une hypocrisie folle.... Il n'avoit pas l'esprit de distinguer des applaudissemens railleurs d'avec de vrais éloges.*

Assûrément ce portait n'est pas avantageux, & ne prévient pas en faveur du Héros. Cependant je vois un homme de si basse extraction faire la loi aux *Colonnes*, aux *Ursins*, au Pape même. Je le vois s'élever au-dessus des Rois, qui briguent en quelque sorte son amitié; en un mot, je vois un homme sage, éclairé, judicieux, d'un courage & d'une présence d'esprit admirables.

Son *goût pour les antiquités* fût la baze de sa haute fortune. En déchiffrant les *anciennes Inscriptions*, & en considérant les *Statuës antiques*, il s'écrioit souvent, en présence de la populace Romaine : *Quels traits héroïques! Où sont maintenant ces Héros de la liberté, ces Peres de la Patrie, ces Vainqueurs du monde?* Le peuple prévenu en sa faveur commença à le regarder comme un homme d'un génie supérieur, & d'une vertu éminente; & qui plus est, comme un homme inspiré. On s'accoûtuma à voir en lui le *futur réstaurateur de la grandeur & de la liberté Romaine.*

Dévenu maître de l'esprit du peuple, il s'empare du *Capitole*, prend le nom de *Tribun*, & sous ce Titre, qui rappelloit au *Peuple Romain* son ancienne autorité, il réprime la Noblesse, purge la Ville & le Territoire de *Rome* des brigans qui l'infestoient, & il ôte par-là aux Grands les ressources qu'ils trouvoient dans ces brigans, qui paioient la protection qu'on leur accordoit. Bientôt la sûreté & la confiance furent rétablies; on n'entendit plus parler de ces désordres & de ces vices affreux, qui depuis long-tems deshonoroient la *Capitale du monde Chrétien.* La haute Noblesse, sans rien perdre de sa grandeur légitime, perdit l'autorité tirannique qu'elle avoit usurpée : le Peuple charmé du récouvrement de ses droits, en devint plus vertueux, & même plus docile. Au lieu de ces vols, de ces brigandages, & de ces massacres, qu'on voioit arriver chaque jour, on

vit regner la tranquillité, la fûreté, & l'abondance. Seroit-il poffible qu'un fi admirable changement eût été l'ouvrage *d'un extravagant & d'un fou*? Cela prouve affez bien la vérité de ce que dit l'*Abbé de S. Real*, dans fon *Difcours fur l'ufage de l'Hiftoire*; que la bizarrerie & la folie font le plus fouvent la caufe des actions les plus éclatantes.

Après avoir établi fa domination dans toute l'*Italie*, & y avoir fait regner la crainte de fon nom, la juftice & la paix, il entréprit de faire fentir fa puiffance au refte de l'*Europe*. Il ofa citer à fon Tribunal *Loüis de Baviere* & *Charles de Luxembourg*, qui fe difputoient l'Empire. *André Roi de Hongrie* & *Jeanne Reine de Naples* fe foûmirent à fon Jugement. *Gabrini* ébloüi de fa gloire, & enflé de fa puiffance, commença alors à s'élever contre le *Pape*, dont jufques-là il avoit feint de révérer la fuprême autorité. Cette conduite jointe à celle qu'il avoit tenuë à l'égard des *Colonnes*, indifpofa le *Peuple Romain*. Sans fe mettre en peine de ce changement, il fe fait armer *Chevalier* publiquement, & couronner de fept couronnes. Bien-tôt contraint de fuïr, il fe réfugie à la Cour de l'*Empereur Charles*, dont il fe difoit le parent. Enfuite fans craindre la colére du *Pontife*, il va fe remettre entre fes mains, & vient à bout de le gagner par fon éloquence. Après quelques années de prifon, le *Pape* le rétablit dans fa prémiére autorité. Les *Romains* le reçoivent avec des acclamations de joie; & à fon arrivée couvrent de leurs vêtemens le chemin par où il paffe. Mais bien-tôt cet amour du peuple fe réfroidit. Il eft attaqué par fes ennemis; on l'abandonne, on le trahit, il infpire d'abord du refpect à fes affaffins; enfin, il eft livré au peuple furieux, qui le met en piéces. On peut dire que ce morceau d'hiftoire eft auffi curieux qu'il étoit peu connu. Le *P. Brumoi*

Editeur de cet Ouvrage, partage avec le *P. du Cerceau* la réconnoissance de la *République des Lettres*, à plus juste raison qu'il a suppléé à ce qui y manquoit encore.

A la tête de ce Livre est un *Eloge du P. du Cerceau* : „ Il quitta, dit on, les Muses Latines trop „ sérieuses : Ingrat à leurs bien faits, il se livra „ entiérement à son génie, qui le portoit à une „ *Poësie familière sans bassesse, naïve avec esprit*, „ *négligée en apparence*, qui rétient quelques ter- „ mes anciens de *Marot*, & qui *copie* plus exac- „ tement *sa maniere de penser*, que son langage. „ Le *P. du Cerceau étoit original en ce genre d'é-* „ *crire*.

Sans examiner ici si l'Auteur avoit attrapé le *vrai goût de Marot*, je ne suis en peine que de sçavoir, comment on a pû dire tout de suite ; qu'il *copioit exactement la maniere de penser de Marot*, & qu'en même tems il étoit *original en ce genre d'écrire* ?

Sa Prose, ajoûte-t-on, *avoit toute la vivacité & toute la finesse de ses Vers*. Je n'ai pas assez de lumiére pour en faire par moi-même la comparaison. Il me semble seulement, que ce n'est ni par la *vivacité*, ni par la *finesse*, que l'Histoire de la *Révolution de Perse*, ou la *Conjuration de Gabrini*, dont il s'agit ici, se doivent caracteriser. Mais il s'est fait successivement assez d'éditions de ses Poësies depuis vingt ans, pour ne pouvoir douter que l'Auteur ne fût véritablement Poëte dans le genre qu'il avoit choisi.

„ L'Ouvrage dont il est question étoit presque „ fini, dit l'Auteur de son Eloge, vingt-cinq ans „ avant sa mort. Ceux qui s'en étonneront, ajoûte- „ t-il, n'ont pas connu le *Pere du Cerceau*. Son „ esprit lui a rendu de grands services ; *Par récon-* „ *noissance*, il ne le contraignoit pas. Le même Auteur dit, que l'*histoire de la derniére Révolution de Perse*, fait régretter qu'il n'ait donné au Public

que

que cette Histoire. Quoiqu'il en soit ; celle de *Gabrini*, qui vient de paroitre, console un peu le Public.

Il a paru depuis quelque tems un Ouvrage excellent, auquel *le Public devenu malheureusement froid & indifférent sur la plupart des genres de Littérature*, ne fait peut-être pas tout l'accueil, que selon moi, il mérite. C'est la *traduction en Prose du Pastor fido de Guarini, avec le Texte vis-à-vis.* Le Traducteur qui ne se nomme point, m'est inconnu ; ainsi je ne prétens pas le flatter, si je dis que sa Traduction est non-seulement au dessus de toutes celles qui ont paru jusqu'ici de cette pastorale, mais encore au dessus des Traductions françoises de quelque Poete Italien que ce soit. Un *langage pur & élégant*, un *stile vif & touchant*, n'y prennent rien sur la *fidelité* & l'*exactitude*. Cependant cette traduction n'est qu'en Prose. Que n'avons-nous les autres Poëtes célébres d'Italie traduits d'une aussi bonne main.

En voici un autre, intitulé : *Les mille & une heures, Contes Peruviens.* Quoique ce Livre soit du nombre de ceux, qui ne sont faits que *pour amuser* certaines personnes oisives, qui n'ont ni assez de lumiéres, ni assez d'esprit pour goûter des ouvrages plus solides : Il faut lui rendre justice sur la *vivacité de l'imagination* & la *pureté du stile* qui en font l'ornement. Il est cependant un peu facheux, de ne voir presque en ce tems-ci éclore que des Ouvrages de cette espece, qui ne sont point de ceux qui font le plus d'honneur à un Auteur. Il seroit assez aisé de dire la véritable raison, pour laquelle dans un siécle si éclairé les bons Livres sont si rares. Plût-à Dieu, qu'il me fût aussi facile de faire appliquer le rémede, que de l'indiquer ! Il est à craindre que la paresse, l'oisiveté, & l'éloignement du sérieux, ne nous plongent de plus en plus dans le *goût du frivole*,

au grand préjudice des ſciences & des belles lettres.

Un Auteur moderne célébre par ſes heureuſes *découvertes dans les Arts*, s'eſt imaginé, que puiſqu'on pouvoit mettre en œuvre les *toiles d'araignée*, & en former des ouvrages, il ne ſeroit pas impoſſible de *rendre le Verre ductile*, & de trouver les moiens d'en allonger les filets, comme on fait par rapport à l'argent, en ſorte que nous pourrions avoir du *Taffetas de Verre*. Il ne s'agiroit pour cela que de faire paſſer le Verre par la filiére. Mais malheureuſement le Verre n'eſt ductile que par le moien du feu, & dans ſa fuſion. Dès que les parties du feu ont abandonné le corps du Verre, ſa ductilité l'abandonne auſſitôt, & il revient à ſa fragilité naturelle. Les parties du Verre ſont droites, & ſimplement collées, pour ainſi dire, les unes contre les autres; elles ne ſont point unies par des crochets, comme les parties des autres corps, & ſurtout des métaux, leſquelles s'allongent, & ne peuvent être ſéparées que par un grand effort. Toute matiére caſſante a la modification de ſes parties à peu près comme celles du Verre; c'eſt-à-dire, que ſes parties ſont comme des eſpeces d'aiguilles. Ce que le *Verre*, le *Criſtal*, & la *Glace* ont de particulier, eſt qu'ils ont leurs pores diſpoſez *en ligne droite*; ce qui cauſe leur *diaphanité*. Il ne faut donc qu'une ſimple connoiſſance de la nature du Verre, pour être convaincu que ce corps ne peut jamais être ni *ductile* ni *malléable*. Cela eſt démontré pour le moindre *Phyſicien*.

La *fabrique du Verre eſt très-ancienne*, & il en eſt parlé dans l'Ecriture. Il n'étoit en uſage dans les prémiers tems que pour les *Vaſes qui ſervoient a boire*. On ne l'emploioit point aux fenêtres, qui n'étoient bouchées que par des *jalouſies* durant l'été, & par du *papier* ou de la *toile* durant l'hiver.

On commença à mettre le Verre à cet usage quelque tems *après le regne de Tibere ;* mais ce n'étoient que les grands Seigneurs qui avoient leurs fenêtres vitrées : cela passoit même pour une espece de *luxe*. Les *Allemans*, peuple industrieux par rapport aux commoditez de la vie, sont les prémiers qui aient établi & multiplié chez eux les *Verreries a Vîtres*, (qu'on appelle *grosses Verreries.*) Ce sont eux qui ont rendu commun & mis à la mode dans toute l'*Europe* l'usage des *Vîtres.* Ce n'est, à ce qu'on croit, que dans le *treiziéme siécle* que les *François* commencerent à s'en servir. Alors on accorda des *privileges aux Maîtres des Verreries à Vîtres.*

Comme d'ailleurs cette fabrique rendoit beaucoup, les Gentils *hommes*, qui en s'adonnant à cet Art ne dérogeoient point, ne firent point difficulté de s'y consacrer dans le dessein de s'enrichir. Les privileges des Maitres de Verreries sont très-anciens. *L'Empereur Théodose* les exemte des Charges publiques, & cette exemtion leur fût confirmée par tous les Souverains, qui, des débris de l'Empire Romain, composerent dans la suite diverses Monarchies. Au reste ces privileges ne regardoient que les *grosses Verreries*, à cause des dépenses extraordinaires qu'exigeoient ces sortes d'entreprises. On voulût pour cette raison n'accorder ces privileges qu'à des Nobles.

Ce fût dans la *Normandie* que commencerent en *France* les *prémiers établissemens pour la grosse Verrerie.* Les *Ducs de Normandie* en donnerent le privilege exclusif à perpétuité à certaines familles Nobles. Ces familles subsistent encore aujourd'hui : leurs noms sont *Brossart*, *Caqueray*, *Vaillant* & *Bongard.* Les *Rois d'Angleterre*, & ensuite les *Rois de France*, *Ducs de Normandie*, les ont toujours maintenus dans leur droit. Lorsque ces derniers ont voulu établir de grosses Verreries dans d'autres

Pro-

Provinces du Roiaume, les Entrepreneurs de ces Verreries ont été obligez de faire venir de *Normandie* des *Gentilshommes de Race verriére*, parce qu'il n'apartient qu'à ces familles, en vertu de leur ancien privilege, de travailler le gros Verre.

EPIGRAMME

L'Irrésolution.

Du Rondeau que vous avez fait,
Vous voulez donc, Ami, sçavoir ce que je pense:
Sur ce point toujours je balance,
Et ne puis décider, tant il est imparfait,
Lequel des deux l'est davantage,
Ou de l'Auteur, ou de l'Ouvrage?

Le mot du dernier *Logogryphe* est PAVOT. On y trouve *Pau*, Capitale du Béarn, *Pot*, *Po* fleuve d'Italie, *Pou*.

Ce feuillet, LE POUR ET CONTRE, continuë à paroître réguliérement tous les *Lundis* & *Jeudis*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell*. à Arnhem *chez G. de Gast*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXI.

Vinosi dira pereatis morte bibones:
Lætus ego saltem vina modesta bibam.
Incert. Aut.

D'Ou vient cet usage, qui regne chez toutes les Nations d'*Europe*, de *boire à table à la santé les uns des autres*? Il me paroîtroit bien plus raisonnable de boire *à sa propre santé*. Car c'est pour sa propre santé que l'on est supposé boire, & non pour celle d'autrui. Cet usage est néanmoins très-ancien. On bûvoit autrefois en l'honneur des *Dieux* & des *demi-Dieux*, surtout en l'honneur de *Jupiter Sospitator*, & en l'honneur d'une autre Déesse appellée *Hygie*, c'est-à-dire, la *Déesse de la Santé*. Les Coupes que l'on vuidoit en l'honneur de cette derniére, s'appelloient *Pocula salutaria*, ou *Pocula bonæ Valetudinis*.

Les Anciens ne bûvoient pas seulement en l'honneur des Dieux: Ils bûvoient encore en l'honneur des *Empereurs*, de leurs propres *Amis*, & de leurs *Maîtresses*. Les *Grecs* se saluoient avant de boire, & se disoient l'un à l'autre: ou *Portez-vous bien*: ou *Vivez*: ou *Je vous salue, ô Convives*: ou *Je bois en l'honneur d'un tel*, ou *en l'honneur de la Victoire remportée par tel Capitaine*. Les *Romains* disoient, *Propino tibi salutem*, ou *Bene te*; ou *Dii tibi dent quæ velis*, ou *Bene amicam*, ou *Bene me*. Cette derniére formule étoit la plus raisonnable, puisqu'ils bûvoient ainsi à leur propre santé.

Les *Chrétiens* bûvoient autrefois en l'honneur des *Anges*, des *Apôtres*, des *Martyrs*. Un Historien

assûré, qu'anciennement les *peuples grossiers d'Ecosse* n'élisoient leurs Evêques, qu'après les avoir éprouvez sur cet article. On leur présentoit le *grand Verre de Saint Magnus.* Lorsqu'ils le bûvoient tout d'une haleine, le peuple transporté de joie battoit des mains, & ne doutoit pas que leur épiscopat ne fût heureux.

On prétendit que *Saint Martin* avoit apparu à *Olaüs*, pour lui faire sçavoir qu'il vouloit qu'on bût aussi en son honneur. On bût dans la suite à *Saint Nicolas*, & à tant d'autres Saints, que cette dévotion devenant une source d'yvrognerie, *Charlemagne* fût obligé de la défendre par une Loi qu'on lit dans ses *Capitulaires.* Du tems des *Vaudois*, les Inquisiteurs, pour s'assûrer de la foi d'un Chrétien suspect, lui disoient de *boire au nom de Saint Martin.*

Les *Pocula charitatis* étoient les Bouteilles de Vin que les Ecclésiastiques avoient coûtume de boire le jour de l'Anniversaire de leurs *Amis & Bienfaiteurs.* On appelloit cette cérémonie *charitas vini*, ou *consolatio vini.* Les *Flamans* fonderent un grand nombre de ces *Charitez*, qui ont servi à enrichir les Abbaïes. La superstition faisoit croire que les Morts prenoient plaisir à voir boire ainsi les Vivans; & on lit dans un Acte de l'Abbaïe de *Quedlinbourg en Allemagne*, ces paroles à ce sujet: *Plenius inde recreantur Mortui.* On prétend aussi que des *Moines Espagnols*, pratiquant un jour cette cérémonie en l'honneur d'un de leurs Confreres qu'ils venoient d'enterrer, ils se mirent à chanter tous ensemble, après avoir bien bû: *Viva el Muerto*! Vive le Mort!

Voici ce qu'on me mande de *Paris*. „ La Tragédie d'*Adelaïde du Guesclin*, *par M. de Voltaire*, représentée nouvellement n'a pas eu un heureux succès. On assûre que l'Auteur est de l'avis du Public. Après tout, il a été tant de fois applaudi, qu'il ne doit pas trouver mauvais, que

„ ce Public, plein d'équité, lui refuse quelquefois son suffrage. La Poesie du stile, qui, comme le prétend avec raison *M. l'Abbé du Bos*, est essentielle à tout Poëme, n'a point en cette occasion fait sur le Parterre tumultueux son impression ordinaire.

Malgré ce mauvais succès, je ne rabats rien de l'estime, que m'ont fait concevoir pour ce célébre Auteur tant d'autres Ouvrages marquez au bon coin. Qu'un Poëte qui n'a jamais fait toute sa vie que de mauvais Vers, vienne enfin à bout de réüssir dans quelque Piece, je ne dirai pas pour cela que c'est un bon Poëte; j'estimerai l'Ouvrage en particulier; mais je continuërai de faire peu de cas de l'Auteur en général. Par la même raison, si un excellent Ecrivain, souvent couronné de la main du Public, & goûté de tous les Connoisseurs, a le malheur d'enfanter une mauvaise Piece, je la condamnerai hautement: mais mon mépris pour l'Ouvrage ne s'étendra point jusqu'a l'Auteur, que je continuërai toujours d'estimer. *Pertharite* ne m'empêche point d'admirer *Corneille*, ni *Régulus* de mépriser *Pradon*.

Ce n'est pas que dans un autre sens, un Auteur estimé du Public, ne puisse dans la suite devenir l'objet de ses mépris: mais c'est qu'alors le *goût du Public* changera; c'est-à-dire, qu'il se perfectionnera, ou peut-être se corrompra. Car je suis bien éloigné de croire, comme un de nos Ecrivains, que *le Jugement que le Public a prononcé ne se rétracte plus*. Si on l'en croit, *la réputation des Poëtes modernes que nous admirons, augmentera en vieillissant*. Comment l'Auteur de cet axiome expliquera-t-il la *chûte de Ronsard*, & de tant d'autres Auteurs admirez de leur tems? Cette opinion de *M. l'Abbé du Bos* est une suite d'un de ses paradoxes, qui ne me paroît pas plus vrài; qui est, que *le sentiment du Public, & non la discussion des Connoisseurs, est la regle du jugement qu'on doit porter des Ouvra-*

ges d'esprit. C'est, ce me semble, supposer que le Public est toujours éclairé, que son goût est sûr en tout tems, & que le caprice ou l'ignorance n'ont jamais eu aucune part à ses décisions. Le Public a long-tems admiré *Ronsard*. Que répondre à cet exemple?

Je trouve dans la *Vie de Guillaume I. Prince d'Orange*, qui a paru en *Hollande*, il y a peu de tems, une vraie *Philippique* contre *Philippe II. Roi d'Espagne*. On est bien étonné de voir peint avec de pareilles couleurs un Prince, que l'on regarde encore aujourd'hui comme un grand Roi. Les Espagnols ont vanté sa sagesse, sa pieté, sa justice & sa clémence. Cependant son regne n'a été, selon l'Auteur, qu'une suite continuëlle de guerres sanglantes & injustes. Il dépeupla & ruina son Roiaume, pour porter dans toute l'*Europe* le trouble & la désolation. Il épuisa toutes ses finances, pour assouvir son ambition; cependant rien ne pût lui réüssir. Le *Prince d'Orange* avec *cinq ou six-mille hommes* lui tailla en pieces plus de *soixante-mille hommes* en différens combats. Il vit avant sa mort une partie des Peuples des *Païs-Bas* le traiter d'oppresseur, le déclarer déchû de la Souveraineté, & former une nouvelle République, dont il éprouva la rédoutable puissance sur terre & sur mer. Malgré ses desseins chimériques par rapport à la *France*, qu'il vouloit envahir pour sa fille *Isabelle-Claire-Eugenie*, il vit *Henri IV*. couronné Roi, & réconnû de tous les François, & fût réduit a lui demander la paix. Il perdit *Tunis*, & le *Fort de la Goulette*, que les *Turcs* lui enleverent. Sa Flotte nommée l'*Invincible*, destinée contre l'*Angleterre*, fût d'abord attaquée par les *Anglois*, ensuite dispersée par la tempête. *Cent quarante-trois Navires* se trouverent réduits à *cinquante-deux*, & *trente-mille hommes* à *quinze mille*.

Après avoir engagé ou aliéné ses révenus, & vendu toutes ses pierreries, il ruina presque tous

les

les *Négocians* de l'*Europe*. Tel fut le fruit de la *guerre de Flandre*, de celle qu'il fit en *France* pour la *Ligue*, & de l'armement de sa *Flotte invincible*. La *guerre de Flandre* seule lui coûta *cinq-cent soixante-quatre millions de ducats*. Il est vrai qu'il conquît le *Portugal*; mais cette conquête ne peut relever sa gloire : ce fut une usurpation manifeste, à laquelle la foiblesse & la désunion des *Portugais* les mit hors d'état de s'opposer. Il se comporta si mal après cette conquête, aussi-bien que son fils *Philippe III.* qui suivoit ses traces, qu'ils donnerent lieu à cette fameuse révolution qui mit en 1640. la *Maison de Bragance* sur le Trône de *Portugal*.

Voilà donc à quoi se réduisent les merveilles du regne de *Philippe II.* Les circonstances de sa mort furent affreuses. Il se sentit tourmenté d'une dissenterie durant cinquante-trois jours; l'infection de son corps devint insupportable; & il mourût accablé de honte & de remors.

J'ai parlé dans une des feuilles précédentes de l'idée juste qu'on doit se former de ce qu'on appelle *hazard*, & j'ai combattu les idées grossiéres du Peuple à cet égard. Il vient de me tomber entre les mains un Livre nouveau, où l'Auteur ne fait point difficulté d'attribuer à des *Génies*, le bonheur & le malheur qui arrivent. Un homme, „ dit-il, sera toûjours malheureux, & tout succé- „ dera à un autre, *ce qui semble ne pouvoir prove-* „ *nir que des Génies* ". Ce sont ses termes. Il prodigue beaucoup d'érudition au sujet des Génies. L'Ouvrage est intitulé, *Lettres Philosophiques, sérieuses, critiques & amusantes*. C'est sur le pied de *Philosophe* qu'il débite encore une infinité de faits sur la *Magie*, & sur le *retour des ames des Morts*. Il donne tous ces faits pour si constans, qu'il y auroit, selon lui, de la témerité à les révoquer en doute. Je ne puis me dispenser de rapporter ici au sujet du systême des Génies & de ce

qui a été dit ci devant, une Epigramme latine dont je ne connois pas l'Auteur.

Si vitam spectes hominum, si denique mores,
Artem, vim, fraudem, cuncta putes agere.
Si propiùs spectes, fortuna est arbitra rerum:
Nescis quam dicas, sed tamen esse vides.
At penitùs si introspicias, atque ultima primis
Connectas, tantùm est RECTOR IN ORBE DEUS.

C'est à-dire: „ A voir simplement ce qui se passe „ dans la vie, & comment les Hommes se traitent „ les uns les autres, il semble que l'artifice, la „ violence & la fraude sont les seuls ressorts par „ lesquels ils agissent. Régardant de plus pres, „ le sort paroit présider en souverain arbitre aux „ actions humaines; Et quoiqu'on ne sçauroit le „ définir, son existence se manifeste par les effets. „ Mais si l'on considére mûrement les choses, on „ trouvera en combinant tout ensemble, qu'il n'y „ a que Dieu seul qui gouverne le monde.

L'AMITIE. ODE

Que l'Injuste avec art sçache emploier la brigue,
L'heureux succès de son intrigue,
Ne fait qu'exciter ma pitié;
Plein du feu nouveau qui m'inspire,
Je ne veux consacrer ma Lire,
Qu'à la chaste & pure Amitié.

Fuis loin, perfide Amour, dont les indignes flâmes
Ne parviennent qu'à rendre infames,
Ceux qu'elles flattent d'être heureux:
Loin de te ceder la Victoire,
Je veux mettre toute ma gloire,
A fuir de si funestes feux.

Si comme eux l'Amitié me captive & m'entraîne,
Le Crime ne suit point ma chaîne.
Toi (a) qui dans tes doctes Ecrits
Sçûs si bien nous vanter ses charmes,

Puis-

(a) Ciceron.

Puisses-tu me prêter des armes
Pour en rélever tout le prix!

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inéxorable,
L'Amitié toujours charitable
Soûtient notre fragilité;
Le Chêne immense est moins utile
A l'arbrisseau tendre & débile.
Qu'il voit sous ses rameaux planté.

A plaire à son Ami, l'Ami toûjours s'empresse.
Il sçait même sur sa tristesse
Verser d'utiles agrémens;
Si la fortune m'est cruëlle,
N'est-ce pas un Ami fidelle,
Qui calme mes gémissemens?

En vain suis-je accablé, son zéle infatigable,
M'offre un sécours inépuisable
Dans sa tendresse & dans sa foi:
A-t-il à trembler pour ma tête?
Le péril n'a rien qui l'arrête;
Il n'a point d'autre objet que moi.

Ainsi, sage Damon, (*a*) *te prenant pour modéle,*
Nous aimerons toujours ce zéle,
Qui te fit défier la mort.
Le fier Tiran (*b*) *de* Syracuse,
Que sa propre grandeur abuse,
Est forcé d'envier ton sort.

Ainsi loin des Palais que le luxe environne,
Tendre amitié, de la Couronne
Tu fuis l'appareil emprunté;
D'un cœur sincere heureux partage,
Tu vas sous l'humble toit du sage,
Assûrer sa félicité.

Fiers Mortels qui nagez dans le sein des délices,
Esclaves de mille caprices,
Vous ignorez un nom si doux:

(*a*) *Damon se rendit caution pour son ami Phidias qu'on conduisoit à la mort, &c.*
(*b*) *Denys le Tiran, &c.*

Le Laboureur sous sa chaumiere,
Goûte en sa pénible carriere,
Des plaisirs plus charmans que vous.

*Les nobles sentimens d'*Agrippa*, de* Mecéne*,*
Qu'admira Rome *Souveraine,*
Avec lui sont ensévélis;
De la Vertu les droits augustes,
Chéris de vos peres plus justes,
Sont pour nous des droits avilis.

La sincere amitié près des grands ignorée,
Et par les hommes alterée,
Aime à flatter, cherche à mentir;
L'honneur n'est plus ce qui la touche,
L'Ami trompeur n'ouvre la bouche,
Que pour surprendre & pour trahir.

Tibere*, ton* Séjan *prend l'intérêt pour guide!*
C'est un traître, c'est un perfide,
Qui se pare du nom d'ami.
Prince aveuglé, ton cœur facile
S'ouvre, & le Courtisan habile
Devient un secret ennemi.

Quels coups sont réservez au vainqueur de l'Euphrate?
Il périt, comme Policrate*,*
Par ceux qu'il se croit affidez:
Quoi! les Princes les plus aimables,
De flatteurs vils & méprisables,
Seront-ils toujours obsédez.

Les craignez-vous, Mortels? Que vos ames hautaines;
Formidables autant que vaines,
Dépoüillent leur férocité:
Fermez les yeux sur votre faste,
Bien-tôt, par un heureux contraste,
Réparoîtra la vérité.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE. LXII.

Philoſophandum eſt paucis: nam omninò haud placet

Enn. Neopt. ap. Agell. l. 5. c. 15.

JE ne vois rien ſur quoi on répande plus d'idées confuſes, que ſur ce qu'on appelle *Sublime*; ſans parler de ce que *Longin* & ſon *Illuſtre Traducteur* ont écrit ſur cette matiere. Si l'on en croit l'Auteur d'un *nouveau Traité du Sublime* imprimé il y a quelque tems, „ le Sublime eſt un Diſcours „ d'un tour extraordinaire, qui par les plus no- „ bles Images, & par les plus nobles ſentimens, „ dont il fait ſentir toute la Nobleſſe par ce tour „ même d'expreſſion, éleve l'ame au deſſus de ſes „ idées ordinaires de grandeur, & y porte tout „ à coup avec admiration ce qu'il y a de plus éle- „ vé dans la nature, la ravit, & lui donne une hau- „ te idée d'elle même. „ Voilà bien de paroles pour définir le *Sublime*. Ne ſeroit-il pas plus court de dire ſimplement, que *le Sublime eſt un Diſcours qui frappe vivement par la grandeur de l'idée, ou du ſentiment qu'il exprime*? Je dis de *l'idée* ou du *ſentiment*, parce qu'il y a un Sublime de l'une & de l'autre. *Toute la Terre ſe tût devant Alexandre* (*a*) *Il dit & tout fût fait* (*b*): *J'ai vû l'impie plus élevé que les Cedres du Liban*; *J'ai repaſſé & il n'étoit plus* (*c*). Voilà un *Sublime d'idée* ou d'image.

Déſ-

(*a*) *In cujus conſpectu terra ſiluit.*

(*b*) *Dixit & facta ſunt.*

(*c*) *Vidi impium exaltatum ſuprà cedros Libani, tranſivi & ecce non erat.*

Déstructeurs des Tirans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, *vos vertus & nos Loix.*

Ce commencement de la *Tragédie de Brutus par M. de Voltaire*, me paroit un *Sublime de sentiment & d'idée* tout à la fois. Mais voici un *Sublime de pur sentiment*:

Un scélerat propose à un Homme de probité une mauvaise action; & pour l'engager, il lui dit que personne ne le sçaura. L'homme de probité lui répond: *Je le sçaurai.* Tel est *le moi, moi, dis-je, c'est assez*, de *Médée*, & le *qu'il mourût* du vieil *Horace*. De ce genre est encore ce mot de *Titus*: *mes Amis, j'ai perdu la journée.*

L'Auteur du nouveau Traité trouve du *Sublime* dans la pensée de cet *Ambassadeur d'Espagne*, qui pour louër *Louis XIV*, disoit: *A sobra la corona*; La Couronne est de trop en lui. J'avoüe que je ne trouve ici qu'une expression énergique, qu'une espece d'*hyperbole*. Ce n'est là ni un *Sublime d'image*, ni un *Sublime de sentiment*. Car qu'on ne s'y méprenne pas; Une *figure hardie*, une *belle métaphore*, une *hyperbole*, ne forment pas le Sublime. Cela rend bien le *stile sublime*; mais cela ne fait pas toujours ce qu'on appelle une *pensée sublime*. Tout le *Poëme du Paradis perdu* est dans le *stile sublime*. Ce ne sont que *figures nobles & grandes*; Mais chaque pensée prise en particulier, n'est pas toujours assez grande, ni assez noble, & ne frappe pas assez vivement, pour mériter le nom de *pensée sublime*, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette espece, ainsi que dans l'*Iliade d'Homere*, dans l'*Enéïde de Virgile*, dans la *Jerusalem délivrée de Torquato Tasso*, & dans la *Henriade de M. de Voltaire.*

C'est vainement, à mon gré, que l'Auteur du nouveau Traité met de la *différence entre le Grand & le Sublime*. S'il ne s'agit que du *plus* ou du *moins*, à la bonne heure; Mais alors il n'apartiendra qu'au caprice & au goût d'en faire la différence. *M. Sylvain*,

Auteur de ce Traité, prétend plus: Il y trouve non-seulement de la *différence*, mais même de l'*opposition*. C'est ce qui paroît un peu chimérique. Les exemples qu'il cite, loin de servir à appuier son sentiment, font voir au contraire, que par rapport à la *différence du Sublime & du Grand*, il ne s'agit que de l'emploi de ces deux mots, & que dans le fond c'est la même chose.

Suivant la vraie définition du Sublime, il est clair, que *la Bruyere* s'est trompé, lorsqu'il a prétendu, *que tout ouvrage qui étoit parfait en son espece, étoit sublime*. C'est que cet Auteur entendoit par ce terme, ce que ni *Longin*, ni *Despréaux*, ni les autres Rhéteurs n'ont point entendu. Il ne s'agit que de convenir de la définition. Si tout Ouvrage accompli est sublime, alors on aura raison de dire dans ce sens, que telle Fable, telle Eglogue, telle Epitre, telle Epigramme est sublime.

Ce n'est, selon moi, qu'*improprement* qu'on peut dire de *Démosthéne*, que ses Discours sont sublimes. Cependant si la force du raisonnement, l'énergie & la beauté de l'expression suffisent pour mériter cette épithéte, je la leur accorde; Mais à la rigueur je crois, que ce n'est pas la loüange propre qui convient à ce célébre Orateur. Je crois encore moins, qu'on doit confondre *le Sublime* avec *le Pathétique* en général. Si on vouloit s'étendre davantage sur cet article du Sublime, il seroit aisé de disputer sur des mots: Ce qui est, à mon gré, la chose la plus insupportable & la plus frivole du monde.

Il paroît depuis quelque tems à *Paris* un livre en *deux Volumes in quarto*, intitulé: *Histoire des Conquêtes des Portugais dans les Indes, par le P. Lafsiteau, Jésuite*. Cet Auteur, frere de l'Evêque de *Cisteron*, est déja connu dans la République des Lettres par un autre Ouvrage qu'il a donné au Public, il y a quelques années, sous le titre de *Mœurs des*

Sauvages Ameriquains. Les matieres traitées dans le nouvel ouvrage du *P. Laffiteau*, font partie de l'*Histoire de Portugal*.

Les *Jésuites*, qui depuis un certain nombre d'années, ont publié avec succès plusieurs Histoires (*a*) viennent de donner au Public les *Révolutions d'Espagne*, ébauchées par le célébre *Pere d'Orleans*, & achevées par les *P. P. Rouillé & Brumoy*. La réputation du *P. d'Orleans*, qui écrivoit avec beaucoup de soin, est un heureux préjugé en faveur du Livre qui vient de paroître. L'idée qu'on a des deux autres Auteurs ne l'affoiblit point.

On me fit voir ces jours passez une *Lettre d'un Anglois qui fait son séjour à Hambourg*. Soit que cette lettre soit réelle ou supposée, elle se trouve dans un petit Ouvrage périodique écrit en Allemand, dont durant plusieurs années il a paru une feuille toutes les Semaines. Il s'en vendoit chaque fois à *Hambourg*, lieu de l'impression, *cinq ou six-mille Exemplaires*, sans compter la réimpression dans d'autres Villes d'*Allemagne*. Nos Ouvrages les plus estimez, se vendent-ils de même? Quelle froideur en comparaison! A *Londres dix-mille Exemplaires* d'un bon Livre se débitent fort bien en un moins. Ici, un Livre dont il se vend jusqu'à *mille Exemplaires*, fait grand bruit. Voilà des preuves sensibles de la *différence du goût des Nations pour la Littérature*. L'Ouvrage périodique dont il s'agit est intitulé *le Patriote*, ou *le bon Citoien*. Il étoit composé par une Societé de gens d'esprit, qui s'assembloient, non pour s'entretenir de Nouvelles, ou de choses frivoles, mais pour se faire part les uns aux autres de leurs agréables & utiles idées, & les communi-

(*a*) Histoire *Romaine*. Histoire *du Peuple de Dieu*. Histoire *de l'Eglise Gallicane*. Histoire *de Saint Domingue*. Histoire *de la derniére révolution de Perse*. Histoire *de Gabriel de Rienzi*. Histoire *de la Chine*, sous la presse &c.

muniquer ensuite au Public. Il semble, que le but de cet Ouvrage étoit principalement de corriger les habitans de *Hambourg* de la vanité & du luxe, qui conviennent si peu à des Négocians, & qui les conduisent tôt ou tard *ad solvendas tabulas*. La multitude des Carosses qui roulent à *Hambourg*; les dépenses excessives qui se font dans l'intérieur des maisons; les festins trop fréquens; le désir immoderé de gagner, trop funeste aux Commerçans; les grands airs des garçons de boutique dans une Ville où le Commerce tient le premier rang, & où les Marchands donnent ridiculement dans le faste &c. Voilà sur quoi roule la Morale ingénieuse de cet Ouvrage. Un Journal a peu près semblable, que nous avons ici sous le Titre de *Spectateur*, à l'imation du *Spectateur Anglois* du célébre *Steele*, donne non-seulement sur tous ces points, mais généralement sur tout ce qui se passe dans la Vie, & qui mérite la censure. Rien n'échape à l'ingénieux Auteur de cette feuille, & il n'est guéres possible de dire mieux les choses qu'il ne fait. Ce qu'il y a de plus estimable, c'est que toute personnalité est bannie de son Ouvrage. Le grand dommage que nous n'aions aussi en françois, ce qu'il écrit avec tant d'agrément en Hollandois!

Pour révenir à la Lettre de l'Anglois, je vais en rapporter quelques traits. „ La plûpart des „ Négocians de cette Ville, dit-il, qui sont en „ grand nombre, ont de l'esprit & sont raisonna- „ bles. C'est à eux que la Ville est rédévable de „ son état florissant. Ce sont eux qui procurent „ en abondance à cette Ville tout ce que les „ Païs les plus éloignez ont d'utile & d'agréa- „ ble. Un Poëte a fait sur ce sujet de fort beaux „ vers. *Heureux Citoiens*, dit-il, *vous possédez* „ *dans la* Bourgogne & *dans la* Champagne

„ *une infinité de Vignobles*; *Les raïsins n'y mûrif-* „ *sent que pour vous. C'est pour vous, que le* Portu- „ gal *a des forêts d'Orangers, tandis que les Por-* „ *tugais eux-mêmes ne jouïssent que de la fraicheur* „ *de leur ombrage & de leur odeur. C'est pour vous* „ *encore que de nombreux Troupeaux paissent dans* „ *les Prairies* Britanniques, *couverts d'une laine* „ *fine, destinée à vous révêtir. Le Sucre, le Ta-* „ *bac, le Cacao, le Caffé &c. ne croissent que pour* „ *votre usage dans les Campagnes de* l'Amerique & „ *de* l'Asie.

„ Les femmes, continuë-t-il, sont ici très-belles „ pour la plûpart. On ne voit point parmi elles „ de ces teints jaunâtres & verdâtres, si ordinai- „ res aux *Angloises*, sur tout aux femmes de *Lon-* „ *dres*; Ce qu'on attribuë à l'air marin, joint à „ la fumée du charbon. Les femmes de ce Païs- „ ci ont coûtume de se couvrir la tête d'une am- „ ple coëffe de taffetas noir, sous laquelle leurs „ yeux brillent, comme les étoiles dans une „ nuit obscure. Une jeune fille proprement ha- „ billée a coûtume de les suivre dans les ruës de „ la Ville. Les femmes mariées sont douces, „ franches & d'une humeur agréable, quand el- „ les se portent bien. Mais quelques-unes sont „ sujettes à une maladie facheuse, qui commen- „ ce par une émotion dans tous les membres. „ Leurs veines s'enflent; leurs yeux s'allûment; „ elles pâlissent; elles rougissent; & dans leur „ agitation elles paroissent prêtes à déchirer tous „ ceux qui les approchent. Une raillerie, une „ porcelaine cassée, une absence de leurs maris „ pendant la nuit, tout cela met une femme en „ danger de la vie. . . . . On a ici de grands „ égards pour les Nourrices, & on les paie bien. „ Aussi y a-t-il dans cette Ville toujours quatre „ ou cinq-mille Fontaines, qui sans cesse jettent

„ du lait & ne tariſſent jamais. Une femme „ eſt-elle prête à s'accoucher ; Auſſi-tôt la Maî„ treſſe d'un Bureau de lait ſe préſente avec cinq „ ou ſix verres remplis d'une liqueur, dont il y „ a chez elle autant de ſources. &c.

L'Anglois après avoir parlé des vieux Vins du Rhin de cinquante & même de cent feuilles, que l'on conſerve à *Hambourg* dans des foudres énormes, fait enſuite la deſcription des Poëles en uſage dans cette Ville, & dans toute l'*Allemagne*. Il arrive quelquefois, dit-il, qu'un Thermométre fort juſte, placé dans des apartemens où il y a de ces poëles, marque *chaleur exceſſive*, tandis que les ruës ſont couvertes de neige & de glace: En ſorte qu'il n'y a qu'un ſimple chaſſis entre l'hiver & l'été.

Il me ſurprend que l'Anglois n'ait rien dit d'un *uſage très particulier* que les Etrangers remarquent à *Hambourg*. C'eſt qu'aux Convois funébres, ceux qui portent le Corps en terre, font depuis la Maiſon du défunt, juſqu'au lieu de la Sepulture une eſpece de *Danſe*, qui conſiſte en certains pas reglez, de maniere que le corps mort paroît tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre de la file des perſonnes qui le ſuivent. Cette marche en cadence fait, qu'il n'y a que des *Porteurs de morts à titre d'office* qui puiſſent s'en acquitter comme il faut. Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſûré d'avoir vû pluſieurs fois cette Cérémonie extraordinaire, & que les Porteurs, la biere ſur les épaules, faiſoient des gambades, & s'écartoient, en avançant toujours, à droite & à gauche avec une agilité & une adreſſe qui les étonnoit. Ne ſeroit-ce pas là un reſte du *Paganiſme*, tout comme les *Pleureuſes*, qu'on trouve encore en divers endroits de l'*Italie*, ſur tout dans le Roiaume de *Naples*?

LOGOGRYPHE

A une Demoiselle.

Vous voulez trop belle Manon
Que je compose un Logogryphe,
Sans quoi, dites-vous, l'on me biffe
De votre cœur: Tout doux; je vais changer de ton.
J'offre à vos yeux un nom plein de tendresse.
Et dont neuf piés font l'ornement;
Nom fort commun à tout Amant,
Qui vante son ardeur à celle qui le blesse.
Sept, six, trois, huit, Manon, *c'est un présent des cieux,*
Dont à mon grand régret vous ornerent les Dieux,
Que mainte & mainte fois je voudrois voir au Diable;
Don cruël qui s'oppose aux plus tendres plaisirs,
Qui combat nuit & jour mes amoureux désirs,
Et qui vous rend plus fiére & toujours plus aimable.
Par trois, deux, cinq, neuf, six, si l'on en croit la fable,
On découvre un incestueux;
Mais comme fille raisonnable,
Vous ne vous plaisez pas à tous ces contes bleus.
De la fable à l'instant je passe au véritable:
Je me targuois jadis d'une noble fierté,
Mon cœur étoit à toute épreuve;
Et si l'on m'a crû pris dans les las d'une Veuve,
C'est un crime, Manon, *de léze-vérité.*
Content de mon destin dans une Paix profonde,
J'affrontois hardiment & la Brune & la Blonde;
Mais vous seule avez sçû me rendre, jeune Iris,
Un, deux, trois, quatre; cinq & six.

B. d'A.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXIII.

Carere amantes mente ſi quis non putat, quos eſſe potiùs mentis expertes putet ?

Menader.

JE ferai part aujourd'hui à mes Lecteurs d'une *Avanture* qu'on me mande être arrivée depuis peu dans une Ville de *Flandre.* Comme j'en reçois de tems en tems de pareilles, je les communiquerai, à méſure qu'elles me tomberont entre les mains, ſi je trouve qu'elles plaiſent.

Un *Officier François* qui étoit venu de *Paris* à... pour quelques affaires particulieres fût récommandé à un *Avocat* pour y loger pendant ſon ſéjour. Celui-ci le reçût avec beaucoup d'honnêteté, & fit tout ce que l'*Officier* pouvoit attendre d'un hôte obligeant. Si tôt qu'il entroit, l'*Avocat* venoit lui tenir compagnie, & ne le quittoit jamais le ſoir, qu'il ne l'eût conduit dans ſa Chambre. L'*Officier* méritoit toutes ces civilitez. Il étoit jeune, bienfait, galant homme, raiſonnoit juſte, & diſoit les choſes d'une maniere agréable. Mais quelques belles qualitez qu'il eût, ce n'étoit point par eſtime particuliere pour lui que l'*Avocat* lui rendoit tant de devoirs. Un autre principe le faiſoit agir. Il étoit naturellement jaloux, & jaloux avec tant d'excès, qu'on ne pouvoit jetter les yeux ſur ſa femme, ſans lui faire croire qu'on lui en vouloit. Les égards d'honnêteté & de complaiſance que l'*Officier* témoignoit avoir pour ſon

Hôtesse, blesserent l'imagination de l'*Avocat*. Il crût, qu'il en étoit dévenu amoureux, & c'étoit pour ne laisser au *Parisien* aucune occasion d'en conter à sa femme, qu'il ne le perdoit jamais de vûë, tant qu'il étoit à la maison. L'*Officier* fort éloigné des sentimens dont on le soupçonnoit, ne se faisoit point de peine d'avoir toujours l'*Avocat* en tête. Il lui trouvoit de l'esprit, & n'aïant rien de particulier à dire à la femme, il ne s'embarassoit point du soin extraordinaire que le Mari prenoit de la garder.

Cette sorte d'indifférence pour elle ne rémedioit point à la défiance de l'*Avocat*. Il croioit lire dans les yeux de l'*Officier*, l'amour que lui avoit donné sa femme, & il s'étoit même apperçû avec beaucoup de chagrin, qu'il avoit quelquefois soupiré en la régardant. Cela acheva de confirmer ses soupçons. Cependant dans le fond les soupirs de l'*Officier* ne provenoient que d'un souvenir amoureux, causé par quelque rapport qu'avoit la *femme de l'Avocat* avec une fort belle personne à *Paris*, qu'il aimoit passionnément. Ce n'est pas qu'il y eût entre elles aucune ressemblance de traits. Mais elles étoient de la même taille, avoient l'une & l'autre les cheveux blonds; Et ce qui frappoit davantage l'*Officier*, c'est que la Personne dont il étoit amoureux, ne portoit presque jamais que du bleu, & la *femme de l'Avocat* avoit tous les jours un déshabillé de la même couleur.

Les choses étoient en cet état, lorsque la jalousie du Mari éclata par une occasion également extraordinaire & imprévûë. L'*Officier* revint un soir tout rêveur. Il avoit perdu son argent au jeu, & ne trouvant pas à propos de le dire à l'*Avocat*, qui lui demanda la cause de son chagrin, il supposa quelque légere indisposition pour avoir le pretexte de se retirer. L'*Avocat* le conduisit à

sa

sa Chambre, à son ordinaire; Et afin de lui faire croire que les soins qu'il lui rendoit, n'étoient qu'une marque de l'estime particuliere qu'il avoit pour lui, il voulût aller s'informer dès le matin, comment il avoit passé la nuit. Il ouvrit la porte sans l'éveiller, & s'étant doucement approché, il apperçût une boëtte à portrait, que l'*Officier* avoit laissée sur un fauteuil près de son lit. C'étoit le *Portrait de sa Maîtresse*, qu'il avoit regardé la veille, apparemment pour se consoler de la perte de son argent. L'*Avocat* ne pût résister à la tentation de prendre la boëtte; Mais il ne l'eût pas plûtôt ouverte, qu'il fit un grand cri, qui éveilla l'*Officier*. Celui-ci fût surpris de voir le Portrait de sa Belle entre les mains de l'*Avocat*, & il le fût encore plus, quand voulant le retirer, il lui entendit dire, qu'il auroit plûtôt sa vie. Il sauta du Lit en passant sa Robe de chambre, & s'avanca vers l'*Avocat*, qui s'étoit saisi de deux Pistolets qu'il avoit trouvez sur la table. L'*Officier* s'en mît peu en peine, parcequ'il en avoit ôté l'amorce, crainte que les enfans de la maison n'y touchassent en badinant. Il se contenta donc de courir à son épée, & d'en donner quelques coups du pommeau à l'*Avocat*, qui lâchoit inutilement le déclin des pistolets. L'*Avocat* voiant qu'il ne pouvoit tirer, & recevant toujours quelque coup, parcequ'il réfusoit de rendre le Portrait, se mit a crier au sécours de toute sa force.

Un *Magistrat* qui passoit dans la ruë s'arrêta à ces cris, & aiant pris du monde avec lui, monta à la Chambre de l'*Officier*. Il fût surpris de voir celui-ci en Robe de chambre tenir d'une main l'*Avocat* par le collet, & son épée nuë de l'autre. Il s'avança pour empêcher toute ulterieure violence, & fit entendre à l'*Officier* en termes graves, qu'étant Officier de Justice, il lui commandoit

de ceſſer ſes emportemens contre ſon Hôte. L'*Officier* s'arrêta en effet, pour expoſer au Magiſtrat la cauſe de leur démêlé, mais à l'endroit du Portrait, l'*Avocat* l'interrompit bruſquement, pour dire qu'il avoit raiſon de ne pas vouloir le rendre, puiſque c'étoit celui de ſa femme. Le *Magiſtrat* qui la connoiſſoit, en voulût juger par ſes yeux, & après avoir attentivement régardé le Portrait en queſtion, il décida en faveur de l'*Officier*, qui traitoit ſon Hôte d'extravagant. L'*Avocat* au déſeſpoir de ce que le Magiſtrat ſe déclaroit contre lui, demanda tout en colére, s'il étoit aveugle, & s'il ne pouvoit ne pas réconnoître ſa femme à ſes cheveux blonds, & à ſon déshabillé bleu ? On eût beau lui dire, que le viſage de ſa femme n'avoit aucun rapport aux traits exprimez dans le Portrait, qui ne lui reſſembloit que par la couleur des cheveux & de l'habillement. Il perſiſta à vouloir que ce fût le Portrait de ſa femme, & qu'elle étoit d'intelligence avec l'*Officier*. La conteſtation s'échauffa. Les deux prétendus Rivaux ſe dirent des choſes fâcheuſes. L'*Avocat* qui n'étoit plus maître de ſa raiſon, donna un démenti à l'*Officier*, qui le paia d'un ſoufflet; l'*Avocat* répliqua par une gourmade, & le combat récommença tout de nouveau. Le *Magiſtrat* eût ſa part des coups qui ſe donnerent, parce qu'il s'étoit mis entre deux pour les ſéparer.

Une ſervante de la Maiſon accouruë à ce nouveau bruit, fût vîtement avertir ſa *Maîtreſſe*, que l'*Officier* aſſaſſinoit ſon *Mari*. Elle ſe jetta hors du lit toute effraiée & encore à moitié endormie, & ſans ſe donner le tems de s'habiller, elle courût à demi-nuë à la Chambre de l'*Officier*. L'Accueil fût peu gracieux pour elle. Le *Mari* qui ne ſçavoit à qui s'en prendre, la régala de quelques ſoufflets, dont le *Magiſtrat* empêcha la ſuite. Ces rudes careſſes la firent tomber évanoüie. Tan-

Tandis que le charitable *Magistrat* & le *Cavalier* étoient occupez à la faire révenir, le *Mari* envoia chercher le *Pere* & la *Mere de sa Femme*. Ils vinrent sur le champ, & furent bien surpris quand pour tout compliment l'*Avocat* leur dit, qu'ils n'avoient qu'à réprendre leur fille, s'ils ne vouloient qu'il la mît dans un Couvent. Ils ne sçavoient que penser, de trouver leur fillé avec une seule Jupe dans la chambre d'un homme qui avoit encore son bonnet de nuit, & en présence d'un Magistrat de la Ville. Le *Mari* leur fit des plaintes améres de l'infidélité de sa femme, finissant par le Portrait qu'elle devoit avoir donné à l'*Officier*. La *Belle* qui étoit un peu rémise de son évanoüissement demanda raison de la Calomnie. Il fût question de voir le Portrait. Le *Pere* & la *Mere de la femme*, qui avoient eu la patience de laisser dire à leur gendre les choses les plus cruëlles contre leur fille, ne pûrent la voir condamner sur un soupçon qui avoit si peu d'apparence de vérité, sans entrer dans un ressentiment proportionné à l'affront qu'on leur faisoit. La *Mere* toute furieuse se jetta sur l'*Avocat*, & tandis qu'elle le tiroit d'une main par les cheveux & l'égratignoit de l'autre, le *Pere* lui faisoit sentir qu'on ne l'offensoit pas impunément.

La femme interdite de voir aux mains les trois personnes à qui elle devoit le plus, crioit au sécours sans prendre parti. Des Voisins accourus firent cesser le combat. On voulût éclaircir le fait. Les circonstances qui avoient donné lieu au soupçon furent trouvées ridicules, & tout le monde blâma l'*Avocat*.

Il prétendit pourtant avoir raison contre tout le monde, & envoia chercher un *fameux Peintre* de la Ville, comme Juge compétent sur cette matiere. Le *Mari* mit lui même le Portrait entre ses mains, & le pria de dire ouvertement à laquelle

de toutes les femmes présentes il ressembloit. Le *Peintre* les régarda toutes, examina le Portrait, & dit qu'il ne ressembloit à aucune. L'*Avocat* outré de colére lui dit, s'il pouvoit nier, que ce Portrait ne fût celui de sa femme, qu'il lui montra au doigt. La réponse négative du *Peintre* fût paiée par quelques soufflets. On saisît là-dessus l'*Avocat* comme un furieux, mais il ne cessa de vomir des injures contre tous les Assistans. Il pretendit que le *Peintre* étoit de l'intrigue, & que c'étoit lui qui avoit fait le Portrait, aiant été corrompu par l'*Officier*. Le *Peintre* demanda réparation d'honneur, & tous prierent le *Magistrat* de vouloir s'emploier à assoupir la querelle.

L'Avocat qui commençoit à la fin à réconnoître qu'il pouvoit avoir tort, fût condamné à une Somme d'argent pour faire taire le *Peintre*. Pour réparer aussi la *réputation de la femme*, on fit entendre raison au *Mari*, & on lui rémontra que la conformité de l'habillement étoit un pur effet du hazard. Mais ce qui acheva de le convaincre, ce fût qu'on trouva à la fin que le Portrait en question étoit fait il y avoit déja plus d'un an, & que l'*Officier* n'étoit dans la Ville que depuis dix jours. L'opiniâtre jaloux se rendit à cette derniére raison, & fit le personnage de *George Dandin*. Persuadé, qu'il avoit outragé sa femme, & craignant qu'elle ne fût d'humeur à s'en venger, parce que le ressentiment de l'*Officier* pourroit lui en fournir l'occasion, il demanda pour le répos du ménage que l'*Officier* délogeât. Celui-ci y consentit d'abord, mais dans le tems qu'il l'alloit exécuter, il réçût des Lettres de *Paris* avec avis, que la Guerre alloit être declarée incessamment, & qu'il devoit quitter au plus vite la *Flandre* pour se rendre à son Regiment. Il partit le même jour, & laissa le Mari & la femme en pleine liberté d'assûrer, comme ils pûrent, leur tranquillité.

PLAINTES DE LA JEUNE IRIS addreſſées à ſon Amant.

Vous m'avez dit que vous m'aimez,
Et je vous l'ai d'abord oüi dire avec joie:
Mais que voulez-vous que j'en croie,
Si vous ne me le confirmez?
La langue eſt quelque choſe, & de ſon témoignage
Le charme eſt doux à qui l'entend;
Mais croiez-vous que pour être content,
Il ne faille rien davantage?
Ce n'eſt pas tout de dire, il faut être empreſſé,
A convaincre les gens de ce qu'on leur protеſte,
Et quand la langue a commencé,
C'eſt au cœur à faire le reſte.
Il eſt cent petits ſoins qu'un eſprit complaiſant
Trouve à faire valoir quand l'amour eſt extrême;
Et c'eſt ſouvent en ſe taiſant,
Qu'on dit plus fortement qu'on aime.
Des régards enflâmez, un ſourire flatteur,
Font aux Amans entendre des merveilles;
Et j'aime mieux ce qui ſe dit au cœur,
Que ce qu'on dit pour les oreilles.
Tout doit tendre à donner des preuves de ſa foi;
Le reſte, pures bagatelles.
Lorſque vous me voiez, le grand ragoût pour moi,
Que vous me contiez des nouvelles!
Dites-moi mille fois, que charmé de me voir,
Vous ne trouvez que moi d'aimable ſur la terre;
A quoi bon me parler des Cours, & de la Guerre,
Quand j'ai de vous autre choſe à ſçavoir?
Qu'on ait fait quelque exploit d'une importance extrême,
Tout autre peut me l'expliquer:
Mais nul autre que vous, du moins ſans me choquer,
Ne peut me dire, je vous aime.
C'eſt par vous, que ces mots ſont pour moi pleins d'appas.

Ce-

Cependant que faut-il que de vous je soupçonne ?
Si je vous tends la main vous ne la baisez pas,
Quoique vous ne soiez observé de personne.
Il semble que toujours timide & circonspect,
Vous étant dit Amant, vous n'osiez le paroître,
Et que chez vous l'Amour, qui par tout fait le Maître,
Soit enchaîné par le respect.
Non, non, vous n'aimez point, j'en ai la certitude;
J'ai voulû me flatter en vain jusqu'à ce jour;
L'aveu que je reçûs d'abord de votre amour,
Fût une douceur d'habitude.
C'ést sans vous laisser enflâmer,
Que vôtre cœur, quand il vous plaît, soupire:
Et vous ne sçavez pas aimer,
Vous sçavez seulement le dire.

M. G.

Voici l'explication du *dernier Logogryphe*:
D'où vient, Tircis, *tant de délicatesse,*
Dès que l'on peut s'expliquer mieux?
Dans une Enigme avec adresse,
Pourquoi vouloir cacher aux yeux,
Que vous m'aimez avec TENDRESSE?

MANON DE. . . . .

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE. LXIV.

Contentus paucis lectoribus.

Horat, Serm.

ON juge ordinairement du mérite d'un Livre par l'empressement de ceux qui le lisent. Cependant un Ouvrage sur des matieres, qui sont à la portée de peu de personnes, peut être excellent, sans être beaucoup lû. Tels sont les Ouvrages remplis d'une profonde érudition, ou qui traitent des plus hautes Sciences. Ces sortes de Livres ne font pas aujourd'hui la fortune des Libraires.

Il est d'autres Livres estimables, que tout le monde peut lire, & que néanmoins peu de personnes lisent, parce qu'il faut autant d'attention que de goût & de discernement, pour y prendre quelque plaisir. Je puis mettre dans ce rang les *Poëmes Didactiques*. Je suis persuadé que le meilleur Poëme en François sur l'*Agriculture*, sur les *Glaces*, sur les *Porcelaines*, seroit peu lû; parce qu'il faudroit une grande attention de la part des Lecteurs, pour pouvoir devenir sensibles aux beautez de ces sortes de Poëmes, dont *le mérite essentiel consisteroit dans les descriptions*. D'ailleurs les *Poëmes Didactiques* sont peu intéressans.

Je porterois ce jugement des deux *Poëmes de la Musique & de la Chasse*, qui viennent de paroître, si l'Auteur n'y avoit pas emploié beaucoup d'art pour en bannir la sécheresse, & pour rendre les matieres agréables & amusantes, par des fictions ingénieuses. Ce qui y plaît surtout est une grande clarté dans le détail des choses. Ceux qui sçavent la *Musique*, & qui connoissent les instrumens, auroient de la peine à s'exprimer en prose avec plus de justesse & de précision. Si la vûë d'une grande diffi-

culté surmontée heureusement est pour l'esprit une source de plaisir, le Poëme dont il s'agit, indépendamment de ses autres agrémens, doit plaire par ce seul endroit.

Le *Poëme sur la Musique*, intitulé *Apollon*, est divisé en *quatre Chants*. Il s'agit dans le *prémier* de la *formation de la voix*, de la *maniere dont elle est reçûë dans l'oreille*, & des *principaux élémens de la Musique*, enseignée par *Apollon* sous la figure du *Berger d'Adméte*, aux Bergers des bords de l'*Amphrise*. Ce *prémier Chant*, qui est peut-être le moins agréable, est celui qui a dû coûter le plus à l'Auteur.

Dans le *second Chant*, *Minerve* paroît jalouse de voir qu'*Apollon* ait usurpé sur elle la gloire d'instruire les hommes. Pour surpasser *Apollon*, qui ne leur a appris qu'à chanter, elle veut leur apprendre à faire chanter des Etres inanimez: Aussitôt elle prend un *Roseau*, dont elle tire des sons mélodieux; mais par malheur aiant apperçu dans une Fontaine, qui étoit vis-à-vis d'elle, la grimace que cet exercice lui faisoit faire,

Elle en rougit de honte, & quittant le rivage,
Abandonne aux Mortels le fruit de son Ouvrage.

Pan apperçoit l'Instrument formé par *Minerve*, qui est une vraie *Flûte à bec*

Le canal, qui le perce, également concave,
Sous l'empire des mains y tient le Son esclave;
Sa tête s'exténuë, en courbe finissant;
L'autre bout évasé s'ouvre en s'arrondissant.
Sept trous, dans un long ordre arrangez par mésure,
Divisent de ce Corps l'harmonique figure:
Le prémier plus ouvert, des autres détaché,
Rend tout l'air qu'il reçoit, & n'est jamais bouché.
A ce tendre Roseau le Dieu de l'Arcadie
Applique tout d'un coup une levre hardie;
. . . . *Déja ses doigts légers,*
Ou levez, ou baissez, forment des sons divers;

De

De l'échelle à loisir il sonde l'étenduë,
Dans le cahos des sons vainement confonduë, &c.

Comme *Minerve* avoit paru jalouse de la gloire d'*Apollon*, *Apollon* est ici jaloux à son tour de celle du *Dieu des Forêts*. Aussitôt l'émulation le porte à inventer la *Lyre* ou le *Violon*.

Deux Tables de ce bois qu'a réfondu sa main,
Répondent l'une à l'autre, & leur mésure égale
A la vüë offriroit l'image d'une ovale,
Si le trait transversal de deux Ceintres rentrans,
De son juste milieu ne récourboit les flancs.
Un support à l'entour regne, & suit leur figure,
Les lie étroitement d'une forte soudure,
Et de trois corps distincts ne forme plus qu'un corps:
Par un double sentier l'air s'échappe au déhors
Sur la superficie il se fait une route,
Et chaque Table exprès en arcade se voûte,
Pour lui servir d'Hospice, & du sonore accent,
Etablir dans son sein le principe naissant.

. . . .

Quatre nerfs, que Latone *elle-même a filez,*
Inégaux en grosseur, par dégré rédoublez,
Se roulent sur leurs clefs, dociles à s'étendre,
Et promts à se prêter au son qu'ils doivent rendre.

L'*Amour* survient, & charmé des sons qu'*Apollon* tire de ce nouvel Instrument, il le prie de lui apprendre à en joüer comme lui. *Apollon* le lui refuse, & lui témoigne du mépris.

La Lyre répond-il, n'est point faite à l'usage
D'un Dieu qui des Humains énerve le courage;
Elle ne doit servir qu'à chanter les Héros
Vainqueurs de la molesse, ennemis du répos,
Dont les noms sont gravez au Temple de Mémoire:
Ou qu'à chanter des Dieux les bienfaits & la gloire.
Il dit; L'Amour se tait, & se rend attentif;
Mais c'est pour se venger. Avec un œil furtif
Il observe les tons, la suite des cadences,
Les modes transposez, les fausses dissonances:

Mysteres jusqu'alors des Mortels ignorez;
Ses perfides desseins ne sont point pénétrez.

Dans le *troisiéme Chant*, l'*Amour* bien instruit va trouver *Pan*. Il lui fait part du *genre Cromatique* qu'il a inventé, & lui dit:

Les sons d'un pas égal ne doivent point marcher,
Trop d'uniformité cesse enfin de toucher.
Le sentier rébattu de l'échelle ordinaire
Ne sçauroit inspirer qu'un stile plagiaire,
Où s'épuisent le goût, le sentiment, & l'Art.

L'*Amour* invente encore le *genre Enharmonique*, qui consiste en tons transposez, & que les Anciens appelloient le *Mode Lydien*.

C'est ainsi que l'Amour au sein de la Lydie,
Porte dans tous les cœurs le trouble & l'incendie.
Tout aime, tout soupire, en tout âge, en tout tems:
Les jeunes Cœurs plutôt entrent dans leur printems;
Et l'on voit, dans les jours de la saison glacée,
Sous les rides rénaître une flamme insensée:
Sparte (*a*) *seule fidéle à ses austéres Loix,*
Du dangéreux Amour écoute moins la voix.

Pour remedier à ce dangéreux abus de la Musique, *Pallas*, de concert avec *Apollon*, invente la *Trompette*. Les Mortels, charmez de cet Instrument guerrier, abandonnent la molesse, & ne respirent plus que les travaux de *Mars*. Les trois filles d'*Archeloüs* (les *Syrenes*) sont les seules qui osent encore vanter les *amoureux Concerts*.

Dans le *quatriéme Chant*, les *Syrenes* sont punies par *Minerve*, & changées en Monstres. *Apollon* a pitié de leur sort, & leur rend la voix; mais voici ce qu'il leur prescrit:

Chantez du chaste Hymen *les douceurs légitimes,*
Ne rendez point vos Chants complices de ses crimes:
Que

(*a*) Les *Lacédémoniens* avoient banni de leur République le *Mode Cromatique*, comme trop mou & efféminé.

Que formé des liens d'un amour vertueux,
Il n'y présente point de feux incéstueux;
Fuiez avec horreur, sous d'indécentes rimes,
D'un amour effrené les honteuses maximes.

Apollon leur promet des divertissemens, de l'invention & de la composition de *Circé.*

. . . . Sur l'émail de la Plaine liquide,
S'éleve tout à coup un spectacle splendide.

Ici est la *description d'un véritable Opera*: Ouverture, Prologue, Décorations, Machines, Symphonies, Chœurs, Récitatifs, Duo, Divertissemens. Le Poëte semble en cet endroit, avoir voulu peindre les fameuses Danseuses d'aujourd'hui.

Vous voiez une Nymphe unir à la justesse
De ses pas mésurez la grace & la finesse;
Une autre avec vigueur s'élever dans les airs,
Pour y faire briller des battemens divers:
De leurs bras balancez la contenance active
Donner à la cadence une expression vive.
On croiroit dans leurs pas assujettis au chant
Lire tout ce qu'exprime un langage charmant.

Nous parlerons dans la suite de l'*Epitre sur la Musique*, & du *Poëme de la Chasse.*

On n'attribuë que trop souvent des Ouvrages anonymes à ceux qui n'en sont point les vrais Auteurs. Si une personne a écrit dans un certain genre, & qu'un nouvel Ouvrage dans ce genre, sans nom d'Auteur, fasse quelque bruit dans le monde, on ne manque point de le lui imputer. En cela, le Public se trompe souvent. C'est bien pis, si c'est un *Ouvrage critique*; malheur à ceux qui ont fait des Livres de cette espece! *Bayle* inséra en 1685. dans sa *République des Lettres*, une *Critique de la Traduction Françoise de l'Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo, composée par Amelot de la Houssaye.* Le Traducteur ne pût souffrir la liberté qu'on s'étoit donnée de rélever ses bévûes. Il s'en prit à l'*Abbé de Saint-Réal*, qu'il accusa

d'être l'Auteur de la Critique, & qu'il accabla d'injures, quoiqu'il n'y eût aucune part. Après tout, il est pardonnable de donner carriere à ses soupçons, sur-tout quand la chose nous interesse; mais je ne crois pas qu'il soit sensé ni permis de former sur cela un jugement certain, & de s'abandonner tellement à ses conjectures, qu'on les prenne pour des preuves solides; & sur tout qu'on s'en irrite jusqu'à devenir l'ennemi mortel d'un homme, qui, quand même il seroit coupable, comme on se le figure, mériteroit quelquefois plûtôt des remercimens que des injures. Le ressentiment, si ordinaire aux Auteurs censurez avec le plus de modération, fait bien voir, qu'*on n'est presque jamais Auteur sans un grand fond d'orgueïl, de vanité & d'amour propre*. D'un autre côté, *les Critiques ne manquent aussi que trop fréquemment de politesse & d'égards*; & il arrive quelquefois que leur censure est dictée par la haine & le ressentiment: Conduite indigne, & aussi condamnable que seroit celle d'un Magistrat, qui suivroit ses passions dans ses Jugemens. Car *un Critique est un Juge, & le Public exige de lui une équité & une intégrité parfaite.*

IMITATION

de la XXIX. Ode d'Horace Livr. III.

Tyrrhena regum &c.

Réjetton de Roi qu'on honore,
Chez moi je vous réserve un muid tout plein encore
D'un vin dont la douceur peut répondre à vos vœux;
Et je me suis pourvû, Mécéne, *entre autres choses,*
De parfums exquis, & de Roses,
Que je déstine à vos cheveux.

Hâtez-vous d'être mon convive:
Que votre cœur au moins pour quelque tems se prive
Des transports ravissans dont il se sent pressé
A l'aspect de Tibur, *des Campagnes d'*Esule,
Et au mont où fonda Tuscule,
*Le fils d'*Ulysse *& de* Circé.

Quit-

Quittez, pour remplir mon attente
Des répas superflus la Pompe dégoûtante;
Quittez ce haut Palais superbement construit,
Et de l'heureuse Rome, *objet de vos tendresses,*
Cessez d'admirer les richesses,
L'éclat, la fumée, & le bruit.

La changement d'air & de table,
A l'homme le plus riche est souvent agréable;
Souvent le toît du pauvre a des charmes pour lui;
Souvent la propreté d'une humble nourriture,
Sans pourpre, tapis, ni dorure,
De son front a chassé l'ennui.

Déja le tems, à qui tout cede,
Fait sur notre horizon du pere d'Andromede
Réparoître les feux depuis long-tems cachez;
Deja de Procyon *on ressent l'inclémence,*
Et l'âpre Lion récommence
A brûler nos champs desséchez.

Les Bergers, les troupeaux débiles
Contre l'ardeur du jour vont chercher pour azile
Les buissons de Sylvain, *l'ombrage & les ruisseaux.*
Tout languit accablé d'une chaleur extrême,
Le vent ne rafraîchit pas même
Les lieux les plus voisins des eaux.

Cependant votre ame inquiéte
S'abandonne aux soucis, dans l'embaras se jette,
Toujours craignant pour Rome, *& veillant à son bien;*
Vous rédoutez toujours, guidé pas vôtre zéle,
Ce que pourroient tramer contre elle,
Bactres, *le* Scythe *&* l'Indien.

Le prudent Arbitre du monde
Nous cache l'avenir dans une nuit profonde,
Et rit de nos fraieurs qui vont jusqu'à l'excès.
Il suffit de régler les affaires présentes;
Grace à vos démarches prudentes,
Tout leur assûre un bon succès.

Tout le reste a la ressemblance
D'un fleuve, qui tantôt s'écoule avec silence,
Et tantôt furieux dans son débordement,
Entraîne arbres, maisons, rochers, troupeaux, racines;
Des monts & des forêts voisines
Excite le mugissement.

L'inquiétude & les allarmes
De la vie aux mortels enlevent tous les charmes.

Heu-

Heureux cent fois celui qu'elles n'ont point vaincu!
Et qui toujours exemt d'une crainte effrenée,
A la fin de chaque journée,
Peut dire: Aujourd'hui j'ai vécu.

Que du nuage le plus sombre,
Demain le Roi des Dieux sur nous répande l'ombre;
Qu'il fasse du Soleil triompher la clarté.
Des accidens passez Jupiter n'est plus maître;
Et ce qu'une fois il fit être,
Ne peut plus n'avoir pas été.

La fortune aveugle & cruelle
Prend un plaisir malin à nous être infidelle,
Aime à faire passer ses dons de main en main;
Et tantot ennemie & tantôt bienfaitrice,
Selon les loix de son caprice
Change du soir au lendemain.

Tant qu'elle est ferme, je la loüe;
Mais dès qu'en s'envolant la perfide me joüe,
Je lui rens volontiers ce qu'elle m'a prêté.
Des traits du desespoir ma vertu me délivre,
Et je me tiens content de vivre
Dans une honnête pauvreté.

Sur le sein de l'onde en colére
On ne me verra point suppliant, mercénaire,
Traiter avec le Ciel par mille voeux formez,
Pour empêcher que l'or dont ma barque est chargée
N'aille de l'inconstante Egée
Enrichir les flots affamez.

Libre d'une telle manie,
A l'aide d'un esquif j'aurai soin de ma vie,
Ma plus grande richesse & mon plus cher trésor:
Et bornant mes souhaits à gagner le rivage,
J'obtiendrai ce doux avantage
Et de Pollux *&* de Castor.

F. M. F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXV.

Vivitur ingenio : cætera mortis erunt.

Ovidius.

IL m'eſt tombé entre les mains ces jours-ci un *Diſcours Latin* imprimé il y a un peu plus d'un an à *Leide*, & intitulé : *Pro Litteratoribus, & Grammaticis Oratio.* L'Auteur eſt *M. Burman, ci-devant Recteur de l'Académie de Leide*, que ſes doctes Commentaires ſur pluſieurs anciens Auteurs ont mis ſur le pied d'*un des plus grands Littérateurs qui ait paru*: genre de mérite peu commun dans ce ſiécle-ci, & ſurtout en *France*, où il n'y a qu'un petit nombre de perſonnes, qui ſe mettent en peine d'éclaircir dans les endroits obſcurs les Auteurs de l'antiquité. Il faut néanmoins convenir qu'il eſt bon que ce genre d'étude ne ſoit pas entiérement négligé, & qu'on doit beaucoup à ceux qui veulent bien s'y conſacrer.

Quoi qu'il en ſoit, *M. Burman* prétend, que les *Théologiens* & les *Philoſophes* ont de tout tems été *ennemis des belles Lettres*; les *Poëtes* furent d'abord dans la *Grece* les *ſeuls Philoſophes*; mais comme ils abuſerent de leurs talens, & qu'ils négligerent l'inſtruction des Peuples, il s'éleva des hommes qui s'aviſerent de débiter de la *morale en proſe.* Ils prirent le nom de *Sages*, ou de *Philoſophes*, & perſécuterent les *Poëtes*, comme *inventeurs de fables abſurdes.* Depuis l'établiſſement de la *Religion Chrétienne*, les *Poëtes* & toute ſorte de *beaux Eſprits* ſe virent en bute à la haine & au mépris des *Philoſophes* & des *Théologiens*, ſurtout des *Scolaſtiques*, dont la barbarie vint à bout d'étouffer la

belle Littérature & le *bon goût*. Les *belles Lettres* ſe ſoûtinrent néanmoins malgré eux ; mais il fallut que ceux qui en faiſoient profeſſion, ſe contentaſſent du *dernier rang dans les Univerſitez*. Les *Théologiens* y dominerent ; les *Médecins*, qui n'étoient originairement, ſelon lui, que des *Apothicaires* ou des *Chirurgiens*, abandonnerent leurs boutiques obſcures pour occuper des *Chaires Académiques*, & fiers de la protection des Grands & de leurs richeſſes, ils contraignirent les Muſes indigentes à leur céder le pas. Les *Juriſconſultes*, qui prétendoient le diſputer aux *Théologiens*, n'eurent garde de vouloir céder à ceux qui enſeignoient les belles Lettres, & qu'ils traitoient de *petits Grammairiens*. C'eſt ainſi que *in inferiora ſubſellia detruſi Litteratores*, dit *M. Burman*.

Ce ſont néanmoins ces *hommes de Belles Lettres*, ſelon notre Orateur, qui depuis ont changé la face du monde, parce qu'ils ont ſçû ſe faire une réputation qui a éclipſé toutes les autres Facultez. Les *Philoſophes*, indifférens ſur les maux publics, s'amuſoient à diſputer ſur des *queſtions frivoles & ridicules*. Les *Scolaſtiques* faiſoient la même choſe par rapport à la *Théologie*, & les *Juriſconſultes* ne rendoient pas de plus grands ſervices à leur Patrie. Les *hommes de belles Lettres* répandirent dans le Public des Ecrits également ſolides & agréables ſur les abus, fruits de l'ignorance qui régnoit dans le monde. *Récherches de l'Antiquité*, *Hiſtoires*, *Diſcours éloquens*, *Diſſertations élégantes*, *Satyres*, *Epigrammes* ; ce furent les armes de ces *beaux Eſprits*, appellez *Grammairiens* par les autres *prétendus Sçavans*. Tels furent *Laurent Valle*, *Calderinus*, *Philelphe*, *Ange Politien*, *les deux Scaligers*, *Eraſme*, *Douſa*, & tant d'autres, dont les noms vivront éternellement, à la honte des *Scolaſtiques*, des *Juriſconſultes* & des *Médecins* de leur

tems

tems, dont les noms sont ignorez, & à qui la posterité n'a qu'une médiocre obligation.

Mais hélas, depuis ce tems-là, le *goût des belles Lettres est bien déchû*, & c'est l'objet des gémissemens de *M. Burman*, qui par ce terme de *belles Lettres*, entend toujours les *Lettres Latines*. Il recherche la cause de cette déplorable décadence. Selon lui, ce sont d'abord les *mauvaises Traductions des Ecrits des Anciens*; Traductions, qui ont avili leurs Ouvrages mal rendus en Langue vulgaire; s'il y en a eu quelques-unes de passables, ces Copies ont fait croire aux hommes naturellement paresseux, qu'on pouvoit désormais se passer des Originaux, comme s'il étoit possible de connoître *Ciceron*, (*a*) *Salluste*, *Virgile*, *Horace*, par les Traductions qu'on en a faites.

M. Burman se déchaîne en cet endroit contre *les François*. *Ce sont eux*, selon lui, *qui ont ruiné les belles Lettres par leurs Traductions infidéles*, *par leurs mauvaises imitations des Anciens*, *par la témérité avec laquelle quelques-uns d'eux ont osé les décrier*, *par le mépris qu'ils ont pour l'étude des Anciens*, *par leur ignorance honteuse*, *par la folle estime qu'ils ont pour leur Langue*, *par le soin frivole qu'ils prennent de la cultiver & de l'embellir*, *& par la sotte estime qu'ont les autres Peuples pour les sottises Françoises qu'ils se plaisent à imiter.* (*b*) C'est ainsi que *M. Burman* traite les François. Heureusement pour

(*a*) *M. Burman* a raison. Qui connoîtroit *Racine*, *Boileau*, *la Fontaine*, *Rousseau*, par des *Traductions Latines*? Qu'on les mette seulement en *prose Françoise*, on ne les réconnoîtra plus. On veut néanmoins juger d'*Homere*, de *Virgile* & d'*Horace*, par les Traductions.

(*b*) *Insanus ardor, & impetus vernaculas linguas poliendi, & in vertendis Græcis & Latinis scriptoribus infructuosa cura, & labor: Qui morbus & insania in primis Francos, & deinde, ut semper, alios populos ineptos sæpe nugarum Franciscarum imitatores invasit.*

pour eux que *toute l'Europe* ſe trouve enveloppée dans ce reproche.

Les Poëtes François, ſelon lui, *ſont des Poëtes barbares & rampans, de groſſiers Copiſtes, qui peuvent à peine par ſix Vers froids & languiſſans, rendre un ſeul Vers de Pindare.* (a) *M Burman*, grand ennemi de tout tems de la Littérature Françoiſe, & qui dans un autre Ouvrage appelle les François *Gallulos* (petits François;) *M. Burman*, dis-je, eſſaie de les rabaiſſer, par ce qui ſera à jamais la gloire de leur Nation. *C'eſt*, ſelon lui, *Deſcartes & ſa Philoſophie, qui a anéanti le goût des belles Lettres en France & dans toute l'Europe.* Il eſt vrai, & on ne peut en diſconvenir, que le *goût Philoſophique a fort diminué le goût Pedanteſque*, & que depuis qu'on a appris à penſer, on s'eſt peu mis en peine d'entaſſer dans ſa mémoire, tout ce qu'ont autrefois penſé bien ou mal les *Grecs* & les *Latins*. On n'a pas abſolument négligé l'étude des Anciens, mais on a jugé à propos de ſe borner & de choiſir. On a mieux aimé *perfectionner ſon jugement* & *orner ſon eſprit*, que de *ſurcharger ſa mémoire* ſans aucun fruit, ou plutôt, que de ſe *gâter l'eſprit & le goût* par des études, qui avant la naiſſance de la vraie Philoſophie avoient répandu dans le monde une foule de préjugez & d'erreurs, & l'avoient inondé d'un nombre infini de Livres inutiles & mépriſables.

La *Philoſophie de Deſcartes*, ſelon *M. Burman*, auroit entiérement perdu les *belles Lettres*, ſi *Grævius* & *Gronovius* ne les avoient ſoûtenuës par leurs doctes travaux. Tous les *Littérateurs* ne ſont pas du

(a) *Ite vos indocti, & ridiculi Pindaricarum Odarum apud Francos obtrectatores, & cum illis inepti æmulatores & illiterati interpretes, ſtriduli & humi.repentes Poëtaſtri, qui ne ſex quidem verſibus, iiſque languentibus & frigidis, unum Pindari complecti, verborumque ejus vim & pondera exprimere calletis.*

du mérite de ces deux Sçavans, & ce n'est pas des Hommes de cette espece que la *nouvelle Philosophie* a décréditez. Elle nous apprend au contraire à estimer leurs travaux, mais selon leur juste valeur. Le réproche que *M. Burman* fait aux *Léxicographes* est un peu mieux fondé que celui qu'il fait aux *Cartesiens*. Les *Dictionaires ont en effet formé un grand nombre de paresseux, & de demi-Sçavans*. Que ne pouvoit-il pas dire encore contre les *Journaux Littéraires*? Selon ses principes, il ne doit faire que peu de cas de ces Ouvrages, qui ornent l'esprit des Lecteurs à si peu de frais.

Rendons justice à la *France*: Il est vrai qu'elle a aujourd'hui peu de ces *Littérateurs*: mais en récompense elle a des Sçavans, dont les idées sont claires; des Sçavans qui sçavent rapporter leurs études & leurs travaux à l'utilité publique; des Sçavans qui peuvent construire leurs pensées, & se faire lire lorsqu'ils écrivent; des Sçavans qui ne se bornent pas à confronter des Editions, à en donner de nouvelles, inférieures à celles qui ont paru déja, & à restituer sans jugement des Textes altérez; des Sçavans enfin, qui après s'être nourris de la lecture des meilleurs Auteurs de l'Antiquité, ne font pas voir dans leurs Ecrits mal digérez, toute la grossiereté des siécles barbares.

Le *Maréchal de Schomberg* que le *Roi Guillaume* avoit envoié en *Irlande* contre le *Roi Jacques II.* son Beau-pere, y fût tué, comme tout le monde sçait, en 1690 au passage du *Boyne* & fût inhumé dans l'*Eglise de St. Patrice à Dublin*. Mais peut-être tout le monde ne sçait-il pas, que le célébre *Docteur Swift* Doien de cette Eglise a jugé à propos, de faire graver une *Epitaphe* sur son tombeau, avec une Satyre contre les Héritiers de ce Seigneur. Voici l'Epitaphe.

Hic infrà
Situm est corpus
FREDERICI
DUCIS DE SCHOMBERG
ad Bubindam
occisi
A. D. MDCXC.

On lit ensuite ces paroles :

Decanus, & Capitulum maximoperè etiam atque etiam petierunt, ut hæredes Ducis, in memoriam parentis, monumentum quantumvis exile erigi curarent. Sed postquam per epistolas, per amicos, diù ac sæpe orando nihil profecêre, hunc lapidem indignabundi posuerunt; saltem ut scias, hospes, quantillâ in cellulâ tanti Ductoris cineres, in opprobrium hæredum, delitescunt. Plus valuit virtutis fama apud alienos, quàm sanguinis proximitas apud suos. A. D. 1731.

C'est-à-dire: „ Le Doien & le Chapitre de cette „ Eglise ont fait leur possible, pour engager les „ héritiers du Maréchal à lui ériger le moindre „ Monument; n'aiant pû y réüssir ni par leurs let- „ tres, ni par leurs amis, ils ont enfin mis avec „ indignation cette pierre sur son Tombeau; Pas- „ sant, apprens que les cendres de ce grand Capi- „ taine, à la honte de ses héritiers, sont ici d'une „ maniere peu digne de lui. Les liens du sang ont „ fait moins d'impression sur ses parens, que l'idée „ de ses vertus guerrieres sur des étrangers.

Voici ce qu'on me mande de nouveau touchant la derniére piece de *M. de Voltaire*.

. . . . „ *Monsieur de V.* a pris soin de mettre à „ profit un intervalle de huit jours, qu'il a pris „ pour rétoucher sa Tragédie. Quelle métamor- „ phose! Cette Piece si mal reçûë d'abord est au- „ jourd'hui applaudie. Plusieurs défauts ont dis-

„ paru

„ paru, & ont été remplacez par de vraies beautez.
„ Vous jugez bien néanmoins, que les vices do-
„ minans ont resté. *Vendôme* & *Némours* n'ont pas
„ acquis de caractere, & l'intérêt est à peu près
„ tel qu'il étoit d'abord : mais les traits choquans
„ ont été adoucis, ou rétouchez. Je n'ai jamais
„ été plus convaincu que *dans le Dramatique la*
„ *beauté des Vers est capable de racheter les plus*
„ *grands défauts* : leçon pour nos *Pradons*, qui
„ comptent pour rien les graces, l'élégance & la
„ noblesse de la versification.

VERS DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
A MONSIEUR SYLVA.

AU *Temple d'*Epidaure *on offroit les images*
Des Humains conservez, & guéris par les Dieux ;
Silva, *qui de la mort est le maître comme eux,*
Mérite les mêmes hommages :
Esculape *nouveau, mes jours sont tes bienfaits,*
Et tu vois ton ouvrage, en révoiant mes traits.

Il y a dans une Ville d'*Arragon*, nommée *Vililla*, une *fameuse Cloche*, à laquelle le peuple attribue une proprieté merveilleuse, qui est de sonner d'elle-même dans de certaines occasions, & d'annoncer d'avance les grands évenemens. Elle annonça ainsi, dit-on, la *conquête de la Sicile sur les François par Alphonse V ; la mort de Ferdinand Roi d'Arragon* ; de *Charles V.* & d'*Anne d'Autriche* femme de *Philippe II.* On ajoûte, que le même prodige arriva, lorsque le *faux Sébastien Roi de Portugal* parût sur la fin du seizième siécle. *Jérôme Surita*, *Historien d'Arragon*, & Officier de l'Inquisition, en parlant de cette Cloche, dit qu'on ne doit nier ni croire ce prodige ; & qu'aiant entendu lui-même sonner la *Cloche de Vililla*, il avoit eu la même pensée que *Strabon* avoit euë, en observant avec *Ælius Gallus Gouverneur d'Egypte*, la *Statuë de Memnon*, qui, frappée par les raions du So-

Soleil levant, rendoit, au rapport des gens du païs, un ſon harmonieux. *Strabon* aſſûre avoir entendu ces ſons; & ajoûte, qu'il ne ſçait point, s'ils partoient du corps de la Statuë, de la baze, ou des environs; mais que quoiqu'il ne pût en déterminer la cauſe, il falloit juger qu'elle étoit naturelle, plutôt que de croire, que des pierres diſpoſées dans un certain ordre, étoient devenuës harmonieuſes.

Le fameux *Ouvrage de M. Rollin ſur l'Hiſtoire ancienne*, a été traduit en *Anglois*. On n'en a encore vû que le *prémier Volume*, qui eſt écrit avec beaucoup de fidélité & d'élégance, & qui a beaucoup de cours en *Angleterre*. On attend la ſuite avec impatience. On aſſûre que le *Traducteur* eſt un *Anglois*, homme d'eſprit, demeurant actuëllement à *Paris*.

Tout le monde connoît le Livre du *Comte de Boulainvilliers* ſur la *Vie de Mahomet*: Ouvrage qui a fait plus de tort à la Mémoire de l'Auteur, qu'à la Religion Chrétienne, établie ſur des principes inébranlables. *La Vie de Mahomet traduite & compilée de l'Alcoran, des Traductions authentiques de la Sonna & des meilleurs Auteurs Arabes par M. Gagnier*, Profeſſeur des Langues Orientales dans l'Univerſité d'*Oxford*, eſt peut-être moins agréable pour le ſtile, & par là moins au goût de certaines gens. Mais les Perſonnes judicieuſes préféreront toujours la juſteſſe & la ſolidité de l'*Ouvrage de M. Gagnier*, qui n'avance rien que ſur des preuves authentiques, tirées de l'*Alcoran* & de ſes *Commentateurs*, & qui ne s'appuie que ſur les *traditions Muſulmanes*, généralement reçûës par tout les *Mahometans*, & enfin ſur tous les plus célébres Hiſtoriens en ce genre.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXVI.

Quod non dant proceres dabit histrio: Tu Camerinos
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas!
Præfectos Pelopea facit, Philomela Tribunos.

Juvenalis.

On ne peut se rappeller, sans rire, ce *tems burlesque*, où un *Comédien de Profession* gouvernoit, pour ainsi dire, l'*Empire Romain*, & avoit tant de crédit à la Cour, qu'il étoit l'arbitre des graces, & distribuoit les Charges, & les Emplois. *Juvenal à l'âge de quatre-vingt ans*, s'avise de le trouver mauvais, & de lancer un trait contre ce ridicule abus. Le Censeur est aussi-tôt exilé. Mais cette peine qu'on lui imposa fût accompagnée d'une circonstance assez singuliére, apparemment imaginée par le Comédien favori. On le relégua au fond de l'*Egypte*, & on lui donna le commandement d'une Troupe de Soldats, à lui, qui n'avoit jamais été à la guerre, & qui étoit dans un âge décrépit. Le vieux Poëte, qui avoit passé toute sa vie à *Rome*, à peine arrivé en *Egypte*, s'y ennuia, & mourût.

Je ne suis point surpris qu'un *Ecrivain satyrique*, qui non content de déclamer en général contre les vices de ses Contemporains, désigne injurieusement les personnes, & les nomme, & qui ose même attaquer de puissans Favoris, ne se fasse point d'amis dans le monde, & soit à la fin opprimé: mais ce qui doit surprendre, est que *rare-*

ment on voit les Auteurs les plus sages, & les plus rétenus, malgré la supériorité de leur mérite & de leurs talens, avoir part aux faveurs de la fortune, même sous un gouvernement juste. Il y a eu des tems, il est vrai, où pour réhausser la gloire d'un Etat, & faire briller une Nation, des Ministres se sont appliquez particuliérement à y faire fleurir les Lettres, & ont pour cette raison établi des récompenses honnêtes pour les talens distinguez. Mais ces tems ont peu duré: on a malheureusement cessé d'être convaincu, que l'inquiétude sur les bésoins de la vie ne pouvoit compatir avec la tranquillité d'esprit qu'exigent les bons Ouvrages: on s'est imaginé au contraire que la nécessité pouvoit donner de l'esprit (*a*), & enfanter de bons Ecrits. Mais l'expérience ne fait que trop voir le contraire. *Un Auteur indigent est ordinairement un Auteur médiocre.*

Mais pourquoi les *Gens de Lettres*, qui par leur éducation doivent avoir l'esprit éclairé, & les sentimens nobles, (car les Lettres inspirent de l'élévation & de la noblesse,) ne profitent-ils pas de cette disposition, pour parvenir à être élévez par la fortune au-dessus du vulgaire, comme ils le sont par leur esprit? Pour moi je crois que c'est cette élévation d'esprit, qui leur nuit. L'*Homme de Lettres*, (je parle de l'*Homme de Lettres qui est en même tems homme de bien*) fait trop peu de cas des richesses, & des grandeurs, pour leur sacrifier son répos, & son goût. L'ambition ne le sollicite point assez, pour lui inspirer l'ardeur & le courage, nécessaires à ceux qui veulent faire fortune à quelque prix que ce soit. Il lui faudroit d'ailleurs être souple, complaisant, flatteur, & quelquefois *ramper honteusement.* Un homme, qui sent

(*a*) *Ingenii largitor venter.* Perf.

sent un peu ce qu'il vaut, peut-il gagner sur soi de faire sa cour à des hommes qu'il croit avoir droit de mépriser? Peut-il même quelquefois dissimuler ce qu'il pense à leur égard? Quand même le mauvais état de ses affaires le détermineroit enfin à vouloir demander quelques graces, n'a-t-il pas à craindre, ou des refus humilians, ou des promesses trompeuses? D'ailleurs, quelle idée peut-il avoir de la faveur, lorsqu'il la voit prodiguée tous les jours à des personnes du mérite le plus mince? Cela est arrivé dans tous les siécles, & s'il en doute, il n'a qu'à ouvrir ses Livres, pour s'en convaincre.

Je puis bien appliquer au *mérite littéraire* ce que l'*Abbé de S. Réal* dit du mérite en général. *Le mérite, selon lui, le plus exemt de défauts, est souvent un obstacle à la fortune, & rarement il aide à réüssir.* De grandes qualitez, dans un homme qui se présente à la Cour, irritent ceux dont elles arrachent l'admiration. Ils craignent que son mérite n'attire trop les regards favorables du Maitre. Ils le préviennent par des insinuations aussi impudentes que malignes. D'ailleurs, les prémiéres places de la faveur sont déja prises. Le Prince, ou le Ministre, contens de leur choix, ne songent seulement pas qu'ils en puissent faire un meilleur. C'est ainsi que le mérite languit, & est rarement emploié.

Mais laissons cette morale fort inutile; celui qui écrit ceci n'y a aucun intérêt: son mérite littéraire n'est pas assez distingué, pour se plaindre de sa fortune. Il écrit pour s'amuser, & pour avoir le plaisir de voir le Public, qui ne le connoit point, & pour l'amuser aussi un peu par ce qu'il écrit. L'ambition, ni l'intérêt ne le dominent point. Il passe sa vie à lire les bons Auteurs anciens, & modernes en diverses Langues. Pour se délasser, il lit la plûpart des Livres qu'on fait aujourd'hui, &

comme on en fait assez peu, qui méritent d'être lûs avec attention, il n'y emploie pas beaucoup de tems. De ceux-ci, il en lit avec plaisir, de deux especes; ce sont les *Ouvrages excellens*, & les *Ouvrages extrêmement ridicules*.

Du premier genre, selon moi, est celui de *M. de Serré*; dont j'ai parlé dans une des Feuilles précédentes. L'*Epitre sur la Musique* qui suit le *Poëme d'Apollon*, a déja paru depuis quelques années avec succès. L'Auteur l'a fort embellie dans une nouvelle Edition. Malgré l'idée que certains Poetes ont du mérite d'un *bel Opera*, je souscris à ce que dit *M. de Serré* par ces Vers:

L'Opera n'est au fond qu'un Poëme imparfait;
Ce n'est que par lambeaux qu'on saisit le sujet:
Les divertissemens, dont chaque Acte se pare,
Harmonieux détours, où notre esprit s'égare;
Par des jeux imprévus coupent l'événement:
Avec peine on le suit; le plus beau dénouëment,
Où souvent l'action brusquement se termine,
Ne se doit qu'au secours d'un Dieu dans sa machine.

Il s'ensuit de là qu'*un bel Opera n'est jamais qu'un beau Monstre*. Tout l'art du Poëte doit être de combiner si bien les quatre cens mots dont la Langue lui laisse l'usage, qu'il puisse en composer quelques *Monologues touchans*, quelques *Scenes bien dialoguées*, quelques *Ariettes*, & donner lieu au Musicien de déploier son art. Du reste, il faut avoüer que *dans les plus beaux Opera François, il y a bien peu de sens & de raison.* C'est bien pis dans ceux d'*Italie*. Ce qui me réjouït, est de voir quelquefois critiquer le *dessein* & la *conduite d'un Poëme d'Opera*. J'aimerois autant qu'on s'amusât à critiquer la taille & la démarche d'une femme contrefaite. Ce qui me paroît encore plaisant, est qu'on réléve quelquefois dans certains Opera nouveaux le *défaut d'intérêt*. Peut-il y avoir de vrai inté-

intérêt dans un Opera? En trouve-t-on dans ceux de *Quinault!*

Je ne sçais si je me trompe; il me paroît que l'intérêt n'est point dans la totalité d'un Poëme d'Opera; mais dans quelques Scenes particuliéres, qui touchent. Enfin tout le *mérite de Quinault* me semble renfermé dans ces Vers.

Quinault de ce grand Art pénétra les secrets;
Tous ses mots pour les sons semblent s'offrir exprès;
Sa diction, toujours facile & naturelle,
Trace de sa pensée une image fidelle;
Ce qu'il conçoit s'explique avec fécondité;
Son tour est doux, lyrique, & n'est point emprunté.
Sa Scene se soûtient dans toutes ses parties;
Son Dialogue est plein de justes réparties.
Enfin c'est par Quinault*, qu'animé, soûtenu,*
Au comble de son Art Bâtiste *est parvenu.*
Sans Bâtiste, Quinault *n'eût point atteint la place,*
Qu'avoüé des neuf Sœurs il occupe au Parnasse:
Mais leurs rares talens, l'un par l'autre embellis,
Du Théâtre harmonique éternisent le prix.

Après tout, je ne disconviens point que le *Poëme de l'Opera*, comme tous les Ouvrages d'esprit, ne soit *asservi à certains principes*, sans lesquels on n'y prendroit aucun plaisir. Ces principes sont fort bien exposez au commencement de la seconde Partie de l'Epitre de *M. de Serré*: il me semble néanmoins qu'il exige un peu trop, lorsqu'il dit:

De vos doctes travaux, choisissez pour objet
Une Fable connuë, un fertile sujet,
Dont le dessein, conduit avec ordre & sagesse,
Dans sa varieté réjoüisse, intéresse.
Que l'action soit une, &c.

Dans la troisiéme Partie, l'Auteur, à mon gré, peint d'une main de Maître les *charmes d'une voix italienne.*

D'un Théâtre profond remplissant la grandeur,
Ses sons vifs & perçans vont ébranler le cœur:

Tantôt c'est une voix fléxible & naturelle,
Qui fait briller d'un chant la justesse fidelle,
Ou par le trait nouveau d'un passage léger,
Avec force s'élance, & voltige dans l'air.
Tantôt c'est une voix diffuse sans mésure,
Qui formée aux dépens de la propre nature,
Puisant dans l'impuissance un vigoureux éclat,
Tire un prix éclatant d'un coupable attentat,
Prodiguant de son sein l'inépuisable haleine,
Cet Acteur mutilé pousse des sons sans peine,
Rédouble une cadence, & la bat à grands coups,
Y mêle tour à tour & le fort & le doux,
Et ne finit enfin une longue tenuë,
Que par des sons aigus, qui vont percer la nuë.

L'Auteur expose bien naturellement dans les Vers suivans la *raison du dégoût des François pour la Musique Italienne*, & du *dégoût des Italiens pour la Musique Françoise.*

La naissance, l'usage & l'éducation
D'un chant déterminé forment l'impression,
Dont l'esprit sans effort ne peut prendre le change.
Le trait nouveau le blesse, & lui paroît étrange.
Du Chant Italien *nous blâmons les fredons;*
*Et l'*Italien *baille à nos plus tendres sons.*
\- - - - - - - - - -

Mais du goût étranger l'exacte connoissance
Détruit les préjugez qu'inspire la naissance.

Dans la quatriéme Partie de l'Epitre, l'Auteur prétend qu'il est nécessaire, pour éviter l'*ennuieuse uniformité du Chant*, & la *langueur de la Musique Françoise*, d'y mêler le *goût Italien.*

Cette pressante ardeur, que l'exemple fit naître,
Forma le goût Sçavant, que Paris *voit s'accroître.*
Nos Chants trop amollis d'une fade langueur,
D'un caractere fort y prennent la vigueur.
*Il semble que par lui tout l'Art de l'*Italie
Au notre s'accommode, & se réconcilie.

Je ne finirois point, si je voulois citer ici tous les endroits qui m'ont plû dans l'Ouvrage de *M. de Serré.* Les deux *Poëmes sur la Musique* sont sui-

vis de celui de *la Chasse*, *Poëme didactique*, qui a dû coûter beaucoup à l'Auteur. Le Lecteur me dispensera d'en parler, pour lui proposer un *cas de conscience* qui me paroît fort extraordinaire. On m'a assûré que la chose s'étoit passée depuis peu, & il s'agit de sçavoir, quel scrupule on doit se faire d'avoir emploié la fraude pour s'assûrer une succession qu'on auroit peut-être inutilement attenduë. Voici le fait.

Deux freres sont démeurez les seuls Héritiers d'un Pere fort riche. La coûtume des Lieux où les biens sont situez, étoit fort desavantageuse au *Cadet*. Il avoit plus d'esprit que son frere, & voioit avec chagrin ses méchantes qualitez réparées par le *Droit d'aînesse*, & soûtenuës par une constitution forte & robuste. Le connoissant cependant susceptible de toute sorte d'impressions, après avoir affecté quelque tems les déhors d'une vie toute réguliere, il feint tout d'un coup une forte vocation d'aller s'enfermer dans un Couvent. Son *Aîné* surpris de cette resolution lui en demande la cause. Il lui répond d'abord par un Discours bien étudié sur la vanité des choses mondaines en général, & sur le dégoût que toutes les Personnes raisonnables en devroient avoir. C'est tous les jours un Sermon nouveau sur cette matiere. Après avoir bien établi ses principes, il témoigne à son *aîné* en particulier, que s'il emporte quelque chagrin en quittant le monde, c'est celui de l'y laisser embarassé. Enfin le pauvre *Aîné* est la dupe de toutes ces grimaces, & se sentant frappé par les Harangues continuëlles de son *Cadet*, il prend la resolution de se rendre aussi heureux que son frere, en le suivant dans sa rétraite. Ils entrent tous deux dans le Couvent, où l'on rélâche un peu en sa faveur les rigueurs du Noviciat, en considé-

ration

ration d'une grosse somme promise aux bons Peres. Le *Cadet* au contraire s'assujettit à toutes les austéritez de son nouvel état. Tout cela se passe au grand contentement des Collatéraux. Enfin le grand jour arrive, qu'il falloit opter pour toute sa vie. On donne le pas à l'*Aîné*, qui fait ses vœux d'une voix tremblante. Mais le *Cadet* n'est pas plûtôt assûré, que son frere ne sçauroit plus se dédire, qu'il s'évanouït. Personne ne s'apperçoit que cette foiblesse est de commande, d'autant moins qu'en étant révenu il feint d'avoir perdu l'usage de la parole. La Ceremonie, quant à lui, est rémise à une autre fois. Il en témoigne du déplaisir, mais aiant trouvé moien de s'échaper du couvent, il y renvoie son Habit de Moine, avec un Billet d'assûrance touchant le soin qu'il auroit de le paier largement. Immédiatement après il épouse une fille de Naissance avec beaucoup de Bien, obtient une Charge, & tout cela pour avoir eu la malice & l'adresse de faire prendre le froc à son frere. La succession est indisputablement à lui ; Mais lui apartiendroit-elle, s'il ne s'étoit pas joüé de la Religion ?

LOGOGRYPHE

Six piés font le nom d'une Ville
Qui porte à sa tête un reptile ;
Puis ce que le Printems produit ;
Et pour finir un nombre suit.

L. M. T.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXVII.

Plerique homines propria peccata defendunt, accusant aliena.

Appollonius.

M. ROLLI, Maître de la Langue Italienne à *Londres*, y a fait imprimer une *traduction en vers Italiens du Paradis perdu de Milton.* Dans la Préface il parle ainsi de la Traduction Françoise qui a paru en 1729. *N'è stata impressa a Parigi in tre Volumetti in 12. una Traduzzione in Prosa . . . . saria stato desiderato che il Traduttore avesse meglio inteso l'originale, e ch' avesse, o avesse potuto seguirne più d'appresso la traccia.*

Pour mettre le Lecteur en état de juger de la Traduction de *M. Rolli*, je vais mettre ici le *commencement du Poëme Anglois.*

Of man's first disobedience, and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal tast
Brought death into the world, and all our woe
With loss of Eden, till one greater Man
Restore us, and regain the blissful seat,
Sing Heav'nly Muse, &c.

Voici la nouvelle Traduction Italienne :

Dell uom la prima transgressione, e il frutto
Di quel arbor vietata, il cui mortale
Gustar morte nel mondo e ogni mal nostro
Apportò, con la perdita dell' Eden :
Finchè poi ne restora un uom più grande,
Et ne racquistà la beata sede,
Canta o celeste Musa, &c. . . . .

Cette traduction est au moins très-fidéle. Voici la traduction Françoise.

Je chante la désobéïssance du prémier homme, & les funestes effets du fruit défendu; la perte d'un Paradis, & le mal & la mort triomphans sur la terre, jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne juger les Nations, & nous rétablisse dans le séjour bienheureux, &c.

Cette Traduction Françoise, selon *M. Rolli*, n'est point exacte; & cependant il est bien plus aisé de traduire en Prose qu'en Vers. 1. Le terme de *Dieu-homme*, dit-il, n'est point dans l'Original, & ne convient point en cet endroit, où il n'est point question du tout d'un Dieu incarné. *Milton* s'est contenté de dire *Greater Man*, un plus grand homme. 2. *Till we Greater man restore us, and regain the blissful seat*, ne veut point dire; *jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne juger les Nations, & nous rétablisse dans l'état heureux dont nous sommes déchûs.* *M. Rolli* trouve un grand nombre de pareilles fautes dans la Traduction Françoise. *Abbagli, Mancanze, σφάλματα.*

La *Traduction Françoise* nous a paru énergique, & sublime; mais personne n'a encore chicané le Traducteur sur la *fidélité* & l'*exactitude*. C'est néanmoins la prémiére qualité de la traduction d'un Ouvrage de cette espece. Au reste, je ne sçais si le *Traducteur Italien* n'est pas outré dans sa critique. Il ajoûte dans sa Préface, qu'il lui a été d'autant plus aisé de réüssir dans une *Traduction Italienne*, que *cette Langue a beaucoup de conformité avec la Langue Angloise*: la découverte de *M. Rolli* est singuliére; personne avant lui n'avoit apperçû cette *conformité*. On s'imaginoit que les deux Langues ne se ressembloient un peu que dans l'usage de quelques *inversions*.

Elles ont, il est vrai, quelque conformité par rap-

rapport à la *versification*, qui, chez les *Anglois*, comme chez les *Italiens*, admet les *Versi sciolti*, ou les *Vers sans rimes*. Comme *Milton* a emploié cette sorte de Vers dans son Poëme, *M. Rolli* n'a pas manqué de l'imiter. Il s'agit de sçavoir, si ces *Vers Italiens sans rime* conviennent bien au *genre Epique*? L'*Arioste*, le *Tasse*, & les autres *Poëtes Epiques d'Italie*, ont rimé leurs Vers. M. *Pope* a traduit en *Vers rimez* l'*Iliade d'Homere*. *M. Rolli* a eu ses raisons pour préférer les *Versi sciolti*, qui, n'étant point assujettis à la contrainte de la rime, sont capables, selon lui, de beaucoup plus d'élévation & de force, que les Vers rimez. Il pouvoit ajoûter, qu'*ils sont plus aisez à faire*; cette raison eût été plus solide que l'autre. Comme le *Trissino* est parmi les *Italiens* le prémier Auteur des Vers non rimez, *Shakespear* est le prémier *Poëte Anglois* qui ait suivi cette méthode, par rapport à la versification Angloise. Mais il n'imitoit en cela que des *Poëtes Tragiques d'Italie*. *Milton* a le prémier transporté ces Vers au *genre Epique*, & a eu l'approbation de ses Compatriotes.

On essaieroit sans succès de faire la même chose en François. Les Vers affranchis de la rime ne paroissent différer en rien de la Prose: la cadence du Vers François est peu sensible, par le grand nombre des *e* muëts. Je crois que c'est la véritable raison, qui rendra toujours la rime néceſſaire à la Poësie Françoise, parce que si nous l'ôtions, nous n'aurions plus de Vers. Nous y sommes accoûtumez, & l'habitude nous rend agréable ce petit ornement, quoique gothique & barbare. Ce n'est point par opiniâtreté que nous conservons la rime, & que nous réfusons d'imiter les *Italiens* & les *Anglois*. Les *François* ne se piquent pas de constance dans leurs usages, & la nouveauté plaît toujours par elle-même. C'est donc par impossibilité de

faire autrement, qu'ils continuënt, & qu'ils continueront toujours de rimer, quoiqu'ils éprouvent qu'une longue suite de rimes les fatigue, & les accable. Si on vouloit rétrancher la rime, il faudroit commencer par inventer une nouvelle cadence de Vers, & venir ensuite à bout d'y accoûtumer nos oreilles: ce qui pourroit être une vaine entreprise.

L'*Histoire critique de la Gaule Narbonnoise par M. de Mandajor* de l'Academie des Belles Lettres, imprimée à *Paris* l'année derniere, contient un grand nombre de recherches, qui ont échappé aux sçavans Auteurs de l'*Histoire de Languedoc*. Tout ce que les Anciens ont dit au sujet de la *Gaule Narbonnoise* (qui comprenoit autrefois la *Savoye*, le *Dauphiné*, la *Provence*, le *Languedoc*, le *Roussillon* & la *Comté de Foix*) est recueilli méthodiquement dans l'ouvrage de *M. de Mandajor*. On y voit de quelle maniere les *terres Occidentales de l'Europe* furent autrefois connuës des *Orientaux*; dans quel tems les Sciences, les Arts & le Commerce s'y établirent, & ce qui fût cause que les *Gaulois*. Nation si belliqueuse, furent débellez, & soûmis aux *Romains*. Aprés avoir décrit le *païs des Gaules* suivant l'ancienne division, & surtout la *Gaule Narbonnoise*, l'Auteur fait des Remarques sçavantes sur le *Gouvernement & les Mœurs des Gaulois*. Chaque peuple avoit son Sénat particulier. Il y avoit parmi eux trois sortes de conditions. Les *Druides* étoient Prêtres, Juges, Philosophes, Théologiens & Médecins. Leur séjour ordinaire étoit dans les Forêts; & les Forêts étoient les *Temples des Gaulois*. Ils enseignoient la *Metempsicose*, & s'assembloient une fois chaque année dans le *païs des Carnutes* (a), qui étoit censé le milieu de la *Gaule*, pour y traiter des

(a) Païs de Chartres.

des affaires publiques & particuliéres de la Nation. Ceux qui refusoient de se conformer à leurs Décrets étoient exclus des Mysteres de la Religion; ce qui les rendoit infames. Le second ordre étoit composé des *Nobles*, qui étoient les Guerriers de la Nation. Le troisiéme ordre paioit les impositions, & n'avoit aucun droit de suffrage dans les Assembléés: il étoit néanmoins parfaitement libre.

Après les trois guerres Puniques, les *Romains* délivrez de la crainte de *Carthage*, entreprirent la conquête des *Gaules*. Les *Saliens*, à l'occident des *Alpes*, furent les prémiers que les *Romains* combattirent: ceux d'*Auvergne*, plus puissans que tous les autres *Gaulois*, furent vaincus & subjuguez. La *Gaule Narbonnoise* fût alors réduite en *Province Romaine*, sous le nom de *Gaule Transalpine ou Ulterieure*. *Jules-Cesar*, aiant achevé de soûmettre toutes les *Gaules*, en fit une des parties les plus considérables de l'Empire. Ce fût lui qui contribua à polir & à civiliser les *Gaulois*, par le commerce qu'il établit entre eux & les *Romains*, surtout par rapport à la *Gaule Narbonnoise*. On peut voir des détails curieux sur tout cela, & sur plusieurs autres articles, dans le Livre dont il s'agit, avec de sçavantes Dissertations sur la *fondation de Marseille*, sur la *Marche d'Annibal entre le Rhône & les Alpes*, sur la *Guerre des Cimbres*, sur le *Passage de Pompée dans la Province Narbonnoise*, sur le *Gouvernement de Fonteius*, sur le *Paiement des Subsides*, sur le *Droit Latin suivi dans la Gaule Narbonnoise*; enfin, sur le mot de *Gallia*, & sur *Vindomagus*. L'Ouvrage est écrit avec beaucoup de netteté, & tout y paroît solidement appuié.

Dans l'*Histoire de la Mere & du Fils*, (Ouvrage imprimé en *Hollande* en 1730. & composé par *Mezerai*(a)) dans

(a) Le *Pere le Long* dans sa *Bibliothéque*, & *M. de La Ro*que

dans sa jeunesse par les ordres du *Cardinal de Richelieu*) j'ai lû parmi un grand nombre de choses insipides, beaucoup de traits curieux, qu'on ne trouve point ailleurs. Il ne me convient pas de rappeller ici ces traits. Je me contenterai de retracer en partie les portraits que l'Auteur fait de quatre grands Ministres; le *Duc de Sully*, le Chancelier de *Sillery*, le Président *Jeannin*, & *M. de Villeroy*.

Le *Duc de Sully*, dit l'Auteur, avoit une humeur farouche, & des manieres dures. L'aigreur de ses refus offensoit plus que ses refus mêmes. Il aimoit à contredire; & cet esprit de contradiction n'épargnoit pas ses Maîtres mêmes. Les prémiéres années de ses services furent excellentes, & on ne sçauroit soutenir, que les derniéres lui aient été utiles, sans l'être beaucoup à l'Etat. Il étoit entré avec *six mille livres de rente* dans la Surintendance, & il en sortit avec plus de *cent cinquante mille*; ce qui n'a rien de surprenant.

„ Bien que le *Chancelier de Sillery* eût de bonnes „ parties, qu'il eût beaucoup d'experience, & qu'il „ ne manquât pas d'esprit & d'adresse aux affaires „ de la Cour, il avoit ce malheur, qu'il n'étoit „ pas crû entier en sa Charge, & qu'on le con„ noissoit peu capable d'une résolution, où il eût „ été autant besoin de cœur que d'industrie.

L'Auteur donne au *Président Jeannin* une probité reconnuë, un jugement droit, des vûës solides, & une constance inébranlable à les suivre. Le seul défaut qu'il avoit, dit-il, étoit d'être peu propre à discerner les impostures, & à rébuter les importuns.

Villeroi n'avoit aucune teinture des Lettres; mais un

que dans *la Vie de Mezerai*, attribuënt à cet Historien l'Ouvrage dont il s'agit; le Manuscrit fût transporté du Cabinet de *Duchesne* dans la *Bibliothéque du Roi*. C'est sur une Copie de ce Manuscrit que le Livre a été imprimé.

un excellent jugement, joint à une longue experience, suppléoit à ce défaut, que ses monosyllabes cachoient adroitement. Il étoit né timide, & il l'étoit devenu encore davantage, par le séjour qu'il avoit fait à la Cour, dans des tems où l'autorité roiale étoit foible & méprisée. Il eût la réputation d'homme sincére & exact à tenir sa parole; aussi il ne la donnoit que fort difficilement. Du reste, jaloux, soupçonneux, se souvenant mieux des injures que des bienfaits. Il eût toujours les mains nettes, & *après cinquante ans* passez dans les Finances, & presque toujours dans la faveur, il n'augmenta son patrimoine que de *deux mille livres de rente.*

Les *Portraits des Grands*, & surtout de ceux qui ont manié les affaires d'Etat, est ce que l'Histoire a de plus utile. Les Ministres en général y peuvent voir en quoi ils sont loüables, & y trouver en même tems des motifs pour se remplir de plus en plus de l'amour du bien public. Ils peuvent aussi faire réflexion qu'un jour ils seront peints eux-mêmes, & qu'il y aura toujours des *Mezerais*, dont les Ouvrages feront passer librement aux siécles futurs leurs vertus & leurs défauts. Quel est le Ministre ou le Favori, qui n'aimeroit pas mieux que l'Histoire le représentât un jour comme un d'*Amboise*, ou comme un *Jeannin*, que comme un *Baluë* ou un *Concini*; On n'est indifférent sur les jugemens de la posterité qu'à proportion qu'on l'est sur la vertu & sur l'honneur. Enfin, sans ces Portraits fidéles de ceux qui ont joüé un grand rôle sur le Théâtre du Monde, l'Histoire ne seroit plus *lux veritatis, magistra vitæ*; ce ne seroit qu'un Recueil de faits, la plûpart fort inutiles à sçavoir. Le bien & le mal, exposez historiquement, contribuënt toujours à nous rendre plus éclairez & meilleurs.

Réflexions

SUR LES AUTEURS.

Que je plains le sort d'un Auteur,
Qui travaille sans cesse à polir un Ouvrage,
Pour l'exposer ensuite à la bizarre humeur
D'un Public malin & volage!
Je ne vois pas quel avantage
Il espére tirer d'un si grand embarras?
Mais j'entens. . . . En secret de ses travaux ingrats
L'Amour-propre le dédommage,
En faisant à ses yeux briller la fausse image
D'une vaine immortalité,
Séduits par la même espérance
Dont cet Auteur est enchanté,
Plusieurs ont crû, malgre leur obscure naissance,
Que leurs noms, vainqueurs du *Lethé*,
Eterniseroient leur memoire;
Mais ils se sont en vain flatté:
Au lieu d'eterniser leur gloire
Chez toute la Posterité,
Ils ont fait sur le bord le plus triste naufrage,
Et se sont attiré le mépris de leur âge:
Je passe là dessus encore:
Je veux bien, que son nom fameux
Du Couchant jusques à l'Aurore
Soit révéré de nos Neveux:
De quoi sert une Rénommée,
Dont jamais la vaine fumée
Ne pourra le soustraire aux injures du sort?
De quelque façon qu'on la nomme,
Peut-elle mériter qu'un Homme
Veuille mourir vivant, pour vivre après sa mort?

D. L. B.

Le Mot du dernier Logogryphe est VERDUN;
On y trouve *Ver*, *Verd*, & *Un*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXVIII.

In publica commoda peccem.
Si longo sermone morer tua tempora.

Horat. Epist. 1. *lib.* 1.

LES *grands Ouvrages* sont faits pour ceux qui cherchent à prévenir les dégoûts d'un ennuieux loisir, & que des affaires importantes n'empêchent point de satisfaire leur curiosité, & leur goût pour les Lettres. Les *petits Ouvrages* au contraire semblent convenir aux personnes occupées, qui n'ont que peu de tems à emploier à la lecture. Ces personnes se délassent mieux par la lecture d'un petit Ecrit, que s'ils consacroient tous les jours une demi-heure à celle d'un gros Livre. Par exemple, s'il s'agit d'une grande Histoire, obligez d'en couper le fil, ils le perdent. Tout Ouvrage de longue haleine demande des Lecteurs qui lisent de suite. Il est vrai qu'il y a des Livres considérables, qui souffrent des lectures interrompuës, qu'on peut quitter & réprendre comme l'on veut. Mais l'aspect seul de ces Volumes, ou épais ou nombreux, effraie la paresse & dégoûte un homme, dont le tems est précieux & le loisir borné. Ce qui fait que dans la crainte de trop lire, il ne lit point du tout.

Cette réflexion donnera lieu de s'imaginer, que je prétens rélever ces petites Feüilles, & faire sentir que l'Ouvrage est fait pour amuser un grand nombre de personnes. Mais quand mon intention seroit telle, aurois-je tort de faire valoir un peu mon travail?

On sçait que les *Feüilles périodiques* sont fort communes en *Angleterre*. Il y en a d'*Ephemeres* & d'*Hebdomadaires*, qui la plûpart concernent les affaires de l'Etat. Il y en a aussi de *Morales* & de *Littéraires*. *Le Spectateur*, *le Babillard*, *le Frébolder*, *le Mentor moderne*, ont paru feüille à feüille. En *France* on a aussi quelquefois suivi cette méthode. Tout le monde connoît le *Spectateur François*, de *M. de M.*, *la Spectatrice*, & *le Nouvelliste du Parnasse*. Je ne parle point des autres qui n'ont eu qu'un succès médiocre.

Voici un nouvel Ouvrage de cette espece, qui commence d'éclore sous le titre de *Cabinet du Philosophe*. Une Feüille en paroîtra tous les *Samedis*, & ne se fera point attendre, du moins si l'on en croit l'Auteur, qui assûre, qu'il a déja de la *matiere pour plusieurs gros Volumes*. Mais si cela est, dit-on, pourquoi distribuer l'Ouvrage *par Feüilles*, & ne le pas faire imprimer tout à la fois? On répond que la dépense seroit trop forte; mais quand on a lieu de compter sur le succès d'un Livre, doit-on rédouter de pareilles avances? Pour moi, j'aurois mieux aimé dire, que la grosseur & le nombre des Volumes que cet Ouvrage peut contenir, eussent rebuté le Lecteur épouvanté de tant de morale. L'excuse eût paru plus naturelle, & avoir plus de dignité.

Quoiqu'il en soit, il s'agit de la *Cassette d'un Philosophe*, *Auteur clandestin*, mort il y a quelque tems; & ce sont ses Productions que l'on donne. Elles consistent en *morceaux détachez*, & en *fragmens de pensées* sur une infinité de sujets, *dans toutes sortes de tournures*: *Réflexions gaies*, *sérieuses*, *morales*, *chrétiennes*; *beaucoup de ces deux dernières*: quelquefois des *Avantures*, des *Dialogues*, des *Lettres*, des *Mémoires*, des *Jugemens sur differens Auteurs*; & par tout un esprit de Philosophe dont les réflexions se sentent des différens âges où il a

passé. Il écrit ses pensées comme elles se présentent; il ne cherche qu'à les exprimer nettement, sans rien alterer de leur *simplicité brusque & naïve.* Il n'a point *la coquetterie des attentions* d'un homme qui écrit pour être lû, ni cette envie que les autres Ecrivains ont de briller & de plaire. Ce préambule annonce assûrément un *stile simple & naturel.* Comme de tous les stiles c'est le plus aimable, il feroit fâcheux d'être trompé.

Il y a une chose digne de remarque dans cette Feuille. Le *prétendu Editeur* parle sur le même ton que le *prétendu Philosophe*; en sorte que l'on croiroit volontiers, que ce ne seroit qu'*une même personne.* N'est-ce point un petit défaut d'art? On ne peut nier que les *Réflexions du Philosophe* ne soient tournées d'une maniere ingénieuse. Il débute néanmoins par une *Réflexion un peu dure*, & qui doit plaire médiocrement au beau sexe. Il fait entendre qu'*on ne peut sentir du penchant pour une femme aimable, sans avoir des intentions criminelles*: dire à une femme qu'elle a des charmes, & qu'on l'*aime*, c'est lui dire, selon lui, qu'on *la désire beaucoup, & qu'elle feroit grand plaisir d'accorder ses faveurs.* Si on l'en croit, rien de ce qu'il y a de grossier dans le *je vous aime*, dit poliment à une femme, ne lui échappe; c'est ce *grossier* même qui fait le mérite de la chose: la déclaration n'est flatteuse & de conséquence, qu'à cause de cela. Le *je vous aime* est plus poli que le *je vous désire*; mais l'un & l'autre a la même signification. Le Philosophe, comme l'on voit, ne connoît point d'*amour Platonique*, d'amour honnête.

La *fiction du Rêve* n'est pas moins jolie à mon gré, que les *idées de la vie éternelle & de la vie passagere* sont joliment contrastées. Il est vrai que ce *joli* est un peu triste. Mais c'est un *Philosophe* qui écrit: c'est au Lecteur à se faire à sa maniere d'écrire.

DE LA POESIE, DE LA MUSIQUE, ET DE LA DANSE.

Quelque cas que l'on fasse encore aujourd'hui du *talent de la Poësie*, il faut convenir qu'il s'en faut bien qu'il soit estimé comme il l'étoit autrefois. Les Poëtes ne sont plus à présent des *Sages* & des *Philosophes*. Cet Art a été un peu avili par le grand nombre de ceux qui l'ont prophané, soit par leur *foible génie*, soit par leur *morale corrompue*, soit par leurs *mauvaises mœurs*. Ils enseignoient autrefois le culte des Dieux & la pratique de la Vertu; & aujourd'hui un grand nombre d'entr'eux enseignent le contraire. Le préjugé avoit autrefois rendu cet Art trop respectable; aujourd'hui il ne le rend pas assez. Cependant *la Poësie est toujours un Art très-utile aux hommes*, propre à polir l'esprit, & à former les mœurs. La Philosophie d'un côté, & l'ignorance de l'autre, n'ont encore pû réüssir à effacer de l'esprit des hommes le respect dû à un grand Poëte:

Sic honor, & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. (a)

Après la Poësie, l'Art le plus estimé autrefois fût la *Musique*. „ Le pouvoir de la Musique est „ si grand, dit *Cicéron* (b), que rien au monde „ n'est plus naturel à nos âmes que l'harmonie & „ les sons, qui élevent & animent nos esprits, aussi „ bien qu'ils les appaisent & les rendent languis„ sans, en nous faisant souvent passer alternative„ ment de la joie à la tristesse. „ Sans parler des *tems héroïques*, où tous les Héros jouoient de la Lyre,

(a) *Horat. Art. Poët.*

(b) *Tanta est vis Musicæ, ut nihil sit tam cognatum mentibus nostris, quam numeri atque voces, quibus & excitamur, & incendimur, & lenimur, & languescimus, & ad hilaritatem & tristitiam sæpe deducimur.* Cic. de Oratore.

Lyre, il falloit avoir appris la Musique, pour être admis dans les *Ecoles de Platon* & de *Pythagore*. La Musique étoit parmi les *Grecs* au nombre des études appellées *Cycliques*, qui consistoient à apprendre à lire, à écrire, l'*Arithmetique*, la *Géometrie* & la *Musique*. Tous les *Grecs* sçavoient chanter, ou joüer des Instrumens; ou s'ils ne le sçavoient pas, ils passoient pour n'avoir point eu d'éducation.

La *Danse*, ou l'*Orquestique*, étoit aussi autrefois dans une grande considération. Je pourrois citer sur cela une foule d'anciennes autoritez. Celle que les Héros cultivoient le plus étoit la *Pyrrhique*, qu'ils dansoient tout armez. Les *Grecs* en imaginerent de plusieurs sortes. Elles apprenoient aux jeunes Guerriers à éviter adroitement les coups qu'on leur portoit, & à en porter à leur tour. Les mouvemens promts & rapides de la *Pyrrhique* donnoient beaucoup de souplesse aux membres. Il y avoit aussi d'autres Danses, qui servoient à donner au corps cette *bonne grace*, sans quoi la taille la plus avantageuse, & la beauté la plus parfaite, ne sont rien. On inventa dans la suite d'autres Danses pour le seul plaisir; & ce sont les seules qui sont restées. Il en a été ainsi de la *Poësie* & de la *Musique*. Il nous doit paroître aujourd'hui bien singulier, que les Magistrats se mêlassent autrefois de préscrire & de regler les Danses & les Airs. *Terpandre* est puni à *Sparte* pour avoir ajoûté trois cordes aux quatre, dont l'ancienne Lyre étoit composée. *Platon* & *Aristote* n'ont point jugé indigne d'eux d'écrire sur la *Danse*; *Socrate* dansoit même dans sa vieillesse, selon *Lucain*.

OUVRAGE D'ESPRIT.

La seconde Partie de *la Vie de Mariane par M. de Marivaux*, n'a pas été reçûë du Public comme la premiére. Les réflexions ont paru la plûpart

 trop

trop recherchées, trop longues & trop fréquentes. Enfin, *Marianne* est aussi ennuieuse dans cette seconde Partie, qu'elle avoit été agréable dans la premiére. Qu'est-ce qu'une personne qui s'interrompt à chaque instant elle-même, sur la plus petite circonstance, pour moraliser sans nécessité ? N'est-il pas contre l'essence de la narration de faire ainsi à chaque mot de longues réflexions ? Si la brochure étoit *purgée de ses moralitez* (a), il n'y resteroit pas six pages. Ces moralitez ne doivent être que l'*accessoire*, & elles sont le *principal*, contre toutes les regles de la nature. Un homme qui conteroit ainsi de vive voix, ne passeroit-il pas dans une compagnie pour un babillard importun & insupportable ? *Marianne va à l'Eglise, elle y attire les regards, elle se blesse le pied en sortant, on le panse, elle est reconduite chez elle*; ce sont tous les faits du Livre.

La *querelle de la Lingere avec le Cocher de Fiacre*, a paru peu digne d'un esprit aussi élevé, & aussi délicat, qu'est celui de *M. de Marivaux*. Son pinceau ne s'est pas exercé ici sur la belle nature : les vils & indignes objets ne se présentent que trop souvent devant nos yeux malgré nous : ils ne nous apprennent autre chose sinon que le peuple est fort sot. Qui en doute ? L'Auteur dans l'Avertissement a crû que cet endroit avoit quelque besoin d'être justifié d'avance. ,, Il y a des gens, dit-il, qui croient au-,, dessous d'eux de jetter un regard sur ce que l'*o-,, pinion a traité d'ignoble*. Mais ceux qui sont un ,, peu plus Philosophes, qui sont un peu moins ,, dupes des distinctions que *l'orgueïl a mis* dans les ,, choses de ce monde ; ces gens-là ne sont pas fâ-,, chez de voir ce que c'est que l'homme dans un ,, Cocher, & ce que c'est que la femme dans une ,, petite Marchande.

Ce n'est ni *l'opinion*, ni *l'orgueil*, qui font qu'il y a

(a) Expression qui est à la tête du nouveau *Guzman d'Alfarache*.

a des choses *ignobles*; c'est la nature & la raison. Il y a une *vraie noblesse*, & une *vraie bassesse*, indépendamment de l'opinion & de l'orgueil. La vile populace a les sentimens bas, & les mœurs basses, parce qu'elle a une basse éducation. C'est par-là qu'elle est *ignoble*. Qui pourroit souffrir sur le Théâtre les mauvais *quolibets* d'un homme ou d'une femme de la lie du peuple, & leurs injures grossiéres? Cela est indigne d'un homme bien élevé, & très-dégoûtant dans un Ouvrage. D'ailleurs, comment l'Auteur nous fait-il voir *ce que c'est que l'homme* dans le Cocher, & *ce que c'est que la femme* dans une Marchande? On voit deux personnes qui se querellent maussadement, & c'est tout.

Je ne dis rien du stile. Il est étonnant qu'après le dégoût que le Public a marqué pour cette façon d'écrire très-ridicule, (il est nécessaire de le dire hautement) on y révienne encore. Heureusement l'exemple n'est plus contagieux. Il n'est pas vraisemblable que *M. de M.* puisse se flatter d'être jamais imité, par exemple, dans ces façons de parler: *Mon instinct ne voioit rien là qui ne fût de sa connoissance*, p. 5. *Je n'avois que des graces au service de leur colere*, p. 10. & cent autres de cette jolie tournure.

Mais n'y a-t-il donc rien à louer dans l'Ouvrage d'un Auteur qui d'ailleurs a tant d'esprit? Je ne dis pas cela. Si l'on considére plusieurs de ses Réflexions en elles-mêmes, on doit convenir qu'elles sont *vraiment philosophiques*. Il y a dans le Livre quelques traits: ce qu'on appelle esprit y est prodigué, & étincelle à chaque ligne; mais souvent c'est un *phosphore*, qui brille dans les ténebres. D'ailleurs, l'esprit seul ne fait pas un bon Ouvrage. Il faut qu'il soit placé de la main du goût. Oh! voilà le stile précieux qui me gagne aussi: fuions, finissons.

LOGOGRYPHE

En deux sens différens mon tout peut être pris,
Dans l'un je n'offre rien qui puisse être agréable,

Et je suis rarement permis ;
Mais dans l'autre, à bon droit, je puis paroître aimable.
En deux parts, qu'on ne peut jamais égaliser
Sans rien changer, on peut me diviser :
La prémiére moitié vous donne un corps solide,
Qui, commun à la Ville, aux champs encor réside ;
La seconde offrira deux fruits du même nom,
Semblables, mais divers : L'un à manger est bon ;
Et l'autre aux animaux toujours reste en partage.
Celui-ci sur son frere obtient cet avantage,
Que son Pere est cheri pour son utilité,
Et qu'il est en mourant aussi-tôt réplanté.
Si ma queuë est placée après ma part prémiére,
(Admirez l'effet du hazard,)
Tout ce qui convenoit à ma prémiére part,
Convient présentement à ma moitié derniere ;
Et ce qui sembloit propre à mon membre dernier,
Distingue à présent le prémier.
Rétranchez cette queuë, alors mes deux parties
Seront parfaitement l'une à l'autre assorties.
Laissez-moi tout entier, de changemens divers
Je suis aisement susceptible.
Bien-tôt vous trouverez quelque chose d'horrible,
Qui presque sur tout l'Univers,
Au moins sur tout ce qui respire,
Etend tôt ou tard son Empire :
Mais dans ce même mot autrement disposé,
Vous pourrez rencontrer un objet plus aimable,
Et sur tout à Paris, plus qu'ailleurs agréable,
Où sous cent noms divers on le voit batisé,
Changez ; l'Hiver je me fais fort entendre :
Vous me verrez ensuite au rang des Elemens.
Mais sans plus m'amuser à vouloir vous apprendre
Tous mes différens changemens,
Je ne dis plus qu'un mot, tâchez de le comprendre :
(Ceci pourtant n'est pas aisé.)
Quelque nombre de piés dont je sois composé,
Deux Consonnes & deux Voielles,
Mais c'est à vous de les ranger entre elles,
Forment tous mes secrets ressorts,
Et vous rendront enfin mon Corps.

Par le P. de S. T.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXIX.

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Virgil. Æneid.

L'IMPARTIALITÉ' est une qualité essentielle dans un *Critique* & dans un *Historien*. Il y a néanmoins deux observations à faire à cet égard. Si un Ecrivain se trouve dans la nécessité de parler de l'Ouvrage d'un de ses amis, & si cet Ouvrage lui paroît mauvais, est-il obligé de le dire ouvertement, & de s'expliquer à peu près comme il feroit à l'égard d'une personne qui lui seroit indifférente ? Il semble que le Public à droit de se plaindre des ménagemens qu'on auroit en cette occasion : il veut qu'on sacrifie tout à la vérité & à son instruction. *Un critique est un Juge, qui ne doit avoir acception de personne, & qui est obligé de regler ses Jugemens sur les seules Loix de l'équité, sans favoriser qui que ce soit.* Suivant ces principes, j'ai vû des gens qui se piquoient d'une sincerité assez courageuse, pour dire hautement tout ce qu'ils pensoient au desavantage de leurs meilleurs amis ; & s'ils croioient qu'ils eussent publié quelque mauvais Ouvrage, ils étoient les prémiers à en parler mal.

Je ne puis approuver ce procedé. Si la Justice a ses Loix, l'Amitié a aussi les siennes. On ne doit pas, ce me semble, porter si loin l'amour de la vérité. Un Juge doit être impartial, je l'avoue. Mais qui vous oblige d'être Juge en cette occasion ? Si votre ami a des défauts, qui vous con-

traint de les publier? Il a fait un mauvais Livre; n'en parlez point. Si pour l'honneur de votre Jugement, vous ne croiez pas qu'il vous convienne d'en faire l'éloge, abstenez-vous au moins d'en faire la critique: l'amitié exige ce ménagement. Dans quelque circonstance que vous vous trouviez, vous pouvez aisément vous défendre d'en porter votre jugement en présence des autres. De plus, seroit-il possible qu'il n'y eût rien de bon dans un mauvais Livre? En passant condamnation sur les défauts, ne pourriez-vous pas rélever les traits qui méritent quelques loüanges? Si elles vont un peu au-delà de ce qu'ils méritent, on vous les pardonnera en faveur de votre attachement particulier à la personne dont il s'agit; le pis aller seroit de gagner du côté des qualitez du cœur, ce que vous pourriez perdre du côté de celles de l'esprit; il est toujours loüable de prendre le parti de ses amis, même quand ils ont tort, pourvû que cela se fasse avec quelque modération & quelque adresse.

Il n'en est pas absolument de même d'un homme qui écriroit une *Histoire*; il est certain qu'il doit écrire *absque odio aut gratiâ partium*. Vous vous engagez à écrire ce qui s'est passé de votre tems; vous êtes comptable au Public de la vérité. Si vous la trahissez, si vous supprimez ce que le Lecteur a droit de sçavoir, si vous palliez les vices d'un Grand, parce que vous avez été attaché à lui, vous êtes un *mauvais Historien*, un *prévaricateur*. Si vous avez des raisons particulieres pour taire la vérité par rapport à lui, taisez-vous tout-à-fait: rénoncez à écrire l'Histoire, ou choisissez d'autres sujets. *Quis nescit*, dit Ciceron, *primam esse Historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat.* Sur ce pied-là, que doit-on penser d'un Historien qui diroit dans sa Préfa-

ce,

ce ; par exemple, que comme *François* & comme *Catholique*, il a été obligé de supprimer bien des choses ? Cela ne s'accorde guéres avec la maxime, *qu'il faut qu'un Historien ne fasse paroître ni de quel Païs ni de quelle Religion il est.*

Mais d'un autre côté, faut-il qu'un Historien réléve en détail tous les vices des Particuliers dont il aura à parler? Non sans doute. Une Histoire en ce cas là, seroit presque toujours une Satyre ; & rien ne seroit plus odieux. Il ne s'agit que de ceux qu'il est absolument obligé de peindre, & dont il est nécessaire qu'il donne une idée juste à son Lecteur; tels que sont les personnages distinguez, qui figurent dans son Histoire. Je ne puis, par exemple, approuver un Auteur de *Voiages* dans les Portraits desavantageux qu'il a tracez de quelques Particuliers. Il a beau dire, pour se justifier, que ces Portraits sont ressemblans; qu'il ne pouvoit en user autrement sans violer les Loix de l'Histoire, & qu'il devoit cette conduite sincere au Public & à la Verité. Mais le Public & la Verité exigent-ils d'un Auteur qui fait imprimer ses Voiages, qu'il publie les Portraits des Particuliers auxquels il a eu à faire, ou avec qui il a vécu? Cela s'appelle un *Libelle*, & non pas une *Rélation*.

Les meilleures Histoires sont celles qui sont écrites par des Auteurs contemporains, fidéles, exacts & véridiques ; nous ne devrions même écrire à la rigueur que ce que nous aurions vû, ou que ce qui se seroit passé de notre tems. Ce sont là des monumens pour la posterité. Mais les égards, dont il est difficile de se dispenser, les vûes particulieres, les motifs d'interêt & d'ambition, les liaisons qu'on a; tout cela forme autant d'écueils pour un Ecrivain. On n'ose dire le vrai, quand ce vrai n'est point ancien: on craint de déplaire à certaines Familles, ou de blesser les Partisans d'un homme qui

a joüé un grand rôle dans le monde. On est attaché à une Secte, à un Parti. De là viennent toutes ces variations & toutes ces contrarietez, qu'on trouve dans les Histoires mêmes des contemporains.

DISCOURS SUR LE DUEL.

Je trouve dans le *Recueil des Discours sur diverses matieres importantes, traduits ou composez par M. Barbeyrac, imprimé à Amsterdam* 1731. *in* 12. 2 *vol.* un excellent *Discours de M. Slicher au sujet du Duel.* C'est un Traité de Morale où il examine quatre Questions. 1. En quel cas un honnête homme peut & doit répousser une injure faite à lui-même, ou aux personnes dont il est obligé de prendre la défense? s'il peut se défendre alors par les voies de fait ou par les voies de droit? 2. A quoi chacun est obligé en ces cas-là, suivant les Loix & les Coûtumes, & ce qu'il peut faire ou ne pas faire? 3. Ce qui, en supposant cette liberté, est plus ou moins loüable ou blâmable, par rapport aux circonstances & à la qualité de ceux qui ont fait ou qui ont reçû l'injure? 4. Jusqu'où s'étendent les bornes d'une juste défense de l'honneur; en sorte qu'on ne puisse passer ces bornes, sans violer les Loix & les usages, & sans s'exposer à être puni? Ces quatre Articles principaux renferment un détail infini, dans lequel il m'est impossible d'entrer.

L'Auteur fait voir en général, qu'aucune des anciennes Nations civilisées, tels que les *Egyptiens*, les *Persans*, les *Grecs* & les *Romains*, n'a connu l'usage de se battre pour le point d'honneur, & qu'elles regardoient au contraire comme une chose honnête & digne de loüange, de ne se point venger. Les *Stoïciens*, dont la morale étoit si estimée des *Grecs* & des *Romains*, enseignoient que le Sage ne pouvoit recevoir d'injure: comment auroient-ils autorisé le ressentiment, la haine, & le désir de

la vengeance ? *Aristote* dans sa Morale, dit qu'un homme généreux & magnanime doit mépriser les injures, & qu'il y a de l'honneur & du courage à ne se point venger. Aussi les *Romains* inspiroient toujours aux enfans le mépris des injures, & leur faisoient regarder de bonne heure le désir de la vengeance, comme une foiblesse & un défaut de courage.

Il y avoit, dit *César* (a), dans une Légion deux Capitaines ennemis l'un de l'autre, nommez *Pulfion* & *Varenus*. Dans une bataille contre les *Nerviens*, *Pulfion* proposa un défi à *Varenus*, qui fût, de se jetter l'épée à la main, tous deux ensemble, dans un gros d'ennemis, & d'y faire voir lequel des deux avoit le plus de bravoure. *Varenus* accepta le défi. L'un & l'autre donnent avec fureur sur les *Nerviens*, & en tuënt un grand nombre. Ce qu'il y a de particulier, est qu'ils se sécoururent tous deux tour à tour. Enfin, ils sortirent du combat victorieux, & on ne pût décider qui des deux avoit acquis plus de gloire. C'est ainsi, ajoûte l'Auteur, que les gens de guerre devroient toujours vuider leurs différens.

L'usage des Duels vient des Peuples barbares du *Nord*, qui joignant à la férocité des mœurs la force du corps, & ne pouvant se soûmettre au joug de la raison & des Loix, ne vouloient d'autre Juge dans leurs différens que leur épée. Ils porterent cette méthode en *Italie*, & dans toutes les autres parties de l'*Europe* où ils s'établirent; & avec eux s'établit cette maxime pernicieuse, qu'il y a de la lâcheté à se soumettre à des Juges. Quelques Législateurs même, corrompus par le préjugé, donnerent un air de raison à cette extravagance, & l'autoriserent par des Loix, en tâchant néanmoins d'y

(a) *De Bello Gall. lib. 5. cap. 44.*

d'y mettre certaines bornes. De là viennent certaines Loix pour regler les cas où le Duel étoit permis, & pour en prescrire les conditions. On communiqua donc à chaque Particulier, le droit qu'ont les Souverains, de terminer leurs différens par la voie des armes; droit établi, qui, aux yeux de la raison, a aussi quelque chose de barbare; mais qui est un mal inévitable. On trouve dans les Loix des *Allemans*, des *[illegible]*, des *Lombards*, des *Danois*, & des *Bourguignons*, beaucoup d'Articles qui autorisent les Duels, & font voir, qu'on en regardoit la pratique comme une chose raisonnable.

On avoit surtout recours à la voie du Duel, quand la Justice manquoit de preuves suffisantes pour ou contre les Accusez. Le Duel devint donc alors un moien de se pourvoir. On décida même par ces sortes de combats des Questions de Droit. *M. Barbeyrac*, dans ses Notes sur ce Discours, en rapporte un exemple. Il survint une dispute entre quelques Princes d'*Allemagne*, dont les uns prétendoient, que les enfans d'un fils aîné défunt devoient hériter conjointement avec leurs oncles: les autres vouloient, que le droit de représentation n'eût pas lieu, & que les petit-fils, après la mort de leur pere, fussent absolument exclus de la Succession de leurs Aïeux. Les Etats s'étant assemblez à ce sujet, l'Empereur *Othon I.* ordonna un Duel. Ceux qui soutenoient la premiére thése furent vainqueurs, & on dressa une Loi. On croioit alors pieusement que Dieu, dans un combat singulier, étoit obligé de faire connoître la vérité, en favorisant le meilleur parti, & en lui accordant la victoire. C'est pour cela qu'on appelloit ces combats *Epreuves* ou *Jugements de Dieu*.

Les *Ecclésiastiques*, les *Moines*, les *Religieuses*, les *Vieillards*, les *Malades*, les *Femmes* même n'étoient point dispensez de subir ces *Epreuves* par

le

le combat singulier, qui étoit toujours ordonné dans les cas douteux. Ils étoient obligez de nommer à leur place des Combattans, appellez *Champions*. Chaque Monastere avoit son *Champion*, comme il a aujourd'hui son Procureur & son Avocat. La Religion même se mêla de ces *Duels judiciaires*; elle les rendit respectables par des cérémonies & des formules de Prieres dressées à cet effet. Cependant on ouvrit les yeux, & on connût l'abus d'un usage si opposé à la raison & à la Loi de Dieu, qui défend l'homicide.

Une des causes pour lesquelles on permettoit les Duels, étoit surtout les *paroles injurieuses*. Comme cette sorte d'injure arrive assez souvent, elle produisit une infinité de combats singuliers. Les gens de guerre s'imaginerent, qu'ils seroient deshonorez & passeroient pour lâches, si au moindre mot desobligeant ils ne mettoient pas l'épée à la main. *L'institution des Ordres de Chevalerie* fortifia cette prévention. Lorsque les Princes créoient des Chevaliers, ils les frappoient de la main ou de l'épée, en les avertissant, que c'étoit la derniere injure qu'ils devoient endurer impunément. Ces Chevaliers dresserent un *Code de Loix*, qu'ils devoient observer quand ils étoient offensez. C'est l'origine de ce qu'on appelle *Point d'honneur*.

Cette matiere devint un *objet de Jurisprudence*, & les *Jurisconsultes* la traiterent comme une *Question de Droit*. Quelques-uns en firent une *Science*, que les *Italiens* appellent encore aujourd'hui *Scienza Cavalleresca*. On établit pour principe, qu'un honnête homme ne pouvoit, par exemple, se dispenser de proposer un Duel, & de se battre, pour un reproche de mensonge. On distingua les *diverses especes d'affronts*, & les *réparations proportionnées par la voie du Duel*. On prescrivit la *formule des Cartels*, & on établit des *regles pour le combat*

On

On soutint enfin dans des Livres autorisez, que la nécessité de venger son honneur dispensoit de celle d'obéir à son Prince, & qu'on devoit lui sacrifier tous les autres devoirs. Un Auteur (*a*) a eu la témérité d'avancer cette Proposition: Que *quiconque voudra écouter les préceptes de la Religion Chrétienne, doit être banni du corps de ceux, qui font profession d'aimer l'honneur & l'Ordre des Chevaliers*.

Ni la raison, ni la Religion, ni les Loix sévéres des Princes, n'ont pû encore corriger les Hommes de leur fureur pour les combats singuliers, & il n'y a pas lieu d'espérer, que ce *Discours de M. Slicher* orné des *Commentaires de M. Barbeyrac* détruise le *préjugé commun sur le point d'honneur*. Comme notre Siécle est très éclairé, personne ne doute que ce ne soit un *usage contraire à la raison, & tout-à-fait barbare*. Mais dans la pratique on décide autrement. L'*orgueil humain* l'emportera toujours sur la *Raison*. La Nation la plus polie & la mieux civilisée même, conserve encore quelque chose de la barbarie du vieux tems, dont elle ne peut se défaire. Semblable en cela aux Bêtes apprivoisées, qui ne se dépouillent jamais entiérement de leur naturel féroce. Après tout, quand l'origine est barbare, le moien de n'en par tenir un peu? De là vient, que le *faux honneur* est sur le pied du *vrai Honneur*, & que par une *fausse honte* nous craindrions de le sacrifier à notre conscience.

Le dernier *Logogryphe* s'explique par MURMURE: On y trouve *Mur*, *Mûre*, *Ver*, *Rue*, *Rûme* & *Mer*.

(*a*) *Mutius Justus Neapolitanus*, *lib.* 1. *Consil.*

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXX.

Virtutem cujuſque, non patriam, exiſtimare & ponderare oportet.

Xiphilin in Nerva.

QUelques-uns de la Cour de *Philippe de Macedoine*, croiant faire plaiſir à leur Maître, s'emportoient fort contre *Démoſthéne* & les *Athéniens* ſes compatriotes, les plus grands & les plus implacables ennemis que *Philippe* eût dans toute la *Grece*. Ce Prince, qui ſçavoit rendre juſtice à la vertu, leur répondit: *Qu'il paieroit au poids de l'or tout* Athenien, *effectivement dans la Ville, qui y voudroit ſeconder ſes intérets contre ſa Patrie, mais qu'il ne ſçauroit lui accorder ſon amitié; Et que quoiqu'il combattoit & pourſuivoit vivement ceux qui le haïſſoient pour l'amour de leur Patrie, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer leur vertu, & d'envier à la Ville le bonheur de produire de ſemblables citoiens.* En effet la Vertu en elle-même a quelque choſe de ſi aimable, qu'on ne ſçauroit s'empêcher de l'eſtimer par tout où elle ſe trouve, fût-ce chez les *Sauvages de l'Amerique*, fût-ce chez nos plus cruëls ennemis. Son nom ſeul imprime du reſpect, & nous l'admirons ſouvent dans des Perſonnes que nous ne connoiſſons point. Cette vénération, qui ſemble naturelle à toutes les Nations, (*a*) parce qu'elle provient d'un germe de Vertu caché dans les ames, eſt le prémier dégré qui conduit un

(*a*) *Nemini non virtus eſt venerabilis, ſive peregrinus, ſive incola, ſive Græcus, ſive diverſa à Græcis lingua, ſive Scytha.* Conſtant. Manaſ.

un cœur bien né à la pratique de ce qui le ravit en admiration. Rarement il arrivera d'estimer la vertu, sans sentir une forte envie d'imiter ceux qu'elle a rendus illustres. Ainsi après un bon naturel, les exemples sont d'un grand secours. Ils inspirent une noble Émulation, que tous les préceptes de Morale ne sçauroient faire naître : Et l'on ne peut jamais trop s'appliquer à les recueillir. La *Turquie*, à laquelle la plûpart des Hommes attachent des idées si barbares, nous a fourni un exemple de générosité, & généralement parlant, de Vertu, que je crois ne devoir pas passer sous silence. Le Nom de *Topal-Osman Bacha* est assez connû dans le monde, pour que j'ose me flatter, que les Particularitez de sa vie, dont je vais faire part au Lecteur, ne déplairont pas. La bonne foi, la Réconnoissance, la grandeur d'ame, y sont dans un si beau jour, que ce seroit dommage qu'on lui ignorât ces belles qualitez, parce qu'elles rélevent infiniment le mérite de cet *illustre Turc*. J'entre à présent en matiere:

Osman avoit reçû dans le Sérail du Grand-Seigneur l'éducation, qui autrefois n'étoit destinée qu'aux *enfans de Tribut* (a) Chrétiens de naissance. En 1698. ou 1699. à l'âge de 25. ans ou environ, *Osman Aga* sortit du Sérail, où il exerçoit l'emploi de *Martolos Bachi*, ou Intendant des Voitures. Il fût nommé pour être porteur d'un ordre du Grand-Seigneur, & chargé d'une commission pour aller remettre quelques *Beys* en *Egypte* dans la possession de leurs Biens, dont ils avoient été destituez pendant les troubles qui y étoient survenus. Il prit sa route par terre jusqu'à *Seyde*, où, pour éviter les *Arabes* qui infestoient le Païs, il fût

(a) Les *Turcs* ont depuis brigué ces places pour leurs propres enfans, ensorte qu'aujourd'hui presque tous les *Eléves du Sérail*, sont de race Turque. *Voiez Ricaut*, *Etat present de l'Empire Ottoman*.

fût obligé de s'embarquer sur une (*a*) Saïque destinée pour *Damiette*. Dans ce court trajet la Saïque fût rencontrée par un Corsaire de l'Ile de *Majorque*. Quoique la partie ne fût pas égale, les *Turcs* se deffendirent en désespérez. *Osman* s'y signala par son intrépidité, & si la valeur de tous ses compagnons de voiage eût égalé la sienne, peut-être eussent-ils évité l'esclavage. Mais enfin il fallût ceder au nombre. *Osman* percé de coups, fût pris les armes à la main; Et le Corsaire pour se raccommoder, rélâcha avec sa prise à *Malte*.

Les marques de valeur qu'*Osman* avoit données dans l'action, ou plûtôt la déposition de l'équipage, & l'espérance d'en tirer une grosse rançon, le firent distinguer parmi ses compagnons de fortune. Il n'étoit pas hors de danger de ses blessures quand il arriva à *Malte*. Une entre autres qu'il avoit reçûë à la cuisse, étoit la plus considérable. Il en est resté estropié; & c'est de là que lui est demeuré le nom, ou le Sobriquet de *Topal*, qui veut dire, *Boiteux*.

Aussi-tôt que le Corsaire fût entré dans le Port, le Capitaine de Port à *Malte*, nommé *Vincent Arniaud*, natif de *Marseille*, se rendit à bord du Bâtiment Espagnol suivant le devoir de sa charge.

Osman chargé de chaînes, ne le voioit pas plûtôt assez prés de lui pour en être entendu, qu'il lui fit une proposition bien singuliere: *Fais une belle action*, lui dit-il, *rachette-moi*, *tu n'y perdras rien*. *Arniaud* sans lui répondre, demanda au Capitaine Corsaire, ce qu'il prétendoit pour la rançon de cet Esclave? L'Espagnol en demanda *mille Sequins*. *Arniaud* se retournant là-dessus vers *Osman*, lui dit: *Je te vois pour la prémiére fois de ma vie*, *je ne te connois point*, *&* *tu me proposes de donner sur ta parole mille Sequins pour ta rançon*. *Nous*

(*a*) Bâtiment de *Levant*, propre au transport des Marchandises.

Nous faisons l'un & l'autre ce qu'il nous convient de faire, réprit Osman ; *Quant à moi, qui suis dans les fers, il est naturel que je mette tout en usage pour obtenir ma liberté: Pour toi, tu es en droit de te défier de ma bonne foi. Je n'ai aucune sûreté à te donner que ma parole, & tu n'as aucune raison d'y compter: Cependant si tu veux en courir le risque, je te le répete, tu ne t'en repentiras pas.*

Soit que l'air d'assûrance, ou la Physionomie du *jeune Turc* prévint *Arniaud*, il quitta le Corsaire avec des dispositions favorables pour *Osman*, & alla rendre compte au Grand-Maitre de l'Ordre, de ce qui concernoit son ministere. Revenu à bord, il convint avec le Corsaire de la rançon d'*Osman*, qui fût fixée à 600. *Sequins de Venise*, faisant environ 7000. *Livres de France*. Après cela *Arniaud* fit d'abord mettre son nouvel Esclave sur une Barque qui lui apartenoit, où il lui envoia un Medecin, un Chirurgien & tous les autres sécours nécessaires. *Osman* se voiant dans peu de tems hors de danger, proposa à son Bienfaiteur d'écrire en *Levant*, pour se faire rembourser de ce qu'il devoit. Gueri de ses blessures, & comblé de bontez, *Osman* lui demanda une nouvelle grace. C'étoit de le renvoier sur sa parole, & de s'en remettre entiérement à sa bonne foi. *Arniaud* ne fût pas généreux à demi. Apres avoir fait à son Esclave toutes sortes de bons traitemens, il lui donna cette même Barque, sur laquelle il l'avoit fait transporter, pour se faire conduire où bon lui sembleroit.

Après avoir assûré *Arniaud* de sa réconnoissance, *Osman* fit voile pour *Damiette*, où il arriva heureusement, & rémonta le *Nil* jusqu'au *Caire*. Le lendemain de son arrivée il fit remettre *mille Sequins* au Capitaine de la Barque, pour son Libérateur, & deux belles Pelisses de la valeur de 500. *Piastres* ou environ 1800. *Livres de France*, dont il

il faisoit présent au Capitaine. Aiant ensuite exécuté la Commission du Grand-Seigneur, il répartit pour aller en rendre compte. Etant arrivé à *Constantinople* il fût lui-même le Porteur de la nouvelle de son Esclavage.

Cependant *Osman* n'oublia pas son Bienfaiteur. Pendant plusieurs années de séjour qu'il fit du côté de *Larta* en *Albanie*, où ses emplois l'appellerent, il entretint avec lui un commerce continuël de lettres & de présens. Sa réconnoissance s'étendit même sur toute la Nation Françoise, à qui il donna depuis son avanture, dans toutes les occasions, des marques d'une bienveillance particuliere.

Jusques alors les occasions avoient manqué à *Osman* de se faire connoître & de pousser sa fortune. La Guerre qui fût déclarée aux *Venitiens* lui en offrit le moien. Le *Grand-Vizir Ali Bacha* méditant l'invasion de la *Morée*, assembla son Armée près de l'*Isthme de Corinthe*. Les différens Corps qui la devoient composer, furent au Rendez-vous général au jour marqué. Le seul *Cara-Mustapha Bacha* arriva trois jours trop tard avec 3000. Hommes qu'il commandoit. Il lui en couta la vie.

Sur ces entrefaites, *Topal-Osman* brûlant du désir de se signaler, se présenta au *Grand-Vizir* à la tête de mille Hommes, qu'il avoit levez & pris à sa solde sans aucun ordre. Le jour destiné à l'attaque du défilé du *pas de Corinthe*, il s'offrit de marcher le prémier avec sa troupe. Son offre fût acceptée. Il força le passage & emporta d'emblée la Ville de *Corinthe*. Pour récompense, le *Grand-Vizir* lui donna les deux queuës de Bacha, & tous les Equipages de l'infortuné *Cara-Mustapha*.

Osman ne manquant plus d'occasions, se distingua par de nouveaux exploits dont le détail nous meneroit trop loin. L'année suivante il servit en second au siége de *Corfou*, faisant les fonctions de

Lieutenant-Général. Ce fût alors qu'il fit voir, que ſa prudence égaloit ſa valeur. Le Siége aiant été abandonné, *Oſman* demeura trois jours devant la Place après le départ du Général, pour favoriſer la rétraite de l'Armée, & ne ſe retira, que lorſque celle-ci fût en ſûreté. Mais plus il ſe diſtinguoit entre ſes pareils, plus il faiſoit de jaloux, qui bien-tôt étoient autant d'ennemis. Tel eſt à la honte de l'humanité, & en tout Païs, l'effet ordinaire d'un mérite ſupérieur; Mais les conſéquences n'en ſont nulle part plus dangéreuſes qu'en *Turquie*.. (*le reſte l'ordinaire prochain*)

OUVRAGE D'ESPRIT.

M. Henri Scheurleer, Libraire à *la Haye* débite actuëllement un Livre intitulé : *Sermon ſur Job Chap. XXXIV. v.* 30. *prêché le* 30. *Janvier* 1733. *en préſence d'une Societé de Juriſconſultes* ; *avec le Supplément*; *Par un Laïque.* Ce Livre eſt traduit de l'Anglois. Le Traducteur dit dans l'avis qui le précéde, qu'on attribuë le Sermon & le Supplement à *M. Gordon*, connu par la *Traduction de Tacite*, parce que le même *Eſprit de liberté* qui anime cet Ecrivain, regne dans tout l'Ouvrage.

La tâche que le Prédicateur s'impoſe à l'occaſion de ſon Texte, eſt de ſoûtenir le Droit qui appartient à tout particulier de juger & de penſer pour lui-même; de montrer, combien il eſt déraiſonnable & injuſte que l'Autorité l'emporte ſur la conſcience; Et de mettre au grand jour l'influënce & les pernicieux effets du pouvoir des Eccléſiaſtiques, & de leurs grandes richeſſes. Il applique enſuite ſes reflexions à la ſolemnité du jour; Et conclut ſon Diſcours en diſant quelque choſe de *Charles I.* de la mort duquel on célébroit l'Anniverſaire, & dont il tire quelques conſéquences.

Suivant ce Plan, l'Auteur ſe déchaîne contre l'*entêtement* en matiére de Religion, contre les *diſpu-*

tes, regardant comme Monstres & ennemis détestables tous ceux qui y animent, & contre la *foi implicite*, qui, dit-il, est nécessairement suivie de l'esclavage d'une obéïssance aveugle. Ensuite il réjette la fameuse révolution en *Angleterre*, qui couta la Couronne & la vie à *Charles I*, sur l'Archevêque *Laud*. Ce Prélat qu'il peint avec des couleurs bien noires, indisposa la Nation par le Réglement & les *Canons Ecclésiastiques*, dressez en 1640. à l'Assemblée du Clergé Anglican; par l'esprit de tirannie qu'il fit paroître dans toutes les occasions, & par son ambition démesurée. Il fait à cette occasion une petite Digression sur le terrible *Tribunal de l'Inquisition*, & compare le Procédé violent de l'Archevêque *Laud*, qu'il appelle le *Pape d'Angleterre*, avec le *Saint Office*. Il l'accuse même ouvertement de Papisme, sur ce que *Madame de Motteville* dit en termes formels dans ses Memoires, comme le tenant de la propre bouche de la Reine Epouse de *Charles I*, que *Laud étoit dans le cœur bon Catholique*. „ La Domination Ecclésiastique, dit-il, n'a jamais fait aucun bien, & n'en fera jamais. Comme cette „ Domination, qui a pour objet les pensées & „ les sentimens, est en elle-même un monstre, „ & le plus grand des monstres, elle ne peut aussi „ se soûtenir que par des moiens monstrueux „. Il fait voir, que toutes les Religions & Sectes se sont persécutées dès qu'elles ont été dominantes; Et de cette Thése générale il en revient à *Laud*, qu'il accuse d'avoir fait une Inquisition de la Cour de Justice, pour persécuter les *Presbytériens* & les *Puritains* du Roiaume, qui se récrierent avec raison contre la rigueur tirannique de cet Archevêque. Mais que firent les *Presbytériens* dans la suite? „ Après avoir soupiré de la „ Persécution..... ces mêmes Presbytériens parvenus à l'Empire, userent-ils de tolerance &

„ de

„ de charité envers leurs Freres séparez? Point „ du tout. Au contraire, on ne vit jamais de „ zéle plus amer, d'esprits plus intolerans, & „ plus âpres pour la conformité la plus rigoureu- „ se„. Pour faire voir jusqu'où peut aller l'animosité en fait de Religion, il allégue l'exemple de *Daniel Tilenus* & de *deux Chapelains de Grotius*, pendant qu'il étoit Ambassadeur de *Suede* en *France*. Parlant des richesses du Clergé, l'Auteur dit, que *quinze ou vingt-mille* Prêtres qu'il y a en Angleterre, possédent la cinquiéme partie des Biens du Roiaume, & que non-obstant la suppression de bien de Monasteres, & la sécularisation de quantité de Benefices, les Revenus de l'Eglise Anglicane sont à cette heure tout aussi grands qu'ils le furent du tems du Papisme. Il fait ensuite plusieurs suppositions, fondées sur des exemples, comme il paroit par les notes, concernant divers excès qu'il condamne, comme contraires à l'esprit de l'Evangile. Enfin il rapporte en abrégé, ce qui produisit le tragique événement que la Nation célébre encore tous les ans par un jour de jeune.

Après ce Sermon vient un *Supplément en forme de Lettre addressée à un sçavant Canoniste*, qui répond parfaitement à tout ce qui a été dit ci-dessus. Il y a dans ce Livre mille choses curieuses & excellentes, dont les bornes de cette feuille me défendent de faire usage, & que le Lecteur y verra avec plus de plaisir & de satisfaction que dans un Extrait, qui ne peut jamais être assez exact, principalement quand tous les endroits d'un Livre sont également bons. Concluons donc, que

Dulcius ex ipso fonte bibuntur aquæ.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT.

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXI.

Eſt animi ingenui, cui multum debeas, eidem plurimum velle debere.

Cic. Ep. fam. l. 2. ep. 6.

POUR continuër ſans autre Préambule l'Hiſtoire de *Topal-Oſman Bacha*, le Lecteur ſe rappellera la jalouſie que le mérite de ce Général avoit fait naître. Ce fût dans ces circonſtances, que *Topal-Oſman* ſe brouilla avec un Bacha plus puiſſant que lui. Sa tête fût proſcrite, & ſes Biens confiſquez. Il ſe déroba par la fuite à la fureur de ſon Ennemi, & ſe rendit à *Salonique*, où il demeura caché quelque tems. De là ſous l'habit d'un ſimple *Leventi*, il s'embarqua ſur une Galere & paſſa à *Conſtantinople*. Pendant qu'il y emploioit ſous main ſes amis pour obtenir ſa grace, ſon Ennemi fût dépoſé. Cet obſtacle levé, ſa juſtification fût éclatante & ſolemnelle; Il fût remis dans la poſſeſſion de tous ſes Biens, & peu après nommé *Seraskier* en *Morée*.

Tous les Conſuls étant venus le ſaluër en cette qualité, il chargea ceux de *France*, d'écrire à *Malte* au Capitaine *Arniaud*, pour lui faire part de ſa nouvelle Dignité, & le prier de lui envoier un de ſes fils. La-deſſus un des fils d'*Arniaud* ſe rendit effectivement en *Morée*, & pendant deux ou trois ans qu'il y demeura, le *Seraskier* le combla de préſens, & lui procura les moiens de faire des gains conſidérables dans le Commerce. Le mérite de *Topal-Oſman* ſe développant de plus en plus, il

fût fait *Bacha à trois queuës*, & nommé *Beglier-Bey* de *Romelie*.

En 1727. le Capitaine *Arniaud*, âgé de 67. ans, passa avec son fils à *Nisse*, où *Topal-Osman* faisoit sa résidence. Ils en reçûrent l'accueil le plus favorable & le plus tendre. Il déposa en leur présence le faste de sa Dignité, les embrassa, & les fit asseoir sur le *Sopha*; Faveur singuliere, sur tout quand elle est accordée à un *Chrétien*. Il les combla d'honneurs & de présens, & leur voiage leur valût plus de 15000. Livres. En prenant congé, *Arniaud* dit à *Osman*, qu'il espéroit bien, avant que de mourir, de l'aller saluër à *Constantinople* en qualité de Grand-Vizir. L'événement a fait une prédiction de ce compliment.

Le *Grand-Vizir Ibrahim Bacha*, aiant péri dans la Révolution de 1730, eût trois Successeurs en moins d'un an. Au mois de Septembre 1731, *Topal-Osman* fût appellé pour remplir un Poste dangéreux par lui-même, & qui l'étoit encore plus, dans les circonstances délicates de ce tems-là. Il en fit avertir *Arniaud* par le *Consul François* à *Salonique*, & après son arrivée à *Constantinople*, il le fit de nouveau inviter par l'Ambassadeur de *France*, lui recommandant de ne point perdre de tems, parce qu'un Grand-Vizir pour l'ordinaire ne demeuroit pas long-tems en place.

Arniaud profita de l'avis, & vint à *Constantinople* avec son fils au mois de Janvier 1732. Aussitôt que le *Vizir* fût informé de leur arrivée, il envoia un Officier de confiance leur dire, qu'il leur donneroit audience le lendemain après-midi. On s'attendoit qu'il les recevroit en particulier, pour ne point commettre sa Dignité, en faisant à des Chrétiens un accueil qui pourroit indisposer les Grands de la Porte, sur tout dans la fermentation où les Esprits se trouvoient alors. Les deux

Fran-

François se rendirent au Palais du *Grand-Vizir* à l'heure marquée avec les présens qu'ils avoient apportez de *Malte*, parmi lesquels *douze Turcs rachettez* de l'esclavage l'emportoient sur tout le reste.

Le *vieux Arniaud* âgé de soixante & douze ans, accompagné de son fils, fût introduit chez le *Grand-Vizir*. Il les reçût en présence des plus grands Officiers de la Porte, avec des témoignages de la plus tendre affection. *Vous voiez*, dit-il, en addressant la parole aux *Turcs* qui l'environnoient, & en leur montrant les Esclaves rachetez; *vous voiez vos freres qui joüissent de la liberté, après avoir gémi dans les fers. Ce François est leur Libérateur. J'ai été Esclave comme eux*, ajouta-t-il, *j'étois chargé de chaînes, percé de coups, couvert de blessures; voilà celui qui m'a rachetté, qui m'a sauvé; Voilà mon Patron; Liberté, vie, fortune; je lui dois tout. Il a paié sans me connoître, mille Sequins pour ma rançon; Il m'a renvoié sur ma parole; Il m'a donné un Vaisseau pour me conduire où je voudrois. Où est, même le Musulman, capable d'une pareille action de générosité?* Tous les Assistans avoient les yeux fixez sur le Vieillard, qui tenoit les mains du *Grand-Vizir* embrassées. Cinq ans auparavant, *Osman* étant *Bacha de Nisse*, n'avoit pas voulu permettre, qu'*Arniaud* lui baisât la main. Mais alors il souffrit cette marque de respect & de soûmission, & crût devoir en agir ainsi en présence des Grands de l'Empire, pour qui c'eût été une faveur, eux qui se trouvent honorez de baiser le bord de la Veste d'un *Grand-Vizir*.

Topal-Osman fit au Pere & au fils diverses questions sur l'état de leur fortune, & après avoir écouté leurs réponses avec bonté, il répliqua par une Sentence Arabe, *Allah Kerim*, qui signifie, *Dieu est libéral*, ou *la Providence de Dieu est grande: Elle m'a mis en état*, ajouta-t-il, *d'adoucir vô-*

tre fort. Il envoia ensuite la plus grande partie de leurs présens, consistant en fruits, confitures, Orangers & Serins de Canarie, dont les Turcs sont fort curieux, au *Grand-Seigneur*, à la *Validé*, & au *Kislar-Aga*. Sur quoi les deux François comblez de caresses, prirent congé du Grand-Vizir, qui chargea l'Interprête de les recommander de sa part à l'Ambassadeur de *France*, & de l'assûrer, qu'il lui auroit obligation de tout ce qu'il feroit pour eux.

Il y a assûrement de la Grandeur d'ame dans la peinture que *Topal-Osman* fit de son Esclavage, & dans l'aveu public de son humiliation & des obligations qu'il avoit à son Libérateur. Mais il faudroit connoître le souverain mépris & le fond d'éloignement que les *Turcs* ont pour tout ce qui n'est point *Musulman*, & en particulier pour les *Chrétiens*, pour sentir toute la beauté & la noblesse de cette action, qui se passa aux yeux de toute sa Cour.

Le *fils du Vizir* reçût ensuite *Arniaud* & son fils en particulier dans son apartement, où il ne garda aucune mésure. Il les embrassa l'un & l'autre, les traita avec la même familiareté qu'avoit fait son Père étant encore *Bacha de Nisse*, & leur fit promettre de le venir voir souvent.

Avant leur départ ils eurent une Audience particuliere du *Vizir*, où n'aiant plus de bienséance à observer, il oublia son Rang, pour ne se souvenir que de ce qu'il devoit à *Arniaud*. Il lui avoit déja fait rembourser libéralement la rançon des douze Esclaves. Il y ajouta de nouveaux présens en argent & autres choses, pour plus de 10000. Ecus. *Topal-Osman*, qui eût voulû mésurer sa libéralité sur sa réconnoissance, qui étoit sans bornes, leur fit entendre, qu'il ne pouvoit pas faire tout ce qu'il vouloit: Finissant par leur dire, qu'un

Ba-

Bacha étoit le Maître dans son Gouvernement, mais qu'un *Vizir* à *Constantinople* avoit un plus grand Maître que lui.

Au mois de Mars 1732. *Topal-Osman* fût déposé, au grand régret de tous les gens de bien. La disgrace du *Mufti* avoit précédé la sienne. *Osman* soûtint ce révers avec une parfaite résignation comme l'aiant prévû. Il sortit du *Sérail* avec la même tranquillité qu'il y étoit entré; Et se souvenant de son Bienfaiteur, à qui il avoit permis par un ordre exprès avant son départ, de charger *gratis* un Vaisseau de blé à *Salonique*, il fit écrire à ceux à qui ledit ordre étoit addressé, d'être exacts à ce qui leur avoit été enjoint, ajoutant, que s'ils y manquoient pour si peu que ce fût, il leur feroit voir qu'il n'étoit pas mort. Si la réconnoissance, toute naturelle qu'elle est aux cœurs généreux, passe pour une vertu rare, sur tout chez les Grands, il faut avouër, qu'elle reçoit ici un nouvel éclat, par la circonstance & le moment où *Topal-Osman* rappella le souvenir d'*Arniaud*.

Aiant été nommé *Bacha de Trebisonde*, *Osman* partit pour s'y rendre; Mais il reçût sur la route de nouveaux ordres pour aller commander en *Perse* à la place d'*Ali-Bacha*, qui venoit d'être nommé à la sienne. Il y a rendu de grands services à la Porte, jusqu'à sa mort, arrivée il y a quelque tems, aiant été tué dans une Action contre les *Persans*.

C'est à présent au Lecteur à faire toutes les réflexions qu'un exemple si rare de générosité, de grandeur d'ame & de réconnoissance peut faire naitre. Il doit d'autant plus frapper, que *Topal-Osman* ne devoit toutes ses belles qualitez qu'à son bon cœur & à la seule nature. Quel modele de vertu, si sa raison avoit été éclairée par les lumiéres du Christianisme!

NOUVELLES LITTERAIRES.

Il a paru depuis peu un Livre, petit à la vérité, mais très curieux, & qui peut être d'un grand usage. Il a pour Titre, (a) *Legs d'un Ancien Médecin à sa Patrie*, &c. L'Auteur dit d'avance, que son dessein n'est pas de suivre la route ordinaire sans s'en écarter, ni de copier quelqu'autre de ses Confreres, mais qu'il se propose de toucher quelques parties de la Médecine dont l'intelligence est la plus nécessaire, & qui n'ont pas été assez dévelopées. Au reste *M. Dover* ne parle que par experience, & s'exprime par tout, comme un Homme qui est très sûr de son fait. Il commence par les *Maladies chroniques*, qui étant les plus difficiles à guerir, sont d'ordinaire aussi les plus difficiles à connoître. Ensuite viennent les *Maladies aiguës*. Il traite aussi en peu de mots des *fluides* du Corps humain; Article, dit-il, dont l'intelligence est de la derniere importance, parce que c'est proprement le siége de toutes les Maladies. *La Goute* tient le prémier rang. Cette maladie opiniâtre n'est, à son avis, pas la plus difficile à guerir. Quelques exemples qu'il allégue lui servent à prouver sa These, & il enseigne en même-tems des remedes, non seulement pour soulager les douleurs, mais aussi pour guerir radicalement. Il traite ainsi toutes les autres maladies dont il parle. Après en avoir donné les signes diagnostiques & les sympto-

(a) Voici le Titre tout entier: *Legs d'un ancien Médecin à sa Patrie, contenant ce qu'il a recueilli lui-même pendant XLIX. ans de Pratique; Ou Exposé des diverses maladies qui surviennent au Genre humain, fait avec tant de clarté, que chacun y peut réconnoître la nature de son mal, avec les divers remedes pour chaque maladie, fidélement indiquez. Le tout à l'usage des Familles. Composé en Anglois par Mr. Dover, Bachelier en Medecine, & traduit en François par un de ses Amis. A la Haye, chez Henri Scheurleer 1734.*

phores, il explique la cause du mal; d'où il passe à sa méthode therapeutique, qui est souvent fort contraire à la routine ordinaire, mais qu'il confirme pour la plûpart par des exemples, où il nomme les gens, pour ne pas être crû en imposer. Il en veut en plusieurs endroits aux *Médecins de son Païs*, qu'il accuse d'ignorance sur divers points; & de trop d'attachement aux préceptes de la faculté, auxquels, dit-il, ils sacrifient souvent leurs malades, crainte d'être décriez comme Novateurs, s'ils s'en écartoient. *Les Cas Scorbutiques*, ajoute-t-il sont communement d'une grande ressource aux Practiciens, car lorsqu'ils rencontrent une Maladie qu'ils ne connoissent guéres, ils la rangent sans autre examen dans la classe des maladies scorbutiques: Et voilà sur quel fondement nous hazardons quelque fois nos vies. *Mr. Dover* est fort pour le *Mercure*, qu'il appelle le *Miracle de la nature*, & l'*un des plus grands bienfaits du Créateur en fait de matiere médicinale*. Outre ce qui en est répandu dans tout le Livre, on trouve à la page 80. une Digression sur ce sujet qui mérite certainement d'être lûe; Et à la page 182. il y a une Lettre qui confirme les surprenans effets de ce Minéral dans un *Asthme héréditaire*. Parlant de la *Consomption*, *Mr. Dover* préfére de fréquentes Saignées, mais en petite quantité, à l'exercice du Cheval, recommandé par l'Illustre *Sydenham*. Il allégue deux cures déséspérées: Dans l'une, le malade, quoiqu'à l'extrêmité, fût saigné 30. fois en huit semaines de têms, & chaque fois on lui tira 6. onces de sang, ce qui fait 180. onces qu'il perdit en moins de deux mois; L'autre souffrit 50. Saignées, & tous les deux furent parfaitement rétablis & vêcurent encore plusieurs années. La quantité de sang qu'il fit tirer à un homme attaqué de *Pléuresie* est encore plus surprenante, puisqu'il lui fit quitter à diffé-

férentes réprises jusqu'à 160. onces. Selon le calcul commun, on compte qu'un Homme a environ 300. onces de Sang, en forte que ce malade perdit tout le sien à 40. onces près. Non-obstant cela il fût gueri. L'article où *Mr. Dover* traite de la *Peste* est extrêmement curieux. Il s'y déchaîne entre autres contre les *Véficatoires*, qu'on estime généralement d'un usage si essentiel contre ce terrible fleau, que les gens qui en sont attaquez, se croiroient privez du plus souverain de tous les remedes, s'ils étoient dans la nécessité de descendre dans le tombeau avec leur peau entiere. Mais, à ce que l'Auteur dit lui-même, il s'est fait une loi, de n'être plus si facile à acquiescer aux diverses opinions reçûës dans la *Philosophie naturelle*, contre la méthode de tant d'autres, toujours prêts à jurer sur la parole de leurs Maitres. Il seroit à souhaiter que tous les Médecins en fissent de même. Il faudroit copier le Livre de *Mr. Dover* d'un bout à l'autre, pour rapporter tout ce qui mérite l'attention des gens d'Esprit, & particulierement de ceux, qui veulent bien consacrer leur ministere à la conservation, ou au rétablissement du plus précieux dépôt que nous aions après la vie, je veux dire de la santé. Ce qu'il y a de plus recommendable dans tout l'Ouvrage, c'est que pour peu de connoissance qu'on aie de la nature, tout Lecteur intelligent y peut apprendre à connoître lui-même son mal, & en cas de besoin dévenir son propre Médecin. Je dis, *en cas de besoin*, parce que je ne prétens pas me brouiller avec la faculté.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE, NOMBRE LXXII.

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.
Æneid. l. 1.

LORSQU'ON considere la maniere dont *Rome* a été fondée, on ne peut voir sans étonnement qu'une troupe de brigans ait pû devenir en si peu de tems une Societé policée, capable de former un Etat florissant. Cette Societé se fait des Loix, & donne au dédans & au déhors l'exemple des plus rares vertus. Elle fait la guerre à ses voisins, & vient à bout de les subjuguer tous successivement. Sa puissance se fait sentir ensuite au-delà des mers. *Rome* détruit *Carthage*, & bientôt après, elle asservit toutes les Nations. Sept cent ans après sa fondation, elle est la Maîtresse du Monde.

L'établissement de la *Monarchie Françoise* n'a rien qui soit comparable à la fondation de la *République Romaine*. Les exploits de *Childeric* & de *Clovis*, son fils, qui s'emparerent des *Gaules*, sont glorieux pour la Nation, mais ne surprennent point. *L'Empire Romain*, déchiré par des guerres civiles, étoit de tous côtez exposé aux invasions des *Barbares*. Un Etat si vaste & si mal gouverné ne pouvoit plus subsister. Les *François*, qui dès le second siécle de l'*Ere Chrétienne* avoient commencé à attaquer l'Empire, se rendirent enfin les maîtres des *Gaules* dans le cinquiéme.

On a crû communément jusqu'ici, que c'étoit à titre de conquête que les *François* s'y étoient établis; parce qu'il n'y a jamais eu aucun Auteur qui

ait paru dire le contraire. L'*Ouvrage* (*a*) *de Mr. l'Abbé du Bos*, qui vient de paroître, a pour but de détromper le Public de ce préjugé. Qu'importe, dira-t-on, d'être éclairci sur ce point d'histoire, qui paroît assez indifférent. Mais, selon l'Auteur, „ ce préjugé est la source de plusieurs er-„ reurs préjudiciables, touchant l'origine & la „ nature des Fiefs, & des illusions qui sous le „ regne de *François I.* introduisirent dans le Roiau-„ me la maxime: *Qu'il n'est point de terre sans Sei-„ gneur.*

Le systême de *M. l'Abbé du Bos* est donc important par lui-même, & digne de toute l'attention des Sçavans. Son Livre, rempli d'observations très-curieuses, est écrit d'ailleurs avec une netteté & une logique peu communes parmi les *Antiquaires.* Le *P. Daniel* s'est rendu très-recommandable par la maniere dont il a débroüillé le cahos du commencement de l'Histoire *de France.* Quoique *Mr. l'Abbé du Bos* ait poussé ses recherches beaucoup plus loin, & qu'il ait bien autrement approfondi la matiere, il n'est pas moins clair ni moins méthodique.

L'*Histoire critique de l'établissement des François dans les Gaules*, est proprement une Dissertation historique, qui en développant le systême de l'Auteur sur la maniere dont les *François* sont entrez dans les *Gaules* & y ont fondé une Monarchie, instruit le Lecteur sur plusieurs points dignes de sa curiosité. Mais qui ne seroit pas étonné, qu'un Ecrivain célebre, qui s'est jusqu'ici distingué par des réflexions judicieuses sur la *belle Littérature* & sur les *Arts*, ait trouvé dans lui-même assez de ressource & de courage, pour transporter, avec succès ses études à des objets si différens, & pour consacrer ses veilles à l'éclaircissement de tant d'Au-

(*a*) *Histoire critique de l'établissement des François dans les Gaules*, 3. vol. in 4.

d'Auteurs barbares, & de l'hiſtoire des prémiers Rois François plus barbares encore? Donnons une idée de cet Ouvrage important, & apprenons à ceux qui ne le connoiſſent pas encore, combien il mérite qu'ils le connoiſſent. Au reſte, ce que j'en dirai ſera fort au-deſſous de ce qu'il renferme d'excellent.

Sur la fin du cinquiéme ſiécle & au commencement du ſixiéme, les Provinces des *Gaules* paſſerent ſucceſſivement ſous la domination des *François*. Lorſque ce grand évenement arriva, il y avoit déja deux-cens ans que les *Francs* ou *François* étoient établis ſur la rive du *Rhin*. La Nation *Françoiſe* étoit alors partagée en différentes *Tribus*, dont chacune avoit ſon Roi ou Chef particulier. Les *Romains* eurent toujours ſoin d'entretenir la paix avec cette belliqueuſe Nation, qui devint alliée de l'Empire. On vit même les *François* porter quelquefois les armes contre d'autres *Tribus de François*, qui avoient commis des actes d'hoſtilité contre les *Romains*. Les tentatives de ces *Tribus*, pour ſécoüer le joug de l'*Empire Romain* & s'établir dans les *Gaules*, furent inutiles avant le cinquiéme ſiécle. Elles étoient encore toutes en deçà du *Rhin* en 407. quand les *Vandales* & les autres barbares firent une irruption dans les *Gaules*. Les *François* ſe comporterent en cette occaſion comme de *fidéles Alliez de l'Empire*: ils ſe firent tailler en pieces, en diſputant aux *Vandales* le paſſage du *Rhin*. Alors les *deux Aquitaines*, la *ſeconde*, la *troiſiéme* & la *quatriéme Lyonnoiſes*, après avoir chaſſé les Officiers de l'Empereur, ſe confédérerent, & s'érigerent en République.

Rome aiant été priſe & ſaccagée par *Alaric*, les *Gaules* devinrent le théatre d'une guerre civile, & à la faveur de ces troubles les *Viſigots* s'y établirent. En même tems différens eſſains de peuples de *Germanie* paſſerent le *Rhin*, & quelques Tribus de *François* furent de ce nombre. *Aëtius*, *Général*

Romain les obligea de répasser le Fleuve, ou de réconnoître l'autorité de l'Empire. Les *François Saliens*, dont *Clodion* étoit Roi, & qui habitoient vers *Tongres*, se saisirent de *Cambrai* vers l'an 443. & se rendirent maîtres du païs qui est entre cette Ville & la *Somme*. Les *François Ripuaires* s'emparerent en même tems d'une partie du païs renfermé entre le *bas-Rhin* & la *basse-Meuse*.

Comme *Attila Roi des Huns* menaçoit alors les *Gaules* d'une invasion, les *Romains* jugerent à propos de faire alliance avec les *François*. *Mérovée* battit les *Huns* dans les *Champs Catalauniques* en 454. *Odoacre Roi des Ostrogots* aiant pris *Rome* en 476. & détruit l'Empire Romain en Occident, les *Gaules* tomberent dans une espèce d'*anarchie*. Des Officiers Romains se rendirent maîtres de différens Cantons, mais au nom de l'Empereur. *Childeric Roi des François Saliens* laissa par sa mort, arrivée en 481, à *Clovis* son fils un petit Roiaume, composé du *Tournaisis* & de quelques contrées voisines. *Clovis*, en trente ans de regne, se rendit maître des *deux tiers des Gaules*, sans se déclarer néanmoins ennemi de l'Empire: il porta, comme son pere, le Titre de *Général des Armées Romaines*. Il est vrai qu'il chassa du *Soissonnois* un Officier Romain nommé *Siagrius*, qui s'y étoit cantonné & gouvernoit ce Païs en Souverain: mais ce fût une guerre particuliere contre un Romain, & non contre l'Empire.

Ce fût, selon *Mr. l'Abbé du Bos*, par voie de négociation, que vers l'an 492. *Clovis* fit réconnoître son pouvoir entre la *Somme* & la *Seine*; les Provinces confédérées, dont nous avons parlé, se soumirent à lui volontairement, & il n'attaqua à force ouverte que les *Visigots*, sur lesquels il fit des conquêtes. L'expedition contre ces Barbares fût approuvée par l'Empereur d'*Orient*, au moins après l'évenement. *Clovis* se vit alors révêtu de la dignité de *Consul*, qui lui donna le *pouvoir civil*

avec

avec le *pouvoir militaire*, qu'il avoit déja. Ce Prince subjugua ensuite tous les autres *François*; il se défit de tous leurs Souverains particuliers, & obligea chacune de ces *Tribus*, sur lesquelles ils régnoient, de le réconnoître pour leur Roi.

Les *enfans de Clovis* firent dans la suite d'autres conquêtes sur les *Bourguignons*. Enfin les *Ostrogots* céderent aux *François* ce qu'ils possedoient dans les *Gaules*, & *Justinien Empereur d'Orient* confirma cette cession par un Diplome autentique. Cet Acte célébre transporta à la *Monarchie Françoise* tous les droits de la *Monarchie Romaine sur les Gaules*. L'Auteur conclut de tous ces faits, que les *François* ne se sont point rendus maîtres des *Gaules* comme des *Conquérans barbares*, mais *par la voie des Traitez*.

L'établissement des *François* dans les *Gaules* est néanmoins représenté par nos Annalistes sous la forme d'une Conquête. *Frédégaire*, Abbréviateur de la grande *Histoire de Grégoire de Tours*, dit expressément, que ce fût une conquête sur l'Empire Romain. Il écrivoit environ deux-cens ans après *Childeric*. Mais *Mr. l'Abbé du Bos* prouve, que *Frédégaire* a mal entendu le sens d'un endroit de l'Histoire de *Grégoire de Tours*. *Frédégaire* dépeint *Childeric* comme l'*ennemi des Romains*; il dit qu'il porta les armes *contre* l'Empire; au lieu que *Grégoire de Tours* dit positivement, qu'il porta les armes *en faveur* de l'Empire. Voilà cependant ce qui a trompé tous les Auteurs qui ont écrit depuis *Frédégaire*: ils ont dit, sans balancer, que *Childeric & Clovis avoient fait la guerre aux Romains dans les Gaules*, & leur avoient enlevé cette portion considérable de leur Empire. L'Auteur des *Gestes des François* a surtout adopté cette erreur. C'est le prémier Historien de la *France* qui ait écrit après *Frédégaire*, sous le regne de *Thierri de Chelles*, vers l'an 720. L'un & l'autre, selon *M. l'Abbé du Bos*, étoient fort ignorans, parce qu'ils vivoient dans un Siécle ignorant & barbare. Les au-

tres Hiſtoriens qui écrivirent dans le huitiéme, dans le neuviéme & dans le dixiéme ſiécle, l'Hiſtoire de *France*, n'avoient pas plus de lumieres: Et quelle fût la cauſe de la groſſiereté & de la profonde ignorance de ces ſiécles? La guerre, qui éteignit les Lettres dans toute l'*Europe*, & ſurtout dans les *Gaules*.

L'Auteur, après avoir tracé le caractere de tous ces anciens Hiſtoriens, fait voir comment il eſt arrivé, qu'on a été juſqu'ici dans l'erreur, par rapport à l'*ancienne Hiſtoire de France*. La difficulté de l'éclaircir étoit extrême : Tous les Ecrivains ont mieux aimé ſe copier l'un l'autre. . „ Une pa-
„ reille tâche, dit il, eſt bien rébutante pour un
„ Auteur, ſurtout quand il ne la regarde que
„ comme le commencement de ſon travail, par-
„ ce qu'il a entrepris de donner une *Hiſtoire de*
„ *France complette*. Il prend donc le parti de met-
„ tre en ſon ſtile l'hiſtoire de *Clodion*, de *Méro-*
„ *vée*, de *Childeric* & de *Clovis*, telle qu'elle ſe
„ trouve dans les Livres de ſes dévanciers, afin
„ de paſſer le plutôt qu'il lui ſera poſſible à la
„ partie des Annales, moins difficile à compoſer.
„ C'eſt ainſi qu'un Voiageur, obligé à traverſer
„ les *Alpes* pour ſe rendre à *Milan*, ſe hâte de
„ ſortir d'une contrée ſi déſagréable, pour entrer
„ plûtôt dans les plaines riantes de la *Lombardie*.
„ Ce n'a été peut-être, ajoûte-t-il, qu'en vûë de
„ s'épargner le travail, dont il eſt ici queſtion,
„ que le *Pere Daniel* a voulu que les Rois, pré-
„ déceſſeurs de *Clovis*, n'euſſent point conſervé
„ aucune des acquiſitions qu'ils avoient faites
„ dans les *Gaules*, & que ç'ait été ce Prince, le-
„ quel y ait jetté les *prémiers fondemens de la Mo-*
„ *narchie Françoiſe*.

Le *prémier Livre* de l'Auteur contient l'*expoſition de l'état des Gaules & de l'Empire d'Occident au commencement du cinquième ſiécle*, & fait voir que l'état des *Gaules* a été ſous *Clovis*, & ſous ſes pré-

miers

miers Successeurs, à peu près le même qu'il avoit été sous les derniers Empereurs.

Dans le *second Livre*, il raconte tout *ce qui s'est passé dans les Gaules, depuis la grande invasion que les Barbares y firent en 407. jusqu'à l'année 456.* Cet évenement disposa les *Romains des Gaules* à se jetter entre les bras des *François*, pour en être sécourus.

Le *troisiéme* comprend le *regne de Childeric & celui de Clovis, jusqu'au tems où il se fit Chrétien.* Le reste du regne de ce Prince occupe le *quatriéme & le cinquiéme Livre, jusqu'à l'année 536.* Le *sixiéme & dernier Livre contient l'exposition de l'état des Gaules sous le regne de Clovis & de ses prémiers Successeurs.*

Je n'ignore pas, dit *M. l'Abbé du Bos*, que ces discussions fatiguent souvent le Lecteur, qui trouve bien plus d'agrément dans une *Histoire ordinaire*, qui n'interrompant sa narration que par des réflexions intéressantes & courtes, n'emploie d'autres preuves que des *Notes* & des *Citations marginales.* Je compare, ajoûte-t-il, toutes les discussions dont l'*Histoire critique* est obligée de se charger, au *harnois* qu'endossoient les hommes d'armes des derniers siécles, qui les rendoit presque invulnérables, mais qui leur ôtoit presqu'en même tems l'agilité & la bonne grace, qu'ils auroient eues s'ils n'avoient point été surchargez de fer. „ Obligé, comme je le suis, continuë-t-il, à dé„ tromper & à persuader à la fois, j'ai dû choisir „ le genre d'écrire le plus propre à convaincre, „ quoiqu'il fût le moins propre à plaire.

Ceux qui aiment l'érudition & le raisonnement, ne seront pas de l'avis de *M. l'Abbé du Bos*; & quoiqu'il en dise, ils trouveront autant de plaisir à s'instruire solidement par la lecture de son ouvrage, que si on s'étoit proposé de les amuser par un enchainement de faits douteux, donnez pour certains sans aucunes preuves.

Je me suis borné jusqu'ici au *Discours préliminaire* de l'Auteur. Ceux de qui la *République des Lettres* a droit d'attendre des *Extraits plus réguliers des Ouvrages nouveaux*, ont un champ vaste dans les six Livres auxquels je n'ai point encore touché: ils y trouveront une moisson abondante, & de quoi donner de justes loüanges à l'Auteur, pour tant de sçavantes découvertes, & pour ses solides raisonnemens. Comme on ne sçauroit faire connoitre trop tôt les bons Livres, je me suis hâté de dire au Public ce que je pense de celui-ci; je ne doute pas que dans la suite le suffrage de plusieurs autres plumes ne confirme le mien.

J'ajoûterai ici, que le *systême de M. l'Abbé du Bos* anéantit entiérement celui du *Comte de Boulainvilliers*, *sur l'ancien Gouvernement François*, *sur l'origine & les privileges de la Noblesse*, & *sur les féodalitez*. Il fait voir clairement que les *Gaulois* & les *Romains* n'ont point été débellez & subjuguez par les *François*, & par conséquent n'ont point été réduits à la condition de *Serfs* & d'*Esclaves* par ces prétendus Vainqueurs. En un mot, toutes les ideés, que nous avons eües jusqu'ici sur le commencement de la *Monarchie Françoise*, sont renversées, par des raisonnemens qu'il me paroît bien difficile de réfuter. Mais pour en sentir la force, il faut lire le Livre entiérement, de suite, & avec attention.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE, NOMBRE LXXIII.

Quam ſçit uterque lubens, cenſebo exerceat artem.

Horatius.

ON n'a point encore vû d'Auteurs qui aient réuſſi également dans le *Comique* & dans le *Tragique*. Il eſt vrai que *Corneille* a fait *le Menteur*, & *Racine les Plaideurs*, & qu'on peut mettre ces deux Comédies au rang des Piéces eſtimables. Mais qu'on me faſſe voir un *bon Auteur Comique* qui ait fait une *bonne Tragédie*. Ceux qui ont le talent de faire pleurer, peuvent quelquefois faire rire; Mais ceux qui ſe diſtinguent dans l'art de faire rire, ne ſçauroient faire de même dans celui de faire pleurer. Cela ne pourroit-il pas ébranler un peu le préjugé où nous ſommes, qu'il eſt plus difficile de réuſſir dans la Comédie que dans la Tragédie?

PARALELLE DE LA TRAGE'DIE ET DE LA COME'DIE.

Lorſqu'un *Auteur Tragique* ſe met à écrire une *Comédie*, il ne fait que baiſſer le ton: le génie qu'il a pour l'invention, & pour la diſpoſition d'un ſujet dans le *genre tragique*, le ſert également dans le *genre comique*. Il ne s'agit que d'écarter le *noble*, le *grand*, le *pathétique*, qu'il a dans l'eſprit, & de ſubſtituër des Bourgeois à des Héros, des Modernes à des Anciens. La plûpart des *Tragédies* formeroient aiſément le *fond d'une bonne Comédie*, ſi on changeoit le caractére des Perſonnages, & ſi on donnoit un tour un peu différent à l'intrigue & au dénouëment. Il en eſt ainſi de pluſieurs *Comé-*

dies, qui pourroient par le même moien devenir des *Tragédies*. Mais *il n'est pas si aisé aux Auteurs Comiques de prendre le ton tragique, qu'il l'est aux Auteurs Tragiques de prendre le ton comique*; parce qu'il est toujours plus pénible de monter que de descendre.

Observons d'ailleurs, que comme nous avons plus de penchant pour rire que pour pleurer, il semble qu'il devroit être moins aisé de faire pleurer, que de faire rire. Le mal qu'on dit des autres réjouït toujours notre malignité. La Satyre est comme naturelle à l'homme; son orgueil se nourrit du ridicule des autres, & n'a garde de s'appliquer celui qu'on lui représente sur la Scène. Mais est-il également dans la nature de l'homme de s'affliger des maux d'autrui, surtout s'il s'agit de gens qu'on n'a jamais connus, & avec lesquels on fait connoissance pour la prémiére fois? Quel art ne faut-il pas pour venir à bout d'intéresser pour ces personnages, qui étant des Rois & des Princes, ne sont point dans un sens nos semblables? Cependant l'*Auteur tragique* nous rend attentifs, nous intéresse, nous touche, nous plaît, nous fait verser des larmes. Quelle séduction! *Il faut donc plus de génie, plus d'adresse, plus d'effort, pour réüssir dans le tragique, que dans le comique.*

Mais d'un autre côté, on sçait combien il est difficile de *faire rire les gens d'esprit*. Ce sont pourtant ceux-là seulement qu'il s'agit de réjoüir dans la *Comédie*. Car s'il ne s'agissoit que de *faire rire des sots*, l'ouvrage seroit aisé. Le rire d'un homme d'esprit, est l'effet d'une surprise agréable. Il faut donc le surprendre, & lui plaire en même tems: voilà la difficulté. Pourquoi certaines *Comédies métaphysiques* ne sont-elles point des Comédies? C'est parce que ce ne sont que des *Dialogues ingénieux*, qui ne joignent point à l'agrément cette sorte de surprise, qui produit le comique, & excite à rire: surprise qui doit frapper vivement l'imagina-

tion du Spectateur, par des *images plaisantes*, & non son esprit par des pensées recherchées, & par un ridicule sombre & triste.

Ajoûtez à cela, que la *Comédie* nous avilit en quelque sorte, en rabaissant l'humanité: elle peint des hommes comme nous: elle rend nos semblables ridicules: notre orgueil en ressent le contre-coup, malgré notre malignité, qui en est flattée. De là vient que la réflexion étouffe le rire, qui étant toujours l'effet de la surprise, ne peut être qu'un mouvement passager, qui cesse promtement. Aussi rit-on rarement plusieurs fois du même trait: on s'y accoûtume, & il ne laisse dans l'ame que quelques traces du prémier plaisir qu'il a causé. La *Tragédie* au contraire nous éleve & nous agrandit; elle met sous nos yeux des personnages du plus haut rang; elle nous tire en quelque sorte de notre état & de notre sphere. Notre orgueil est encore mieux flatté par là, que par la censure des défauts de nos pareils. Il est si aisé d'ailleurs de piquer notre curiosité & d'intéresser notre coeur, pour peu qu'une intrigue soit nouée: nos passions sont, comme, l'on dit, des cordes toujours tenduës, qu'un rien ébranle; & cet ébranlement est la source d'un grand plaisir: plaisir, dans la *Tragédie*, noble & durable, que la réflexion augmente, loin de le faire cesser; parce qu'il n'est point l'effet d'une surprise momentanée.

Il semble donc, à prendre la chose de ce côté-là, qu'un *Auteur tragique*, qui ne réüssit point, a grand tort, ou qu'au moins il lui est bien plus difficile d'échoüer qu'à un *Auteur comique*. Donc *il est plus aisé de réüssir dans le tragique que dans le comique*.

Voilà le *Pour & le Contre*; c'est au Lecteur à décider. Que ne puis-je le lui présenter également sur tous les sujets; mais tout n'est pas *problématique*. C'est la seule réponse que je puis faire à ceux qui se plaignent, que je ne remplis pas toujours mon Titre. Quand je parle des Livres nouveaux,

au moins on a pû remarquer, que je critique de bonne foi *à charge* & *à décharge.*

ARTICLE LITTE'RAIRE.

Le Public attendoit depuis long-tems l'Edition complette des *Oeuvres diverses de Mr. l'Abbé de Chaulieu*, que M. D. L. vient enfin de lui donner. Celle de *Roüen* en 1728. & celle de *la Haye* en 1731. sont si défectueuses, que l'on ne peut exprimer l'obligation que l'on a au nouvel Editeur. Il n'y a, dit-il, que *deux Manuscrits entiers des Ouvrages de M. l'Abbé de Chaulieu*, dont l'un est entre les mains de *M. le Chevalier de Talvandre* neveu de l'Auteur, qui ne veut point s'en défaire, & l'autre entre les mains de celui qui donne la présente Edition. Ainsi les prémiers Editeurs n'ont pû rassembler que ce qu'ils ont trouvé d'épars dans différens Cabinets ou Recuëils, & n'ont donné par conséquent qu'*une très-petite partie d'un tout assez considérable.*

La Copie, ajoûte-t-il, sur laquelle ces Oeuvres ont été imprimées, fût faite en même-tems que le Recuëil original, en présence de l'Auteur; en sorte que c'est lui-même qui a placé les Pieces dans l'ordre où on les trouve ici. Il a fait les Titres, les changemens, les corrections que l'on y peut remarquer. Il ne consentit qu'on en prît une Copie, qu'à condition qu'on n'en feroit aucun usage de son vivant. Cette condition n'a été que trop bien remplie, puisqu'on ne fait paroître ce Recuëil que treize ans après sa mort.

L'Editeur ajoûte, qu'on auroit supprimé la plus grande partie des *Lettres en Prose*, parce que ce n'étoit pas l'intention de l'Auteur qu'elles fussent renduës publiques, si on n'avoit fait réflexion qu'elles ont déja paru dans les autres Editions; & que plusieurs personnes n'auroient peut-être pas été contentes de cette suppression. En effet, quelques mauvaises que soient les autres Editions, on

les auroit peut-être préférées à celle-ci, si les Lettres en Prose y eussent manqué : mais heureusement tout s'y trouve, & rien n'y manque d'ailleurs du côté de l'*exactitude* & de la *beauté de l'impression*.

Guillaume Amfrye de Chaulieu, Prieur de Saint George en l'Isle d'Oleron, Seigneur de Fontenay, nâquit dans cette Terre en 1639. Il étoit fils de *Jacques-Paul Amfrye de Chaulieu, Maître des Comptes à Roüen, avec Brevet de Conseiller d'Etat*. Cette Famille est, dit-on, originaire d'*Angleterre*, d'où elle a passé en *basse-Normandie*. Ils y ont possedé des Terres considérables, entr'autres celle de *Saint Martin de Talvandre*, où l'on voit encore les Tombes de leurs Ancêtres. *Jacques-Paul de Chaulieu* pere de l'Auteur, fût emploié par la *Reine mere*, & par le *Cardinal de Mazarin*, à l'échange de la Principauté de *Sedan*. Ce fût le succès de cette négociation qui lia *Messieurs de Chaulieu* avec la *Maison de Bouillon*.

L'Abbé de Chaulieu fût dans sa prémiére jeunesse envoié à *Paris*, & mis au *Collége de Navarre* pour y faire ses études. Il s'y trouva avec *M. le Duc de la Rochefoucault*, & avec *M. l'Abbé de Marsillac*; & par un sentiment naturel à un homme de condition, il rechercha l'amitié de ces deux jeunes Seigneurs. La douceur de son caractére la lui acquit, & la lui fit conserver. Ce fût par-là qu'en sortant du Collége, il eût d'abord entrée dans la meilleure compagnie ; chose, dit l'Editeur, bien avantageuse, & même absolument nécessaire aux gens de Lettres, *qui ne doivent jamais écrire que pour elle*, & dont les Ecrits ne sçauroient plaire, s'ils ne se ressentent de sa fréquentation. L'Editeur entend sans doute certains *Ecrits*, faits pour être lûs de tout le monde ; car je ne crois pas qu'il ait prétendu que les gens de Lettres, lorsqu'ils travaillent sur des matieres sçavantes, doivent songer à écrire pour ce qu'il appelle la *bonne compagnie*. Ce seroit souvent écrire très-superficiellement & pour

les ignorans. D'ailleurs *Voiture* & *Benſerade* ont écrit pour la *bonne compagnie de leur tems* : celle d'aujourd'hui ne goûte gueres leurs Ouvrages. Ecrire pour la bonne compagnie, n'eſt autre choſe que ſuivre le *goût à la mode*, tel qu'il eſt, bon ou mauvais. Croit-on que ce ſoit la *bonne compagnie* qui ait formé *Corneille*, *Racine*, *Deſpréaux* ? Ne ſont-ils pas devenus des Auteurs célebres par la ſupériorité de leur génie & de leurs talens, & par leur grande application au travail ? La vraie *bonne compagnie pour les Auteurs*, ce ſont, à mon gré, les Ecrivains anciens & modernes qui ſe ſont diſtinguez. Le *beau monde*, qu'ils fréquentent trop, les rend bien ſouvent ignorans & préſomtueux. La plûpart des Ecrivains célebres ont vécu dans la rétraite & dans l'éloignement du monde.

M. l'Abbé de Chaulieu avouoit *Chapelle* pour ſon Maître ; c'eſt de lui qu'il apprit l'Art des rimes rédoublées. On trouve dans ſes Poëſies *les graces jointes à l'harmonie*, avec cette liberté aimable, qui, à la vérité, va quelquefois juſqu'à la négligence, mais qui porte par tout un *caractére original*. *L'Abbé de Chaulieu* ne raiſonne pas toujours avec une juſteſſe extrême, parce qu'il ramene tout aux graces, à la nature, au ſentiment & aux images. Rien n'eſt plus opposé à la *vraie Poëſie* que le *raiſonnement méthodique*, & un *Poëte Géometre* ſera toujours un *Poëte froid & inſipide*. Enfin *l'Abbé de Chaulieu* eſt un *homme du monde* & un *bel eſprit*, qui n'a écrit que pour ſon plaiſir & pour ſes amis.

Dans les Editions qui ont paru juſqu'ici de ſes Poëſies, on a toujours placé celles du *Marquis de la Fare*. C'eſt ainſi que les *Poëſies de Tibulle* ſont toujours jointes à celles de *Catulle*. La maiſon de *l'Abbé de Chaulieu* étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour, & de plus diſtingué dans la République des Lettres. *M. Rouſſeau*, dit l'Editeur, qui dès ce tems-là étoit à juſte titre *à la tête des beaux Eſprits de la France*, &

que

que *Messieurs de la Fare* & *de Chaulieu* avoient admis dans leur plus intime société, en faisoit & en partageoit les délices. Combien de fois a-t-il chanté ces délicieux *Soupers du Temple*, où l'esprit n'étoit que sentiment, où jamais il ne fût question de ces *Dissertations pédantesques*, *de ces propos affectez*, *ni de ces locutions précieuses*, qui font honte au sens commun, & que quelques-uns regardent néanmoins comme la fleur du bel esprit. *L'Abbé de Chaulieu* mourût à la fin de 1720.

Il est inutile de faire ici l'éloge de ses Poësies. Elles passeront sûrement à la posterité, & leur réputation qui croîtra toujours, ne contribuëra pas peu à plonger de plus en plus dans les ténebres de l'oubli certaines Poësies vantées il y a vingt ans, que personne ne s'avise plus de lire aujourd'hui.

Sur le Mariage d'une Coquette,

Epigramme Angloise.

Chloe, a coquet in her prime,
The vainest fickleſt thing alive;
Behold the strange effects of Time:
Marries and doats at forty-five.

Thus Weathercocks, who for a while,
Have turn'd about with every blast,
Grown old, and destitute of oil,
Rust to a point, and fix at last.

„ *Cloé*, qui fût dans sa jeunesse toujours volage
„ & coquette, se marie enfin à quarante-cinq ans,
„ & n'aime plus que son Mari. Admirez les étran-
„ ges effets du tems. C'est ainsi que les Giroüet-
„ tes, après avoir été long-tems le joüet des Vents,
„ se roüillent en vieillissant, & se fixent à un point.

Le Triomphe de l'Amour.

à Cloris.

Un jour l'Enfant aîlé qu'on adore à *Cythere*.
Pour qui les Dieux & les Mortels
Elevent dans leur cœur des Temples, des Autels,
Fût disgracié par sa Mere.
Plein de dépit & de colére,
D'un vol leger *l'Amour* vint jusqu'ici
Des Jeux, des Ris & des graces suivi:
Il inspira par tout l'art d'aimer & de plaire.
Faisons naître, dit-il, dans ce charmant séjour
Pour le triomphe de l'Amour,
Une Beauté frappante, une *Venus* nouvelle,
Dont les attraits me vengent des mépris
De la trop altiére *Cypris*.
Par un petit battement d'aîle,
Il vous donna le jour, belle *Cloris*.
Les Immortels du haut de l'Empirée,
Admirerent en vous une autre *Cytherée*.
Plein de ravissement en cet aimable jour,
Chaque Dieu fût d'intelligence
A faire éclater sa puissance,
Pour rendre plus parfait l'ouvrage de l'Amour,
Jupiter vous fit don d'une ame généreuse;
Junon vous décora d'une noble fierté;
Le *Dieu des Vers* vous fit la faveur précieuse,
De parler & d'écrire avec solidité;
Le *Destin* vous rendit heureuse.
Enfin, *Cloris*, en vous, talens, félicité,
Tout égale votre beauté.

Par M. L'A.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE, NOMBRE LXXIV.

Nullis ex libris plus utilitatis capi poteſt, quàm, ex eorum monumentis, qui res publicè, privatimque geſtas, bonâ fide poſteris prodiderunt.

Eraſm. in præf. in Suet.

LA magnifique Edition de l'*Hiſtoire de M. de Thou en ſept volumes in folio*, promiſe depuis ſi long-tems par les Anglois, & propoſée par ſouſcription paroît enfin depuis l'Aſſemblée du Parlement. *M. Buckeley*, Libraire à *Londres* eſt l'Auteur de cette grande entrepriſe, & l'a heureuſement conduite à ſa fin par les ſoins de *M. Thomas Carte*, qui en eſt l'Editeur. Les *noms propres* latiniſez dans le Texte, ſont expliquez à la marge. On y a mis auſſi les *variantes*, & les *rétranchemens* que l'Auteur avoit jugé à propos de faire par politique dans les dernieres Editions. Le *ſeptiéme Volume* contient une infinité de *Piéces curieuſes*, rélatives à l'*Hiſtoire de M. de Thou*, qui n'avoient point encore vû le jour pour la plûpart. Lorſque nous aurons eu le tems d'examiner cette Edition qui eſt extrêmement vantée, nous en parlerons plus au long.

RE'FLEXION SUR LES HISTOIRES ABRE'GE'ES.

J'ai fait, il y a long-tems une réflexion, que le Lecteur me permettra de placer ici : C'eſt qu'*une Hiſtoire courte & abrégée demande encore plus d'eſprit, plus d'art, plus de ſoin, qu'une Hiſtoire* *éten-*

étenduë. Pour composer un *grand Corps d'Histoire*, il faut lire beaucoup, comparer les Auteurs & leurs témoignages, être toujours éclairé du flambeau de la Critique, sçavoir arranger les faits avec ordre, & avoir l'art de les détailler avec exactitude. Pour ce qui est du choix des termes, & de l'élegance de la Diction, il seroit à souhaiter que cela y fût aussi. Mais c'est ce que les Auteurs des grandes Histoires négligent presque toujours: du moins nous n'en avons point eu encore en François qui puissent passer pour bien écrites. Celui au contraire qui compose une *Histoire courte & abrégée*, est d'abord obligé au même travail que l'Auteur d'une grande Histoire. Le discernement, l'exactitude, l'ordre, sont pour lui des choses aussi essentielles: il a outre cela la difficulté du choix des matières; il faut qu'il les arrange avec ordre dans un petit espace, & qu'il s'exprime toujours avec une élégante précision. C'est un Général, qui, avec un petit nombre de Troupes d'élite, doit faire les mêmes conquêtes, pour ainsi dire, qu'un autre Général avec cent mille Soldats. Enfin, l'*avantage qu'une Histoire abrégée a sur un grand Corps d'Histoire*, est qu'elle trouve beaucoup plus de Lecteurs. D'un autre côté, un abrégé sec, maigre, & sans ornement, est un Ouvrage insupportable. Quand la matiere est déploiée dans toute son étenduë, au moins l'abondance des choses dédommage du mauvais stile: on excuse un Ecrivain qui a pris la peine de recueillir un grand nombre de faits, & qui, attentif à la vérité seule, ne l'a pû être également à la pureté & à l'élégance de la diction. Mais un Abbréviateur sans esprit, sans art, sans méthode, qui écrit d'un stile négligé & plat, peut-il se flatter d'une pareille indulgence?

On sçait que l'ignorance, mere de la superstition, a introduit autrefois, même chez les *Nations Chrétiennes*, des abus, qui font aujourd'hui

hon-

honte à la raison. De ce nombre étoient les *Epreuves*, établies pour discerner les coupables. Les Epreuves les plus communes étoient celles du *fer chaud*, & de l'*eau boüillante*. On divisoit la prémiére en *simple*, *double*, & *triple*. Dans l'*Epreuve simple*, l'Accusé portoit une livre de fer chaud, en parcourant l'espace de neuf pieds. Dans la *double*, il en portoit deux livres; & dans la *triple*, il en portoit trois. Il y avoit aussi *trois sortes d'Epreuves par l'eau chaude*. L'*Epreuve simple* consistoit à ôter une pierre suspenduë avec une corde dans un vaisseau d'eau boüillante, en n'enfonçant la main que jusqu'au poignet. Dans la *double Epreuve*, on enfonçoit le bras à une égale distance du poignet & du coude; & dans la *triple Epreuve*, on l'enfonçoit jusqu'au coude. Il y avoit une *troisiéme Epreuve* pour les gens du commun : c'étoit l'*Epreuve de l'eau froide*, dont le vulgaire ignorant se sert encore aujourd'hui en quelques païs, pour découvrir les Sorciers.

On lit dans le Livre des *Loix Anglo-Saxones, Civiles & Ecclésiastiques d'Angleterre*, publiées depuis peu à *Londres*, ce Reglement au sujet des Epreuves.

„ Si quelqu'un promet de subir une Epreuve, „ qu'il aille trois jours auparavant chez le Prêtre „ qui doit la santifier. Qu'il ne mange pendant „ ce tems-là que du pain, du sel & des herbes, „ & qu'il ne boive que de l'eau. Qu'il assiste à „ la Messe durant ces trois jours; qu'il fasse son „ offrande, qu'il communie le même jour qu'il „ doit subir l'Epreuve, & jure qu'il n'est pas „ coupable. Si c'est l'*Epreuve de l'eau*, c'est-à-dire, de l'*eau froide*, que l'on fasse descendre la „ corde à la profondeur de deux aulnes & demie. „ Si c'est l'*Epreuve du fer chaud*, qu'on ne délie „ la main de l'Accusé qu'au bout de trois jours. „ Que l'on enjoigne à tous ses Accusateurs de „ prêter serment. Que tous ceux qui assistent à

 l'E-

„ l'Epreuve, de part & d'autre, gardent le jeûne, „ que Dieu & l'Evêque ont ordonné. Qu'il n'y „ ait que douze perſonnes de chaque parti. Si „ l'Accuſé en amene davantage, que l'Epreuve „ ſoit invalide, à moins que ces perſonnes ne ſe „ retirent, &c.

„ Pour ce qui eſt des *Epreuves*, nous ordonnons „ au nom de Dieu, par l'avis de l'Archevêque & „ de tous les Evêques, que perſonne n'entre „ dans l'Egliſe, après que l'on a apporté le feu, „ pour chauffer le fer, à l'exception du Prêtre, „ & de la perſonne qui doit ſubir l'Epreuve. Que „ l'on meſure neuf pieds depuis le poteau juſ- „ qu'au but, ſelon la longueur du pied de l'Ac- „ cuſé. Si c'eſt l'*épreuve de l'eau*, qu'on la faſſe „ chauffer juſqu'a ce qu'elle boüille. S'il n'y a „ qu'une ſeule accuſation, l'Accuſé n'enfoncera „ ſa main que juſqu'au poignet, pour ôter la „ pierre; mais s'il y a trois accuſations, il en- „ foncera le bras juſqu'au coude. Lorſque l'E- „ preuve eſt préparée, que deux perſonnes de „ chaque parti s'avancent, pour voir ſi le fer eſt „ aſſez chaud. Que tous les Aſſiſtans jeûnent, a- „ près s'être abſtenus de leurs femmes la nuit pré- „ cédente; qu'ils s'humilient, lorſque le Prêtre „ les arroſe d'eau bénite: que le Prêtre leur faſſe „ baiſer les ſaints Evangiles & la ſainte Croix. „ Que perſonne n'augmente le feu, après que „ l'on a commencé la Conſécration. Que le fer „ demeure dans le feu juſqu'à la derniere Collec- „ te, & qu'enſuite on le mette ſur le pilier. (*a*) „ Qu'on faſſe des prieres à Dieu, afin qu'il réve- „ le la vérité. Que l'Accuſé boive de l'eau béni- „ te; & qu'on en arroſe la main dans laquelle il „ doit tenir le fer. Que la meſure de neuf pieds „ ſoit diviſée en trois parties, chacune de trois „ pieds.

(*a*) On mettoit ſur un pilier de fer ou de bois le fer, que l'Accuſé devoit empoigner.

„ pieds. Que l'Accusé mette le pied droit à la „ prémiére marque, c'est-à-dire, au poteau; qu'il „ mette le pied gauche avant l'autre, à la seconde „ marque; & lors qu'il arrive à la troisiéme, qu'il „ jette le fer à terre. Alors qu'il se hâte d'aller „ au saint Autel; qu'on enveloppe sa main, & „ qu'on applique un cachet. Qu'on examine sa „ main le troisiéme jour, pour voir si elle est en- „ dommagée. Si quelqu'un viole ces Loix, que „ l'épreuve soit invalide; & que l'on paie au Roi „ une amende de cent vingt chelins.

M. Johnson, Auteur du *Recuëil des Loix Civiles & Ecclésiastiques d'Angleterre*, remarque que le Prêtre consacroit le feu, & l'eau chaude ou froide, avec des prieres, des signes de Croix, & d'autres cérémonies, avant que l'Accusé subit l'Epreuve. Il rapporte ensuite les formules de cette consécration. Si la main de l'Accusé étoit endommagée, on le condamnoit comme coupable. Mais si elle étoit saine, ou si le Prêtre n'y voioit point de mal, l'Accusé étoit absous. L'Auteur, quoique Protestant, observe que les Papes n'ont jamais approuvé ces superstitions, non plus que les Combats en champ clos, c'est-à-dire, les Duels.

Il est bon que les *prétendus Esprits forts* sçachent, que *les plus grands génies ont eu beaucoup de Religion.* L'*Epitaphe de l'Illustre Newton* en est une preuve. La voici:

H. S. E.
Isaacus Newton, Eques auratus:
Qui animi vi propè divinâ
Planetarum motus, figuras,
Cometarum semitas, Oceanique æstus,
Suâ Mathesi facem præferente,
Primus demonstravit.
Radiorum lucis dissimilitudines,
Colorumque inde nascentium proprietates,
Quas nemo ante suspicatus erat,
Pervestigavit.

Naturæ, Antiquitatis, Sacræ Scripturæ,
Sedulus, sagax, fidus Interpres,
D. O. M. Majestatem Philosophiâ aperuit,
Evangelii simplicitatem moribus expressit.
Sibi gratulentur Mortales,
Tale, tantumque exstitisse
Humani generis Decus.
Nat. XXV. Decembr. A. D. MDCLII.
Obiit Mart. XX. MDCCXXVI.

GALANTERIE.

Il se fait tous les jours des Obligations de toute espece, mais je crois qu'il n'en fût jamais une si particuliere que celle dont je vais faire part au Lecteur. Dans une belle Compagnie où il y avoit beaucoup de Gens d'Esprit de l'un & de l'autre Sexe, on loüa fort la Générosité d'un galant-Homme, qui voulant faire du bien à une aimable personne qu'il ne pouvoit épouser, lui avoit donné un Billet par lequel il confessoit lui devoir une Somme considérable, quoiqu'il n'en eût jamais rien reçû. Un jeune Amant qui venoit de recueillir une assez grande succession, & qu'on croioit fort épris d'une Belle qui étoit présente, dit qu'il iroit encore plus loin pour ce qui lui toucheroit le cœur, & qu'il se soûmettroit à paier les intérêts outre ce qu'il confesseroit avoir reçû, quoiqu'on ne lui eût rien donné. Il s'agissoit de la preuve. On la demanda en faveur de la Belle à laquelle il sembloit prétendre. Il lui présenta la plume pour écrire ce qu'elle voudroit. Elle entendit raillerie, & jugeant comme elle devoit d'une proposition de cette nature, faite en présence de tant de témoins, elle lui dit en riant, qu'il valoit mieux qu'il fit le Billet lui-même, mais qu'il devoit prendre garde à ce qu'il écriroit, parce qu'elle étoit fille à s'en prévaloir. Il écrit aussitôt, & lui mettant le Billet entre les mains d'une

maniere toute sérieuse, il ajouta qu'il dépendroit d'elle de ne lui demander jamais, ce qu'il ne sçavoit que trop qu'elle ne lui avoit point donné; mais que si tôt qu'elle se trouveroit d'humeur à l'exiger, il protestoit que son soin le plus pressant seroit celui de la satisfaire. Ces paroles firent juger à tout le monde qu'il auroit écrit quelque agréable folie; Et comme il ne manquoit pas d'esprit, on s'empressa pour voir le Billet. La Belle qui en avoit ri en le lisant, ne fit pas difficulté de le montrer. Voici ce qu'il contenoit:

Je Soûsigné confesse devoir à la jeune Cloris, *cinquante Baisers que j'ai reçûs d'elle pour soulager mon amour dans un très-pressant bésoin; Me soûmettant de lui en paier deux tous les jours pour l'intérêt jusqu'à l'entier remboursement, que je promets lui en faire toutesfois & quantes. Fait en présence de la* Fidélité *& de la* Tendresse, *qui ont signé avec moi comme témoins.*

LE PASSIONNE'.

Toute la Compagnie demeura d'accord, qu'on pouvoit être généreux de cette sorte sans s'exposer à se repentir; Et la Belle se tira d'affaire avec un enjoüement admirable.

Lettre à l'Auteur du POUR ET CONTRE.

Je m'amuse, Monsieur, à lire toutes les semaines votre feuille périodique, où je trouve de la *Philosophie*, de l'*érudition*, & des *belles Lettres*. Il est vrai que tout cela y est dispersé fort librément, & sans beaucoup d'ordre; à peu près comme ces Ecrits qui parûrent en foule dans le *seiziéme siécle* sous le titre de *Diverses Leçons*. Je compare encore vos Feüilles au *prémier Tome de l'Ouvrage de Bayle*, intitulé: *Réponse aux Questions d'un Provincial*, qui est un mélange de discussions historiques

&

& philologiques, de curiositez littéraires, de réflexions sur des matieres de Philosophie, & de remarques critiques. Tout cela se trouve dans vos Feüilles, & avec cela vous portez de tems en tems quelques jugemens sur des Livres nouveaux, dont vous donnez une idée au Lecteur. En voilà assez pour m'amuser. Continuez donc, Monsieur, cet Ouvrage. Comme je ne puis douter que vous n'aiez bien de la Littérature, il doit peu vous couter. La liberté que vous prenez de passer sans milieu d'un sujet à un autre, sans vous assujettir aux regles d'un discours suivi, vous met au large & facilite votre travail. Quelques personnes trouvent que vous n'avez pas toujours assez d'égard à votre titre, & que vous ne dites pas assez le *Pour* & le *Contre* sur chaque matiere. Il est vrai que vous devriez pour cela ne traiter que des *points problématiques*; & ce n'est pas, je crois, votre intention. Vous voulez parler de tout ce qui vous plaît, & débiter vos opinions; & vous croiez assez remplir votre titre, en ne faisant paroitre aucune partialité par rapport aux Ouvrages nouveaux, & sur toutes les matieres que vous traitez. Dans le fond, si vous vous attachiez scrupuleusement à dire le *pour* & le *contre* sur tout, vous deviendriez le *Philosophus in utramque partem* du College, & rien ne seroit plus miserable. Je ne doute pas que cette objection ne vous ait été faite il y a longtems; & comme vous continuez sur le même pied, cela me fait croire que vous n'avez pas envie de changer de méthode. Je suis, Monsieur, avec plaisir, votre très assidu & affectionné Lecteur,

D. G.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXV.

Fraus, cauta quàmvis, tandem seipsam detegit.

Incert. Aut.

LE Public est facile à tromper, mais on ne le trompe pas long-tems. C'est à lui qu'on peut appliquer proprement la *Fable d'Argus*. Il a des yeux sans nombre, comme ce Monstre; & si le sommeil en ferme quelquefois une partie, il lui en reste toujours assez d'ouverts pour être en garde contre les surprises de l'illusion & de l'erreur. Arrive-t-il à ceux-ci mêmes de se laisser endormir? Les autres s'en apperçoivent à leur réveil, & leur rendent à leur tour le service qu'ils doivent en attendre. Ainsi, par l'assistance qu'ils reçoivent les uns des autres, ils ne manquent presque jamais ou d'éviter heureusement l'erreur, ou de s'en délivrer promtement.

Ce n'est point l'amour-propre qui me fait commencer par cette observation. Quoiqu'elle soit juste, & qu'elle ait été vérifiée à mon égard par la facilité avec laquelle j'apprens que le Public a reconnu, que les dernieres Feuilles du *Pour & Contre* sont d'une autre main que la mienne, je ne me flatte point que la différence qu'il y a remarquée soit à l'avantage de *ma méthode* & de *mon stile*. Mais je comprens sans peine, que le principal mérite d'un Ouvrage de cette nature consistant dans la *variété des sujets* & dans la *nouveauté des images*, il est difficile qu'un Ecrivain qui fait sa demeure à *Paris*, puisse donner aussi facilement que moi cette sorte d'agrément à son travail. Qu'offrira-t-il à ses Lecteurs? S'il leur offre des *faits*,

c'est du crû du païs ; & le Public qui en est toujours assez tôt informé par mille autres voies, n'y trouve point ce charme qui empêche la curiosité de languir. S'il leur offre des *réflexions*, elles peuvent être les plus belles du monde sans être capables de plaire, par cette seule raison qu'on est trop accoûtumé à lire d'excellentes choses dans ce genre, & que le goût, si j'ose parler ainsi, est usé pour le tour *François*. Enfin s'il va chercher dans l'*Antiquité* de quoi former sa Feuille, en recueillant ce qu'il y a de plus agréable dans les Anciens, c'est un Trésor ouvert, qui apartient au Public depuis long-tems. L'obligation est bien médiocre, quand on ne nous donne que ce qu'il dépendoit de nous de prendre nous-mêmes.

Au contraire, il n'y a peut-être point de situation plus favorable que la mienne pour le dessein de plaire à mes Lecteurs, & de leur donner un Ouvrage périodique qui mérite long-tems leur attention. J'ai à *Londres deux avantages* qu'il suffit d'expliquer pour les faire sentir. *L'un*, qui regarde les faits, est celui d'y être comme au Quartier d'assemblée de tout ce qui arrive d'extraordinaire & de curieux dans le monde. *Londres* est une espèce de centre où toutes les Nouvelles de l'Univers viennent se rendre par les lignes de la Navigation. Ajoûtez, qu'il n'y a point de Païs qui en fournisse de lui-même un aussi grand nombre, soit par le caractére singulier de ses Habitans, qui fait naître tous les jours quelqu'événement extraordinaire, soit par la forme de la Religion & du Gouvernement, soit par les raretez naturelles de l'Isle, soit enfin par la multitude d'Etrangers, que divers intérêts y attirent de toutes parts, & dont le mélange produit toujours quelque scene (a) *monstrueuse*. Je n'écris rien que je

n'aie

(a) Je hazarde cette expression par maniere d'allusion aux *Monstres de Lybie & de Barcas*, dont on rapporte l'origine au mélange des Animaux de ces deserts, qui se rencontrant, dit-on, sur le bord des Ruisseaux, qui sont fort rares parmi les

sables

n'aie devant les yeux ; & pour conserver à ce que j'écris toute la fraicheur de la nouveauté, je le fais partir pour la presse à chaque Ordinaire.

Le *second avantage* que j'ai pour plaire, est de pouvoir donner au sujet de mes Feuilles, & même à mes Réflexions, un *tour assez neuf*, une *teinture Angloise*, si l'on me permet ces deux termes, qui ne sçauroit manquer de piquer le goût des Lecteurs. Il est certain, que chaque Nation a son caractére particulier de génie, & d'expression, qui ne vient pas seulement de la diversité des coûtumes & du langage, mais du fond même de la nature; soit qu'on veüille l'attribuer au climat, au terroir ou à quelqu'autre cause qu'il n'est pas aisé de penétrer. Cette différence se fait remarquer sur-tout dans les *Anglois*, qui sont peut-être en toutes sortes de sens le *peuple le plus singulier de l'Univers*. Une heureuse inclination les a portez à se perfectionner autant qu'ils ont pû dans la voie qui leur est propre; de sorte que pour toute autre Nation qui est déja assez perfectionnée dans la sienne pour être capable de juger de celle même des autres, ce doit être un amusement des plus agréables, que de voir toutes les semaines quelques traits du goût & de la perfection d'un Peuple différent d'elle, de les comparer avec sa propre perfection & son propre goût, d'examiner jusqu'à quel point la Langue Françoise est propre à exprimer ces productions étrangeres; enfin, d'exercer tout à la fois sa critique, & sur ce Peuple qui ne lui ressemble point, & sur tout ce qui vient de lui, & sur l'Ecrivain qui entreprend de donner ce spectacle, & de promettre qu'on y trouvera du plaisir. La seule chose à régretter, est que je me sois interdit toutes les matieres de *Religion* & de *Politique*; car c'est surtout à l'égard de ces deux Articles que les *Anglois* se piquent d'une singularité bril-

lan-

sables brûlans, s'accouplent quelquefois indifferemment & produisent de nouvelles creatures qui sont les prémiéres de leur espece.

sante : mais le tort que je fais à mes Lecteurs en m'imposant cette Loi, n'égale point celui que je pourrois leur causer en la violant.

Enfin, sans avoir besoin de recourir aux Auteurs anciens, pour tirer d'eux la matiere de ma Feüille, je ne laisse pas de sentir le besoin que j'ai d'eux pour l'orner. Il y a toujours de l'honneur pour l'Ecrivain & du plaisir pour les Lecteurs, à puiser quelque chose dans une si bonne source. Je suivrai à l'égard des Citations, la méthode que le Public a paru goûter dans toutes les Feüilles qui sont de moi. „Qui cite trop, dit *Mylord Shaftsbu-*
„ *ry* (a), est un Pédant. Qui ne cite jamais, se
„ déclare ignorant. Il faut citer assez les Ouvra-
„ ges des Anciens pour marquer qu'on les estime,
„ & qu'on en connoît le prix. Il ne faut pas non
„ plus les citer trop, parce que c'est faire connoi-
„ tre qu'on n'est capable de rien sans eux ; & c'est
„ leur donner trop d'avantage sur nous.

Mes Lecteurs me pardonneront ce long préambule que j'ai crû nécessaire pour renoüer avec eux un commerce qui ne sera plus interrompu.

AVANTURE DU DOIEN SWIFT.

On regarde quelquefois la profession des Lettres comme le parti le plus propre à faire mener une vie douce & tranquille ; & l'on ne se tromperoit point, si la tranquilité de la vie consistoit uniquement à se délivrer du trouble de ses propres passions. Un Sçavant qui seroit renfermé du matin au soir avec ses Livres, & dont toute l'attention seroit occupée par l'étude, n'auroit point le tems d'etre malheureux, s'il ne pouvoit l'etre que par lui-meme. Mais les passions d'autrui sont aussi souvent que les nôtres un obstacle à notre bonheur ; & peut-être n'est il point de condition dans la vie qui fasse naitre plus d'occasions d'exciter les passions d'autrui, que celle des gens de Let-

(a) Miscellaneous Reflexions.

Lettres. Je n'avance point un paradoxe. Qu'on se souvienne seulement que la plûpart des hommes pensent différemment (*a*) sur les mêmes choses, & que l'orgueil les attache presqu'invinciblement à leurs opinions; on sera forcé de conclure tout d'un coup, qu'un homme de Lettres qui écrit ses sentimens particuliers, & qui les communique au Public par la voie de l'impression, contredit presqu'autant de personnes qu'il a de Lecteurs; qu'il les choque même fort souvent, si la maniere dont il établit ses opinions tend à faire mépriser celles des autres; & qu'il se fait par conséquent des ennemis plus ou moins ardens à proportion de l'attachement que ses Lecteurs ont à leurs propres idées. Voilà la seule origine d'un nombre infini de guerres (*b*) littéraires, où l'encre & le sang même ont coulé quelquefois à grands flots. Si l'on suppose avec cela dans un Auteur un peu de cette *bile noire* qui produit les *critiques améres* & les *satyres*, on conviendra, que sans sortir du Cabinet, il peut aisément s'attirer des mortifications cruëlles & de fâcheux embarras. L'*Irlande* vient d'en offrir un exemple, dans une personne si célebre, qu'il fera aujourd'hui le plus bel Article de ma Feüille.

M. le Doien Swift, connu par la finesse & l'agrément de son esprit, & pere d'une infinité de petits Ouvrages qui portent ces deux caractéres, demeure depuis vingt ans à *Dublin*, où il joüit du plus beau Bénéfice du Roiaume après les Prélatures. Quelque agrément qu'il y trouve, on assûre qu'il a toujours régretté le séjour de *Londres*, où son mérite brilloit avec plus d'éclat qu'en *Irlande*. La douleur qu'il eût de quitter cette belle Ville se déclara à son départ par des *Elégies*, où il se plaignoit comme (*c*) *Ovide*, d'être envoié dans un Païs qu'il

(*a*) *Quot capita tot sensus.*

(*b*) Voy. N. XXXIV. le démêlé de *Sigonius* & de *Robertello*.

(*c*) *Scythia est quò mittimur*, *inquit*,
Roma relinquenda est, utraque justa mora.

qu'il ne préféroit gueres à la *Scythie*. Ce sentiment ne l'a pas quitté pendant vingt ans, & il s'en est toujours répandu quelque chose dans ses Ouvrages. Quelques-uns prétendent qu'il y a fait entrer aussi quelques traits de satyre, & l'on parle d'un *nouveau Poëme* (a) imprimé à *Dublin*, dans lequel plusieurs personnes puissantes se trouvent fort maltraitées. D'une façon ou d'autre, *M. Swift* s'est attiré des ennemis en *Irlande*, & sa vie vient d'être exposée au dernier danger.

Un homme de distinction, d'un caractére brusque, & ennemi déclaré du Clergé, s'est crû blessé si personellement par ce Poëme, qu'il a cherché à se venger d'une maniere éclatante. Dans ce dessein, il gagna d'abord deux ou trois scélérats, auxquels il donna ordre de se saisir adroitement de la personne du *Doien*, & de le conduire dans un lieu sûr, où il se proposoit d'aller aussi-tôt le poignarder de sa propre main, ou du moins de l'estropier (b) par quelque blessure incurable. L'occasion aiant manqué pendant quelques jours à ces Exécuteurs, il se mit lui-même a leur tête, & les conduisit au Doienné, dans la résolution de ne plus rien ménager & d'agir à force ouverte. Le *Doien* n'étoit point au logis. Son ennemi apprenant qu'il étoit à souper dans une maison voisine, s'y rend aussitôt; il entre avec violence, il trouve le *Doien* à table; il l'alloit tuër, lorsque le Génie qui veille à la conservation des Sçavans arrêta le coup, & fit passer dans la langue de l'Assassin toute la fureur qui animoit son bras. Elle se déchargea par un torrent d'injures & de ménaces. Le *Doien* tranquille, & comme à couvert de la foudre sous cent Couronnes de Lauriers qu'il a cueillies sur le Parnasse, essuia cette attaque sans changer de posture & de con-

(a) Il roule sur les titres de *Brother-Protestants*, & de *Fellow-Christians*, c'est-à-dire, *Freres Protestans*, & *Compagnons Chrétiens*.

(b) *To maim or to stabb him*. Vid. Gentleman's Magazine N. 37. P. 148.

contenance. On auroit pû addresser à son ennemi les beaux Vers que *Silius Italicus* met dans la bouche de cet Habitant de *Capoue* qui vouloit détourner son fils du dessein d'assassiner *Annibal*.

> *Fallit te, mensas inter quod credis inermem:*
> *Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat*
> *Majestas æterna ducem: si admoveris ora,*
> *Cannas, & Trebiam ante oculos, Trasimenaque Busta,*
> *Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.*

Enfin, le bruit de l'avanture s'étant répandu dans le voisinage, il vint tant de monde au sécours de *M. Swift*, qu'il se trouva bientôt hors de péril.

Cependant le Gentilhomme offensé fût le prémier à publier dans la Ville le dessein qu'il avoit eu; & confessant qu'il y avoit quelque chose de fort extraordinaire dans le sentiment de modération qui avoit arrêté son bras, il fit serment dévant plusieurs personnes, qu'il sçauroit bien faire rénaitre l'occasion de se venger, & que le *Doien* périroit tôt ou tard par sa main. Un homme du mérite de *M. Swift* ne pouvànt être sans un grand nombre de partisans, il s'en est trouvé de si zélez, sur tout dans le quartier de sa demeure, qu'on appelle le *Doienné*, qu'ils se sont associez pour sa défense, avec protestation d'y emploier leurs biens, leurs forces & même leur vie. Et pour rendre leur confédération plus rédoutable, ils ont fait imprimer cet engagement, signé de leurs noms, & ils se sont assemblez de concert pour le présenter à leur *Doien*. Les expressions de leur zéle sont des plus singulieres. (*a*) „ Pressez, disent-ils, par leur respect „ & leur amour pour une personne à qui tout le „ Roiaume, & eux en particulier, ont tant d'ob„ ligation, ils s'engagent à défendre sa vie, ses „ membres, sa maison & ses biens, contre son „ ennemi & contre ses assassins, &c.

La peur n'a pas laissé de faire assez d'impression sur

(*a*) Toute cette Histoire, avec l'*Adresse* des Habitans, & la réponse de *M. Swift*, a été publiée à *Londres* par *Autorité*.

ſur *M. Swift* pour lui cauſer une maladie conſidérable. Il étoit au lit lorſqu'on lui a préſenté cette Addreſſe; de ſorte que ne pouvant répondre de bouche, il a fait par écrit la *Réponſe* ſuivante, qu'on a miſe auſſi-tôt ſous la preſſe.

„ Je reçois, Meſſieurs, avec une réconnoiſſan-
„ ce inexprimable ces marques admirables de l'in-
„ térêt que vous prenez à ma conſervation, & du
„ deſſein où vous êtes de me défendre autant que
„ les Loix divines & humaines vous le permet-
„ tront, contre tous les meurtriers qui en veu-
„ lent à ma vie, à mes membres, à ma maiſon
„ ou à mes biens. Ma vie, Meſſieurs, eſt entre
„ les mains de Dieu, & ſoit qu'elle me ſoit ravie
„ par violence ouverte, ſoit qu'elle n'ait point
„ d'autre fin que celle qui eſt commune à tous les
„ hommes, je n'en paſſerai plus un ſeul moment
„ ſans reſſentir comme je le dois, la faveur ex-
„ trême que vous voulez bien m'accorder.

„ Les Habitans du Doienné, & ceux des Quar-
„ tiers voiſins, ſçavent avec combien de douceur
„ & de bonne intelligence j'ai vécu parmi eux de-
„ puis près de vingt ans. Ils m'aiment, je le ſçais
„ bien; & j'ai cette confiance, qu'ils me conſer-
„ veront leur affection pendant toute ma vie. Mon
„ chagrin aujourd'hui, eſt que deux maladies cruel-
„ les, la ſurdité & les vertiges, qui me tourmen-
„ tent depuis quatre mois, ne me permettent point
„ de vous entendre, de vous recevoir, & de vous
„ embraſſer l'un après l'autre avec toute la tendreſ-
„ ſe de mon cœur. Mais plaiſe au Ciel, qui eſt
„ témoin de ma réconnoiſſance, de vous bénir
„ dans ce monde, vous & vos familles, & de vous
„ rendre dans l'autre heureux pour toujours.

Cette querelle a trop éclaté pour qu'elle puiſſe avoir d'autres ſuites.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXVI.

Eusebius Philosophus dicebat : homines multa potius scire videri cupere, quàm verè dicere studio teneri.

Stob. serm. 4.

On pourroit, à mon avis, appliquer cette Sentence à la querelle causée entre les Sçavans par le *Systême du Pere Hardoüin*, dont il a été parlé plus au long dans quelques feuilles (*a*) précédentes. Quelque étrange que paroisse l'opinion de ce sçavant Homme au sujet de quelques Poëtes anciens, elle a trouvé des Sectateurs à *Londres*. Je n'amuserai pas le Lecteur par la récapitulation des argumens qu'on allégue pour contester à *Virgile* son *Enéïde*. On peut les voir dans les feuilles citées ci-dessus. Je dirai seulement, que quoique la plûpart de ces objections ne soient pas nouvelles, à la réserve peut-être du réproche qu'on fait à l'*Auteur de l'Enéïde*, d'avoir été *mauvais Poëte* (*b*): Elles ont fait autant d'impression à *Londres*, que si elles paroissoient pour la prémiére fois. On est fort en peine de sçavoir quel parti le *Docteur Bentley* prendra dans cette dispute.

La mort qui enleva, il y a quelques Mois (*c*) *M. Jean Dennys*, nous prive de ce qu'on pouvoit atten-

(*a*) Voiez le *Pour & Contre* N. XLIX. & L.

(*b*) *Quand je n'aurois jamais lû que le sixiéme Livre de l'Enéïde*, disoit ces jours passez un Seigneur aussi distingué par l'Esprit que par le rang, *je ferois serment, que ce Poëme est du meme Auteur que les Géorgiques ; Et quand je n'aurois lû de tout le Poëme que l'endroit du sixiéme Livre qui régarde Marcellus, je ferois encore serment, qu'il a été composé du tems d'*Auguste.

(*c*) Le 17. Decembre 1733.

tendre de sa plume dans une occasion si convénable à ses talens. Il est mort dans un âge fort avancé, aussi couvert de gloire & de blessures, que peut l'être un *Critique* qui n'a fait que mordre, & recevoir des morsures pendant toute sa vie. Ceux qui ne considerent que les atteintes qu'il a reçûës, le regardent comme l'homme du monde qui a été le plus à plaindre, & le plus maltraité. Ceux au contraire, qui ne jettent les yeux, que sur les coups terribles qu'il a portez, doivent le regarder comme un Champion rédoutable, avec lequel il n'y avoit jamais d'avantage à combattre.

On a fait quantité de *Vers sur sa mort*, dans lesquels on lui donne le titre honorable de *dernier Critique*, & *dernier Esprit classique du Regne de Charles II*, à peu près dans le sens qu'on a nommé *Brutus*, le *dernier des Romains*. Son humeur *caustique* & presque insociable lui avoit attiré deux malheurs, qui ont dû lui faire regarder la mort comme un Bien. Il n'avoit point d'Amis, & il étoit réduit à la derniere pauvreté. Voici la *traduction de quelques Vers de son Epitaphe*, qui acheveront de faire connoître son caractére.

,, Adieu homme insociable. Enfin, tes ennemis ,, sont vaincus ; tu joüis de la paix que tu n'as ,, jamais connuë, & que tu as tâché continuëllement de ravir aux autres. Tes ennemis ne sont ,, plus, car c'est dans toi-même que tu les portois, ,, & ils ne pouvoient cesser d'être qu'avec toi. ,, L'impatiente envie, l'air dédaigneux, l'audace, ,, le caprice, la malignité, la bile noire, ce nuage de vapeurs empoisonnées, qui obscurcissoient ,, ton esprit, & qui enveloppoient ton cœur, tout ,, cela est renfermé dans ce Tombeau. On n'en a ,, plus rien à craindre, & toi-même n'en auras plus ,, rien à souffrir. Cette partie de *Dennys* est morte ,, pour le bonheur des autres & pour le sien. ,, Mais il n'y avoit que celle-là qui fût née pour ,, mourir & pour être oubliée. Sa science profon-

,, de

„ de & son admirable jugement sont sauvés du
„ Tombeau. Ils vivront éternellement dans plu-
„ sieurs de ses Ouvrages, &c.

Un des plus grands avantages que les *Anglois* prétendent tirer de ce qu'ils appellent leur *liberté*, est qu'elle leur sert à se connoitre à fond les uns les autres. Dans tout autre païs que l'*Angleterre*, un homme du caractére dont je viens de représenter *M. Dennys*, non-seulement auroit manqué d'amis, mais auroit été forcé peut-être de renoncer à la societé & de se retirer dans un désert, à moins qu'il n'eût sçû prendre assez d'empire sur lui-même pour déguiser ses qualitez insociables, ou du moins pour les adoucir. Etant *Anglois*, il a eu pendant toute sa vie le privilége d'être médisant & satyrique, sans que personne ait eu droit de l'obliger au silence. Pourvû que le tort qu'il étoit capable de faire aux autres ne regardât ni leurs corps, ni leurs biens, il étoit en droit de lâcher la bride à toutes ses inclinations. Ainsi la certitude qu'ont les *Anglois* de ne pouvoir être gênez par personne, fait qu'ils ne craignent jamais de se laisser voir à découvert.

On demande si *cette sorte d'indépendance* est renfermée effectivement dans l'*idée de la liberté*. Mais quelle apparence qu'elle puisse l'être, puisqu'en rendant un particulier libre, elle feroit autant d'esclaves de ceux qui sont obligez de vivre avec lui ? N'est-ce pas une servitude des plus dures, que d'être exposé continuellement aux traits de la mauvaise humeur ou de la malignité d'autrui, sans autre satisfaction que celle d'avoir le même droit à l'égard des autres, & de pouvoir leur causer les mêmes chagrins à leur tour ? *La liberté*, pour être un bien, tel qu'on le vante, *ne doit rien entraîner après elle, qui puisse nuire au bonheur de ceux qui se flattent d'en joüir.* Je voudrois rétrancher de ses droits jusqu'à la critique la plus civile & la plus innocente, si elle étoit capable de produire souvent

sombre & épineux est tout parfumé d'ambre & de musc, comme celui de *Seneque*, dont un *Auteur Italien* dit : *Perfuma i suoi concetti con ambra & con zibetto, che a longo andare danno in testa.* Ce n'est en effet que pour causer des maux de tête à leurs Lecteurs, que certains Auteurs écrivent. Ils seroient fâchez qu'on les entendit aisément. Plus ils sont énigmatiques, plus ils croient avoir d'esprit. Esprits guindez, ennemis du bon sens, qui se consolent du mépris public, par les adorations de leur ridicule cabale.

Au reste, je ne prétens désigner personne. Je m'éleve avec zéle contre les *abus du bel Esprit*, & je prens le parti de la verité & de la droite raison, contre le faux goût & contre *l'ignorance*. C'est mon seul but, & je ne parle qu'en général.

Quoiqu'il se trouve dans une des feuilles précédentes une *idée du sçavant Ouvrage de M. l'Abbé du Bos*, on me permettra d'y revenir, pour faire mention d'un *endroit remarquable du troisiéme Volume* touchant l'autorité des Evêques sous les *Rois de France de la prémière Race*. Comme la plûpart des *Evêques des Gaules* ont été jusqu'au huitiéme siécle *Romains de* (a) *Nation*, les Auteurs qui prétendent que les *François* réduisirent les *Gaulois* à une espèce de servitude, soutiennent que les Evêques eurent fort peu de crédit sous les *Rois Mérovingiens*, & que ce n'est que sous la *seconde Race* qu'ils commencerent à être puissans dans l'Etat. *M. l'Abbé du Bos* fait voir le contraire. Les Evêques, dit-il, avoient une puissance absoluë sur le Clergé séculier & régulier de leurs Diocéses : ils y étoient les dispensateurs des biens des Eglises déja richement dotées. Ils étoient les maîtres de livrer ou de proteger les Criminels & les Es-

cla-

(a) On appelloit *Romains* tous ceux qui n'étoient point d'origine barbare, & qui étoient soumis à l'*Empire Romain*, avant l'établissement de la *Monarchie Françoise*. Ainsi tous les *Gaulois* passoient pour *Romains*.

claves qui s'étoient réfugiez dans les Temples: ils étoient les protecteurs nez des Veuves & des Orphelins, ainsi que des Esclaves affranchis en face d'Eglise, dont ils héritoient même au préjudice du Fisc. On peut juger d'ailleurs par les *Canons du Concile d'Orleans*, quelle autorité ils avoient dans leurs Diocèses. On voit par la *Loi Ripuaire* (a), que celui qu'ils avoient excommunié, ne pouvoit plus exercer aucun Emploi civil; qu'il étoit regardé comme mort civilement, & que ses Parens s'emparoient de ses biens, comme s'il fût mort réellement. Enfin, en vertu d'une *Constitution de Clotaire I.* les Prélats avoient droit d'obliger, en l'absence du Roi, les Juges qui avoient rendu une Sentence injuste, à la réformer. C'étoit eux qui pacifioient les troubles, & qui étoient les arbitres des différens qui s'élevoient entre les Princes du Sang Roial, au sujet de leurs prétensions. Ils étoient quelquefois les Assesseurs du Prince dans le jugement des Procez.

Chilperic I. au rapport de *Grégoire de Tours*, devint jaloux de l'autorité dont les Evêques s'étoient mis en possession. „ Notre Fisc, disoit-il, a été „ appauvri pour enrichir les Eglises. Il n'y a plus „ dans les *Gaules* de véritables Souverains que les „ Evêques. La dignité roiale s'avilit: ce sont les „ Evêques qui regnent. *Nulli penitùs, nisi soli Episcopi regnant.* Aussi ce Prince, ajoûte l'Historien, mettoit-il souvent le canif dans les Testamens favorables aux Eglises, & laceroit ces Actes, lorsqu'ils lui étoient présentez pour être confirmez.

Ce que *Chilperic* regardoit comme un abus, dit *M. l'Abbé du Bos*, paroît avoir été le salut des *Gaules*, & ce qui a conservé la Monarchie sous les *derniers Rois de la prémiére & de la seconde Race.* Il prétend, que cette Monarchie eût été renversée dans ces tems de troubles, si l'Eglise n'eût été riche & puissante. Cette puissance la mit en état de s'oppo-

ser

(a) Titre 58.

ser avec succès aux entreprises des factieux & des rebelles. Des Ecclésiastiques vertueux conserverent en plusieurs endroits les droits & les domaines de la Couronne, & mirent les Rois en état de recouvrer dans la suite une partie de ce qu'on leur avoit enlevé. C'est ainsi, ajoûte l'Auteur, qu'un mur solide, qui se rencontre dans un édifice mal construit, lui sert comme d'étai, & que par sa résistance il donne aux Architectes le loisir de faire au bâtiment des réparations, à l'aide desquelles il dure encore plusieurs siécles.

Sur la

RÉCONNOISSANCE.

Tel que dans un Parterre, où l'on voit mille fleurs,
Disputer à l'envi de l'éclat des couleurs,
Avec une pompe orgueilleuse,
S'éleve un Lis impérieux,
Dont la beauté majestueuse,
Arrête sur lui tous les yeux:
Telle dans sa magnificénce,
Au dessus des autres Vertus,
S'éleve la Réconnoissance,
Et tient par son éclat nos régards suspendus.
Charmé des nobles traits qui la rendent si belle,
Chacun s'en fait une image fidéle,
Chacun est son Admirateur:
Mais ce qui m'étonne & me touche,
C'est de la voir, helas! sans cesse dans la bouche,
Et presque jamais dans le cœur.

M. d. F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXVII.

Non pudendo, sed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus.

Cic. l. 1. de Orat. cap. 26.

J'APPLIQUE cette réflexion à l'Héroïne d'une *avanture extraordinaire* que je vais rapporter.

On écrit de la Province de *Lothiane*, qui est la prémiére de l'*Ecosse*, qu'une Dame qui fait sa demeure à la Campagne, & qui n'a qu'une fille, s'est trouvée tout d'un coup Grand-Mere, par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille est d'une beauté qui la faisoit rechercher en mariage depuis cinq ou six ans par tout ce qu'il y a de personnes riches dans le canton; mais quoiqu'elle n'eût point encore passé sa *vingtiéme année*, elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal, tant d'attachement pour sa mere, & tant d'amour pour la solitude, qu'elle faisoit perdre à tous ses Amans l'espérance de gagner son cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée jusqu'à l'âge de *quinze ans*. On avoit même remarqué qu'avant cet âge elle recevoit volontiers les hommages de notre sexe, & que la compagnie d'un aimable jeune homme de son voisinage ne lui déplaisoit pas. Mais ses inclinations avoient changé tout d'un coup, sans qu'on en pût trouver d'autre raison que la maturité de son esprit. Elle ne paroissoit plus goûter de plaisir qu'avec sa mere, dont elle étoit tendrement aimée, ou seule dans son apartement, qui étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, & dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais personne.

Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec sa me-

mere, elle fût saisie de quelques vapeurs qui la firent tomber sans connoissance. La vieille Dame n'aiant rien de propre à la sécourir, se souvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans sa chambre; & dans l'embarras pressant où la mettoit l'absence de ses domestiques, elle prit la clef dans la poche de sa fille, & monta seule à son apartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que personne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aisément ce qu'elle étoit venuë chercher; mais tandis qu'elle se donnoit beaucoup de mouvement, elle entendit le son de quelques paroles qui paroissoient sortir du cabinet. La surprise & la curiosité lui firent ouvrir aussi-tôt la porte. Le son de la même voix se fait encore entendre. Elle ouvre une grande armoire, qui étoit le seul endroit d'où il pût partir; elle y trouve un enfant de cinq ans, beau comme un Ange, qui donna des marques d'une horrible fraieur à sa vûë, & qui lui causa la derniére surprise à elle-même.

Cependant, étant rappellée par le danger de sa fille, elle se hâta de retourner à son secours. Ce soin étoit déja inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'escalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'aiant heureusement quittée, elle s'étoit défiée en revenant à elle, que sa mere ne fût montée à son apartement, & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner lui avoit fait rétrouver assez de force pour la suivre aussi-tôt. Elle marqua de l'embarras en paroissant devant elle. Cette bonne mere, qui l'aimoit plus qu'elle-même, lui témoigna d'abord sa joie de la voir rétablie: mais la découverte qu'elle venoit de faire étant présente à son imagination, elle ne tarda point à lui demander ce que c'étoit que ce bel enfant qu'elle avoit trouvé dans une place si secrete de son cabinet.

Les vapeurs furent sur le point de la reprendre à cette question. Il falloit répondre; & dans des circonstances si imprévûës, le déguisement est bien dif-

difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu simple & sans détour. Les larmes aux yeux elle se jette aux genoux de sa mere, lui avoue que l'amour, qui en fait accroire si facilement aux jeunes personnes, avoit causé un étrange desordre dans la maison. „ Il y avoit cinq ans, qu'un jeune „ homme du voisinage avoit fait connoissance avec „ elle. Il lui paroissoit si doux, si discret, qu'el„ le n'avoit pû s'empêcher d'avoir de l'inclination „ pour lui. Au reste, cela s'étoit passé avec tant „ de ménagement pour l'honneur de sa famille, „ que personne n'avoit jamais rien sçû de leur in„ telligence. Le jeune homme aiant appris d'elle „ l'état où elle se trouvoit, en avoit conçû tant „ d'épouvante qu'il avoit quitté la maison de son „ pere, & s'étoit enfui sans doute dans les Païs é„ trangers. Elle n'avoit point entendu parler de „ lui depuis ce tems-là. Mais quelle avoit été sa „ désolation, de se trouver abandonnée à elle-mê„ me dans l'état où il la laissoit! Enfin, n'osant se „ confier à personne, elle avoit caché le fruit de „ cet amour, & c'étoit ce même enfant qu'elle „ tenoit ainsi renfermé depuis ce tems-là. „

Un récit si peu attendu pensa faire mourir la mere de surprise & de saisissement. Cependant, étant un peu consolée par l'espérance que cette avanture ne seroit jamais connue de personne, elle exhorta tendrement sa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de sa faute. Mais elle lui fit aussitôt mille questions sur la maniere dont elle avoit pû élever ce fils. Jusqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoûtumé ensuite à vivre de pain & de vin de *Canarie*, parce que c'étoit les seuls alimens qu'elle pût lui porter en secret. Il ne sortoit de l'armoire que dans les momens qu'elle pouvoit passer avec lui dans son cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce séjour, où il avoit d'ailleurs toutes sortes de commoditez; & s'il lui arrivoit quelque fois de pleurer, ses cris ne

pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vû que sa mere, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à son âge, il n'avoit jamais pensé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du sang, réconcilierent si parfaitement la mere avec sa fille, que son affection ne mit plus de différence entre elle & son petit-fils. Il ne leur fût pas difficile de tromper les domestiques, en le faisant passer pour un étranger. Mais comme leur satisfaction ne pouvoit être parfaite aussi long-tems qu'il faudroit faire un mystere de sa naissance, elles résolurent ensemble de faire chercher le jeune *Théodore*, c'étoit le nom de l'Amant, dans la pensée que si c'étoit en effet la crainte qui l'avoit fait fuïr, il ne se feroit pas presser pour révenir, lorsqu'il seroit bien assûré d'être bien reçû de la mere & d'épouser la fille. Elles réussirent plus facilement qu'elles n'espéroient. *Théodore* n'étoit pas si éloigné qu'il n'entretint quelque correspondence avec sa famille. Il s'étoit retiré à *Dublin* par le conseil de son pere, pour éviter les fâcheuses conséquences qu'il devoit craindre de sa faute, si les parens de sa Maîtresse en eussent eu quelque connoissance. L'amour n'étoit point effacé de son cœur. Il étoit sans biens; c'est la seule raison qui lui avoit fait perdre l'espérance. Mais les nouvelles qu'il reçût de la mere même de *Théodora* rendirent sa passion plus vive que jamais. Il répassa aussi-tôt en *Ecosse*, & il épousa sa Maitresse en arrivant, de sorte qu'ils n'ont plus d'intérêt aujourd'hui à cacher l'histoire de leurs amours.

Fin du Tome second.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

il épouse
plus







